



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. II A. 276







LES  
**PRÉJUGÉS**  
**DU PUBLIC**  
**SUR L'HONNEUR,**

*Avec des Observations Critiques ,  
Morales & Historiques.*

Par M. DENESLE.

---

*Tantò major Famæ fitis est, qudm Virtutis !*

---

TOME SECOND.



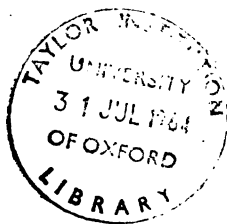
A PARIS,

Chez H. C. DE HANSY, Libraire ,  
rue S. Jacques , près les Mathurins ,  
à Sainte Therese.

---

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



# T A B L E

## DES CHAPITRES

Contenus daus le second Volume.

<b>C</b> HAP. XVII. <i>De la Judica-</i> <i>ture</i> , page	I
CHAP. XVIII. <i>Du Financier</i> ,	33
CHAP. XIX. <i>Du Commerçant</i> ,	54
CHAP. XX. <i>De la Roture &amp; du</i> <i>Peuple</i> ,	82
CHAP. XXI. <i>Des Familles , &amp; Pa-</i> <i>rentés</i> ,	100
CHAP. XXII. <i>Du Domestique</i> ,	116
CHAP. XXIII. <i>Du Commerce du</i> <i>Monde</i> ,	137
CHAP. XXIV. <i>Des Compagnies</i> ,	152
CHAP. XXV. <i>De l'Usage &amp; de la</i> <i>Mode</i> ,	182

iv      T A B L É , &c.

CHAP. XXVI. *De l'Honnêteté & des causes de sa diminution ,*

213

CHAP. XXVII. *Suite des Observations sur l'Honnêteté , & sur les Causes de sa diminution ,*

238

CHAP. XXVIII. *Suite des Observations sur l'Honnêteté & sur les Causes de sa diminution ,*

252

CHAP. XXIX. *Suite des Observations sur l'Honnêteté , & sur les Causes de sa diminution ,*

272

CHAP. XXX. *Du Mariage , de ses Motifs & de ses Abus ,*

314

CHAP. XXXI. *Des Causes de l'Infidélité & du Divorce ,*

347

CHAP. XXXII. *De la Disparité des Mariages ,*

433

Fin de la Table du second Volume.

LES



L E S  
**PRÉJUGÉS**  
**D U P U B L I C**  
**SUR L'HONNEUR, &c.**

---

CHAPITRE DIX-SEPT.

*De la Judicature.*

**R** ECHERCHER une Charge de Judicature dans la vûe de protéger l'innocent, & de désarmer le coupable par la profonde connoissance qu'on a des Loix & des Coutumes ; voilà le vrai honneur de la Magistrature. On ne peut concevoir de vertu qui soit plus sublime, ni qui soit plus évidemment utile au bien Public. C'est

*Tome II.* A

## 2 *Les Préjugés du Public*

faire visiblement la fonction de Dieu sur la terre , que d'administrer la justice aux hommes avec une parfaite équité.

L'Ecriture nous donne en peu de mots l'idée d'un vrai Magistrat . . .

» Ceux qui m'écoutoient , me com-  
» bloient de bénédictions ; & ceux qui  
» me voyoient disoient de moi que j'a-  
» vois délivré le pauvre qui crioit , &  
» l'Orphelin qui n'avoit personne pour  
» le secourir ; celui qui alloit périr sans  
» mon assistance , me benissoit . . . . . Je  
» me suis revêtu de la justice ; & l'équité  
» que je gardois dans mes jugemens ,  
» m'a servi comme d'un vêtement Royal  
» & d'un Diadème . . . . . J'étois le Pere  
» des opprimés , & je m'instruisois avec  
» un soin extrême des affaires que je ne  
» sçavois pas . . . J'arrêtois les exactions  
» de l'injuste , & je lui arrachois la  
» proie dont il s'étoit saisi. »

Rechercher une Charge de Judicature uniquement pour acquérir du crédit , pour paroître dans le monde avec dignité , & pour jouir du plaisir de se voir continuellement entouré d'une multitude de Supplians ; avoir égard aux puissantes recommandations , & quelquefois affecter de n'y avoir aucun égard pour se faire un renom d'intégrité aux dépens de



l'intégrité même : voilà le faux honneur , l'honneur d'opinion. On ne peut guere imaginer de vice plus préjudiciable au bien public.

A quoi vous servira la Jurisprudence ? disoit un vieillard à un jeune homme . . . Que ne choisissez - vous une profession qui vous mette en état de rendre service à bien du monde , sans faire de peine à personne ? Il auroit bien dû la nommer !

Il y a une très-grande différence entre avoir de l'honneur & être honoré. Trop de gens confondent ces deux choses. Et comment ne les confondroit - on pas ? Ceux qui sont honorés , & qui ne le sont qu'à cause de leurs emplois , c'est-à-dire , à cause du bien & du mal qu'ils peuvent faire , sont les premiers à s'y méprendre.

Un Historien dit qu'il y a eu un temps où un Magistrat du premier ordre pouvoit être impunément battu jusque chez lui par un grand Seigneur. Et il ajoute , assez inutilement , que c'étoit une suite de la calamité de ce siècle - là , où le Roi lui-même étoit peu distingué des Grands . . .

Le Magistrat n'est ni au-dessus , ni au-dessous , ni à côté du Militaire. C'est un genre à part , qui n'a de ressemblance avec l'autre , qu'en ce qu'il contribue

A ij

#### 4 *Les Préjugés du Public*

comme lui au bien de l'Etat par la maintenance des Loix . . . Il n'y a que le Militaire ignorant , ou follement prévenu , qui se croye supérieur au Magistrat , & qui en conséquence le méprise . . . C'étoit le Sénat chez les Romains & chez plusieurs autres Nations , c'est-à-dire , un Ordre uniquement composé de Magistrats , qui donnoit les dignités militaires , les Préfectures & le commandement des Armées . . . C'étoit lui qui décidoit de la Paix & de la Guerre. Le Magistrat est donc bien fondé à ne se pas croire inférieur au Militaire ; mais ce qu'il doit soigneusement éviter , c'est de lui ressembler dans les façons d'agir , & encore moins dans les façons de penser. La Judicature , dit un ancien Auteur , est un genre de Sacerdoce qui demande de la modestie , de la décence & de la gravité.

Le Magistrat , comme le Ministre , est de tous les temps. Le Militaire dépend des circonstances , & n'a lieu que quand les Loix n'ont plus lieu elles-mêmes. Tant que les hommes n'emploient que la ruse & la mauvaise foi , on ne leur oppose que la juste interprétation des Loix ; c'est le temps du Magistrat. Quand ils emploient la force , on leur oppose la force ; & c'est le temps du Militaire.

## *Sur l'Honneur , &c.* 5

Le Militaire obéit aux Rois ; le Magistrat aux Loix.

L'ancien Préjugé qui n'attachoit l'Héroïsme qu'à la gloire des armes est enfin détruit. On a enfin reconnu que la Paix a ses Héros comme la Guerre ; & cette intéressante vérité n'échappe plus qu'au vulgaire grossier.

Mais il est fâcheux que le vulgaire grossier fasse encore aujourd'hui , comme dans tous les temps , les trois quarts & demi , tout au moins , du Genre Humain.

Nous en avons détaillé les raisons plus haut dans l'article du Militaire.

Le Magistrat a cela de commun avec le Ministre , qu'il doit être accessible à tous ceux qui ont recours à lui , sans distinction ; parce que la justice n'en doit point connoître . . . Conséquemment il représente mal , lorsqu'il ride son front pour quatre paroles qu'il dit à un homme du Peuple , & ne le déride qu'en parlant à un Grand ou à un Riche , aussi longtemps qu'ils le desirent , & souvent plus qu'il ne faut.

Ne te mêle pas d'être Juge , si tu ne te sens pas assez ferme pour résister aux Puissans , dit l'Écriture.

On fait encore cette autre observation ,

A iij

## 6 *Les Préjugés du Public*

c'est que tout homme qui est en place pour rendre la justice , doit sur-tout apporter tous ses soins , pour que le Public ne s'apperçoive pas qu'il s'applique à autre chose , & qu'il regarde son état au-dessous de lui.

C'en est assez pour ne pas détruire un certain ordre extérieur , que quelques états ne fassent que supposer l'honneur , sans l'admettre toujours. Comme on en est prévenu , on ne se fie pas trop à ceux avec qui on a à traiter. Mais si la Judicature ne faisoit que supposer l'honneur sans l'admettre , ce seroit le comble des maux ; car quelles précautions peut-on prendre contre celui qui est l'interprète des Loix , & qui les fait parler ?

La décision d'un ou de plusieurs particuliers ne sçauroit infliger une Note publique & perpétuelle ; parce que tout le monde connoît ce que peuvent la médifance , la malignité & l'envie . . . Mais il n'en est pas ainsi de la décision d'un Juge. Si elle inflige une note à l'honneur d'une famille , elle passe des peres aux enfans jusqu'à la troisième génération , & quelquefois plus loin . . . Elle est inscrite dans les archives publiques. Si elle est infligée mal-à-propos , comme il peut arriver , la réhabilitation ne fera qu'un

palliatif pour l'honneur . . . Le Peuple naturellement mal intentionné, l'attribuera plutôt au crédit, qu'à un plus amplement informé ; & aux sollicitations, plutôt qu'à des preuves incontestables d'une innocence avérée.

Il s'en faut de beaucoup qu'un Juge atteigne le vrai honneur , parce qu'il n'aura pas rendu de jugemens contre sa conscience. Il y a des jugemens iniques , & il y en a d'ignorans , c'est-à-dire , qui procèdent de l'ignorance du fond de l'affaire , soit faute de l'avoir examinée avec assez de soin, soit faute de l'avoir bien entendue ; peu importe au particulier, puisqu'il en résulte pour lui le même mal . . . Ce ne sont pas seulement les Levres du Prêtre, comme dit l'Ecriture , qui doivent être les dépositaires de la science ; ce sont encore celles du Juge , puisque c'est de sa bouche qu'on attend l'interprétation de la Loi.

L'éloquent Fléchier a dit d'un grand Magistrat , „ qu'il auroit cru manquer à  
„ la partie la plus essentielle de sa Dignité, si comme il sentoit ses intentions  
„ droites , il ne les rendoit encore éclairées . . . Aussi avoit-il coutume de dire  
„ qu'il y avoit peu de différence entre

A iv

## 8 *Les Préjugés du Public*

» tin Juge méchant & un Juge ignorant.  
» L'un a au moins devant ses yeux les règles de son devoir, & l'image de son injustice ; l'autre ne voit ni le bien , ni le mal qu'il fait . . . L'un pèche avec connoissance , & il est plus inexcusable ; l'autre pèche sans remords , & il est plus incorrigible ; mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice . . . Peu importe à ceux qui sont ruinés de biens ou d'honneur , que ce soit par un homme qui les trompe , ou par un homme qui s'est trompé. »

Ce qui répond exactement à une harangue , où ce même Premier Président représenta , que lorsqu'on avoit mis tout en usage pour pénétrer le fond d'une affaire , on ne laissoit pas de commettre quelquefois des injustices , en croyant ne prononcer que des Arrêts équitables , &c. Ce qui s'est vû , ajouta-t-il , dans un Procès où toutes les lumières des Juges , & toutes celles qu'ils purent chercher pour éclaircir la vérité , n'avoient pû les empêcher de condamner un innocent.

Parce que les preuves d'une chose fauf-

se ; sont quelquefois aussi bonnes en apparence , & meilleures même que les preuves d'une chose vraie.

Condamner le coupable , c'est l'affaire des Loix ; lui faire grace , c'est l'affaire des Rois , & un privilège de la Souveraineté . . . Condamner un innocent , est une injustice défendue aux Loix & aux Rois . . . On dit qu'il vaut mieux sauver un coupable , que de condamner un innocent. Il ne faut ni l'un ni l'autre. Tout le monde a connu ce Juge qui fauvoit les coupables aux dépens de leur bourse , & de la sûreté publique. Le Juge qui se laisse corrompre pour sauver le coupable , n'est pas loin de se laisser corrompre pour perdre l'innocent ; & il se rend responsable lui-même , & coupable de tous les crimes que le scélérat qu'il a sauvé pourra commettre.

Un Juge qui diroit comme Pilate , ne sçais-tu pas que j'ai le pouvoir de te faire mourir ou de te délivrer , seroit un Prévaticateur. Le pouvoir n'est pas dans le Juge , mais dans la Loi , qui n'admet pas elle-même d'alternative.

Ce que disoit l'Empereur Alexandre Sévere , est-il bien vrai ? Que tout Juge qui achete sa Charge , vend la justice ; & qu'un Prince n'a pas droit de sévir

A v

contre celui qui vend ce qu'il a acheté de lui. Cela mérite d'être éclairci ; car ce n'est pas la Justice que le Prince vend, mais la place & la fonction de Juge.

On redoute plus l'avarice dans un Juge, que toutes les autres passions ; on auroit cependant assez de peine à dire pourquoi. Il faut le supposer lâche , puisque l'argent ne dompte que les âmes viles ; au lieu que la Beauté dompte les Dieux & les Héros , pour parler le langage des Poètes.

Un honnête homme qui voit qu'une certaine chose lui est demandée contre la Justice , se propose d'abord de ne la pas accorder ; mais peut-être ne s'en défendra-t'il pas long-temps , si une belle Bouché l'en prie avec instance , & de manière à lui laisser entrevoir qu'il sera maître de mettre le prix à la reconnaissance . . . Ceci ne regarde pas seulement les Magistrats , mais tous ceux que leurs places mettent à portée de faire autant de mal que de bien . . . Il faudroit qu'ils n'eussent point de passions , ou qu'ils n'eussent que celles qui n'ont rien de commun avec leurs fonctions , ou que du moins elles ne fussent pas assez connues , ni assez décidées pour qu'on pût s'en prévaloir . . . C'est tou-



Jours par cette voie qu'on les attaque, & s'ils s'en défendent bien d'abord, il est arrivé plus d'une fois qu'ils ne s'en sont pas défendus long-temps . . . L'eau qui tombe de certains yeux est plus dévorante que le feu.

Quelqu'un a dit qu'une belle femme est un oiseau de nuit, dont le ramage n'est pas d'un meilleur augure pour la Justice, que les cris des Hiboux & des Chouettes, (selon l'opinion populaire,) ne le sont pour la joie & pour le bonheur.

Les femmes en général ont cela de pire que les hommes; c'est que ceux-ci sentent vivement l'injustice des demandes qu'on leur fait, & que celles-là ne sentent point l'injustice des graces qu'on leur accorde... Tout ce qu'elles desirent est juste, uniquement parce qu'elles le desirent. Témoin cette Dame Romaine qui n'avoit point d'autres griefs pour faire pendre un homme, sinon qu'elle le vouloit, *sic pro ratione voluntas* . . . . Elles ne connoissent point ce sage Aphorisme des Loix, qu'on ne sçauroit prendre trop de temps, ni trop de mesures quand il s'agit de la vie ou de l'honneur de quelqu'un . . . Quand la passion les domine, elles n'aiment les formalités en rien.

A vj

Quinte - Curce observe que pendant qu'un homme se livre tout entier au plaisir , & s'oublie en quelque façon lui-même, il arrive assez souvent qu'une femme a encore assez de loisir pour s'occuper l'esprit de toute autre chose . . . . Elle n'oublie ni son avarice , ni son ambition , ni sa vengeance.

Voyez dans l'Écriture avec quelle présence d'esprit & quel sang-froid Jezabel trouve le moyen de faire périr promptement l'innocent Naboth , & force le naturel du Roi Achab son mari.

Comme il y a des gens qui ne perdent le sens commun que par rapport à certaines choses , & qui sont raisonnables sur le reste ; de même il y a eu des Magistrats qui , sans leur avidité pour l'argent , ou leur âpreté pour les femmes , auroient été les hommes du monde les plus intègres & les plus incorruptibles.

Un seul défaut rend inutiles toutes leurs autres vertus.

Les Factums & les Plaidoyers sont remplis de ces observations. La Parenté est un Préjugé d'autant plus fort contre l'intégrité des Juges , qu'il est fondé sur la nature & sur l'usage de tous les temps & de tous les pays , de tous les États & de toutes les conditions.

La voie de l'Evocation n'a été introduite , qu'afin d'éviter que le crédit réel ou présumé de l'Evoqué ne puisse devenir funeste à l'Evoquant ; ainsi lorsqu'un tel crédit est manifeste , l'évocation doit avoir lieu.

Que ne peuvent point contre la Justice les considérations que les Juges ont pour certaines personnes ! Les vues de politique , de parenté , d'amitié , &c ?

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de tout homme qui est en place pour rendre la justice , c'est qu'on puisse dire de lui , que personne n'oseroit lui demander une chose injuste : on ne sçauroit dire plus de bien d'un Magistrat en moins de mots . . . Une intégrité aussi consommée , est extrêmement utile à la société publique ; mais extrêmement dommageable à la société privée des Solliciteurs & des Solliciteuses . . . Tant il est vrai qu'un bien ne sçauroit être si universel , qu'il ne soit à quelques égards un mal particulier.

Il faut avoir très-mauvaise opinion d'une femme , pour la solliciter de manquer à son honneur ; cela ne pourroit-il pas s'appliquer aux Solliciteurs de Procès par rapport aux Juges ? . . . Mais si on ne fait pas honneur à l'intégrité d'un

Juge en le sollicitant , quel peut donc être le but des importunités dont on l'assaille , & sur lesquelles plusieurs ne trouveroient pas bon que les Plaideurs se relâchassent ?

Est-ce pour lui recommander la Justice ; mais sollicité ou non , il est tenu de la rendre. Est-ce pour lui recommander le mur examen de la Cause ? Mais il est également tenu d'y mettre toute son application. Est-ce pour l'engager à prononcer en notre faveur , quoique nous n'ayons pas le bon droit ? . . . Mais ce seroit le deshonoré , que de lui faire entendre qu'on le croit capable d'une aussi infâme prévarication . . . . Est-ce pour tâcher d'obtenir de lui du moins une prompte expédition ? Mais ce seroit encore lui demander une chose injuste , puisqu'il seroit contre le droit naturel d'expédier les nouveaux , au préjudice des anciens . . . Cela ne peut & ne doit aller qu'à tour de rôle , & si quelquefois on passe sur cette règle , ce n'est que pour des Causes d'une importance singulière , dans lesquelles ou l'utilité publique , ou celle d'un grand nombre de particuliers , ou la dignité des personnes d'un rang supérieur se trouve intéressée . . . Pourquoi donc solliciter un Juge ? . . .

On trouvera , si on y fait attention , que le Misanthrope de Molière étoit un original de ne pas vouloir se conformer à la coutume ; mais qu'au fond il n'avoit pas tort de regarder cette coutume comme assez mauvaise , & comme faisant assez peu d'honneur aux Juges. Car on ne fera jamais comprendre à quelqu'un qui prend la raison pour règle plutôt que l'usage , qu'on puisse perdre une bonne cause faute de solliciter , ou en gagner une mauvaise à force de sollicitations... Mais si l'on en excepte celui de Molière , il y a bien de l'apparence qu'aucun Plaideur ne s'est jamais piqué de Misanthropie sur cet article.

C'est quelquefois parce que leur Cause est bonne , que les Plaideurs sollicitent puissamment , & en conséquence de cette maxime vulgaire , que le bon droit a encore besoin d'aide , & qu'ils ont entendu dire que la forme emporte quelquefois le fond . . . Ceux dont la Cause est mauvaise , & qui ne l'ignorent pas , sollicitent encore pour cette dernière raison.

Observons aussi qu'il y a plusieurs Juges , ( & ce ne sont pas les moins sages ) qui sont bien aises de voir les Parties intéressées , parce qu'ils apprennent sou-

vent de leur bouche , ce que les Pièces , les Avocats & les Procureurs ne leur apprendroient pas.

C'est un usage bien ancien que de solliciter les Juges pour en obtenir une prompte expédition. Ce mauvais Juge , dont il est parlé dans l'Evangile , qui ne craignoit ni Dieu , ni les hommes , se déterminait pourtant enfin à faire appeler la Cause d'une pauvre Veuve , uniquement pour se délivrer de ses importunités continuelles & fatigantes.

On a fort exalté la délicatesse de conscience d'un Magistrat , qui craignant de n'avoir pas donné assez de temps à l'inspection d'un Procès , & d'avoir contribué à sa perte par cette négligence , se condamna lui-même à faire restitution.

Ce trait est beau , & ne peut partir que d'une excellente ame ; mais il ne peut servir de règle pour un Juge honnête homme , qu'autant qu'il sera convaincu que c'est véritablement par sa faute que le bon droit a succombé. Lorsqu'il a fait humainement tout ce qui dépend de lui pour se mettre au fait d'une Cause , & qu'il a prononcé en conséquence ; il seroit ridicule de vouloir le rendre responsable d'une erreur invincible . . . Il juge en homme & non pas

en Dieu. Il n'a pris sa Charge que sur ce pied-là . . . . Autrement il faudroit donc rendre aussi un Général responsable de toutes les batailles qu'il perd , ou un Médecin, de la vie de tous ceux qui meurent entre ses mains . . . Cela donneroit un progrès de conséquences qui iroit à l'infini . . . L'homme est un Etre trop borné , pour qu'on doive exiger de lui la perfection suprême.

Lorsque sa conscience ne lui reproche rien ni du côté de l'intention , ni du côté de la négligence ou de l'ignorance , un Magistrat a fait son devoir & est intègre . . . Et si cela n'étoit pas , on introduiroit dans les Tribunaux un Pyrrhonisme qui iroit à rendre suspects & équivoques tous leurs Jugemens . . . . Nous n'avons de regles infailibles que celles de la Révélation.

Il y a des circonstances terribles où , sans intéresser ni leur honneur , ni leur conscience , les Juges sont tenus de condamner un innocent , & de sauver un coupable . . . Ce n'est ni leur faute , ni celle des Loix , mais uniquement une suite inévitable des connoissances bornées de l'esprit humain , qui ne pouvant lire dans les cœurs , est obligé de se servir d'une méthode qui , pour être la meil-

leure & la plus certaine , n'est rien moins qu'infailible.

On demande si ce qu'un Accusé confesse à la torture , peut être de quelque poids , & influer sur l'honneur de réputation ?

Il n'y a qu'une observation à faire là-dessus. Une ame basse & capable de toutes les infamies & de toutes les lâchetés , a presque toujours une force surprenante pour résister aux tourmens ; les tortures de la question la plus douloureuse ne lui feront rien lâcher ; au lieu qu'une infinité d'honnêtes gens s'accuseront plutôt eux-mêmes à faux , & choisiront de mourir tout d'un coup , plutôt que de se laisser appliquer à la gêne.

L'ame est toujours foible dans les scélérats , & le corps est souvent plein de force . . . L'ame est toujours forte dans les honnêtes gens , & souvent le corps est très-foible.

Ainsi toute confession faite dans les tourmens , quand il n'y a point d'autres preuves , & sur-tout de la part de quelqu'un qu'on a lieu de présumer honnête homme , n'est d'aucun poids contre l'honneur de réputation.

Juvenal dit qu'il vaut mieux souffrir tous les tourmens imaginables , & jus-



qu'au Taureau d'airain de Phalaris, que de s'avouer coupable d'un crime qu'on n'a pas commis. La théorie de cette maxime est belle, & il y a de l'apparence que ce Poète le disoit comme il le pensoit ; mais il n'est pas bien décidé qu'il l'eût fait lui-même comme il le disoit ; c'est ce dont les plus honnêtes gens ne peuvent répondre.

La confession qu'Alexandre extorqua de Philotas par la violence des tourmens, ne valut pour le faire perir, que parce qu'il étoit fils d'un homme, dont le crédit & la valeur allarmoient ce Prince. Au reste, toutes ces procédures de la mort de Philotas & de Parmenion son père, ne sont pas à beaucoup près dans les règles, & doivent être regardées plutôt comme des preuves de la crainte & de la jalousie d'Alexandre, que comme un monument de sa prudence & de sa justice.

Toutes réflexions faites, la Question est encore une de ces règles de justice, qui, pour n'être pas infallible, n'en est pas moins efficace, selon les circonstances, pour découvrir les grands crimes & leurs sources.

Il est rare qu'on l'emploie contre un fort honnête homme.

Ce n'est pas toujours bien fait , dit le Poëte Malherbe , de s'arrêter aux dépositions qui se font à la torture , & principalement quand ceux à qui on la donne sont délicats , comme étoit cette pauvre fille de chambre qui a si vilainement gâté la réputation de sa maîtresse.

Il y a des cas où on pourroit du moins souhaiter que la sévérité d'un Juge sur l'observation des règles , ne fût pas à l'épreuve de l'humanité . . . Arcéze , qui est un fripon , jouit de plus de cent mille livres de rente. Ergaste son voisin , qui est honnête homme , n'en a pas mille ; mais comme il est sans ambition , sans avarice & sans cupidité , ce revenu moins que modique , aidé de ses talens , lui suffit pour faire vivre avec une simplicité décente , une femme & quelques enfans. Arcéze en retournant des papiers dans son cabinet , a trouvé ce qu'il ne cherchoit pas , & ce dont il n'avoit guere besoin ; un Titre par lequel il voit évidemment que le petit bien , dont Ergaste est en possession depuis un certain nombre d'années , lui a été vendu , cédé , quitté & transporté par feu son pere , moyennant le prix & somme de tant. L'argent a été réellement compté & réellement touché ; c'est ce dont Arcéze ne

doute point ; mais il trouve qu'il y a dans cette vente ce qu'on appelle *des nullités* . . . Des nullités ! Ces nullités sont souvent d'une nature à n'être pas apperçues par un homme de bien ; mais les Fripons ont une perspicacité & une sagacité merveilleuse pour saisir tout ce qui effleure tant soit peu leurs intérêts . . . Quoi qu'il en soit , Arcéze fait assigner , cette Procureur , forme ses demandes , & les fait si bien valoir , qu'il réduit Ergaste à la mendicité , en le dépouillant de ces neuf cens & rapt de livres de rente qui faisoient le plus clair de son opulence . . . La forme emporte toujours le fond , c'est la règle . . . Mais ne seroit-il pas à souhaiter que du moins dans une pareille circonstance le fond emportât la forme ?

Les Loix & les Souverains n'ont qu'une Providence générale , & ils ne sont pas tenus à davantage.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des cas où il semble que ce seroit violer criminellement l'esprit d'une Loi , que de n'en pas transgresser la Lettre.

Prenez garde d'être trop juste , dit l'Ecriture,

Les Juges sont dans le cas des Souverains & de leurs Ministres. Comme avec

route l'équité & toute la circonspection imaginable , il ne leur est pas possible de contenter les deux Parties ; il arrive de-là que justes ou injustes , leur honneur est également exposé aux discours. Il est vrai que ce qu'ils pourroient perdre d'un côté , ils le regagnent de l'autre. S'il se rencontre de ces esprits mal tournés qui croient plutôt le mal que le bien , tant pis pour eux.

Laissez parler ces deux Avocats l'un après l'autre , jusqu'à ce qu'ils aient tout dit : ou bien lisez jusqu'au bout ces deux *Factums* sur la même affaire , & devinez si vous pouvez de quel côté est le bon droit. *Ils ont raison tous deux.*

Pline le jeune , dit qu'il n'est guere possible que l'Orateur du Barreau ne devienne fourbe.

Quelle sagacité ! Quelle pénétration ! Quelle profonde connoissance des Loix ne faut-il pas admettre dans un Juge , puisqu'avec toutes ces grandes qualités, il risque encore de s'égarer de la voye directe , & de se perdre dans les labyrinthes tortueux de la chicane ! .... Mais le jugement vient d'être rendu , & il est conforme à la regle invariable des Loix. La sagesse & l'intégrité du Juge vont être exaltées. *Par qui exaltées ?* Par celui qui a obtenu gain

de cause , ou par ceux qui ne sont point intéressés au Procès , & *ce sera tout*. Mais celui qui a été débouté de sa demande , & condamné aux dépens , soutenu de ceux qui s'intéressent à sa disgrâce , va assurer dans toutes les compagnies que son affaire a été mal entendue , ( & voilà de l'ignorance mal examinée ) : ( voilà de la négligence ) ou que son Juge a été prévenu par de puissantes sollicitations , ( & voilà de la prévarication. ) Il fera même bien modéré s'il ne dit que cela.

A-t'on jamais rendu de ces jugemens où la Partie condamnée convienne que c'est avec justice ?

Joseph l'Historien dit de Moyse , que l'on étoit si convaincu du désintéressement & de l'équité de ses Jugemens , que ceux mêmes qui perdoient leur Cause , le souffroient sans murmurer. Il conduisoit pourtant de très-méchans hommes.

Si le Juge , par un mûr examen de la Cause , sçait ce qu'il doit prononcer , il est inutile que l'Avocat plaide ; s'il ne le sçait pas , il peut donc arriver qu'un habile Avocat fasse gagner une mauvaise Cause , ou qu'un mal-adroit en fasse perdre une bonne : à moins que ce ne soit pour la consolation des Parties qu'on lais-

se parler les Avocats . . . Combien de Plaideurs , malgré l'évidence des preuves & la force des raisonnemens de l'Avocat contraire , & la foiblesse des réponses du leur , ne sçauroient encore se mettre dans l'esprit qu'ils puissent avoir tort ! Que seroit - ce si on les jugeoit sans cris , sans altercations , sans injures , & dans un lieu où ils ne fussent pas admis !

On n'éprouve que trop souvent combien la langue ou la plume d'un Avocat influent sur l'honneur des Parties ; ils les noircissent ou les blanchissent à leur gré.. On sçait bien qu'à la rigueur , la modération & la vérité ne sont pas l'objet des Orateurs. Il y a long-temps qu'ils ont été comparés à des soufflets , qui ne poussent au - dehors que la vanité & le mensonge . . .

On a dit de l'éloquence d'un fameux Avocat de l'ancienne Rome , qu'elle faisoit plus d'honneur à sa langue qu'à sa probité.

Cependant , toutes réflexions faites , on ne voit pas que dans un Procès , les injures & les imputations calomnieuses doivent être du compte ; elles n'ont pas de liaison avec le bon ou le mauvais droit des Parties. Ce sont des preuves de fait qu'on demande , tout le reste est étranger à

à la Cause & en doit être banni . . . Si les Orateurs du Barreau croyent pouvoir prendre pour leurs modèles , les Démofthènes , les Cicérons & autres anciens Orateurs ; ce ne doit être que pour la force , la netteté & la précision ; & nullement pour les invectives . . . Ceux-là vivoient dans des Républiques , & ceux-ci vivent dans une Monarchie ; ceux-là étoient d'une Religion qui ne se piquoit pas d'une grande délicatesse de conscience , & ceux-ci en professent une qui condamne au feu de l'Enfer celui qui appelle son Frere insensé . . . Les Plaidoyers ou les Factums restent , & après longues années , on est tout étonné de voir que certaines personnes qu'on auroit cru pleines de probité & d'honneur , étoient cependant accusées en telle année & en pleine Audience , de friponnerie & d'infamie.

Quelques personnes voudroient qu'un Avocat , pour son honneur , ne se chargât jamais de mauvaises Causes ; mais ces personnes ne font pas attention que c'est justement pour son honneur qu'il s'en charge , non pas pour cet honneur qui est indépendant de l'opinion , mais pour celui qui en dépend . . . Nous n'entendons pas ici , par mauvaises Causes ,

celles qui sont implexes & douteuses ; mais celles qui pèchent par le fond , & qui ne peuvent faire illusion que par la forme. Or , on conviendra sans peine que l'habileté d'un Avocat ne brille pas davantage à gagner une Cause évidemment bonne , que la science du Médecin à guérir un homme qui ne se porte pas mal ; ou l'habileté d'un Général à prendre une Ville mal fortifiée , & qui lui ouvre ses portes dès la première volée de Canon.. Un Médecin qui guérit un malade désespéré ou abandonné des autres Médecins , est bien autrement couru que celui qui n'entreprend que des malades que tout le monde pourroit guérir. On conviendra aussi qu'un Général se fait tout autrement d'honneur , lorsqu'il emporte d'emblée & malgré la plus vigoureuse résistance , un Fort qu'on avoit cru imprenable . . . Il en est de même de l'Orateur du Barreau. C'est ensevelir ses talens dans la médiocrité & dans l'obscurité , que de les restreindre à ne plaider que de bonnes Causes . . . Un Avocat se verroit par - là exposé à deux inconvéniens , tous deux fort contraires à qui veut devenir riche , & qui veut le devenir bientôt. Il risqueroit tout au moins d'abord de ne devenir jamais célèbre ; &



ceux à qui il feroit obtenir gain de cause , ne lui en sçauroient pas beaucoup de gré ; ils lui plaindroient le plus mince honoraire , parce qu'il leur sembleroit qu'ils auroient bien pû plaider eux-mêmes . . .

Quoi qu'il en soit , le chef-d'œuvre de l'Orateur Romain , est un Plaidoyer pour un assassinat de grand chemin , commis par un homme qui étoit coutumier du fait , & dont il falloit que la Cause fût bien mauvaise , puisque malgré l'éloquence foudroyante de son Avocat , & son crédit à lui-même qui étoit considérable , il ne put éviter la condamnation.. L'Art Oratoire n'a donc pas seulement pour objet de défendre la vérité ; on n'auroit guere besoin de Rhétorique , si tout le monde disoit vrai , & ne vouloit que la justice ; mais il a encore pour objet ( quoique ceux qui cultivent cet Art n'en conviennent pas ) de donner à la vérité , selon les occurrences & les différens intérêts , toutes les couleurs du mensonge , comme de donner à celui-ci toutes les couleurs de la vérité.

Marc-Antoine l'Orateur , duquel Cicéron fait un si grand éloge , ne voulut jamais rendre ses Plaidoyers publics , afin , disoit-il , de ne pouvoir du moins être

B ij

convaincu d'avoir avancé dans un Procès quelque chose de contraire à ce qu'il diroit dans un autre. La précaution est bonne ; puisqu'il est arrivé plus d'une fois que le même Avocat dans la même semaine & dans la même Audience , a plaidé le *Pour* & le *Contre* . . .

Nous ne parlerons pas ici des autres suppôts subalternes de la Judicature ; les Préjugés sont si fort contre leur profession , & la rapacité comme la mauvaise foi de plusieurs d'entr'eux , ont tellement donné lieu à la prévention populaire , que s'il arrive que quelques - uns aient foncierement de la probité , ce sera toujours en pure perte vis-à-vis de la multitude.

Quelques Observateurs plus malins que judicieux , ont même voulu mettre leur salut au rang des impossibilités morales ; car ils ont fait remarquer qu'il y a au Ciel des Saints de tous les états , excepté de celui-là . . . Mais qu'ils ne s'en offensent pas ; cette prévention bien ou mal fondée est moins contre leur personne que contre leur profession . . . Et elle n'est pas la seule qui soit constamment décriée , & constamment recherchée ; témoin celle du Médecin & tant d'autres qu'il seroit long de citer.

Il y a dans chaque Profession & dans chaque Etat une espèce de *péché originel* qui infecte la plupart des membres. Dans celui-ci , c'est l'avarice , la fraude , l'inhumanité. Dans celui-là , c'est l'orgueil , la brutalité , la vengeance. Dans cet autre , c'est la Paresse , la Gourmandise , la luxure : & il y en a tel autre où ce sont tous les vices.

Ce qu'il y a de bien certain & de bien démontré par l'expérience journaliere , c'est que ceux qui se trouvent dans des extrémités pressantes , ne manquent guere d'avoir recours aux professions qu'ils ont le plus vilipendées , & de regarder comme de fort habiles & de fort honnêtes gens ceux qui les ont tirés d'un mauvais pas.

Il n'y a que ceux qui n'ont pas éprouvé leur habileté , ou qui n'en ont pas eu besoin , ou qui se sont mal trouvés de leur ignorance , qui en médisent. Mais peu leur importe ; car , semblables à une infinité d'autres , ils ne croient nullement manquer à l'honneur , lorsqu'ils se renferment dans le petit *sçavoir faire attaché à la profession* , lequel quand il est bien entendu & bien pratiqué , est tout aussi propre qu'aucun autre à faire un honorable homme , & un Noble homme ; à

peu près dans le sens de la Bruyere , qui parlant d'un certain Personnage à qui rien ne manquoit que d'être honnête homme ; disoit *qu'une Charge de Marquillier avoit fait ce prodige.*

On voit en effet beaucoup de gens qui, après être parvenus , à force de manquer à l'honneur , à acquérir *une de ces Charges qui le supposent* , sont regardés comme s'ils n'y avoient jamais manqué . . On en parle les premiers jours ; peu à peu les impressions s'effacent ; & comme la malversation n'a plus lieu dans leur nouvel état , ils se font insensiblement une réputation toute neuve de probité & d'honneur ; & peut-être deviendroient-ils honnêtes gens dans le fond , si le germe de leur Fortune n'étoit vicié , c'est-à-dire , si elle n'étoit fondée sur des biens mal acquis. C'est en ce sens que quelques-uns croient , que pour mourir honnêtes gens , il faut vivre en fripons du moins une bonne partie de la vie. Mais ils se trompent , puisque la plus petite parcelle de bien mal acquis volontairement & sciemment , infecte comme *un virus* toute la masse de celui qu'on acquiert par les voyes les plus légitimes. La restitution seule peut rétablir le vrai honneur , & légitimer les acquisitions qui sont fai-

res selon les regles. Les biens mal acquis considérés comme des Médiums qui conduisent à l'honneur , sont plus pour les Enfans que pour les Peres. Les grands biens qui leur sont laissés , bien ou mal acquis , ne nuisent point à leur probité s'ils en ont , parce qu'ils ne sont pour rien dans ces acquisitions injustes , & qu'il ne leur convient pas de soupçonner leurs Peres de n'avoir pas été honnêtes gens. Il y a beaucoup de ces Enfans auxquels les iniquités sans nombre de leurs Peres ou de leurs Parens , dont ils auront hérité , ont fourni les moyens de pratiquer la justice & toutes les vertus ; & c'est-là ce qui a donné lieu au proverbe trivial , qui appelle *bienheureux les Enfans dont les Peres sont damnés*. Mais il faut admettre qu'ils ne sont complices en rien de ces iniquités , c'est-à-dire , que non-seulement ils n'y ont pas contribué , le sçachant , mais qu'ils ne les connoissent pas évidemment ; sans quoi ils seroient dans le cas de leurs peres.

Au reste , généralement parlant , c'est moins la conduite que la condition qui , chez nous , décide de l'honneur. Toutes Friponneries qui ne sont point notées en Justice , sont d'honnêtes gens. Les mauvais bruits ne sont rien . . . . Tous ceux

qui se trouvent dans le même cas, se réunissent, se serrent de près & forment une espèce de phalange capable de faire tête au Parti opposé, qui n'ayant que des paroles, est toujours inférieur à celui qui a les facultés.



---

---

CHAPITRE XVIII.

*Du Financier.*

**Q**UATRE choses sont très-fortes.  
La Vérité. La Puissance des Rois.  
L'Eloquence. Les Charmes d'une belle  
Femme.

Mais il y a une cinquieme chose plus  
forte que les quatre autres , *l'Argent*.  
Horace enchérit & dit, que l'argent est  
plus puissant que la foudre.

L'argent réduit quelquefois la vérité  
à n'oser paroître , & il lui substitue si ha-  
bilement l'imposture , & sçait tellement  
lui donner l'air , le ton & les façons de  
sa Rivale , que les plus clairvoyans cou-  
rent risque de s'y méprendre.

Sans l'argent , la Puissance des Rois n'a  
pas de nerf. Il la sçait éluder , & par-  
vient , quand il veut , à se la rendre fa-  
vorable . . . Il n'y a pas de Forteresse si  
bien défendue où l'on ne puisse faire en-  
trer plusieurs Mulets chargés d'or.

C'est Philippe , Roi de Macédoine ,  
qui disoit cela , & qui le sçavoit par ex-  
périence.

B v

## 34 *Les Préjugés du Public*

L'argent fait begayer l'Eloquence ; il la rend muete ou la fait plaider pour lui. Il dispose quelquefois de la Femme la plus haute & la plus fiere , comme le Pirate dispose de sa capture , excepté qu'il n'a pas besoin d'employer la violence.

Mais un de ses chefs-d'œuvre , c'est qu'il amalgame le Roturier avec le Noble , de maniere à n'y plus rien connoître ; & lorsqu'il est en grande quantité , il greffe le Plébéien sur les fouches patriciennes de l'antiquité la plus respectable , & le fait par-là tellement respecter lui-même , que l'on n'oseroit envisager trop librement ce même homme , que peu auparavant on auroit pû montrer au doigt sans conséquence.

Il est en un mot le seul véhicule qui puisse mêler & faire couler ensemble le sang le plus illustre avec le plus vil . . . . C'est ainsi qu'un Ruisseau ou plutôt une Ravine formée par des neiges fondues ou des pluies d'orage , acquiert quelquefois , en un instant , des forces suffisantes pour pousser ses eaux bourbeuses jusqu'au lit d'un grand Fleuve , où s'étant éclaircies & purifiées ; elles se roulent fierement avec ses ondes jusqu'à la Mer.

L'argent cause des maux infinis ; c'est



une vérité incontestable . . . . Mais une autre vérité qui n'est pas moins certaine , c'est qu'il est le lien de toutes les sociétés , & la chose du monde la plus utile à l'homme considéré dans son état actuel . . . Les Femmes ne causent-elles point de maux ? Faut-il à cause de cela les exterminer ? Ne sont-elles pas de même que l'argent , le lien de toutes les sociétés humaines , & la plus grande douceur de la vie actuelle ? Les invectives de la Morale contre l'argent & les Femmes , ne servent guere à autre chose qu'à faire l'éloge de leur puissance.

On ne croit pas communément que l'honneur véritable , soit connu de l'homme de Finance ; & on lui accorde assez peu de ce faux honneur qui consiste dans l'opinion. Mais ce Préjugé est encore plutôt contre sa profession que contre sa personne . . . Comme chacun sçait dans sa conscience ce qu'il feroit , s'il étoit à la place du Financier , c'est-à-dire , s'il manioit beaucoup d'argent , chacun se persuade en conséquence qu'il ne manque pas de le faire . . . C'est là-dessus qu'on le juge , & qu'on le condamne , c'est-à-dire , qu'on le hait & qu'on lui porte envie.

B vj

Si le titre de Financier est devenu odieux , les Partisans , les Traitans & les Concussionnaires du siècle précédent , avec lesquels on affecte de le confondre , n'ont pas peu contribué à le diffamer.

Le Financier généralement parlant est haï ; mais s'il arrive qu'il forme une alliance étroite avec un Grand , on le considérera davantage , mais on ne le haïra pas moins.

On trouve que cela n'est pas fait pour un homme de son espèce . . . Est-il plus fait pour le grand Seigneur de s'allier avec lui ? . . . On plaint celui - ci de se trouver dans la nécessité , souvent par sa mauvaise conduite , d'avoir besoin de cette ressource pour payer ses dettes , & se soutenir avec dignité ; & on censure celui - là de s'être mis par son économie & son talent , en état de tirer une grande Maison de la misère . . . . On voudroit presque qu'un Financier donnât sa fille au grand Seigneur sans Contrat , & qu'il lui prêtât son argent sans obligation . . . Mais il est aisé de voir que quelques esprits singuliers ne pensent ainsi , que parce qu'ils ne sont pas intéressés dans la chose.

Si le Financier fait part de ses richesses

ses au grand Seigneur ; pourquoi celui-ci ne lui fera-t'il pas une petite part de la Noblesse ?

On observe que la fille du Financier gaghe peu à ce marché vis-à-vis des Femmes qui étant ses pareilles pour le rang , lui sont supérieures par la naissance ; elles la dédaignent , & continuent à peu de chose près , de la regarder sur le même pied . . . Il ne seroit peut-être pas difficile à celle-ci de s'en faire rechercher ; mais elle parviendra malaisément à s'en faire considérer. Elles la recevront avec une politesse ironique , & s'en divertiront de la manière la plus cruelle aussi-tôt après son départ . . . Et il ne faut pas s'en étonner ; ces femmes à *sourcil rehaussé* , comme dit Boileau , ne pardonnent pas même au Roturier qui les a tirées de l'indigence , & qui leur a fourni abondamment ce qu'elles n'avoient qu'en petite quantité, ou point du tout.

Et sans cesse on les voit vantant leur origine ,  
A leurs tristes Maris reprocher la Farine.

C'est-là ce qui faisoit que le George Dandin de Moliere ne pouvoit se con-

foler d'avoir eu la fote vanité d'épouser une Demoiselle. *Vous l'avez voulu George Dandin ! vous l'avez voulu !*

On rebat tous les jours que le Financier cherche à s'épauler de l'alliance des Grands pour les circonstances fâcheuses ! Feroit-il mieux de rechercher la protection des petits ? Ce n'est pas là raisonner , c'est médire , & rien de plus.

La haine des peuples pour les Financiers est héréditaire , & aussi ancienne parmi les hommes que les Monarchies & les Républiques. Mais les peuples en les maudissant ne sçavent ni ce qu'ils disent , ni ce qu'ils font , ni ce qu'ils veulent , en souhaitant la destruction de ces objets de sa haine . . .

Parlons sans détours , le Peuple ne voudroit point payer d'impôts ; car ce n'est qu'à cause des impôts qu'il hait les Financiers , & non pas à cause des Financiers qu'il hait les impôts . . . Mais il est impossible que les uns existent sans les autres . . . Car ce ne sont pas les Financiers qui sont cause qu'il y a des impôts ; mais ce sont les impôts , qui sont cause qu'il y a des Financiers , parce qu'il faut nécessairement que quelques

hommes dans un Etat, soient chargés de lever les subsides . . . Ainsi les Financiers sont à l'égard des impôts ce que l'effet est à l'égard de la cause ; & invectiver contre eux , c'est attaquer une forteresse par les girouettes.

Les Financiers peuvent être supprimés , & être remplacés par d'autres gens qui se présenteront sous un nouveau titre auquel le préjugé n'aura pas encore attaché une idée de haine ou de mépris : mais comme ces hommes nouveaux ne pourront faire que ce que faisoient les anciens , c'est-à-dire , lever les subsides , & contraindre les Particuliers par toutes les voies prescrites , à contribuer chacun pour soi au bien public ; il arrivera que ce titre si respecté d'abord , parce qu'il étoit nouveau , deviendra insensiblement aussi odieux que celui de Financier . . . On ne s'en tiendra pas là ; on accusera témérairement ceux qui manient les deniers publics de s'en approprier une partie , qu'on supposera toujours doubler au moins ce qui leur revient légitimement pour leurs fonctions.

Les Ecoliers haïssent plus le Correcteur que le Régent ; parce qu'ils sont prévenus qu'il va toujours plus loin que la commission , & qu'il ne tiendrait qu'à

lui de ne pas toucher , ni si fort , ni si dru ; ou s'ils ne le haïssent pas davantage , leur haine est du moins plus libre d'éclater. Et les Régens ne sont pas fâchés de distraire par cet objet , le ressentiment de leurs Disciples. Ils imitent la politique des Souverains qui ont toujours soin de faire retomber le mécontentement public sur ceux qui sont chargés de faire exécuter leurs commandemens.

Les hommes en général ne jugent que par le sentiment physique & actuel . . . Les Ordonnances , les Sentences , les Arrêts , les Edits , leur font toujours moins d'impression que les Exécutions , parce que celles-ci consistent dans les effets , & que les autres ne consistent que dans des paroles . . . Lorsqu'un Sergent assisté de ses Records , vient saisir les meubles , ou la personne , à peine fait-on attention à la Sentence du Juge & au Juge lui-même : ce sont les Sergens qu'on voudroit pouvoir assommer , comme s'ils étoient cause de nos dettes & de nos mauvaises affaires . . . Il n'y a que les objets présens & physiques qui émeuvent le plus souvent les facultés de l'ame.. Un Exécuteur public ose à peine se montrer ; il est pour les hommes ce que le loup est pour les chiens ; pendant que le

Juge duquel il tire toute sa force & toute son action , est salué , considéré , respecté . . . Mais ce n'est qu'un Préjugé , car tout le monde sçait parfaitement que c'est le Juge qui conduit au Supplice , & qui fait perdre la vie ; encore n'est-ce pas lui , mais la Loi qui tire son origine de Dieu.

Une autre observation à faire , c'est que les Peuples en général ne se trouvent jamais assez riches , & qu'il leur semble toujours que les Souverains le sont trop . . . Tel homme inutile à l'Etat & à la Société ~~qui~~ se trouve pauvre avec cent mille livres de rente bien payées , trouvera le Souverain trop riche avec cent millions , parce qu'il ne juge que par la comparaison d'une somme à l'autre . . . Mais ce n'est pas de cette façon qu'il doit procéder dans ce Jugement. Ce n'est pas son avidité , mais la raison qu'il doit prendre pour sa regle . . . Il doit considérer que s'il se trouve pauvre avec cent mille livres de revenu , quoiqu'il n'ait qu'un petit nombre de valets & de chevaux à entretenir ; le Souverain qui a des armées à soudoyer , des Officiers , des charges & des pensions sans nombre à payer , & l'éclat de la Souveraineté à maintenir , est peut-être ,

proportions gardées , beaucoup plus pauvre que lui. Le Souverain n'a pas de superflu , pendant que le Particulier place tous les ans de nouvelles sommes qui augmentent encore le principal , & qui l'égaleroient , si le Propriétaire pouvoit seulement vivre encore un demi siècle.

Les hommes en général trouvent qu'un Roi est si heureux d'être Roi , qu'il devroit , à leur avis , se contenter d'être Roi.

Les Peuples voudroient taxer les dépenses des Souverains , & trouvent fort mauvais que les Souverains veuillent taxer les leurs : ils voudroient que sans qu'il leur en coûtât rien , ou fort peu de chose , les Souverains les défendissent contre les incursions de l'Ennemi , & les maintinssent tranquilles dans leurs possessions . . . Ils voudroient que les Souverains ne fissent sentir qu'ils le sont , que par les libéralités : mais ils ne voyent pas que les libéralités & les bienfaits admettent aussi nécessairement l'exaction que l'effet admet la cause. *Il n'y a que Dieu qui puisse donner , sans le prendre ailleurs.*

Les Peuples peuvent être comparés aux Rivières qui se plaindroient de l'Océan , dans le sein duquel après mille détours



& comme pour tâcher de le frustrer , elles sont enfin contraintes de déposer le tribut de leurs eaux , sans qu'il paroisse en rien rendre , pendant néanmoins que c'est lui qui par des filtrations & des écoulemens souterrains , fait toutes leurs richesses . . . On se félicite quand on peut éluder par quelques moyens que ce soit de payer les droits publics : mais on ne fait pas attention que c'est manquer au devoir le plus essentiel de la Société , puisqu'il est évident que si chaque Particulier imitoit cet exemple & pouvoit réussir à faire valoir ce mauvais moyen , l'Etat se trouveroit comme un corps dont le cœur seroit sans substance.

Qu'on permette aux Peuples de taxer lui-même les impôts *au rabais* , il ne se passera pas bien des années sans qu'il y trouve encore du trop . . . Ils ne voyent pas que les Souverains sont intéressés tous les premiers à ne les pas appauvrir , puisque l'Etat ressembleroit alors à un corps dont le cœur ou la tête tireroient à eux toute la substance , pendant que les membres, faute de nourriture, deviendroient sans force & sans action.

Les Particuliers les plus inutiles à l'Etat & à la Société , n'ont jamais de superflu si on veut les en croire ; mais à les en-

rendre , le Souverain & ses Officiers en ont toujours . . . Qu'on y prenne garde , ils se permettent plus dans les bornes qui les circonscrivent , que les Princes dans toute l'étendue de leur domination ; car ils n'ont qu'eux à penser , & quand cet article est rempli , tout est fait.

Les Peuples voudroient qu'il ne leur vint personne de la part des Princes que pour leur apporter , & jamais pour leur demander , parce qu'ils ne comptent pas leur rien devoir , & qu'ils se regardent comme les propriétaires primitifs & exclusifs des biens qu'ils possèdent . . . Et cette injustice ne sera pas difficile à concevoir , si on fait attention qu'il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens prendre un air rechigné à l'aspect de celui-là même qui leur redemande un argent dont il les a aidés dans les nécessités les plus urgentes . . . Comment se persuaderont-ils qu'ils doivent quelque chose au Roi qui ne leur a jamais rien donné ? Ils trouvent qu'il n'y a pas d'argent plus mal employé.

Les Frontieres de l'Etat défendues , la liberté du Commerce établie , la tranquillité des possessions assurée , tous ces avantages sont comptés pour rien par chaque Particulier , parce qu'il n'est pas ,

dit-il , le seul à qui le Souverain procure cet avantage. Raison bien conséquente en effet & qui donne une grande idée de la justice naturelle de l'homme qui n'aime que lui seul exclusivement , & tous les autres tellement par rapport à lui-même , qu'on pourroit regarder comme un œuvre de surérogation de lui en sçavoir le moindre gré.

Quand les Finances seroient administrées avec un désintéressement , une prudence & une équité plus qu'humaine ; les peuples y croiroient presque toujours de la malversation ; mais en supposant , ou même en admettant qu'il y en ait ; en quoi un Souverain en est-il responsable , s'il l'ignore ? Et comment ne pourra-t'il pas ignorer une infinité de choses même essentielles , étant homme ? *Il n'y a que la Providence de Dieu qui puisse s'étendre jusqu'au Passereau & au Moucheron.*

Certains esprits toujours chagrins & toujours mécontents , n'ont-ils pas bonne grâce de trouver singulier qu'un Souverain à la tête de trente millions d'hommes , ignore certains abus ; eux qui la plupart du temps sont aveugles sur les friponneries d'une Servante qu'ils ont à leurs gages !

Ce qu'on dit ici du Souverain , on le

peut dire des Chefs préposés à la levée des Impôts , ou à leur recouvrement . . . Un Surintendant , un Intendant des Finances , un Fermier Général , un Sous-fermier , peuvent-ils aller chez chaque Payfan dans chaque Village , voir , par eux-mêmes , si on n'enleve pas mal - à - propos sa Vache ou sa Chaudiere ? Cela regarde les Officiers d'une Election ; mais il n'est guere possible que ceux - ci puissent faire autrement que de s'en rapporter à la déclaration des Collecteurs. Or , il n'arrive que trop souvent qu'un motif de vengeance , de malignité ou d'envie fait agir les Collecteurs ; si les Officiers d'une Election l'ignorent , comme cela se peut fort bien , puisqu'avec tous les soins imaginables , il échappe une infinité de choses aux plus clairvoyans , ils sont dans l'impossibilité d'y remédier. Si au contraire ils le sçavent , mais qu'ils affectent de l'ignorer , parce que le Collecteur sera ou leur Fermier , ou le Nourricier de quelqu'un de leurs enfans ; ils auront tort , ils commettront une injustice , ils manqueront essentiellement à l'honneur ; mais il sera toujours vrai de dire qu'en cette circonstance , comme en beaucoup d'autres , le Payfan n'est jamais plus durement vexé que par son

semblable , & que ce n'est qu'un Préjugé sans fondement qui le fait murmurer contre ceux qu'il appelle Financiers ou Maletotiers , qu'il ne regarde comme des gens sans honneur , sans justice & sans humanité , que parce que le Collecteur de son Village est un coquin qui lui porte envie , voyant que sa maison est couverte de Tuiles , pendant que la sienne ne l'est que de Chaûme . . . La conséquence n'est-elle pas bien tirée ? . . . On retrouvera à peu près les mêmes inconvéniens , proportions gardées , en parcourant les différens états , & en suivant par gradation le fil des affaires.

Les Peuples exigeroient presque qu'un Souverain levât les Impôts en personne , afin qu'ils fussent bien assurés que les choses se font dans la justice , & qu'il n'y a point de monopole. S'il étoit possible que cela pût se faire seulement une fois , la vanité & l'ambition feroient ouvrir toutes les bourses ; ce seroit à qui donneroit gracieusement , & peut-être plus que les Facultés ne le permettoient. Cependant ce moyen , tout efficace qu'il paroîtroit , ne seroit pas encore sans un inconvénient qui obligeroit enfin de recourir à la force. Exemple.

Que le Curé d'une Paroisse un jour de

Solemnité, ôtant la fonction de quêter à son Bedeau, qui ne rapporte que peu à la Fabrique, & qui pour cela est soupçonné de friponnerie, s'avise de vouloir quêter lui-même. La récolte sera bonne. Il n'y aura si chérif Paroissien qui ne se fasse un devoir de donner gros... Le Bedeau sera confirmé dans son titre de fripon... Mais allons jusqu'au bout... Que le Curé continue de quêter... On lui fera par degré toute aussi mauvaise mine qu'au Bedeau; & il arrivera enfin de compte qu'il ne trouvera pas plus que le Bedeau.

- Tant il est vrai que de sa nature, l'homme est bien plus fait pour recevoir que pour donner, & que s'il donne, ce n'est que par vanité, & plus souvent encore dans l'intention de recevoir le double de ce qu'il donne... A quoi on peut ajouter, que s'il n'aime pas naturellement ceux qui lui demandent, il déteste nécessairement ceux qui le forcent de donner; il ne met pas infiniment de différence entr'eux & les Voleurs... Et voilà le fondement du Préjugé contre la Finance, qui n'admet l'honneur qu'en pure perte vis-à-vis de la multitude.

On se plaint de la dureté des Fermiers; *on a raison & on a tort*... On a raison parce

parce qu'effectivement ils sont assez sans quartier . . . Et on a tort en ce qu'il faut de nécessité qu'ils agissent ainsi. Et voici pourquoi . . . Si malgré toute la dureté qu'on leur reproche , les Exacteurs ont tant de peine à faire le recouvrement des deniers ; si malgré toutes leurs attentions & leur vigilance ils ne peuvent éviter les mortes payes , les fraudes & les subtilités ; que seroit-ce s'ils étoient pleins de douceur , de patience , de complaisance , de pitié & de crédulité ? Le Roi ne seroit pas le plus riche Gentilhomme de son Royaume... On voit dans une remarque de la trente - deuxième Epigramme de Boileau , une paranthèse qui paroît toute naturelle , & qui cependant n'a été placée là que pour caractériser le Financier. La voici. Le célèbre M. Patru se voyant pressé par un Créancier impitoyable ( *c'étoit un Fermier Général* ) étoit sur le point de vendre ses Livres , &c.

Les temps sont changés & les caracteres. Le Financier se pique aujourd'hui d'une politesse de sentiment , qui étoit inconnu à ceux du siècle précédent , lesquels étoient bien du même genre , mais non pas de la même espece que ceux d'aujourd'hui.

*Tome II.*

C

Il y a des gens ( & ils ne sont pas en petit nombre ) qui regardent comme une preuve convainquante de Monopole dans le recouvrement & le maniment des subside , les maisons superbes que quelques Financiers font bâtir. Aimeroit-on mieux qu'ils enterrassent leur argent , ou qu'ils le fissent passer chez l'Etranger ? . . . Il faut être bien versé dans la science des Aydes , & avoir vérifié par soi-même tous les comptes pour oser porter un tel jugement , . . . Mais encore si le Financier fait bâtir , que cela prouve-t'il ? Qu'il a peut-être de l'argent , & non pas que cet argent provienne nécessairement de l'injustice de ses exactions. Trop de gens parlent d'un métier qu'ils ne connoissent pas . . . Quoique le Financier fasse bâtir , cela ne prouve pas même qu'il ait de l'argent ; puisqu'une infinité de Particuliers font bâtir tous les jours , quoiqu'ils n'aient pas , à beaucoup près , de quoi payer les Entrepreneurs & les Ouvriers. Qu'on ait le terrain & un emplacement favorable ; c'est le principal ; les loyers pendant vingt , trente années vont à l'Architecte , au Maître-Maçon , au Charpentier & au Couvreur.

Ce n'est pas tout , il faudroit encore



**prouver**, pour justifier les soupçons, qu'il n'y a que l'homme de Finance qui s'enrichisse : or , comme c'est ce qu'on ne prouvera pas , puisque rien n'est plus commun que de voir des Particuliers qui, sans être dans les affaires du Roi , ne laissent pas de gagner cinq cens mille francs avec cent mille , & deux millions avec les cinq cens mille ; il s'ensuit qu'il y a plus de soupçons hazardés , de malignité & d'envie que de preuves contre le Financier.

D'ailleurs tous ne s'enrichissent pas dans cet état, puisqu'il y en a qui s'y sont ruinés ; & il n'est rien moins que démontré qu'aucuns de ceux qui sont devenus riches , ne doivent uniquement leur fortune qu'à cet état. Il pourroit bien peut - être leur fournir les premiers moyens de devenir riches , sans les enrichir par lui-même. L'opulence d'un Marchand ne vient pas toujours de son Commerce apparent ; mais d'un autre que personne ne connoît , & dont il n'est pas tenu de rendre compte . . . Il faut être hardi pour oser porter un jugement sur un Particulier , & décider que c'est par des voyes contraires à la justice & à l'honneur qu'il s'enrichit , sans en avoir

C ij

d'autres preuves que quelques oui-dire , & sans y être déterminé par d'autres motifs que la malignité & l'envie. C'est se deshonorar soi-même bien grossièrement que d'en vouloir deshonorar un autre aussi imprudemment.

Quoi qu'il en soit , l'habileté du Financier comme celle du Commerçant , est un très-grand avantage naturel & une perfection. quand on la sépare de l'abus que les hommes en peuvent faire . . . . Le Financier & le Commerçant qui se font l'unique objet de leurs talens , sont également coupables devant Dieu & devant les hommes , & ne parviennent ni l'un ni l'autre , ni au véritable , ni au faux honneur , parce que la Prévention est contre eux , & qu'ils la justifient par leurs mauvaises voyes ; mais l'un & l'autre sont vertueux & vraiment honnêtes-gens , quand ils ne séparent jamais l'utilité publique de la leur ; toujours prêts , en cas de nécessité ou d'un plus grand bien , de faire céder leur intérêt particulier à l'intérêt général . . . Une aussi généreuse disposition est rare peut être ; mais la rareté n'admet pas l'impossibilité.

Il arrive sans doute quelquefois que

l'on confond ceux en qui elle se trouve avec ceux en qui elle n'est pas ; que leur importe ? Ceux qui sont vraiment honnêtes gens , ne sçauroient ignorer que la justice ne dépend pas de l'opinion.



## C H A P I T R E   X I X.

*Du Commerçant.*

**L**E Commerçant est à peu près dans le cas du Financier, en ce qu'il ne manque guere de s'enrichir, & comme tous ceux qui s'enrichissent sont presque toujours envies de ceux qui se trouvent dans des conditions qui n'enrichissent pas, il arrive de-là que ceux-ci, pour se consoler, manquent rarement de supposer que ce n'est qu'en négligeant la justice & l'honneur qu'on s'enrichit. Maxime aussi fausse que celle de Machiavel, qui établit qu'on ne peut prospérer que par l'injustice; puisqu'il n'y a ni impossibilité Morale ni Physique qu'un Commerçant amasse de grandes richesses par son économie, sa bonne conduite, sa prudence & sa prévoyance, sans avoir recours à la fraude & à la mauvaise foi: de même qu'il est très-possible qu'avec toute la mauvaise foi imaginable, il se ruine, s'il n'a ni conduite, ni prudence, ni prévoyance.

Cependant à parler en général, pour-

vû que le Commerçant ne fasse point de banqueroute , & qu'il ne laisse point pro-  
 rester les Lettres de Change qui sont tirées  
 sur lui; l'honneur extérieur lui coûte enco-  
 re moins à acquérir que l'argent , & il se  
 met en telle considération , qu'il devient  
 quelquefois , comme le Financier , la res-  
 source du Noble ruiné ; c'est ce qui fai-  
 soit dire à un certain Seigneur qui avoit  
 épousé la fille d'un Marchand , & qui ,  
 selon l'ordinaire en étoit raillé à la Cour,  
 qu'il n'avoit pû mieux faire , se voyant  
 poursuivi par ses Créanciers , que de se  
 sauver dans une Boutique.

Alors le Noble altier pressé de l'indigence ,  
 Humblement du Faquin rechercha l'alliance ;  
 Avec lui trafiquant d'un Nom si précieux ,  
 Par un lâche Contrat vendit tous ses ayeux ;  
 Et corrigeant ainsi la Fortune ennemie ,  
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Le Marchand passe les trois quarts de  
 sa vie à surfaire dans sa Boutique , & à  
 faire prendre le plus souvent à l'Acheteur  
 de mauvais effets comme bons ; & cela  
 uniquement pour vivre avec honneur sur  
 ses vieux jours , & élever honnêtement  
 sa petite Famille. Est-il devenu *Emérite* ?  
 Il laisse à son Fils ou à un Gendre, son fond

C iv

de Boutique , & son exemple à suivre ; il l'assiste de ses conseils & des lumières qu'une longue expérience lui a fait acquérir , il lui fournit des moyens prompts & honnêtes pour s'enrichir aux dépens de la simplicité & de l'ignorance des gens . . . N'ont-ils pas des yeux ! Voilà ce qui tranquillise la conscience . . .

C'est ainsi que la supercherie & la mauvaise foi se perpétuent de Race en Race , & deviennent comme héréditaires dans les familles de Marchands pendant des siècles entiers.

Mais ce qu'on dit ici du Marchand , on peut le dire en général d'une infinité d'autres états . . . Les Enfans tiennent ordinairement des Peres les premières leçons de subtilité & d'adresse à tromper.

Il y a des gens qui par état nous prennent notre argent grossièrement & durement ; mais nous avons du moins cet agrément dans les Boutiques , que si on nous prend un tiers ou la moitié de plus qu'il ne faut , nous en sommes bien dédommagés par les politesses . . . On nous fait accueil en entrant , & quand même nous ne ferions aucune emplette , on nous reconduit presque aussi gracieusement que si nous emportions beaucoup...

Quelle patience & quelle complaisance dans un Marchand pour vous développer tous les ballots de son Magasin ! Prenez sur ma parole , vous dit-il , c'est du bon ; je serois au désespoir qu'une honnête personne comme vous manquât cela ? Plus il vous presse , & plus vous avez de défiance ; vous pouvez pourtant être très assuré d'une chose , *c'est qu'il ne veut que votre bien.*

Faut-il avoir l'esprit mal tourné , pour se persuader qu'un Marchand veuille faire cent faux sermens , pour gagner cinq sous de plus par aune ?

L'avidité du Marchand , quoique souvent dupée , mériteroit de l'être encore plus souvent.

Un Marquis de Mascarille ; une espèce d'Empirique couvert de clinquants & de miroirs ; un de ces Seigneurs aventuriers , qui mériteroient d'avoir leurs titres de Noblesse imprimés sur l'omoplate ; enfin un de ces Redresseurs du grand ton , suivi de deux ou trois Seigneurs dans le même goût , soutenu de deux Laquais , descend d'un Equipage brillant ; monte à un Magasin , en marchande la moitié , en paye une partie comptant , s'oblige pour le reste ; fait

C v

emporter la marchandise , & ne se retrouve plus.

Cela ressemble à une aventure de Buffon ; & il est pourtant vrai qu'un bon Bourgeois , bien connu , bien renté , & qui , comme on dit , a pignon sur rue , n'avoit pû obtenir la veille un crédit de cinquante pistoles , pour n'avoir voulu acheter les choses que ce qu'elles valoient.

Le Marchand ruine les plus grandes Maisons par ses bons offices , & les jeunes gens par les mauvais effets qu'il leur donne à crédit , & qu'il fait reprendre sous main à trois-quarts de perte , pour les redonner à d'autres aux mêmes conditions.

Le Commerce , dit-on , est un labyrinthe où ceux qui n'en connoissent pas les routes se perdent . . . Il a des mystères qui mettent ceux qui n'y sont pas initiés dans une impossibilité physique & morale , de sçavoir au juste s'il est possible qu'on s'y enrichisse par la voye directe.

C'est une opinion commune , que le Marchand a des chiffres , qui , quoi qu'ils soient semblables aux nôtres , n'ont point de tout la même valeur. Si c'est à bon



intention , on le laisse à juger. Il a un idiôme dont les termes , quoiqu'ils ne diffèrent pas de ceux que nous employons communément , ne signifient pourtant point parmi eux , ce qu'ils signifient parmi nous ; ce sont bien les mêmes mots , mais il y ont attaché d'autres idées ; de sorte que si nous les prenons dans leur sens naturel , nous en sommes les dupes. C'est en conséquence de ces conventions particulières aux Marchands , qu'ils ne font jamais de faux sermens , & qu'ils trompent cependant bien plus sûrement leur monde. Perdre ou gagner chez eux , n'est point du tout ce qu'un honnête homme entend , & ce qu'il éprouve quand il fait un gain ou une perte . . . Ceux qui croient entrevoir les finesses de cet Art , cherchent à insinuer que le Marchand ayant une *Facture ou espee de Tarif* , par lequel il voit au juste ce que chaque marchandise lui coûte , & ce qu'il doit y gagner légitimement selon les regles de la justice ; s'il arrive , disent ces Observateurs , qu'il ne retire pas au moins le double de ce qui est porté par son Tarif ; il appelle cela perdre , & s'il le retire , il appelle cela gagner. Et nous autres qui sommes accoutumés à appeller les choses

Cvj

## 60 *Les Préjugés du Public*

par leur nom , nous qualifions cela d'insigne friponnerie.

Il y a certains Commerces ( & beaucoup sont dans le cas ) où il est presque moralement & physiquement impossible que les Marchands aient en partage cette probité , & cet honneur qui s'apprécient selon les règles de la justice naturelle que les hommes se doivent les uns aux autres. Le bien public , c'est-à-dire l'abondance, les attriste , comme le grand jour afflige les yeux des Hiboux & des Chouettes . . . L'apparence d'une belle moisson leur fait fermer le Magasin avec dépit , parce qu'ils ne pourroient plus vendre qu'à un prix honnête . . . Ils sont dans l'abattement & la consternation ; les voilà ruinés , parce qu'ils ne peuvent plus s'enrichir ; le mariage de leurs Filles est reculé ; l'achat des Charges pour les Garçons est renvoyé à un meilleur temps. La réforme est dans le ménage . . .

Mais cependant le Ciel se noircit ; le Tonnerre gronde , les Vents soufflent ; une Grêle de cailloux tombe avec fracas , les moissons dans plusieurs Provinces en sont écrasées , arrachées , coupées ; le travail & l'espérance de toute une année sont perdus ! . . .

Envisagez vos Marchands , sont-ce les

mêmes figures ? Ils ont peine à cacher, sous une douleur hypocrite, la joie cruelle qui les suffoque . . . Pendant que le Peuple court dans tous les Temples pour tâcher de fléchir, par ses prières & par ses larmes, le courroux du Ciel qui semble se déclarer contre la Terre ; ceux-ci, s'ils osoient, feroient chanter un *Te Deum* en musique pour remercier la bonté Divine d'avoir envoyé ce Fléau si à propos, & pour rendre des actions solennelles de grace à la Providence, de ce qu'elle veut bien faire périr des millions de gens utiles à l'Etat par leurs travaux, pour enrichir des milliers de fripons qui ne profitent que de ses désastres ; car il est ordinaire à l'homme de supposer à la Providence des vûes conformes, aux vûes criminelles de son avarice ou de son orgueil ; & c'est un reproche que Dieu fait lui-même à l'injuste.

Leve-toi, Christophe, le Bien t'est venu en dormant ! couvre-toi, le froid est à son dernier degré. Fais bon feu, mets-y deux buches de plus, boi de ton meilleur vin, régale tes associés, qui te régaleront à leur tour... Tes vœux inhumains sont enfin remplis ! l'Enfer t'a servi à ton goût ! & quand tu aurois l'intendan-



## 62 *Les Préjugés du Public*

ce des saisons , tu n'aurois pu faire pis ! Une Bife cruelle a tout ruiné depuis hier au soir ! Tout est gelé jusqu'au chien-dent ! Tes greniers vont devenir autant de mines d'or ! Les Riches acheteront le blé au litron ; & les pauvres , c'est-à-dire les trois-quarts des hommes , se trouveront trop heureux , s'ils peuvent partager l'avoine avec les chevaux , & l'orge avec les pourceaux.

En faisant abstraction de la figure humaine , & à n'en juger que par les sentimens , croiroit-on ces gens-là de la même espece que nous ? L'Ibis ou la Ciconne ont-ils une plus grande inimitié contre l'espece des Serpens , que ces sortes d'hommes n'en ont contre la nôtre ? ... Qu'on juge par cet échantillon s'il est exactement possible , selon la nature dans son état actuel , que les hommes s'aiment les uns les autres , pendant qu'ils ne peuvent se procurer leur bien-être , ce bien-être que l'avarice & l'orgueil leur rendent nécessaires , qu'aux dépens les uns des autres ! Il y a telles Professions où on regarde comme de mauvaises années , celles où les hommes ne s'entre-mangent pas par des procès . . . Il y en a d'autres où on regarde comme funestes les années que les Epidémies ne rendent

pas célèbres dans les Fastes , par l'extinction de la moitié du genre-humain.

Il y a de ces esprits misanthropes, qui ne sçauroient entendre dire que le Négociant fait le bonheur de l'Etat ; & que c'est un homme qui mérite une grande considération , qu'ils ne pensent aussi-tôt à cette Belette de la Fable , qui se voyant prise au traquenard , vouloit se faire un mérite , & qu'on lui sçut gré de certains petits soins qui se rapportoient entièrement à elle seule.

Bien plus , ils trouvent qu'en plusieurs articles , le Négociant ne gagneroit pas au parallèle : car enfin , disent-ils , il faut rendre cette justice à la Belette , que si elle vuide quelques œufs & étrangle quelques poulets , elle détruit aussi bien de la vermine dans une maison.

En partant de ce point , ils représentent que c'est uniquement pour lui que le Commerçant se prive du repos & de la meilleure partie des plaisirs . . . Il y auroit , ajoutent-ils , de la simplicité à croire qu'il passe les nuits à faire des comptes à parties doubles , des dépêches pour toutes les Banques & tous les Comptoirs du Levant & du Ponant , pour faire le bien de la Société . . C'est ce qui ne lui tombe pas même dans la pensée , à

moins qu'il ne soit honnête - homme.

D'ailleurs, ajoutent encore nos Misanthropes , si on veut faire attention à ce qui la plûpart du temps est le principal objet du Commerce , on conviendra sans peine que le Commerçant produit plus de vermine qu'il n'en détruit , & que si les hommes connoissoient la tempérance , & sçavoient se mesurer à leur état , ils se passeroient à merveille de son sçavoir faire & de son industrie.

Les Hermines , les Martes Zibelines , & les fourrures précieuses de toute espee ne venoient autrefois du Canada , de la Groënlande , de la Norvège & de la Laponie que pour les Rois , les Princes ou les plus grands Seigneurs ; mais aujourd'hui que tout cela ne vient pas plus pour eux que pour le Banquier , le Commis ou la Courtisane , quelle si grande obligation l'Etat doit-il avoir au Commerçant ? Il ne fait qu'augmenter nos besoins , & diminuer nos facultés.

Ronsard disoit au Roi Henri II. dans une Epitre ou Ode :

Le Velours trop commun en France ,  
Sous Toi reprend son vieil honneur ;  
Tellement que ta Remontrance ,  
Nous a fait voir la différence  
Du Faquin & du grand Seigneur.

Le Peuple ignoroit le café , & ne connoissoit le sucre que dans les maladies : aujourd'hui cette dépense égale celle du pain , & ne tient lieu de rien.

C'est l'espérance d'une fortune & plus grande & plus prompte qui force le Commerçant à quitter sa patrie , sa femme & ses enfans pour se transporter sous un autre ciel , & en rapporter de quoi dupper la vanité des Grands & des Riches , ou de ceux qui n'étant ni grands ni riches , ne laissent pas d'avoir autant de fatuité que s'ils étoient l'un ou l'autre , ou tous les deux à la fois. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que la pauvreté même est ambitieuse.

C'est si peu le bien public qui fait entreprendre au Commerçant de ces voyages de plusieurs années , que si au retour de ses courses & à deux lieues du Port , on lui signifioit que ses marchandises en débarquant seroient confisquées au profit des pauvres , il feroit tout jeter à la mer.

O l'homme utile à l'Etat & à la Société ! . Il est vrai que celui qui dans cette circonstance témoigneroit de l'humanité , seroit plus que Commerçant , il seroit Homme de bien.

Nous disons avec beaucoup d'assurance , que les Arts ont été poussés fort loin

## 66 *Les Préjugés du Public*

dans ces derniers temps ; ce qui veut dire que l'honneur d'une infinité de belles découvertes n'appartient pas aux Anciens.

Que cela soit vrai ou faux , nous n'en saurions dire autant du Commerce . . . Il y a long-temps que les mêmes drogues qui ne servent qu'à attiser la convoitise & la cupidité du Riche , sont l'objet des voyages de long cours . . . Il y a long-temps qu'il ne suffit pas au Commerçant de trafiquer des dépouilles de l'Ours, du Tigre & du Loup Cervier ; il y a long-temps qu'il ne lui suffit pas d'acheter & de vendre des Perroquets & des Singes ; mais il y a encore long-temps que la monstrueuse avarice lui a fait vendre & acheter ses semblables . . . . Les Payens faisoient ce trafic sans scrupule , comme sans distinction ; on alloit à la même foire acheter des chevaux , des ânes & des hommes de l'un & de l'autre sexe , tant bêtes que gens . . . Cependant en ce temps-là comme aujourd'hui , l'espece humaine se croyoit excellemment distinguée de l'espece animale . . A quoi le faisoit-elle connoître ?

Ce que la Religion & l'humanité ne pouvoient empêcher , l'orgueil l'empêchoit quelquefois , mais c'étoit avec des



restrictions & des exceptions très-limitées.

On frémissait à Rome, par exemple, quand on entendoit dire que des Citoyens de cette grande & auguste Cité avoient été vendus comme des Bêtes de somme ; mais ce Peuple de Rois croyoit qu'il étoit de sa dignité de vendre à l'encan, & sous la hallebarde, comme ils disoient, non-seulement les prisonniers de basse condition que ses Généraux faisoient sur l'ennemi, mais encore les Princes & les Chefs-d'une Nation ; quand il ne jugeoit pas à propos de s'en faire un spectacle d'amusement, en les faisant exposer aux bêtes dans le Cirque.

Il est néanmoins constant par l'Histoire que c'étoit le Peuple le plus équitable qu'il y eut alors sur la terre, & tellement équitable que la Monarchie Universelle lui a été adjugée à cause de son humanité & de sa justice ; si on en veut croire quelques Auteurs fanatiquement zélés pour la Grandeur du nom Romain, & mauvais menteurs, parce que ces traits de la plus monstrueuse barbarie déposent contre eux . . . Au reste on peut par cet échantillon d'équité, juger de celle des autres Peuples que celui-ci avoit réduits en servitude, sous les plus misé-

## 68 *Les Préjugés du Public*

rables prétextes . . . Mais il ne sera pas si facile de juger qu'elle a pû être cette sorte d'injustice pour laquelle ce même Empire du monde a été ôté à ce même Peuple , auparavant si équitable , comme nous venons de le voir.

Les Turcs ne vendent les prisonniers Chrétiens sans scrupule, que parce que n'ayant pas le bonheur d'être de la même Religion qu'eux, ils en concluent judicieusement qu'ils ne doivent pas être censés par eux de la même espece. Un raisonnement aussi conséquent est analogue à l'ignorance & à la brutalité de cette Nation.

Les Chrétiens se feroient scrupule de vendre les hommes de quelque Nation & Religion qu'ils fussent , s'ils étoient blancs , parce qu'ils jugent par cette couleur qu'ils sont de la même espece qu'eux ; mais ils achètent & payent en coquilles , & revendent en belle monnoie d'or & d'argent avec une parfaite tranquillité de conscience, les peuples de la Guinée, hommes , femmes & enfans ; parce qu'étant noirs , ils en concluent logiquement , qu'ils ne sont pas de la même espece qu'eux . . .

Cependant il se présente naturellement sur cet article ( assez important, puisqu'il

s'agit de l'homme ) une difficulté qui ne paroît pas facile à résoudre . . . En voici l'exposition.

Un Négrier après une longue & heureuse navigation , aborde enfin sur la côte d'une Colonie , & met à terre avec des perroquets & des singes trois ou quatre cents créatures, qui, à la couleur près, ressemblent à des hommes , à des femmes & à des enfans . . . Les habitants de la Colonie arrivent par quadrilles comme les Maquignons à une Foire de chevaux ; ils visitent soigneusement & font visiter ces sortes d'animaux , qui ressemblent à des hommes , & qui , crainte de surprise, sont dans l'état de pure nature , par des Experts , dont les fonctions en cette circonstance se rapportent assez à celles de nos Jurés Languayeurs. Ceux-ci les retournent de tous côtés , ils leur regardent les yeux , le nez , leur font ouvrir la bouche pour découvrir leur âge à la blancheur & à la longueur de leurs dents, ils les font marcher , tourner , avancer , reculer , & les mesurent comme des soldats de Milice . . Cette cérémonie faite , le vendeur & l'acheteur s'abouchent & parlent de marché. Après le débat accoutumé , le marché enfin conclu , & l'argent compté & reçu , les Acheteurs en-

chaînent ces créatures, hommes, femmes & enfans, & les chassent devant eux comme un troupeau de bœufs. Les cris & les pleurs des peres & des meres qui se séparent de leurs enfans, parce qu'ils sont vendus à différents Maîtres, les cris & les pleurs des filles qui se separent de leurs meres, sont réprimés à coups de fouet & à coups de bâtons ; on n'y fait pas plus d'attention qu'aux mugissemens des vaches, auxquelles un Boucher arrache leurs veaux.

Or pourroit-on se persuader, si on n'avoit pas l'expérience pardevers soi, que des hommes respectassent assez peu leur nature pour mettre leurs semblables au rang des bêtes ? . Aum cette considération a-t elle fait dire à un Moraliste ingénieux, que nous devons bien nous donner de garde de penser que ces créatures vénales & noires soient des hommes, parce que nous ne serions pas chrétiens. Mais cette ironie, quoique pleine de sel & de correction, ne va pas au but ; parce que si nous ne les croyons pas des hommes, pourquoi les faisons-nous chrétiens, & les rendons-nous par-là nos égaux, nos freres & nos cohéritiers dans les promesses ? Si nous les rendons nos freres & nos co-héritiers, pourquoi en

faisons-nous nos esclaves ? Pourquoi en les mettant au rang de nos bestiaux les regardons-nous comme des âmes viles , puisque le même Dieu qui est mort pour nous est mort pour eux ? Il y a là-dedans un embarras d'autant plus grand qu'on ne voit aucune liaison entre nos maximes & nos actions.

Quelques-uns ont cru donner une belle solution , en répondant qu'on ne les traite ainsi que pour les retenir dans la voie du Salut ; d'autant que si on leur laissoit la liberté , ils retourneroient bien vîte à leur idolâtrie & à leurs superstitions diaboliques. C'est bien là où on peut dire , *Si non e vero, e bene trovato*. O le beau prétexte & le moyen bien efficace pour mettre des hommes dans le Ciel , que de les y conduire à coups de fouet & à coups de bâtons ; que de ne les faire travailler que pour leurs Tyrans , & de ne leur donner que des racines pour toute nourriture ! Le beau trait d'humanité que de violenter la nature dans son penchant le plus tendre , qui est celui des peres pour les enfans , & des enfans pour leurs peres , en les séparant les uns des autres ! Le beau trait de morale & bien conforme à la Religion , que de s'inquiéter assez peu de leurs unions , si elles sont licites

ou illicites , pourvû que le Bétail augmente de nombre ! . . . Que l'avarice est cruellement ingénieuse à inventer de nouveaux moyens d'amasser beaucoup d'argent ! Comment les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile ne se sont-ils pas avisés de mettre à la chaîne ceux qu'ils vouloient convertir ! On raffine tous les jours.

Quoi qu'il en soit , il faut que nous supposions à ces malheureux beaucoup plus de foi & de résignation que nous n'en avons , pour qu'ils croient un Dieu & qu'ils espèrent en lui , malgré un sort aussi affreux , puisqu'il n'y a rien de plus ordinaire parmi nous que de rencontrer des gens , qui sans être esclaves , mais pour cela seulement qu'ils ne nagent pas dans l'opulence , vous disent sans détours qu'il n'y a ni Dieu , ni Providence à croire , ni une autre vie à espérer ; & combien y en a-t-il d'autres qui tiennent le même langage , veautés sur des monceaux d'or & noyés dans les délices !

Quelques-uns prétendent que l'esclavage de ce Peuple n'est qu'une suite de la malédiction de Dieu , lancée autrefois contre lui dans la personne de Cham , qui fut condamné à être le serviteur de ses frères, c'est-à-dire , de tous les hommes..

Mais

Mais quand ce conte feroit auffi vrai qu'il est hazardé , il n'en résulteroit pas moins deux inconvéniens qui font contre nous. Le premier , c'est que Jesus-Christ ayant déchiré par sa mort la cédule du péché , comme dit l'Apôtre , toute malédiction conséquemment est levée par le Baptême. Le second , c'est qu'en nous rendant les exécuteurs de cette malédiction , nous ferions en quelque sorte l'office du Diable , dont Dieu se sert pour punir les coupables ou exercer les Justes , comme on le voit dans l'Histoire de Job.

Nous n'ignorons pas que le Commercant & l'Habitant des Colonies s'autorisent de la Loi ; mais la Loi ordonne-t-elle ou tolere-t-elle seulement ce trafic de créatures humaines & chrétiennes ? Tout le monde ne sçait-il pas qu'un de nos Rois ne vouloit pas entendre parler de cet article ? Et ceux qui par égard pour l'Humanité & par respect pour le Christianisme , ne voudroient pas profiter de cette tolérance , seroient-ils plus blamables & moins honnêtes gens que ceux qui en font l'instrument de leur fortune ? Qu'on y prenne garde , s'il se trouve quelques articles dans une Loi que nous puissions faire quadrer avec notre cupidité & notre avarice , ce sont

*Tome II.*

D

toujours ceux-là que nous observons le plus scrupuleusement.

Plutarque disoit que bien loin de vouloir vendre un homme qui auroit vieilli à son service , il ne voudroit pas même vendre un bœuf qui auroit vieilli en cultivant ses terres.

Cela paroît outré ; mais le bon Plutarque étoit Payen.

Il y a des esprits conséquens qui font encore une autre observation . . Ils prétendent que ces Peuples , quoiqu'ils soient & qu'ils doivent être compris dans le genre humain , sont pourtant si différens de nous , que ce ne peut être qu'une brutalité animale qui pousse les Européens dans les Colonies , à se mêler avec ce sang qui est étranger au leur de plus d'une manière . . . Les hommes dans ces pays-là comme dans beaucoup d'autres , font voir qu'ils ne consultent ni la justice ni l'honneur dans leurs jugemens , mais uniquement la passion & la force ; car ils ont voulu que ce même commerce qui n'est qu'une fantaisie pour un blanc , fût une infamie atroce & monstrueuse pour une blanche . . . Les maris dans ces Contrées ne sont-ils pas bien habiles , & ne s'y prennent-ils pas bien prudemment pour déguster leurs épouses de ces mâles



dont ils idolâtrèrent les femmes ? Ne doivent-ils pas craindre plutôt de piquer leur curiosité & leur cupidité par cet acharnement brutal qui les fait passer par-dessus toutes les Loix , de la délicatesse , de la décence , de l'honnêteté , & de l'honneur ?

Disons la même chose en passant de tous les amours serviles , si fort à la mode dans la Société . . . Comment les maris espèrent-ils dégoûter leurs femmes des valets , lorsqu'elles les voyent préférer les servantes aux maîtresses ?

Nous apportons plus d'attention à nos Haras.

Ne pourrions-nous pas avoir de l'humanité pour ces peuples si différens de nous , sans nous amalgamer avec eux , & corrompre ainsi notre espèce de plus d'une façon ? Si le bien public imposoit cette conduite , on y apporteroit à coup sûr plus de réflexion & plus d'examen. On ne trouveroit rien de plus avilissant que cette contrainte.

Les Européens croient fermement qu'un mariage avec ces créatures noires les deshonoreroit irrémissiblement , parce que c'est un acte permis , & ils comptent bien que la fornication la plus brutale

D ij

n'effleure pas même leur honneur , parce que c'est un crime. N'est-ce pas là bien subtilement argumenter ?

On retient les blanches par la crainte de l'infamie ; ne pourroit-on pas retenir les blancs par le même moyen ? Une femme libre chez les anciens Romains qui étoit convaincue de s'être livrée à un esclave , le devenoit elle-même . . . On répondra que cette Loi n'étoit pas pour les hommes ; mais on peut répliquer qu'il ne tenoit qu'au Gouvernement de l'étendre sur eux. Cependant quoiqu'il ne l'ait pas fait , & qu'il ait laissé aux hommes une assez grande licence à l'égard des femmes esclaves , on peut assurer qu'il y a plus de sang mêlé dans certaines petites villes de l'Europe , qu'il n'y en avoit dans l'enceinte prodigieuse de cette Capitale de l'Univers , & peut-être dans toutes ses Colonies.

Cette contagion devient si fort à la mode , & est tellement du bon ton dans les Colonies , qu'on pourroit craindre avec quelque fondement , que d'ici à deux ou trois siècles , la moitié des Européens ne soit mulâtre.

Un pays extrêmement propre à faire éclore de nouvelles familles ; c'est celui

des Colonies. Tous les hommes y sont nouveaux & presque égaux , comme au commencement du monde. Le plus ou le moins de richesses en habitations & en Negres ; voilà ce qui différencie les Etats ; nous en exceptons les Dignités & les Emplois.

Un valet habile garçon , qui y passe avec son Maître , n'y est pas plutôt arrivé qu'il le quitte & qu'il travaille pour son compte. Il y fera souvent plutôt fortune que lui , & se trouvera en passe , en revenant au Pays , d'y épouser sa sœur . . . C'est sur un fonds de quarante ou cinquante mille livres de rente , qu'une famille toute neuve va s'élever , & en achetant des charges, aller de pair avec les plus honnêtes gens.

Que le Commerce des Colonies soit ou ne soit pas d'une grande ressource pour les Etats , ce n'est pas notre affaire ; mais il est certain qu'elles sont du moins d'une grande ressource aux fortunes délabrées.

Tels jeunes gens , ne se trouvant plus en état de vivre avec honneur dans leur Patrie , pour y avoir voulu vivre avec trop d'honneur , passent les mers & se transplantent dans les Isles fortunées. . .

D iij

## 78 *Les Préjugés du Public*

Après dix ans d'absence ; ils reviennent chez eux & rapportent de quoi vivre avec honneur.

Quoi donc , direz-vous , faut-il aller si loin pour vivre avec honneur ? Ne peut-on pas le faire sans sortir de chez soi ? Rien n'étoit plus facile aux gens dont vous parlez !

Mais vous n'y êtes pas ! . . . Examinez leur train de vie , & vous apprendrez ce qu'ils entendent par vivre avec honneur , & si cela peut se faire à si bon marché.

On a raison de dire que la Fortune ne tient compte que des démarches , & non pas des personnes. Ce ne fut jamais sa coutume.

Des milliers de visages inconnus , & faits pour l'être , dispa-roissoient tout-à-coup , sans que qui que ce soit s'en aperçoive , sans qu'on les trouve à dire nulle part . . . Après trois jours de Nausée , trois Bourrasques , & trois mois de Navigation , ils arrivent enfin sous une autre Hémisphère , & dans une Terre où tout est miracle . . . . . Quelques années s'écou-lent , & ceux qui les connoissoient , & qui ne pensoient plus à eux , sont tout étonnés de les voir reparoitre aussi

subitement qu'ils les avoient vû disparaître ; mais avec bien plus de fracas . . .

Ils reviennent du pays des Phénomènes ; mais les plus étranges dont ils puissent faire montre , ce sont leurs personnes . . . Ils s'étoient embarqués avec un équipage de Matelot ; & les voilà qui débarquent avec un train de Vice-Amiral ! Peu de gens les connoissoient ; tout le monde les connoît ! Ils n'avoient entrée dans aucune bonne maison ; & voilà que par-tout ils sont reçus à bras ouverts ; ils ne rencontrent que des Parens ou des amis . . . Les uns leur cherchent des Terres & des Maisons de plaisance à acheter ; les autres leur louent des Hôtels dans les plus beaux quartiers d'une grande Ville , & se chargent de les faire meubler avec autant de goût que de magnificence . . . D'autres leur font battre de la vaisselle d'argent gaudronnée & lozangée de la dernière mode . . .

On leur fait voir des Carrosses coupés , des Berlins , des Berlingots , des Cabriolets , des Gondoles , des Vis-à-vis , des Calèches de toute structure ; des Atte-lages de toute hauteur & de toute couleur ; *gris - pommelé , gris de perle , soupe de lait , pie , &c . . .*

D iv

Les Bijoutiers, Joyalliers, Brillanteurs ont leurs audiences particulieres tous les matins au petit lever . . .

C'est parmi les Courtisanes une espece de défi à qui emportera leur pratique ; pendant que des amis officieux passent en revue les plus honnêtes maisons , & leur cherchent des femmes parmi les filles les plus aimables , les plus riches & les mieux élevées . . . On ne chicane aucun d'eux sur l'extraction , sur le mérite , sur l'honneur . . . C'est un Riche Américain ! Tout est dit.

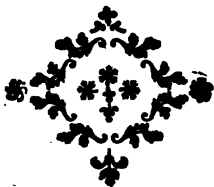
C'est-là entre plusieurs autres , un de ces grands avantages qu'on retire du Commerce éloigné , & de la découverte du Nouveau Monde.

Finissons cet article par une petite observation , qui est toute à notre avantage.

Si c'est avec fondement que quelques Ecrivains reprochent aux Navigateurs de l'Europe , d'avoir corrompu les Peuples de l'Amérique ; il faut de nécessité ou que cette accusation soit impudemment fautive , ou que les voyageurs qui nous ont fait des Relations de toutes les infamies & de toutes les horreurs qui étoient usitées , & qui faisoient

même partie de la Religion de ces pays  
nouvellement découverts , soient d'insignes menteurs.

Nous n'avons guere pû y porter que  
l'avarice ; nous y avons trouvé tous les  
autres vices.



## C H A P I T R E X X.

*De la Roture & du Peuple.*

**L**ES GRANDS jugent à peu près du Peuple, comme celui ci dans l'extrémité opposée , juge des Grands . . . Ils ne regardent le Peuple que par-tout ce qui lui est étranger ; par la privation de la Noblesse , des Titres , des Dignités , des Seigneuries , des Châteaux ; & en ne le considérant que par ce côté, ils n'en font pas grand cas. Les Grands se persuadent que l'honneur , généralement parlant , n'est pas fait pour le Peuple ; mais il y a bien de l'apparence qu'ils confondent la splendeur avec l'honneur.

Le chef d'œuvre du Roturier , c'est de parvenir à frayer , comme on dit , avec quelque Grand . . . Il en a continuellement le nom à la bouche . . . Il fait l'énumération de ses Titres , de ses Dignités & de sa magnificence avec une emphase , dont il est le seul dans une compagnie de trente personnes qui ne sente pas le ridicule . . .

Il en vient insensiblement à se persua-



der qu'il est pour quelque chose dans l'espece de culte qu'on rend à son Idole ; à peu près comme le singe de ce Roi , qui s'imaginoit qu'on se mettoit à genoux devant lui . . . Il s'en croit plus important & il en devient plus fier & plus haut . . .

Mais ce n'est pas tant la faute que celle d'une infinité de gens qui le cultivoient assez peu auparavant , & qui aujourd'hui le recherchent , le caressent & le considerent . . . Voici en quoi notre Roturier a tort . . . . *Il s'en croit plus d'honneur !* Quelle bonne raison pourroit-il en fournir ? Seroit-ce parce qu'il voit familièrement un homme qui n'en a pas la premiere teinture ?

Quelqu'un a dit , ( & a dit vrai ) qu'un bon Roturier , riche & même opulent , qui se chagrine sérieusement de n'être pas Gentil-homme , ne mérite ni d'être opulent , ni d'être riche , ni même Roturier.

Il suffit à la plûpart des Petits , pour se croire pleins d'honneur , de ne pas mériter les flétrissures , comme il suffit à quelques Grands de ne les pas craindre.

Le Peuple ne hait & ne méprise les Grands , que lorsqu'il en est haï ou méprisé . . . Pour lors il ne les croit pas pe-

D vj

pris d'un autre limon que les derniers des hommes. Mais si par hazard il en est favorablement accueilli, il passe du mépris à l'adoration, & il les croit au moins des demi-Dieux . . . *Cette humilité prend encore sa source dans l'Orgueil.*

Regnier Desmarais disoit :

Qu'il faut toujours aux grands Seigneurs  
Rendre toute sorte d'honneurs . . .  
Les aimer , c'est une autre affaire.  
Qui ne les connoit qu'à demi ,  
S'honore d'être leur ami ;  
Qui les connoit bien , ne l'est guere.

L'original Chapelle quitta un jour brusquement le Duc de Brissac, dont il étoit fort aimé, parce qu'ayant mis la main par hazard sur un *vieux Plutarque*, il avoit trouvé à l'ouverture cette maxime. *Qui suit les Grands, Cerf devient.*

Il ne voulut être *ni sa Biche ni son Cerf*, comme disoit François Villon.

Il n'y a rien qu'un très-Petit, s'il est honoré de la visite d'un très-Grand, ne soit prêt de faire pour témoigner par la vivacité de sa reconnoissance, combien sa vanité est contente . . . Il se creveroit volontiers les yeux, comme font les Dé-

vous Musulmans après avoir vû le Tombeau du Prophete, afin de ne plus voir rien de profane. . . .

Il seroit sauter la maison comme fit ce bon Seigneur des Pays-Bas, après une visite de l'Empereur Charles-Quint; ne jugeant pas qu'aucun mortel fût digne d'y être reçu, après avoir eu l'honneur de contenir dans son enceinte, la Majesté de cet incomparable Prince.

Ce trait est bien Espagnol ! Mais il l'est trop pour venir d'un Hollandois ou d'un Flamand,

Lucien assure d'une maniere peu Religieuse à son ordinaire, que les Dieux ne haïssent que les Petits.

Juvenal qui le valoit bien en matiere de Morale, assure au contraire, mais ironiquement selon la coutume, que les Dieux font si peu de cas des Petits, qu'ils ne prennent pas même la peine de les haïr, & qu'ils ne s'occupent ni de leurs Sermens, ni de leurs parjures, ni de leur existence.

C'est agir bien à la Grande !

Lucien & Juvenal ont tort s'ils parlent sérieusement; car la Providence ne hait ni ne méprise les Petits... Elle ne les hait pas, puisque pour l'ordinaire elle leur donne des talents qui les élève fort au-

dessus des Grands . . . Elle ne les méprise pas , puisqu'elle leur donne aussi quelquefois plus de sentimens de probité & d'honneur qu'à la Noblesse ou à l'opulence.

Il y a bien long - temps qu'on a dit pour la première fois , que la condition des Grands & des Riches , n'est pas tout-à-fait si heureuse que les Petits se l'imaginent ; & rien n'est plus vrai . . . Mais il ne l'est pas moins , que la condition des Pauvres est encore plus misérable que les Grands & les Riches ne se le persuadent. C'est ce qui a fait dire à la Bruyere qu'il est difficile de s'imaginer en sortant d'un bon repas qu'on puisse mourir de faim quelque part . . .

Une certaine connoissance du triste état de la plus grande partie du Peuple dans les Villes & dans les Campagnes , est comme un sixième sens pour les Grands & pour ceux des Riches qui l'ont toujours été . . . Mais il n'y en a pas qui y soient ordinairement plus insensibles , que ceux qui sont Riches & qui ne l'ont pas toujours été . . . Ils ont une si grande horreur & une si grande honte de leur première condition , qu'ils ne peuvent souffrir aucun objet qui la leur rappelle.. D'ailleurs ils se persuadent qu'il ne tient

qu'à tous ceux qui sont pauvres de faire leur fortune comme eux ; ils ne reconnoissent point d'autre Providence que leur industrie ou leur avidité : voilà ce qu'ils regardent comme la cause première de leur opulence ; conséquemment il n'y a plus de place pour l'humanité.

Il n'y a qu'une ignorance crasse qui nie la Providence.

Le Sage prioit Dieu de ne point le rendre riche , de peur que l'opulence & la mollesse ne le portassent à nier la Providence.

Ainsi donc si ceux qui connoissent l'état du Pauvre par leur propre expérience en sont si peu touchés ; comment veut-on que ceux qui ne le connoissent en aucune sorte en aient pitié. Ils se forment sur l'état des pauvres des idées bizarres qui leur en cachent toute la misère ; & les Flateurs mercenaires ne cherchent pas à les en défabuser ; ils leur font accroire que les Petits , *proportions gardées* , ont autant leurs petites aises qu'eux-mêmes , & encore plus , parce qu'ils n'ont pas d'état à soutenir. C'est par une suite de cette ridicule prévention qu'un très-grand & très-excellent Seigneur , auquel d'honnêtes gens disoient que les Pauvres manquoient de pain à cause de la cherté ex-

cessive du Blé , crut fournir un expédient admirable , en répondant qu'ils n'avoient qu'à manger des échaudés , puisqu'il en mangeoit bien lui.

*Chi non provato miseria , non sa compatir.*

S'il vous est arrivé dans certaines circonstances d'avoir à souffrir de la faim ou de la nudité , ne comptiez-vous pas alors avoir du moins quelque droit sur le superflu du Riche ? . . . Pourquoi donc depuis que vous l'êtes devenu , pensez-vous autrement à l'égard de ceux qui sont à présent dans le même état ou vous étiez ? Ils jugent actuellement des choses comme vous en jugiez autrefois : ou ils ont raison , ou vous aviez tort ; ou vous êtes injuste , ou vous l'avez été.

On est en danger de faire bien des injustices aux pauvres , quand on est déterminé à ne leur faire aucune grace.

Vous renvoyez le Pauvre à la Providence ; mais vous ne faites pas attention que c'est la Providence qui vous l'envoie , disoit un Payen.

La douleur est moins arbitraire que le plaisir. Elle ne l'est même en aucune façon : elle a un sentiment décidé. On trouvera plusieurs hommes indifférens pour le plaisir ; mais on n'en trouvera aucuns

qui le soient pour la douleur. Il y en a plusieurs qui se soucieraient peu d'être à la place d'un Sultan par rapport à son sérail ; mais on n'en trouvera point qui voudraient être à la place d'un Gourteux.

Conséquemment les pauvres qui sont plongés dans une extrême misère , sont plus décidément malheureux que les riches ne sont heureux.

On rebat tous les jours au Pauvre que le Riche n'est pas heureux ; *inutilité que cela !* Il n'y en a pas un qui ne voulut être à la place du Riche , au risque de n'être pas plus heureux que lui . . . . On dit quelquefois au Riche que la pauvreté n'est pas un si grand malheur ; qu'elle procure une grande tranquillité d'esprit dans ce monde , & une espérance bien fondée pour l'autre . . . .

*Peines perdues !* Il n'y en a pas un qui voulut être pauvre au prix de pareils avantages... Les dispositions contraires ne sont pas dans la nature. L'un ou l'autre se trompe , & peut être tous deux ; car il est possible que l'un & l'autre état soient également opposés au bonheur & à l'honneur.

Qu'une affliction frivole ou sérieuse survienne à un Grand ou à un Riche ; que de consolations ! Que de complai-

fances ! Que de détours ingénieux pour le distraire de sa peine !

Ce qu'il faut encore observer , c'est que de quelque nature que soit son affliction , il n'en a pas moins ni bon lit , ni bon feu , ni bonne table ; il n'en chemine pas moins commodément dans un bon Equipage . . . Il va prendre l'air à ses maisons de plaisance ; il joue ou il chasse pour dissiper son chagrin. Il n'est jamais seul ; toujours bonne compagnie de gens empressés à le divertir par toutes sortes d'amusemens & d'entretiens : de sorte que si son ambition , ou sa cupidité , ou quelque'autre mal physique le fait souffrir , il souffre du moins à son aise ; goutteux pour goutteux , il vaut encore mieux l'être dans un bon lit avec toutes les commodités imaginables , que de l'être sur la paille , sans le moindre des secours.

Cette dernière position est exactement celle du pauvre.

Qu'il survienne au Pauvre quelque'affliction extraordinaire , ( *& pour être extraordinaire , il faut qu'elle soit bien grande ; car l'affliction est son pain de chaque jour.* ) Il ne voyoit personne ; il en voit encore moins : au contraire il arrivera quelquefois que ses pareils se rueront



sur lui , comme on voit souvent tous les Chiens d'un Carrefour s'acharner sur un autre , auquel on aura donné un coup de bâton ou jetté une pierre. Les Pauvres & les Petits se soutiennent bien moins entr'eux que les Grands ou les Riches ; du moins cela se pratiquoit - il ainsi du temps de Juvenal . . . Le pauvre Codrus, dit-il, n'avoit rien, & cependant après avoir perdu ce rien par un accident où il n'y avoit point de sa faute , il n'a pas trouvé seulement une ame charitable qui lui tendit un verre d'eau.

Le feu s'est mis au bel Hôtel d'Arturius ; il n'en avoit pas encore brûlé la moitié , que toute la Noblesse a pris le deuil ; les Dames ont quitté leur pendans d'oreilles , leurs colliers , leurs bracelets , & toutes échevelées ont couru chez lui pour le consoler ; le Parc Civil a remis ses Audiences ; les Chefs de la République se sont cotisés ; les uns lui ont fait porter des marbres & des bronzes de la plus belle antiquité , & des raretés de toute espèce : d'autres ont rétabli sa Bibliothèque ; plusieurs lui ont ouvert leurs bourses : de sorte qu'il a été si promptement & si avantageusement dédommagé , que quelques Gens malins

## 92 *Les Préjugés du Public*

l'ont soupçonné d'avoir mis le feu lui-même à la maison.

On ne voit rien de cette conduite parmi les petits , & la raison en est naturelle. Ils n'ont rien , & le peu qu'ils ont leur est si nécessaire qu'ils n'ont garde d'en faire part à qui que ce soit . . . Ils sont toujours si préoccupés des besoins les plus urgens , qu'il ne leur reste pas le temps de penser à autre chose . . . Si quelquefois ils s'attroupent & paroissent se soutenir dans une émeûte ; c'est animale-ment & à peu près encore comme un Chien , en fait abboyer un cent d'autres. Que quelques uns d'entr'eux soient pris , les autres iront les voir pendre , & y mettront la presse . . . Si quelquefois ils ont agi différemment , c'est qu'une Cause externe intelligente & supérieure dirigeoit leurs mouvemens.

Il manque une chose bien essentielle aux Pauvres généralement parlant . . . C'est l'éducation . . . Ils n'ont guere que des sentimens physiques... Il semble , en les examinant de près , que l'ame ne leur ait été donnée que pour qu'elle s'occupe uniquement du soin de faire vivre le corps ; comme il semble que l'ame n'ait été donnée aux Grands & aux Riches que pour qu'elle s'occupe uniquement

du soin d'affecter agréablement tous leurs sens , à commencer par le ventre. L'un revient ou à peu près au même . . . Ce qu'on appelle grossiereté & délicatesse , rusticité & sçavoir vivre , en fait toute la différence.

Il faut cependant convenir que nous avons une espèce de raison de juger d'un homme non - seulement par son état , mais encore par son Extérieur , & de croire , *par exemple* , que celui qui a l'air *Malotru* , comme on dit , n'est effectivement rien de plus qu'un *Malotru* ; parce qu'on ne voit rien en lui qui suppose qu'il ait été à portée de puiser des sentimens d'honneur . . . Car pour l'ordinaire les Pauvres n'ont pas même le moyen d'apprendre à devenir honnêtes gens , & il n'est guere possible qu'ils en aient le temps . . .

Au lieu qu'il n'y a rien qui n'annonce dans l'Extérieur brillant d'un Grand ou d'un Riche , que s'il n'a pas des sentimens d'honneur , il a été du moins bien à même d'en puiser : cette supposition est souvent fautive ; mais nous ne pouvons nous en convaincre que par la pratique ; & cette épreuve n'est pas faite pour tout le monde ; outre , qu'à le bien prendre ,

tout le commerce de la vie ne roule guere que sur des suppositions.

Est-il bien décidé si l'indigence occasionne plus de crimes que l'opulence ? L'indigent n'en commet que d'une espece , & qui n'ont pour objet que la nécessité de faire vivre son corps. L'opulent ne s'abstient que de ceux qui seroient inutiles à ses plaisirs . . . On remarque promptement les crimes de celui-là , & on y met bon ordre ; à peine fait-on attention aux crimes de celui-ci ! Pourquoi cela ? Est-ce qu'on croit qu'il n'y a que le vol & le meurtre qui soient des crimes ?

Donnez-moi dix mille livres de rente ; assurez-moi seulement mille écus de pension annuelle , dit ce *Voleur de grand chemin* , & je quitte le métier. Je n'ai ni talens , ni revenus , mais j'ai bon appétit & j'aime le plaisir. D'où voulez-vous qu'il me vienne de l'argent pour satisfaire à ces deux besoins , si je n'en vole ? Ferois-je mieux d'attendre qu'on m'en donnât ? . . .

Ce raisonnement est mauvais sans doute , & n'excuse point le brigandage.. Il n'y a pas de désordre qui ne puisse être rejeté sur l'indigence . . . Si le Lu-

xurieux, l'Avare & l'Ambitieux avoient ce qu'ils desiroient, ils ne songeroient pas à le ravir à autrui . . . Mais il semble que l'homme ne naisse que pour désirer, que pour tendre à la possession, & mourir sans y atteindre.

Quinte - Curce, en parlant de cet Abdolonyme auquel Alexandre fit porter le Diadème pendant qu'il étoit occupé à planter des choux, & à sarcler son ozeille, dit de lui que sa probité, comme il arrive presque toujours, étoit la cause de son indigence.

Cette maxime est plus spécieuse que solide, & elle a bien moins d'étendue que cet Historien ne lui en donne.

Pourquoi es-tu toujours en querelle avec les gens de bien, demandoit un jour Minerve, Déesse de la Sagesse, à Plutus, Dieu de l'argent ? Pourquoi ne vas-tu jamais chez-eux ? Pourquoi n'as-tu pour favoris que les plus grands Scélérats du monde ? . . .

Si les Gens de bien, répondit Plutus à la Déesse, me voyent si peu chez-eux, c'est leur faute & non pas la mienne . . .

Ils ne veulent pas se donner la peine de me faire leur Cour ! . . . Ils ne dérobent point ! Ils ne trompent point ; ils ne mentent point ; ils ne flatent point ; ils

## 96 *Les Préjugés du Public*

ne se laissent pas gagner sur l'article de la fidélité ; ils ne sucent pas le sang d'autrui ; enfin ils ne sont pas Gens d'intrigue . . . Est-il bien étonnant qu'avec d'aussi mauvaises dispositions , ils ne s'enrichissent jamais ?

Les moyens de s'enrichir , ironiquement exposés dans ce petit Dialogue , demanderoient quelques restrictions ; car avec les dispositions les plus parfaites à la friponnerie , il faut l'occasion , la matière & l'exécution.

Il y a des paresseux très - pauvres & pleins de mauvaises qualités.

Il y en a qui avec la volonté de voler , en trouvent bien l'occasion , mais ils n'en ont pas la hardiesse : d'autres avec la volonté & une hardiesse très-décidée , n'en trouvent pas l'occasion ; ils la cherchent & la trouvent , mais la hardiesse les abandonne : ils délibèrent ; leur cupidité se réveille & fait révenir la hardiesse , mais l'occasion est passée.

Ils en ont bien du dépit ; & cependant les uns & les autres continuent de se croire gens d'honneur , parce que l'une des trois conditions que nous avons marquées , en ne concourant pas avec les deux autres , les ont empêchés de commettre un larcin.

N'est-ce

N'est - ce pas là un beau sujet de vanité ?

Quelques-uns ont dit que l'indigence est la source de tous les crimes . . . Cela est trop général ; il auroit fallu spécifier de quels crimes ; car il ne laisse pas d'y en avoir un assez bon nombre que l'indigence empêche de commettre.

L'indigence d'ailleurs ne peut être la cause que des crimes qui deshonoreroient ; mais combien y en a-t'il d'autres qui ne deshonoreroient point , sur-tout quand on a des revenus & un Nom ! On ne pend guere de voleurs qui ayent seulement cent pistoles de rente , & encore si on y prend garde de près, on trouvera qu'un défaut de formalité est l'unique cause du malheur de ceux qui sont pendus . . . Il faut avoir le titre ou la force suffisante pour faire impunément des incursions sur le bien d'autrui. Ce Pirate qui vouloit imiter Alexandre , & qui y fut pris , ressembloit exactement à cette méchante Corneille de la Fable , qui ayant vû une Aigle enlever un Mouton , voulut faire un pareil tour de force , ( croyant qu'il n'y avoit qu'à vouloir , ) & s'empêtra si bien dans la roison de l'animal , qui pésoit plus qu'un fromage ; que le Berger eût le temps d'accourir, de la pren-

*Tome II.*

E

drè, de lui rogner les aîles & de la donner à ses enfans pour leur servir de jouet . . C'est ce qui a fait dire à la Fontaine que tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs', c'est-à-dire , qu'il leur en coûte cher pour vouloir les imiter.

On n'a en vue ici que les conquérans injustes.

Un Historien parlant d'un certain Officier qui mit cruellement une Province à contribution , dit que cette extorsion auroit été appelée d'un nom infâme , si elle n'eut pas été faite à la tête d'une troupe de Brigands , qui pouvoit passer pour une petite Armée.

L'ironie se fait assez sentir , sans qu'on la fasse remarquer.

Ce même Abdolonyme , cité plus haut , craignit , quand on lui fit quitter la Béche pour prendre le Sceptre , que l'opulence ne le fit cesser d'être honnête homme. Il pensoit bien différemment de ces Riches Sidoniens , qui lui faisoient un crime de son indigence auprès d'Alexandre , supposant comme tous ceux de leur espece , qu'il n'est guere possible qu'on puisse avoir quelques sentimens d'honneur , à moins de dix mille livres de rente.

Ce Préjugé contre les Pauvres est bien



ancien ! Et l'opinion de Quinte-Curce contre les Riches ne l'est guere moins.

Difons quelque chose de plus décidé , & que personne ne défavouera ; c'est qu'un Pauvre qui est paresseux , n'est pas loin d'être Fripon ; & qu'un opulent qui ne prend que ses passions , & ses moyens pour la regle de sa conduite , n'est pas loin d'être un mal-honnête homme , s'il ne l'est déjà.

Si l'indigence donne de mauvais conseils , l'opulence n'en donne guere de bons. L'une tâche de faire accroire que certaines choses sont permises ; l'autre vient à bout de persuader que rien n'est défendu.

Mais reprocher à quelqu'un son peu d'industrie à s'enrichir , c'est souvent lui reprocher qu'il manque d'une très-mauvaise qualité.



---

## C H A P I T R E X X I.

### *Des Familles , & Parentés.*

**S**I on rétrograde seulement d'un siècle à l'autre, on trouvera peu de Familles ou de Parentés qui n'ayent éprouvé quelque solution de continuité morale dans l'honneur, ou du moins dans la réputation; & il n'y en a pas une qui d'une année à l'autre, puisse s'assurer qu'elle en sera exemte. Il ne faut pour faire baisser le ton à celles qui se targuent si fierement de leur honneur, que l'imprudence d'une Fille. Voyez dans l'Ecriture la vaine curiosité de Dina, fille de Jacob, & ce qu'elle y gagna, & l'horrible suite qu'elle eut.

Il y a des preuves parlantes & même criantes, qu'aucune chicane ne peut éluder. Aussi sont-elles les principales sources de l'infamie & de la désolation.

C'est presque une Regle que les Enfans ressemblent à ceux qui leur ont donné le jour, & conséquemment que les enfans ressemblent à leurs Peres...

Pour l'honneur des uns & des autres , cette Regle devroit être abrogée , parce qu'elle se trouve trop souvent en défaut de part & d'autre. L'Empereur Commode , le plus cruel & le plus fou des Tyrans , étoit fils , ( *qui le croiroit !* ) de l'Empereur Marc-Aurele , le meilleur & le plus sage des Princes.

A ne consulter que la raison plutôt que le Préjugé , quel est le Pere honnête homme qui puisse se flater que son Fils ne le deshonorera pas , en se deshonorant lui-même ? Les Enfans de Famille se trouvent souvent dans des situations où ils ont des nécessités bien pressantes ! . . . On emprunte d'abord à tout le monde , & jusqu'à un Valet ; on ne rend à personne ; quand toutes les ressources sont épuisées , on est au moins violemment tenté de faire usage des seules qui restent . . . . Si elles ne sont que basses , sans mettre un jeune homme dans le cas d'avoir quelque chose à démêler avec le Prevôt ; cela doit être regardé comme un bonheur pour la Famille.

Quelle est la mere vertueuse & chaste qui puisse répondre de sa Fille , lorsque cette Fille ne peut répondre d'elle-même ? Il y a dans les vingt-quatre heures de chaque journée des circonstances

E iij

singulieres , dont une Fille n'échappe le plus souvent que par des hazards encore plus singuliers.

Ainsi comment cette même Mere qui ne peut pas plus répondre de sa Fille , que sa Fille ne peut répondre d'elle-même , osera-t-elle cautionner sa Sœur ou sa Niece , qui étant plus jeune & plus éveillée , demande au moins le double des attentions ?

Ce sont-là toutes bonnes raisons qui pourtant n'auront pas plus de force contre le Préjugé , que les plus mauvaises. Son Empire est injuste & tyrannique ; mais le fût-il encore davantage , & assez pour que les Loix crussent devoir y apporter du tempéramment , il est hors de doute que ce ne pourroit être qu'insensiblement , par degrés & en bien du temps , qu'elles parviendroient peut-être à en modérer l'excès.

Pere , donnez de l'argent à votre Fils , si vous ne voulez pas qu'il devienne Fripon ! Et vous, Mere, accordez une honnête liberté à votre Fille , si vous voulez empêcher qu'elle fasse un faux bond à sa vertu ! . . . . *Que cela est bien-tôt dit !* Mais qui entreprendra de prescrire d'exactes bornes à la libéralité du Pere , & à l'indulgence de la Mere ? On prend

toujours quelque chose de plus que ce qui est accordé ; & c'est *ce Plus - là* qui est dangereux.

Pere , donnez de l'argent à votre Fils , il deviendra Débauché , & fréquentera les Brélans & les mauvaises compagnies ! Mere , donnez de la liberté à votre Fille , elle s'exposera à de fréquentes occasions de chute , & ce sera plus l'effet du hazard que de votre prudence & de la sienne , si un jour ou l'autre elle ne fait pas parler d'elle . . . . . Retirez - lui toute liberté . . .

Si elle est née avec un certain penchant , elle profitera de la première occasion , & qui dit la première occasion , n'admet point de choix . . .

Avec une certaine liberté , elle ne se feroit simplement que deshonorée ; dans une situation opposée elle s'avilira.

Ce Proverbe , pour être trivial , n'en est pas moins sensé , *que dans un temps de Famine il n'y a point de pain bis.*

Il y a eu des Meres qui , par une contrainte approchante de la Géole , sont parvenues à avoir une certitude physique , que leurs Filles ne se dérangeoient pas avec aucuns Cavaliers ; elles en triomphoient , lorsqu'après bien du temps , & par une circonstance impré-

vue , elles ont découvert que ces mêmes Filles s'avilissoient dans leur propre maison , & sous leurs yeux , avec les derniers des hommes.

Quel est donc le Remède ? Un heureux naturel au moins sur cet article.

La contrainte ne fit jamais la vertu , & la liberté y contribue rarement.

Partez de - là.

Est-ce une bonne politique dans certains Législateurs , d'avoir voulu que le deshonneur du Particulier , rejaillit sur toute sa Famille ? . . . Ce ne devrait être que pour les crimes d'Etat , & la raison n'en est pas difficile à deviner . . . L'Etat est d'une toute autre conséquence qu'une Famille , si grande & si ancienne soit-elle . . .

Cependant nos Historiens font observer que tous les suppôts de la Ligue obtinrent du Roi Henri le Grand , plus de Dignités , de Charges & d'Emplois que ses anciens & fideles Serviteurs , parce que les circonstances , apparemment & comme il arrive souvent , décidèrent plutôt que la Justice. Mais il n'y a pas de ces circonstances heureuses pour les crimes privés.

Un malheureux Fils de Famille qui se fera pendre pour cela seulement , qu'il

aura été surpris en mauvaise compagnie ; une Fille qui aura eû ce qu'on appelle , *une Foiblesse* , & qui aura cru faire beaucoup pour réparer son honneur , que de détruire la preuve criante de sa honte , plongent sans rémission toute une Famille & toute une Parenté , jusqu'aux petits Cousins & aux Alliés dans le deuil & l'ignominie.

On dit que quelques Nations pensent différemment sur cet article . . . Sont-elles plus sages que d'autres , lorsqu'elles décident que le crime étant personnel , l'infamie doit l'être par la même conséquence ? Où sont-elles moins sages que celles qui laissent établir au Préjugé que ce n'est pas tant le crime qui fait la honte que l'Échaffaud ? Avec de tels principes , un Scélérat digne du Gibet & de la Roue ne doit deshonorer une Famille , qu'autant qu'il se met dans le cas de plaider sa cause lui-même . . . Mais s'il se met en situation de plaider de loin , & que la Famille , par quelque moyen que ce soit , puisse parvenir à , ce qu'on appelle , *un accommodement* ; on en parlera quinze jours . . . Ensuite les choses se remettront insensiblement dans le même état ; l'honneur reprendra son train ; les Parens recommenceront à aller la

E v

tête levée ; le Pere trouvera des Gendres, les Filles des Epouseurs, les Garçons se pousseront aux Emplois : en un mot l'affaire s'assoupira entierement, & ne deshonorera pas plus une maison que si le feu y avoit pris, & qu'on l'eut éteint aussi-tôt.

Le crime conserve toute sa réalité, & le deshonneur s'évanouit comme une chimere, à cause d'un seul défaut de formalité.

Une toise de corde ou deux chevrons en sautoir font dans une Famille du Peuple un si étrange ravage, qu'un siecle ne suffit pas pour le réparer. . . . Et dans une Famille seulement un peu au-dessus de la Roture, *un coup de Hache sur la Nuque, n'est qu'une confirmation des Lettres de Noblesse* . . . Toute la Famille & toute la Parenté, jusqu'aux arrieres-petits Cousins, fiers d'avoir un Parent décollé, drapent le lendemain . . .

Ce Préjugé a tellement prévalu, qu'un Roturier qui trouveroit par hazard dans de vieux papiers de succession, une tête coupée parmi ses ancêtres, coureroit vite se faire réhabiliter ; il montreroit ce parchemin à tout le monde, & il en deviendrait aussi vain que ce Mulet de la Fable, qui étourdissoit tous les Anes, des



proneſſes , & de la Nobleſſe de ſa mere la Jument : car le Peuple croit fermement qu'être Noble ou avoir la tête coupée n'eſt qu'un.

On a voulu , dit - on , que le deshonneur d'un Particulier rejaillit ſur toute ſa Parenté , afin d'apprendre par - là aux chefs de Familles à contenir leurs Enfans , & à leur donner une éducation ſi ſage , qu'ils s'éloignent avec horreur de tout crime , accompagné de ſuites infamantes . . . . La ſociété , ajoute-t-on , gagne à ce Préjugé . . . Nous avons obſervé plus haut que l'éducation & le bon exemple font beaucoup , mais qu'il ſ'en faut conſidérablement qu'ils faſſent tout. Cependant accordons le tout : il n'en reſtera pas moins à demander pourquoi un arrangement ſi utile & ſi ſage , ne concerne que le Roturier relativement à l'honneur ou plutôt au deshonneur . . . . Si ce Préjugé , qui tire toute ſa force du ſupplice plutôt que du crime procure un ſi grand bien à la ſociété , pourquoi ne l'avoir pas étendu ſur routes les conditions.

Le Grand Miniſtre Ximenès ne concevoit pas de faute plus énorme en Politique , que celle de diſſimuler en quelque maniere & pour quelque raiſon que

E. vj

ce fut , les attentats contre la Souveraineté , & ne distinguoit jamais en ce cas les grandes & les petites conditions. Un autre , au contraire , étoit prévenu de la pensée qu'il y avoit *de l'homme* dans les actions contre la Souveraineté aussi bien que dans les autres ; & qu'encore que la conséquence des premières exigeât que l'on eût plus de sévérité pour elles que pour les dernières , il ne s'ensuivoit pas que la clémence en dût être absolument bannie. Ce raisonnement est foible , parce qu'il n'y a pas de crimes où l'on ne put trouver *de l'homme*, c'est-à-dire, des motifs humains qui poussent à les commettre.

N'y auroit-il que le meurtre ou le larcin qui fût contraire au bien public , & qui dût être accompagné d'infamie ? Ce seroit un paradoxe . . .

Mais il n'est pas même vrai que ce Préjugé soit aussi utile à la société qu'on se l'imagine , d'autant que pour punir dans le Particulier un crime formellement opposé au bien de la société , on prive cette même société de cent honnêtes gens qui seront forcés , par la perte de leur honneur & de leur crédit , d'abandonner leur Commerce , & de se transplanter avec leur probité & leurs talents dans une terre étrangère , ou à l'a-

bri de *l'incognito* , ils puissent du moins vivre sans être évités dans le monde , & sans être exposés chaque jour à s'entendre reprocher que leur Frere , leur Oncle , leur Cousin ou leur Neveu ont été pendus , comme s'il y avoit quelque liaison physique ou morale entre leurs personnes & le crime des coupables.

Le deshonneur , de même que l'honneur ne doivent influencer que sur leurs Auteurs , & en aucune sorte sur leurs Parens , à moins qu'ils ne leur ressemblent par les mêmes vices ou par les mêmes vertus . . . Quel rapport trouve-t-on entre les vertus d'un grand homme utile à l'Etat qui vivoit il y a plusieurs siècles , & les vices d'un de ses Descendans , aussi inutile au bien Public qu'au bien Particulier ? En faisant dépendre le vice & la vertu de certaines Formalités extérieures , qu'on appellera si on veut des signes de convention , il en arrive un inconvénient , c'est que les hommes ne les font pas consister dans autre chose.

Quoi qu'il en soit , lorsqu'une Famille en réputation de ne produire que d'honnêtes gens depuis longues années , a le malheur d'avoir élevé un Scélérat dans son sein ; cela devroit être plutôt

regardé comme un accident , que comme une infamie particuliere à cette Famille . . . Il y a encore cette observation à faire ; c'est que les Familles les plus honorables & les plus honorées , étant toutes sans exception exposées à ce fâcheux accident , elles devroient être au moins un peu plus retenues à mépriser celles qui tombent dans un tel malheur , & sentir combien il leur importe de ne pas juger témérairement de la probité de cinquantes personnes , par le crime d'un Scélérat.

Un Historien rapporte que Timothée , ce fameux Général Grec , se voyant railler sur sa Mere qui avoit été Courtisane , répondit qu'il lui avoit beaucoup d'obligation , parce que si elle eut vécu plus chaste , elle ne se fut pas trouvée dans le cas de pouvoir lui donner un Héros pour pere.

Timothée devoit donc son existence au dérèglement de sa Mere : or cette existence étoit glorieuse du côté de son Pere , qui avoit rendu d'importans services à l'Etat par le grand nombre de ses victoires ; conséquemment il ne croyoit pas avoir lieu d'en rougir , & il jugeoit que s'il y avoit du crime dans sa naissance ,

il étoit uniquement pour ceux qui lui avoient donné le jour , & nullement pour lui.

*C'étoit raisonner.*

Ce reproche étoit encore fait mal à propos à ce grand Homme , puisque sa Mere après avoir renoncé au désordre , tenoit une conduite des plus graves ; ce qui est , ajoute l'Historien , le propre de cette espece de femmes , quand elles s'amendent de bonne foi : en sorte qu'on peut même plus compter sur elles , que sur bien d'autres , qui pour n'être pas Courtisanes n'en sont quelquefois pas plus chastes.

Selon ce principe , Despréaux a eu tort de dire :

L'Honneur est comme une Ile estarpée & sans bords ;  
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Mais , selon le Préjugé , il avoit raison. Un Particulier , flétri par la Justice , peut redevenir honnête homme ; cependant la multitude ne lui en tiendra pas compte. On n'est pas , à beaucoup près , si rigoureux à l'égard des femmes qui ont vécu publiquement dans le Désordre ; un bon mariage ou une conduite édifiante , répare bien des brèches à leur réputation.

Il est vrai qu'il y a un certain Honneur physique qui ne se répare point , & c'est apparemment celui-là que Despreaux a particulièrement en vue , & dont il a fait une Isle ; car l'honneur moral non - seulement est réparable , mais se répare encore tous les jours , tant chez les femmes que chez les hommes.

Au reste notre Historien Grec est un peu original de vouloir établir cet étrange principe , qu'on doit faire beaucoup de fond sur la vertu actuelle d'une femme qui a vécu dans le Désordre ; ce n'est rien moins qu'une règle ; cela arrive seulement quelquefois. C'est ainsi qu'un vieux Militaire usé de débauches , s'il se tourne du côté de la Dévotion , devient un homme de la vie la plus édifiante , & se fait au moins Chartreux ; mais ce n'est pas une conséquence qu'on doive plus compter sur lui que sur ceux qui ont passé leur vie dans la pratique constante de toutes les vertus . . . Il y a bien plutôt à craindre pour les hommes & pour les femmes qui après avoir négligé leur honneur , embrassent la réforme , qu'ils ne regrettent souvent , comme on dit , *les oignons de l'Egypte*. Autrement il y auroit de la prudence à passer les premie-

res années de sa vie dans le crime , afin d'être plus solidement vertueux quand on sera sur le retour.

Mais pour revenir au reproche fait à Timothée ; lequel eut été le moins des-honorant pour lui , ou d'être fils d'une mere qui , après avoir été Courtisane , seroit devenue femme d'honneur , ou d'une Mere qui , après avoir été femme d'honneur les premiers mois de son mariage , seroit devenue une Prostituée ou approchant ? Il y en a des exemples , & cependant les enfans d'une telle Mere ne laissent pas d'être considérés dans le monde , & ce ne seroit pas là-dessus que tomberoient les reproches qu'on pourroit leur faire.

On dir quelquefois de deux amis qu'ils s'aiment comme deux Freres. Il y a des circonstances , ou c'est dire beaucoup ; mais le plus souvent ce n'est dire rien que de fort mauvais , puisque quand on veut donner l'idée d'une haine complete , on dit , haine de Freres ou de Parents. Ceux qui ne trouvent pas de vraisemblance dans la Tragédie d'Arrée & de Thyeste , sont des Gens qui sont sans Freres ou qui n'en ont que de bons ; mais il y en a d'autres qui trouvent même de la vraisemblance dans la haine des Freres Thé-

## 114 *Les Préjugés du Public*

bains , donnés au Théâtre sous le titre *des Freres Ennemis* , Ethéocle & Polinice. Quoiqu'il en soit deux Freres brouillés sont toujours ceux qui s'épargnent le moins sur l'honneur.

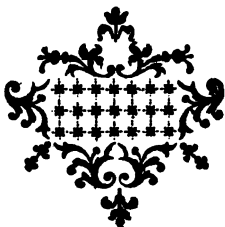
Quelques - uns mettent la haine des Sœurs au-dessus de celle des Freres , & il y a apparence qu'ils n'ont pas tort. Si l'âge permet qu'elles paroissent en même-temps avec éclat par leur beauté , par leur esprit , & par leur fortune , il est presque impossible qu'elles ne se haïssent pas. Ne faites votre cour qu'à une si vous ne voulez pas vous faire haïr des deux . . . Il y a eu quelquefois des altercations , & même des combats entre les Freres pour le droit d'aînesse ; mais entre les Sœurs , ce droit est détesté , & celle qui en est en possession n'a souvent de haine contre sa Sœur cadette , que parce qu'elle ne peut pas le lui céder , & que quand la chose seroit possible , celle - ci n'en voudroit point. . .

Il n'y a qu'un cas où celle qui est l'aînée est bien-aise de l'être , & où celle qui ne l'est pas , consentiroit bien de la devenir.

Qu'il s'agisse d'un mariage ou seulement de quelque espece de préférence de la part des Parens pour les ajustemens &



pour les attentions ; écoutez-les parler l'une de l'autre dans les premiers accès de la jalousie , & par leurs récriminations réciproques , jugez si vous pouvez , laquelle des deux a le plus ou le moins d'honneur.



## C H A P I T R E   X X I I .

*Du Domestique.*

**O**N dit que la servitude donne des sentimens bas. Si par-là on a dessein de la déprimer, on s'y prend mal, puisqu'on a d'assez bonnes preuves que fort souvent l'état de Maître n'en donne pas de plus élevés.

Qu'un Valet honnête homme (*car il y en a*) doit souffrir, en servant un Fripon ! (*car il y a des Maîtres qui le sont.*) Mais en supposant ce Valet honnête homme, servira-t-il un tel Maître ? Doit-il continuer de le servir ? Pas plus qu'une Fille chaste & honnête ne doit servir une Prostituée ou une Femme qui a un mauvais commerce ; *n'en eût-elle qu'un ?*

Ce n'est pas l'affaire d'un Valet d'éplucher la conduite de son Maître pour découvrir, s'il a de la probité ou non ; mais si son maître le lui laisse appercevoir, il ne doit pas se le cacher, il doit seulement le laisser ignorer à tout autre.

Il n'est guere possible qu'un Valet qui

fait un Maître qui a été Valet lui-même, (*car il y en a*) & qui ne l'ignore pas, ait beaucoup de respect pour lui. A la moindre dureté, il lui tombe naturellement dans l'esprit que d'un mauvais Valet, on n'a jamais fait un bon Maître; & s'il ne le dit pas tout haut, il le pense, ou il le mâche entre ses dents.

Frapper un Domestique, mépriser sa condition comme étant infâme; lui parler comme à un cheval; c'est lui ôter cette sorte d'honneur qui est propre à son état. Il n'a plus d'émulation. C'est un Soldat passé par les verges. Il est vrai que comme certains Soldats connoissent mieux la canne que la gloire; de même certains Valers connoissent mieux le bâton que l'honneur. Mais il ne faut jamais battre un Valet qu'on veut garder, ni celui qu'on veut renvoyer.

Une autre extrémité bien ridicule & bien vicieuse, c'est de vivre avec un Valet comme avec son égal; il ne tarde pas à vivre avec un Maître comme avec son inférieur.

Il y a des Maîtres qui exigent dans leurs Valets précisément ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes, de la délicatesse & des sentimens; & ils ne font pas attention que

étant plus voisine de la crainte , elle est conséquemment moins éloignée du respect.

On observe que les Esclaves nègres ont cet avantage sur les Domestiques libres , c'est que , comme ils ont coûté de l'argent à leurs Maîtres , & que ce seroit autant de perdu pour eux s'ils venoient à mourir , ils en ont un très-grand soin dans leurs maladies . . . On croiroit que c'est par humanité : point du tout ; c'est par le même motif qu'ils font traiter leurs chevaux ; & la preuve , c'est qu'ils envoient le Domestique libre mourir , ou se faire guérir hors de chez eux , pour peu que sa maladie soit d'une espece à interrompre son service , non pas pendant quelques semaines , mais pendant quelques jours . . . Meure-t-il ? Ils ne s'en inquietent guere , puisqu'ils ne leur coûte rien , & qu'ils en retrouveront toujours au même prix.

Par où il est aisé de voir que ce n'est point un paradoxe , quand on dit qu'il y a des circonstances où il vaut mieux être esclave que d'être libre , & être cheval que d'être homme.

On dit que Caton avoit cette malice , qu'il semoit la discorde entre ses Domestiques ,

meftiques , afin que fe rendant les délateurs les uns des autres , il en fut mieux fervi & moins volé.

Un mari qui tiendrait cette conduite dans fon Domestique , & fur-tout entre fa femme & fa Myfis , seroit bien aussi rusé que Caton dans cette circonstance ; en supposant néanmoins qu'il ne fut pas pris pour dupe : car une femme qui a un peu de routine , ne s'avise guere de vanter à un mari jaloux & soupçonneux une fille qui lui est utile & qu'elle veut garder.... Au contraire elle veut la renvoyer tous les jours , & le mari tous les jours prétend & entend qu'elle reste.

Il faut pourtant , dit un Ancien , rendre cette justice aux Domestiques , que ce ne sont pas toujours à beaucoup près ceux d'une maison qui sont à craindre pour un mari jaloux & qui a sujet de l'être .. Il y a des Maîtresses fieres & prudentes qui ne veulent point mettre un Domestique dans leur confiance , parce qu'elles en deviennent esclaves , & qu'il en arrive cent inconvéniens fâcheux , si elles le chassent.

Mais , ajoute le même Observateur , ce qu'un mari , dans le cas où nous le supposons , doit craindre comme la con-

*Tome II.*

F

tagion, ce sont certaines petites Marchandes à écrins, qui ont leurs entrées franches dans les plus honnêtes maisons, qui ont toujours un petit coffre sous le bras, rempli de rubans de toutes les nuances, de bourses à points noués, de palatines des plus à la mode, & d'éventails historiés dans le dernier goût.

Ce sont ces especes de Marchands d'Arménie, qui vendent des bijoux du Levant, du Baume de la Mecque, de l'Ambre, de la Civette, des Bagues pour les rhumatismes, des cure-dents à ressort d'une invention nouvelle, des eaux de senteur, & autres qui ont des propriétés singulieres; des Elixirs de santé, des Pastilles & des Pommades à la Sultane... Ce n'est pas toujours la marchandise que ces Quincailliers étalent & qu'ils donnent à examiner qui leur produit le plus; c'est celle qu'ils ne montrent pas au Jaloux, mais qu'ils glissent adroitement dans la main de la Dame, pendant qu'il est occupé à considérer en homme de goût les cornes d'un Escarbot d'Arabie....

Après quoi il laisse choisir & prendre à la belle tout ce qui lui plaît dans sa malle, & au prix qu'elle y met, ce

qui réjouit tellement l'Epoux qui regarde toutes ces empleres comme un marché donné , qu'il prie cet honnête Etranger de revenir une autre fois.

Pourquoi , quand il s'agit de changemens de formes , cite-t-on toujours *Prothée* ou *Vertumne* ? Ils ne font que des écoliers l'un & l'autre en comparaison de l'Amour.

Combien de beaux & bons effets livrés presque pour rien à une Dame en présence de son mari , par les Courtieres de toilettes , & qui leur ont été payés cherement auparavant ? Finesse usée que celle-là , & qui cependant réussit tous les jours !

Les Maîtres sont les esclaves de leurs valets , comme les Souverains sont quelquefois les sujets de leurs Favoris.

Ce qu'on appelle une Servante ou une Gouvernante , est une femme ; elle sçait que celui qu'elle sert est un homme . . . En partant de ce principe , & ne la supposant ni vieille ni un monstre , étudiez sa marche , & vous verrez où elle vise. La même disposition se trouve aussi quelquefois dans un homme qui sert une maîtresse qui est encore femme.

On observe que les Laquais des femmes sont ordinairement insolents ; on

F ij

pourroit ajouter , & fats , si la fatuité pouvoit convenir à des gens d'un aussi bas étage. Il est pourtant vrai qu'il y a des valets petits maîtres , & d'une insolence à châtier sur la place. Si on demande ce qui les rend insolents , c'est que pour être valets ils n'en sont pas moins des hommes , ni moins sujets conséquemment à la vanité de croire qu'ils peuvent bien en valoir d'autres.

On dira , si on veut , qu'une Dame ou Demoiselle bien nées , ne font pas attention à ces sortes d'hommes ; mais outre que c'est poser pour principe ce qui est en question , c'est que ce n'est rien moins qu'une raison pour que ces sortes d'hommes ne s'occupent pas de leurs Maîtresses , & quelquefois d'une manière peu glorieuse pour elles , s'il leur arrive de n'avoir pas avec eux une gravité & une fierté extrêmement circonspecte. Il est vrai qu'il y a telle Maîtresse qui regarde son Laquais tellement comme un homme sans conséquence , qu'elle ne croit pas même qu'il vaille la peine qu'elle soit circonspecte , fiere & décente avec lui.

Une femme irritée & furieuse ne regarde pas comme un homme , un Domestique qu'elle veut faire pendre . . Est-ce



qu'un valet est un homme ? dit une Dame Romaine à son mari dans Juvenal. Mais il y a aussi quelquefois des circonstances où un mari pourroit bien dire à sa femme, est-ce qu'un valet est un homme?

Le comble du désordre & de l'infamie , c'est une Soubrette que la débauche d'un mari , soutient contre l'autorité de sa Maîtresse.

On demande pourquoi le respect d'un Domestique va toujours en diminuant , au lieu qu'il devrait aller en augmentant ? Ne seroit-ce pas plutôt par la faute du Maître que par celle du Valet ? Il n'y a rien dont un Domestique soit plus curieux que de faire connoissance avec son Maître. Si les Maîtres n'étoient pas aussi curieux de la faire avec leurs Domestiques , ils en seroient toujours plus respectés & mieux servis.

Un Valet qui a un peu de routine ne néglige rien dans les commencemens pour plaire à son Maître & pour en attrapper la confiance ; on croiroit peut-être que c'est pour le servir avec plus d'attention ? C'est pour ne rien faire.

Un Maître ou une Maîtresse qui de leurs Domestiques en font leurs Confidens , changent d'état avec eux , & cèdent leurs maîtrises . . . S'ils les chassent

F iij

## 126 *Les Préjugés du Public*

ils en sont diffamés. S'ils les gardent ils en sont tyrannisés , volés , mal servis & encore diffamés.

Il y a beaucoup de Maîtres qui s'ouvrent à un Domestique qu'ils ne connoissent pas , qu'ils tiennent du hazard , & ils en sont dupes . . Il y en a d'autres qui sont dupes de ceux qu'ils connoissent & qu'ils tiennent de bonne main.

Un Maître ou une Maîtresse n'ont pas plutôt confié leur réputation à leurs Domestiques qu'ils commencent à craindre qu'ils ne parlent , s'ils viennent à les quitter . . . Ils devroient tout aussi-tôt craindre qu'ils ne parlent sans les quitter. Ils n'attendent presque jamais ce moment.

Les malheurs & les chagrins les mieux mérités , sont ceux qui viennent d'une intempérance de langue ; puisque de toutes les opérations naturelles, la plus aisée, sans contredit , est celle de se taire.

Il y a des Maîtres qui se tranquillisent sur l'Indiscrétion d'un Domestique , en se flatant qu'il ne sera point cru. C'est se promettre qu'il ne parlera qu'à leurs amis . . . Et d'ailleurs combien peu trouvera-t'on d'amis assez justes & assez prudents pour ne pas ajouter quelque foi aux médisances ou aux calomnies d'un

Domestique ? C'est sur leur rapport que les Maîtres jugent tous les jours de la réputation & de l'honneur les uns des autres.

La crainte ne contient un Domestique que nous avons chassé, qu'autant de temps qu'il lui en faut pour se mettre à couvert des effets de notre ressentiment.

L'imprudence la plus coupable & la plus dangereuse, c'est de débaucher le Domestique d'autrui, & l'action la plus malhonnête & la plus noire, c'est de le faire parler, pour apprendre de lui ce qui se passe ailleurs... Un Valet qui révèle à son nouveau Maître, les défauts ou les affaires de celui qu'il a quitté, ne vaut rien ; & le Maître qui le questionne & l'écoute ne vaut pas mieux.. Une telle perfidie est plus punissable & plus infâme que le vol.. Et cependant rien n'est plus commun parmi une infinité de fort honnêtes-gens.... Quel triomphe, sur-tout pour une femme, quand elle apprend par les dépositions détaillées d'une Soubrette, que Madame telle n'a pas avec Monsieur son époux une aussi bonne conduite à beaucoup près, qu'on l'autoit crû. Elle parle de cette découverte à tout le monde comme d'un fait incontestable ; un Domest-

F iv

rique peut-il mentir ? Et elle n'est pas assez prudente pour faire attention qu'une autre femme porte d'elle le même jugement sur des dépositions pareilles.

Le témoignage du Domestique pour ou contre les Maîtres est rejeté dans les Tribunaux ; n'est-ce pas assez avertir le Public qu'il ne faut pas les faire parler , & que le bien & le mal doivent être également suspects dans leur bouche ?

La première faute que nous commettons lorsqu'il nous tombe un Domestique qui nous agréé , c'est de prendre une ferme résolution de le garder ; & la première chose que fait un habile Domestique en entrant dans une maison , c'est de s'y rendre nécessaire , de façon qu'il ne puisse en sortir que quand il lui plaira.

Quelque complaisance que nous ayons pour un Valet que nous nous sommes mis dans la malheureuse nécessité de ménager ; il ne trouve jamais que ce soit assez. Nous perdons toujours & nous ne gagnons rien.

Vivez de manière , dit Juvenal , que vous puissiez mépriser la langue de vos Domestiques . . . Ce précepte , quoique très-bon , ne vaut que pour la conser-

vation du vrai honneur ; mais il n'est pas d'une grande ressource pour l'honneur d'opinion. Juvenal supposoit apparemment que les Domestiques ne parlent mal que des Maîtres qui vivent mal.

Il vaut mieux donner plus de gages à un Domestique qui nous sert bien, que de lui faire des libéralités ; il les interprete rarement à notre avantage ; c'est encore pis , si nous l'avons laissé pénétrer dans nos affaires.

Se plaindre de l'indiscrétion d'un Valet , c'est ajouter l'ignorance à l'imprudence , parce que de l'indiscrétion du Maître à celle du Valet , il y a le rapport nécessaire de l'effet à la cause.

Une Maîtresse qui a un homme & une femme à son service , ne doit jamais blâmer celle-ci quand elle a raison ; mais elle néglige sa réputation , si elle donne raison à celui-ci quand il a tort.

Une Maîtresse ne doit jamais pardonner à son Domestique le manque de respect en présence de témoins. Sa bonté court risque d'être mal interpretée si c'est une femme , & encore plus mal si c'est un homme.

Si on se fait amuser par un Domesti-

F.v

que, il ne sert pas ; si on s'en fait servir, il n'amuse pas. . Il faut choisir ; mais c'est une impertinence que de se plaindre ensuite, & c'en est une double quand on veut allier l'un & l'autre.

Il est facile de remarquer dans l'occasion, que les Domestiques qui servent le mieux, sont ou ceux qui ont été servis, ou ceux qui mériteroient de l'être.

Nous faisons sentir à un Domestique qui nous plaît & que nous voulons garder, que nous sommes contents de lui. Si on ne s'y prend avec prudence, c'est un moyen presque toujours inmanquable, non-seulement d'en être mécontents, mais encore de se voir obligé de le chasser.

Ce qu'il y a peut-être de plus rare parmi le peuple, après un Domestique fidèle, c'est un Domestique raisonnable & respectueux.

Si le même soin que nous apportons pour empêcher qu'un Domestique ne nous vole, nous l'apportons pour nous en faire respecter, nous réussirions peut-être mieux à l'un qu'à l'autre, & ce seroit toujours un mal de moins.

Que peut-on penser d'une femme qui n'ose parler qu'avec un extrême ménage-

ment à son Laquais , quand elle le voit de mauvaise humeur ? Tout ce qu'on voudra.

Les Domestiques sont aux Maîtres ce que le vif-argent est à l'or , qui ne s'y attache que pour le ternir ou le ronger. Le meilleur serviteur est le moins fourbe & le moins fripon.

Si le Maître d'Hôtel s'entend avec le Marchand , comment évitera-t-on d'être trompé , c'est-à-dire , volé ?

Autant vaudroit-il que le Directeur s'entendit avec le Contrôleur , & le Greffier avec le Procureur.

La première faute que nous commettons , lorsque nous congédions un Domestique soupçonné long temps , & enfin convaincu de nous avoir volés , c'est de n'en rien dire à personne . . . De sorte qu'une vingtaine d'années de service en différentes maisons n'est qu'un enchaînement & une complication de crimes.

Nous croyons étaler un grand sentiment d'humanité , quand nous disons que nous aimons mieux qu'il soit pendu ailleurs. Il vaudroit mieux au contraire qu'il le fut chez nous. . Il n'avoit fait encore que nous voler , ailleurs il a égorgé & empoisonné , & nous sommes en quelque manière coupables de ces meurtres.

F vj

Voleur & assassin sont termes synonymes. Un Larron ne manque de tuer que lorsqu'il n'est pas le plus fort, ou lorsque le meurtre ne lui seroit d'aucune utilité. Il y en a même que cette dernière raison ne retient pas; car enfin pourquoi ne pas se donner un motif de sécurité de plus, lors sur-tout qu'il en coûte si peu ?

Ce n'est pas pourtant à ces petits voleurs là, qui finissent toujours par le gibet ou la roue, que le Préjugé public attribue la ruine des plus Grandes Maisons, c'est à quelques autres qui ne forcent ni armoires ni coffres forts, & qui ne tuent personne. Au contraire la plupart sont très-polis, très-spirituels & très-bien éduqués. Laissons-les définir à la Fontaine,

Je n'ai pas dit la principale cause,  
De sa ruine infaillible accident;  
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.  
Un Intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?...  
Je définis cet Etre, un Animal  
Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble;  
Et plus le bien de son Maître va mal,  
Plus le sien croît, plus son profit redouble;  
Tant qu'à l'aise même lui-même acheterois,  
Ce qui de net au Seig<sup>neur</sup> sur resteroit;  
Donc par raison bien & dûment déduite,  
On pourroit voir chaque chose réduite



En son état, s'il arrivoit qu'un jour,  
• L'autre devint l'Intendant à son tour ;  
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,  
Ils reprendroient sous deux leur premier Etre.

Il faut convenir aussi que les Grands & les Riches ne sçauroient guere sur quoi s'excuser, s'ils n'avoient pas d'Intendants. Qu'on y prenne garde, ils ne sont jamais ruinés ni par leur ignorance, & leur paresse qui sont extrêmes, ni par le Luxe, ni par la Luxure, ni par le jeu, ni par les emprunts usuraires que cette mauvaise conduite occasionne, mais par les Intendants.

On regarde comme une preuve manifeste de l'improbité d'un Intendant, sa prospérité & le bon état de ses affaires après la chute de son Maître : cela peut faire une présomption pour le Public, & non pas une preuve, puisqu'il est très-naturel qu'un homme, par son économie & par son industrie, en ait beaucoup plus de reste, quoi qu'il n'ait bâti que sur un petit fond, que celui qui, avec de très-grands fonds, a fait des dépenses encore plus grandes, qu'il a doublées, triplées & quadruplées d'années en années. L'économie n'est jamais pauvre quoiqu'elle n'ait que peu ; la prodig-

galité est toujours indigente , même avec beaucoup. Conséquemment si l'aisance d'un Intendant , après la ruine du Seigneur dont il faisoit les affaires , ne décide rien pour son honneur , elle ne décide rien non plus contre , & pour lui refuser le titre d'honnête homme , il faut avoir des preuves plus certaines que des oui-dire , ou des témoignages moins suspects que les récriminations d'un Seigneur qui aime mieux faire passer son Intendant pour un Fripon , que de passer lui-même pour un Fou.

Un Prince à qui on représentoit un jour que son Intendant avoit fait beaucoup de bonnes acquisitions depuis qu'il étoit à son service ; répondit froidement , *que des Hommes comme lui étoient faits pour enrichir des Hommes comme ceux-là ;* ce fut lui qui mit dehors un ancien Domestique , parce qu'il n'avoit pas encore fait sa fortune depuis vingt-années qu'il le servoit. *Impunitas peccandi , illecebra.*

Tout le monde dit bien qu'il est fâcheux d'avoir besoin de Domestiques ; mais on ne dit pas qu'il est encore bien plus triste de ne pas sçavoir les gouverner. On ne dit pas que rien n'est plus ridicule que de voir communément de pe-

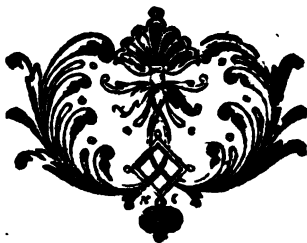
tirés Particuliers , seulement parce qu'ils ont fait leur Fortune , avoir plus de Valets autour d'eux , que quelques - uns de nos Rois n'ont eu d'Officiers dans leur Maison ; tellement que la plus vile partie du Peuple se multipliant de jour en jour , deviendra la plus considérable , du moins par le nombre.

Les Hommes serviles faisoient un corps si nombreux dans l'ancienne Rome , qu'après s'être révoltés , ils se trouverent des forces suffisantes pour faire à la République , la plus orgueilleuse qui fut jamais , une Guerre qui dura trois ans , & qui l'humilia si fort , que ce ne fut pas sans peine qu'elle l'a fit inscrire dans ses annales . . . En effet , cela devoit faire un assez honteux contraste avec la Guerre de Carthage , avec celle d'Antiochus & celle de Mithridate , &c.

Généralement parlant , dit un Auteur Anglois , la perversité universelle des Domestiques est une preuve assez peu équivoque de celle des Maîtres. Il ajoute que le dernier état dans la société , est , sans contredit , celui des Hommes serviles ; mais que par celui-là on pourroit presque connoître tous les autres : de sorte que pour juger de telle Nation , il ne faudroit demander qu'à voir les Valets ;

## 136 *Les Préjugés du Public*

car , ou la plûpart des Maîtres imitent leurs Valets , ou la plûpart des Valets copient leurs Maîtres . . . Les Romains ne se sont avilis & corrompus que depuis qu'ils commencerent à donner dans le goût des Esclaves & des Affranchis.



## CHAPITRE XXIII.

### *Du Commerce du Monde.*

**A**N ne considérer que les démonstrations affectueuses avec lesquelles les Hommes se saluent , s'embrassent , se serrent les mains , & se jurent , par des protestations réciproques , qu'ils sont les très humbles & très-obéissans serviteurs les uns des autres ; ne croiroit-on pas être revenu au Regne fortuné de Saturne & de Cybele , tant célébré par les Poëtes à cause de la Fraternité qui distinguoit si fort l'Espece Humaine de tous les autres animaux ? Voulez - vous , ô Gygès , sçavoir tout d'un coup à quoi vous en tenir , cela sera bientôt fait ! Voyez - vous ces deux Hommes d'assez honnête apparence , qui viennent de se séparer chacun de leur côté , après s'être tendrement embrassés , & réciproquement accablés d'offres de services ? Suivez l'un des deux , peu importe lequel . . . Tournez votre Anneau , & entrez où il entre ; placez-vous avantageusement , & prêtez l'oreille à la conversation . . . De qui parle-t-il ? De celui-là

## 138 *Les Préjugés du Public*

même qu'il vient de quitter en lui jurant un attachement éternel . . . Il n'en dit pas force bien ! Patientez un moment , il en va dire force mal . . . .

Que cela ne vous étonne pas Gygès ! Ce que fait celui-ci , là où vous êtes , l'autre le fait où vous n'êtes pas ; & par ces deux là , vous connoissez , ou approchant le reste des Hommes les plus polis & les plus civilisés.

C'est bien pis parmi les Femmes ! Ecoutez Bélise parler d'Euphrosine qu'elle vient de reconduire jusqu'à l'Escalier , en la couvrant des plus tendres baisers , & ne pouvant presque se résoudre à la laisser aller ! . . . .

Elle inventorie d'abord sa Figure & sa façon de se mettre , qu'elle trouve parfaitement assorties pour le ridicule . . . . De - là elle tombe sur son âge , qu'elle s'étudie fort inutilement , dit - elle , de déguiser par des minauderies de petite Fille ; de - là elle passe à son entretien , qui est d'un ennui mortel ; & enfin à quelques-unes de ses aventures qui sont des plus bourgeoises & des plus mesquines.

Le Misanthrope de Moliere qui exige qu'on ne fasse accueil qu'à des amis Particuliers & bien décidés , est un original

fort approchant du Quakre . . . . Mais celui qui dans la même Piece lui sert de contratte , & qui veut qu'un galant-Homme complimente indifféremment les premiers venus , & les gens mêmes qu'il ne connoît pas , est un Philanthrope & un esprit futile , qui , pour être assez à la mode , ne laisse pas d'approcher beaucoup du Menteur & du Sycophante.

Certain Auteur regarde les Italiens comme les Inventeurs du compliment ; du moins à en juger par ces quatre petits vers , pris d'une Epître où , après avoir frondé le compliment , il ajoute :

On dit que l'Espece comique  
De certains Peuples Pantalons ;  
L'apporta de de-là les Monts  
Avec sa fausse politique.

Il y a bien de l'apparence que le *servitore humilissimo* que cette Nation est dans l'habitude de prodiguer à tout venant , aura introduit chez nous le très - humble *serviteur* que nous prodiguons comme elle , aux premiers & aux derniers des hommes.

Cependant , quoiqu'en dise le Misanthrope , les ennuyeux & fades complimens dont nous nous régalons les uns

les autres en toutes rencontres, valent encore beaucoup mieux que si nous nous regardions de travers, que si nous nous choquions du pied ou du coude, & que si nous nous accablions réciproquement de coups & d'injures . . . Faussetez tant qu'il vous plaira ! Mais la dissimulation, en prenant le ton & les dehors de la Fraternité, rend du moins une sorte d'hommage à l'excellence de son ennemie, & se met derriere elle . . . . Nous témoignons de l'affection aux autres, parce que nous voulons qu'ils en aient pour nous, quoique souvent nous ne les aimions guere... Les autres nous témoignent de l'amitié à leur tour, parce qu'ils veulent que nous en ayons pour eux, quoique souvent ils nous détestent . . . .

Voilà le monde, & la source d'une infinité de maux sans remedes.

Une des bonnes preuves de l'obligation où sont les hommes de s'aimer réciproquement, c'est qu'ils n'oseroient paroître se haïr.

Ceux qui prêchent la sincérité, & qui pensent qu'elle devrait être rétablie dans tous ses droits, ne font guere attention à ce qu'ils disent ; car ils feroient bien embarrassés de marquer jusqu'où elle doit s'étendre exclusivement ou inclus,



vement . . . Ce Projet ne pourroit être utile par son exécution , qu'autant qu'on supposeroit tous les Hommes parfaits ou du moins sans orgueil . . . Mais si nos Réformateurs n'y apportent aucune modification , la sincérité seroit la ruine de toutes les sociétés . . . Tous les Hommes s'entre-déchireroient ; car qu'y auroit-il de plus offensant que de dire à quelqu'un qu'on le trouve souverainement haïssable ou méprisable ? A un autre , qu'il est impertinent , sans esprit & sans honneur ? Et ainsi du reste.

Si au contraire nos Réformateurs veulent apporter des restrictions aux Loix de la sincérité ; on retombera insensiblement dans les mêmes inconvéniens , auxquels ils prétendent remédier , & les complimens reprendront le dessus.

Laissons les Hommes comme ils sont, Leur perversité fait paroître certains vices nécessaires dans le commerce , à peu près comme les Humeurs dans les corps Humains , ou les différens Partis dans certains Etats . . . Le seul excès est nuisible , tout ce qui domine est de trop , à moins qu'il ne soit excellent.

Un Espagnol dit que ceux qui paroissent faux le sont , & encore plus de la moitié de ceux qui ne le paroissent pas ;

mais il ne s'ensuit point du tout, parce que la fausseté est devenue à la mode, que l'art de la connoître & de la distinguer soit inutile.

Il faut souvent penser à rebours du vulgaire ; mais ce n'est pas en fait d'usages ; il faut les condamner & les suivre dans ce qu'ils ont de bon , ou dans ce qui n'est pas formellement mauvais . . . C'est une de ces circonstances où il vaut mieux paroître fou avec tout le monde , que d'être sage tout seul . . . Le Misanthrope , pris dans le sens étroit , n'est propre qu'à être relégué au fond d'une Forêt ; parce qu'il est démontré qu'il ne pourroit même vivre avec ceux qui lui ressembleroient.

La sagesse demande qu'on soit Misanthrope intérieurement , & la prudence & l'humanité veulent qu'on soit un peu Philanthrope extérieurement.

Tout le monde se plaint des Spectacles , ils sont mal distribués ; ils n'ont nulle dignité , point d'espace , point d'emplacement , on s'y porte , on y étouffe ; les Loges sont guindées les unes sur les autres de manière à faire craindre fort sérieusement , qu'un jour ou l'autre le troisième rang n'écrase le second , & celui-ci le premier . . . L'uniformité d'ail-

leurs les rend d'une insipidité la plus ennuyeuse... Toujours les mêmes Décorations, les mêmes Acteurs & le même ton !

Les autres divertissemens publics ne sont pas mieux imaginés. Toujours des Fusées ! Les Réjouissances de la Saint Jean, & celles du gain d'une bataille, ou de la convalescence du Monarque, ou de la naissance long-temps désirée d'un Héritier de la Couronne, se ressemblent exactement, & ne diffèrent du Bouquet donné par ses amis au premier Suisse de l'Hôtel de Ville la veille de sa fête, que par un plus grand nombre de pétards & de fusées.

Voilà ce que tout le monde dit des Spectacles ; & cependant tout le monde y court. Il y a une espèce de deshonneur à ne les point fréquenter. Un homme bien né ne doit ignorer aucunes de toutes les petites révolutions des Théâtres.

C'est tellement une fureur épidémique, qu'il y a même des gens qui traitent si sérieusement l'article des Théâtres, qu'ils trouveroient fort à propos qu'on supprimât quelques Eglises pour avoir de plus belles salles de Spectacles...

Ils diroient volontiers de Paris, ce

## 144 *Les Préjugés du Public*

que le Poëte Saint Amand disoit en maudissant la Ville d'Evreux.

. . . . . Mon cher Farer ,  
 Qu'avec raison tu la méprises !  
 On y voit plus de trente Eglises ;  
 Et pas un pauvre Cabaret.

Les Romains avoient cette même fureur pour les spectacles, à cette différence près que ceux des Romains étoient beaucoup plus variés, plus nobles, & plus somptueux que les nôtres, & si intéressans, que le mauvais succès d'un jeu ne manquoit pas de plonger toute la Ville de Rome dans le deuil, comme à la première nouvelle du Désastre épouvantable de *Cannes* ou de *Trébie* . . Nous ne sommes pas encore tout-à fait parvenus à ce degré de folie, peut-être parce que nos jeux n'ont pas la même beauté ; mais qu'importe, ils n'en sont pas moins des spectacles. On n'y va pas plus pour le plaisir, que pour dire qu'on y a été. C'est une espece de devoir auquel le beau monde a attaché une espece d'honneur.

Mais, demandera le Lecteur, où tout cela va-t-il nous mener ? Qu'ont affaire ici les spectacles & les jeux, & que tout ce détail veut-il dire ?

Qu'il

Qu'il en est exactement de même parmi les hommes , à l'égard de ce qu'ils appellent la Cour & le Monde . . . Ecoutez parler de la Cour ceux que leur état y attache . . . Quel pays , vous disent-ils ! Quelle gêne ! Quelle circonspection ! Que d'avarice & d'ambition ! Que de détours & de mauvaise foi ! La probité est là comme dans un pays barbare !

Qu'il vienne à ces Déclamateurs si vertueux un ordre de s'éloigner d'un séjour aussi affreux ; Quel coup de foudre ! Quelle consternation ! Quelle désolation ! Quel désespoir ! Toute leur famille en est dans le deuil & l'accablement !

Qu'ils y soient rappelés après six mois d'absence ! Quels transports d'allégresse ! Quels feux de joie ! Que de félicitations & de complimens ne leur fait-on pas , & ne se font-ils pas à eux-mêmes ! Ils vont se croire des personnages assez importans pour que l'Etat ne puisse se passer d'eux ! Ils en étoient partis dans le silence , les yeux baissés & la honte sur le front ; ils y retournent avec grand bruit , la tête levée & l'orgueil sur les paupières !

Il en est de même du commerce civil. On est las d'entendre dire que les hommes sont sans foi , les amis sans sincérité , les femmes sans fidélité . . . Voilà le côté

par lequel on présente le Monde. Cependant chacun des hommes en particulier, s'efforce par tous les moyens licites ou illites d'y avoir place, & le souverain bonheur est de parvenir à y occuper les premières Loges. Les femmes se plaignent des hommes, les hommes se plaignent des femmes, & tous se plaignent les uns des autres, & cependant les uns & les autres ne sçauroient vivre ni désunis ni unis.

Beaucoup de gens ne se plaignent du monde, que comme les personnes d'un certain état, ou ceux qui n'ont pas le moyen d'y être bien placés, se plaignent des spectacles.

Je ne m'en cache point, j'aime fort notre musique, & sans régler mon goût sur la décision d'un Allobroge, j'irois plus souvent à l'Opera, si j'y avois une place commode qui ne me coutât rien.

Rufin méprisoit le monde, il ne vanitoit que les Solitudes & les Déserts; depuis que Rufin jouit d'un Revenu de trente mille livres bien payé, & qu'il se voit en passe d'étaler sa vanité aux yeux du Public, il trouve que l'homme est un animal né pour la société & pour l'action, c'est-à-dire, pour se trouver tous les jours à de bonnes tables, pour fréquenter les compagnies & les cercles; pour aller

de la ville aux champs , & revenir des champs à la ville.

Qu'y a-t-il de mieux à faire dans ce monde !

On n'entend parler que *de l'air du monde* , & personne n'a encore spécifié en quoi cet air du monde consiste. Cette futilité, car c'en est une , influe pourtant sur un certain honneur d'apparence à peu près comme la montre des habits & la façon de les porter... Le peuple & tout ce qui pense en peuple , n'apprécieraient même souvent les hommes que par-là ; de sorte qu'assez communément , on ne suppose ni une naissance , ni une éducation honnête , à quiconque n'a pas cet air du monde.

La Bruyere dit quelque part que l'air de Cour se prend à la Cour , comme l'accent normand se prend en Normandie. Rien n'est plus naturel ; mais on n'en est pas plus sçavant. Il ajoute cependant , pour en donner une idée , qu'on entrevoit cet air de Cour dans un Fourrier , dans un Contrôleur , dans un Officier de Fruiterie ; mais cela ne signifie rien & ne met pas au fait ; ou du moins sera-t-on bien fondé à juger par ce mince échantillon , que la Piece doit être assez peu de chose.

## 148 *Les Préjugés du Public*

Quelques Observateurs , sans en donner d'explication détaillée non plus que la Bruyere , prétendent qu'un *Vicomte de Jodelet* , modelé sur celui de Moliere , & manieré selon le goût d'aujourd'hui , aura un air du monde & un air de Cour , dans une compagnie , où un homme de bon sens , plein de franchise & d'honneur , & un Philosophe plein de science & de jugement , paroîtront empruntés , gauches & déplacés ; si la compagnie sur-tout est composée de ces petites femmes si frivoles , & de ces petits hommes qui ne le sont guere moins.

Voilà en gros , disent-ils , ce que c'est que cet air du monde , qu'on ne peut définir , & qu'on ne peut attrâper qu'en imitant presque toujours d'assez mauvais originaux . . Il faut pourtant que le véritable air de Cour soit quelque chose de fort noble , puisqu'on lit dans la vie d'un grand Solitaire qui avoit été grand Courtisan , que l'air de Cour ne l'abandonna pas même sur la cendre où il expira.

Y auroit-il de même un véritable air du monde ?

Quoi qu'il en soit , les mêmes Observateurs ajoutent , que ce qu'on appelle l'air du monde , varie selon les Etats &



les sexes . . . Dans un jeune Militaire , par exemple , l'air du monde est une certaine liberté dans le maintien , dans la façon de parler & d'agir , qui confine à l'effronterie . . Dans le Financier , c'est une grosse gaité , tirant sur l'impudence ; Dans le jeune Magistrat , c'est un certain ton avantageusement grave qui ne ressemble pas mal à la fatuité. Dans le jeune Abbé , gros Bénéficiaire , c'est un ambigü qui réunit tour à tour les ridicules des trois autres.

L'air du monde pour les femmes , comme pour les hommes , varie selon les temps. Il y a eu un temps où elles étoient libertines , & se donnoient bien de garde de le paroître. C'étoit le regne des *Prudes*. Mais comme les *Prudes* ont été décriées , de même que les *Précieuses* , les libertines paroissent aujourd'hui ce qu'elles sont ; car comme elles n'ont rien gagné ci-devant à se gêner , elles comptent ne rien perdre aujourd'hui en bannissant la contrainte ; & elles veulent jouir du moins de la perte de leur réputation.

Il y a eu un temps où on distinguoit au premier abord une Dame d'avec une Demoiselle ; aujourd'hui rien n'est si aisé que de s'y méprendre ; on est toujours

prêt de dire *Madame* où il faut dire *Mademoiselle*, & toujours plutôt l'un que l'autre . . . La Femme & la Fille sont mises l'une comme l'autre, ont les mêmes façons, le même ton, le même maintien, le même langage, & sur-tout la même décision dans le coup d'œil.

Toutes les Nations de l'Europe semblent être convenues de qualifier du nom de *Badaud*, tout curieux impertinent, tout indiscret de la langue, des yeux, & des mains; c'est-à-dire, certains hommes qui remarquent un habit, une perruque, des bas ou des souliers neufs, &c. qui ouvrent tous les livres qui leur tombent sous la main, & souvent les lettres, qui furetent tous les recoins d'un cabinet, qui font cent questions déplacées, & souvent offensantes au Maître d'une maison.

Et presque toutes les Nations ont voulu que cette indiscretion ridicule & quelquefois punissable, fut en quelque façon essentielle au Parisien . . . D'où quelques Auteurs ont conclu que le Parisien est naturellement un fort sot homme . . . Mais ils n'ont pas fait attention, que ce qu'on appelle *Paris* est un assemblage de toutes les Nations de l'Europe; & que contre cent Parisiens, il y a au

moins cinq cens hommes qui sont des Provinces ou des autres Royaumes.

Il auroit donc fallu que ceux qui taxent les Parisiens de ce ridicule insupportable , eussent voulu faire une liste de tous les Badauds qui sont de Paris , & de tous ceux qui n'en sont pas , pour pouvoir statuer, si Parisien & Badaud sont termes synonymes.

Boileau, Rousseau, Moliere & tant d'autres beaux esprits & génies sublimes , étoient de Paris ; que faut-il de plus pour démontrer que l'impertinence n'est pas plus propre aux Parisiens , qu'à une infinité d'autres Peuples ?



## C H A P I T R E X X I V .

*Des Compagnies.*

CERTAINES Gens semblent s'être obligés par un pacte de n'être jamais de l'avis des Compagnies qui ont le désagrément de les avoir . . . Ils rompent des lances contre quiconque leur adresse la parole , & ils ne sortent pas sans avoir convaincu tout le monde qu'il n'y a qu'eux qui ont de l'esprit ; & il y a quantité de bonnes ames qui se le persuadent.

Cette opiniâtreté offensante & injurieuse aux personnes de bon sens , peut venir de deux causes ; ou d'un grand fond d'ignorance & de rusticité , ou d'un grand fond de présomption , puisée dans quelques connoissances superficielles . . . Malheur à tout génie étroit , qui par hazard aura eu la raison pour lui dans une dispute qui se sera élevée devant un certain nombre de personnes & d'un certain mérite , sur-tout si la matiere est de quelque importance . . . Voilà de quoi le rendre impertinent , & insupportable à

tout le monde le reste de ses jours.

On vante beaucoup dans le monde le ton de la bonne compagnie. En quoi le fait-on consister ? & en qui se trouve-t-il ? Dans celui qui joint à la facilité de s'énoncer, le talent de médire d'une manière à donner à ceux qui l'écoutent toute la perversité du tour de son esprit & de son imagination.

Il y a certains animaux, qui à les prendre séparément, sont d'une nature assez douce, mais qui étant attroupés sont extrêmement dangereux. Entre toutes les différentes Especes qu'on pourroit citer, l'Espece humaine tient sans contredit le premier rang.

Le Payfan n'est qu'un Idiot dont on fait assez ce qu'on veut, quand on le tient seul ; mais le nombre le rend insolent & rébelle . . . Ovide dans sa Fable de Latone nous en fournit un exemple naïf . . . . .

S'il ne se fût trouvé qu'un ou deux de ces Rustres, quand la Déesse altérée s'approcha de la Fontaine, peut-être se feroient-ils empressés de lui présenter à boire ; mais parce qu'ils étoient une trentaine ou plus, ils troublèrent l'eau, lui jetterent de la boue au visage, l'accueillirent avec des huées, & l'appelle-

G v

rent par son nom ; ce qui est une grande injure pour certaines femmes.

Il ne faut qu'un Vaurien pour tourner en un instant du côté de la malignité, l'esprit de tous ceux qui sont avec lui ; à peu près comme un grain de poudre en fait sauter un magasin.

Une Recrue qui ne fera composée que de deux ou trois goujats , passera tranquillement & sans bruit dans un Village ; ajoutez-y cinq ou six garnemens de plus , ils feront main-basse sur toutes les poules , battront le Fermier , prendront chez lui ce qui les accommodera , insultent ses filles , & en faisant ainsi par avance la petite guerre pour leur compte , ils apprendront à la faire pour l'Etat. L'Ecolier attroupé devient pareillement séditieux , cruel & insolent . . . De sorte qu'à parler en général , l'homme n'est jamais en plus mauvaise compagnie que quand il est avec ses semblables.

Où tout ce discours va-t-il mener à une vérité d'expérience qui confirmera ce qu'on vient d'établir.

Qu'un Esprit pervers , mais disert & imposant par le ton , se trouve dans une Compagnie , ce sera un grand hazard s'il ne s'en rend pas le *Coriphée* . . Il en amène d'abord un ou deux à son

sentiment ; ces deux là lui en produisent quatre , & enfin insensiblement le voilà maître du tapis . . . Il coupe , il taille , il rogne ; chacun le regarde faire , & prend un tel plaisir à l'entendre , qu'on n'ose rousser . . . Il n'épargne ni le Public ni le Particulier , ni l'Eglise , ni l'Etat ; il réforme le Ministère , il fournit des expédients admirables , & pourtant bien simples . . . Il connoît les affaires à fond & mieux que le Conseil . . . Tout le monde est dupe de certaines apparences , dit-il. La-dessus baissant la voix & tournant les yeux avec un air de mystere , il fait à la compagnie des ouvertures qu'il se donneroit bien de garde , ajoute-t-il , de faire ailleurs . . .

Qui veut lire toutes les petites pieces fugitives sur ce qu'on appelle aujourd'hui les affaires ? Il en est toujours fourni comme un Colporteur.. Lisez entr'autres cette petite Epigramme de haut goût , que l'Epice assaisonne à un point que l'Auteur pourra bien en être remercié publiquement , s'il est découvert . . . Ce Personnage est comme le *Nomenclateur* d'office de la Cour & de la Ville. Il est au fait des Dignités , des Titres & des Emplois.. De quî parlez - vous ? De Dorimond & de Cephise ? Qui les connoît mieux que

G vj

moi ! s'écrie-t-il, en vous interrompant... Est ce là tout ce que vous en sçavez ? Eh de quel pays venez-vous ? Je vais vous apprendre, moi, ajoute-t-il, en riant & en fronçant malignement le sourcil, ce que vous ne sçavez ni vous, ni personne...

Là-dessus, il vous empoigne les malheureux, & comme il narre divinement, il achève par deux ou trois Anecdotes qu'il tient de bon lieu, & qu'il accompagne de deux ou trois observations de son cru, de confirmer les bruits qui courent sur le compte de Céphise & de Dorimond ; bruits qui ne leur faisoient pas d'honneur ; mais qui jusques-là n'étoient que des bruits... Notre homme fort glorieux après toutes ces belles expéditions, & ceux qu'il a divertis, s'il ne les a pas instruits, s'accordent à dire qu'il a bien le ton de la bonne compagnie !

Rapporter une médisance ou une calomnie qui étoit ignorée, & ne s'en pas croire moins de probité, parce qu'on n'en est pas l'Auteur, c'est se croire innocent d'un meurtre qu'on auroit pu empêcher.

On demande si on a fait plus de tort à un homme en lui volant son argent, qu'en lui ôtant sa réputation ? Ce Problème n'est pas difficile à résoudre ; mais



il faut observer que comme il y a des gens qui aiment mieux l'argent que leur réputation , ( *témoin ce Ladre dont parle Horace , qui se consoloit avec ses écus de toutes les malédictions dont le Peuple le chargeoit ;* ) de même aussi il y en a d'autres qui aiment mieux leur réputation que leur argent . . . Or , dans ce dernier cas il est aisé de décider , que si le Calomniateur est aussi punissable que le Larcon , le Médisant ne l'est guere moins que le Filou. Les Loix n'excusent pas même l'insulte par la vérité de l'injure. Rien n'est moins amusant qu'un homme qui ne veut ni entendre parler , ni parler lui-même de toutes les affaires qui ne le regardent pas ; c'est un Esprit bouché , & un homme de peu.

Il faut convenir , en effet , que la Médifance est l'ame des bonnes compagnies ;

Cette uniforme vérité ,  
Dont on nous vante l'excellence,  
Vaut-elle jamais cette variété ,  
Que jette en nos discours l'aimable médifance ?

Elle empêche la conversation de languir ; elle la relève quand elle tombe. A l'occasion de la mort subite d'un Grand , on parla d'abord l'autre jour dans une cer-

tainne compagnie composées d'hommes graves , de la fragilité des avantages de ce monde , de la brièveté de la vie & de la dernière Fin ; ces sujets , quoique très-importans , & les seuls même qui le soient , affligent ceux qui ont bonne envie de vivre long-temps , & leur jettent du morne dans l'ame . . . Aussi pendant que celui-ci ronfloit , l'autre commençoit à s'endormir ; celui là bailloit ; cet autre , les yeux à demi fermés , tambourinoit sur sa tabatiere , & cet autre en battant posément la mesure de son pied , estropioit entre ses dents un air du nouvel Opéra. Lorsque tout-à-coup quelqu'un s'est levé , & haussant la voix , a dit d'un ton de confiance , qu'il sçavoit tout le détail d'une certaine aventure qui a fait reconnoître pour Fripon , en un instant , un Personnage qui passoit pour honnête homme depuis quarante ans . . . A cette annonce il y avoit du plaisir à voir comment tout le monde sembla se réveiller en sur-saut ; les yeux s'ouvrirent , se ranimerent & étincelerent d'impatience ; il s'éleva dans l'Assemblée un murmure & comme une espece d'ouragan , auquel succéda bientôt un calme profond ; toutes les attentions se réunirent , & tous les regards s'étant dirigés

vers le même point , allèrent aboutir par une seule & même ligne sur l'extrémité de la langue du Médisant , & peut-être du Calomniateur ; car il est rare que celui qui débite une nouvelle qui touche à l'honneur de quelqu'un , n'y ajoute pas du sien. Rien n'est plus indigne que de faire , en titre d'office , l'anatomie de la réputation d'autrui.

Quelques Observateurs Politiques croient qu'un Souverain doit négliger la recherche de certains Ecrits hardis & indécents , que certains Versificateurs répandent dans le Public , parce , disent-ils , que c'est les rendre illustres que de les punir... Tel mauvais Rimeur dont on n'eût jamais parlé , s'il ne se fut exercé que sur des sujets permis , se fait tout d'un coup un nom fameux en écrivant contre le Gouvernement , & n'en devient que plus connu par une détention de quelques mois dans une Forteresse. Voilà ce que disent ces Observateurs Politiques ; & pour fortifier leur sentiment , ils apportent l'exemple de Tibere , de Caligula , de Néron , de Domitien & autres méchants Princes , qui ont souffert , disent-ils , assez patiemment que les Faiseurs d'Epigrammes & les diseurs de bons mots égayaient le Peuple à leurs

dépens. Tout cela est fort bien . . . Mais ils auroient dû mettre en apostille, que pour une injure qu'un Tibere, un Caligula, un Néron & un Domitien, n'ont peut-être dissimulée que parce qu'ils l'ont ignorée, ils ont commis une infinité d'autres actes de cruauté . . . *Commode* ordonna bien qu'on égorgeât tous les Spectateurs d'un Amphithéâtre qui n'étoient pas moins de soixante mille, parce qu'ils n'avoient pû s'empêcher de rire pendant qu'il combattoit dans le Cirque avec les Gladiateurs . . . Au surplus, ne seroit-il pas bien singulier qu'on voulût donner des Tyrans & des Monstres comme des modèles de clémence, pour cela seulement qu'ils auront négligé de faire attacher à un Gibet l'Auteur d'une Epigramme.

Ces Politiques cependant auront plus de raison, s'ils ne parlent que du Prince, parce qu'ils doivent établir, premièrement, qu'il est de sa dignité d'ignorer ces sortes d'offenses, & qu'il n'est pas à croire que quelqu'un de ceux qui l'approchent puisse être assez imprudent, pour lui communiquer la lecture d'une Satyre, dont il seroit l'objet . . .

Mais ils auront tort, s'ils établissent que le Magistrat, lorsqu'il en est infor-

mé , ce qui manque rarement , n'est pas tenu de faire punir les Auteurs de ces Ménippées . . . Tous les écrits de ce genre tendans à la diminution du respect des Sujets , sont des trompettes de sédition dans des temps de trouble . . . Le commencement de l'autre siècle , & la fin du précédent en fournissent des preuves que le Gouvernement ne doit pas oublier.

Dans le temps de la Ligue , les Ecrits faits contre le Roi , ouvroient le chemin à la fortune . . . Il y a des circonstances singulieres où on réussit par les mêmes voyes , qui font périr en d'autres.

Presque tous les Souverains de l'Europe payoient une contribution à l'Arretin dans le quinzieme siècle , comme ceux du douzieme en payoient au Vieux de la Montagne , pour n'être pas poignardés au milieu de leurs Gardes, par les assassins déterminés qu'il envoyoit dans toutes les Cours. Et on rapporte que les libéralités mêmes ne pouvoient imposer un silence exact à l'Arretin... Il voulut mettre sur le même pié les Princes d'Italie ; mais ceux-ci s'étant cotisés entr'eux , lui firent toucher , par des Correspondans , plusieurs volées de coups de bâton , avec

de bonnes assurances de le faire pendre à sa porte en cas de récidive. Cette monnoye qu'il ne trouva pas de bon aloy , fut cause qu'il aimait mieux accorder gratis aux Princes d'Italie , ce qu'il refusoit aux autres pour de beaux Ducats. Tant il est vrai qu'il n'est pas à beaucoup près si difficile qu'on croit de faire taire les Gens.

Tous faiseurs de Satyres ou de Libelles diffamatoires , assassinant directement les gens dans leur réputation , qui souvent leur est plus chère que la vie , doivent être punis comme ceux qui les assassinent dans leurs corps ; & quand il seroit aussi vrai qu'il est faux qu'aucun Roi juste ait jamais décerné la peine de mort contre de tels attentats , ce ne seroit rien moins qu'une bonne raison à alléguer contre le sage établissement de cette Loi.

On a toujours cité , & toujours mal-à-propos , quelques Epigrammes sanglantes de Catulle contre Jules-César , pour établir que les personnes constituées en dignité , ne doivent pas s'occuper de la punition de ces sortes d'attentats . . . . . Lorsque Catulle fit ces Epigrammes , César alloit à grands pas à la Souveraine Puissance , mais il n'y étoit pas encore parvenu. Il n'avoit garde , venant de par-

donner à tant de Militaires qui avoient porté les armes contre lui , de faire mourir un Poëte , homme de bonne Maison , pour une Epigramme , laquelle ne lui reprochoit que quelques vices qu'il ne défavouoit pas trop. Si Catulle lui eut reproché la tyrannie & la trahison contre sa Patrie , peut être ne lui auroit-il pas pardonné si aisément. Outre toutes ces considérations , César , de même que Pompée & tous les Généraux Romains , devoit être accoutumé à ces sortes de brocards ; puisqu'au milieu des triomphes , les Soldats avoient le privilège de mêler à leurs acclamations , certains petits Vaudevilles des plus piquans , qui ne passeroient pas aujourd'hui pour des plaisanteries , mais dont on ne faisoit que rire en ce temps-là. Les Grands Hommes méprisent souvent les mauvais discours par prudence & par générosité , quand leur Dignité n'est pas compromise ; comme les Hommes perdus , quelquefois ne les relevent pas par insensibilité.

César avoit coutume de dire *qu'ils parlent , mais qu'ils me laissent faire . . .* Et un fameux Ministre disoit , que nous devions laisser crier les Poules qui nous pondoient des œufs. Il récompensa magnifiquement certains vers très-piquans , que l'Abbé Quillet avoit insérés contre

lui dans *sa Callipédie*, à condition seulement qu'il les supprimerait dans les autres Editions. Tout le monde connoît ou du moins a entendu parler de ce Sonnet, où l'honneur de M. Colbert étoit cruellement attaqué, & que ce Grand Ministre ne laissa pas de mépriser, lorsqu'après avoir jetté les yeux dessus, il vit qu'il n'y avoit rien contre le Roi . . . Mais tous ces faits particuliers ne font pas règle, & n'imposent pas aux Hommes en place la nécessité d'avoir la même indulgence pour les mauvaises plaisanteries ; quoiqu'on dise que leur mépris dans ces occasions, est toujours plus beau que toutes les pièces qu'on peut faire contre eux ; il s'en faut de beaucoup qu'ils aient tous le même tour d'imagination.

Les Vaudevilles, les Chançons & les Satyres parmi le Peuple, ont cela d'utile, lorsqu'elles ne vont pas jusqu'à l'outrage en nommant les masques, que par le sel qu'elles répandent à pleines mains sur les ridicules, elles engagent les hommes à plus de ménagement envers cet honneur qui dépend de l'opinion ; leur charge n'est pas de donner, ni l'idée, ni l'amour de la vertu par rapport à elle-même, mais uniquement par rapport à la réputation.



Rousseau a dit :

Ce monde-ci , n'est qu'un œuvre comique ,  
Où chacun joue des Rôles différens ;  
Là sur la Scène , en habit dramatique ,  
Brillent Prélats , Ministres , Conquérans.  
Pour nous , vil Peuple , assis aux derniers rangs ,  
Troupe futile & des Grands rebutée  
Par nous d'en bas , la Piece est écoutée ...  
Mais nous payons , utiles Spectateurs ;  
Et quand la Farcie est mal représentée ;  
Pour notre argent , nous sifflons les Acteurs.

Si le Parterre n'avoit jamais applaudi  
à des fadaïses , & n'eût jamais sifflé de  
bonnes Pieces , cette Epigramme pourroit  
être fondée . . . Mais le contraire est attri-  
vé trop de fois.

C'est un étrange témoignage que celui  
d'un Poète ou d'un Chanfonnier , pour  
ou contre l'honneur d'une femme ! . . . .  
Livré aux transports de son imagination  
dérégulée , il peut tout aussi-bien étourdir  
le Public des aventures qu'il n'a jamais  
eues , que de le fatiguer du récit d'une  
passion qu'il n'a peut-être jamais sentie.  
Quelques Commentateurs ont débité que  
la fameuse Corinne d'Ovide , n'étoit au-  
tre que Julie , Fille d'Auguste ; il y en a  
même qui ont follement soupçonné que  
c'étoit Livie , femme du même Empe-

## 166 *Les Préjugés du Public*

reur. La Lesbie de Catulle que ce Poëte dépeint comme une Héroïne de Carrefour, étoit, selon d'autres, la fameuse *Clodia* de Race patricienne... N'est-il pas bien glorieux aux Femmes d'être aimées des Poëtes ou des Chanfonniers ? Quelquefois elles s'en trouvent bien, parce qu'ils leur donnent des vertus qu'elles n'ont pas ; mais gare la brouillerie ! ils ne sont que trop capables de leur ôter du moins sur le papier, les bonnes qualités qu'elles pourroient avoir.

La Reine Bérénice est assez fameuse dans l'Histoire par ses impudicités & ses incestes... Racine en a fait une Héroïne de Roman, & un modèle de générosité en amour... Didon étoit célèbre par sa chasteté ; Virgile en a fait un homme de très-médiocre vertu, & une Folle qui s'est tuée pour un homme qui ne l'aimoit pas... Fiez-vous aux éloges & aux Satyres.

Il semble que les règles de la Satyre imposent aux Poëtes la nécessité de changer les circonstances qui ne seroient pas assez plaisantes ; & d'en substituer de plus ridicules & de plus offensantes. Il étoit arrivé une assez légère contestation dans une Eglise au sujet d'un Lutrin, entre deux Ecclésiastiques, l'un & l'au-

tre d'un mérite distingué. Voyez comme cette aventure s'est amplifiée entre les mains du Poëte ! On apporta autrefois à Domitien un Esturgeon d'une grosseur si prodigieuse, qu'on fut embarrassé pour le faire cuire. Juvenal débite<sup>e</sup> que l'Empereur a convoqué le Sénat pour aller aux opinions . . . Il rapporte les différens avis qui furent ouverts sur un sujet aussi important, & d'une aventure peut être très-simple, il en fait une d'un ridicule achevé. Défions-nous en général d'un Ecrivain de Satyre, soit en prose, soit en vers, & n'apprécions pas là-dessus l'honneur des personnes ; car le plus souvent ce sont ses idées qu'il débite & non pas des réalités ; il représente les personnes, non pas comme elles sont, mais comme il veut qu'elles soient.

C'est inutilement qu'un Calomniateur ou un Médisant se retractant . . . Le Public les met dans le cas des Témoins, dont la rétractation ne vaut rien, ou perd de chose en Justice. Telle Femme deshonorée par de faux bruits ou de mauvais écrits, puiseroit de l'eau dans un Crible, comme cette vestale de l'Histoire Romaine faussement accusée ; ou comme cette autre Dame de la même Histoire, tireroit un vaisseau engravé, avec sa

ceinture , qu'on y soupçonneroit encore de la supercherie . . . Mais ce qu'on doit éviter avec un soin extrême , c'est de donner lieu , par une conduite peu mesurée , à la Calomnie ou à l'imputation vraisemblable.

Parler mal de quelqu'un , même à des amis , est toujours une mauvaise action ; mais en parler ainsi à des inconnus , c'est ajouter la médisance à la plus dangereuse de toutes les imprudences. Que cette indiscretion a souvent coûté cher à ces Médisans étourdis ! Les personnes à qui nous parlons s'intéressent quelquefois bien plus qu'on ne pense à la réputation de ceux dont nous parlons . . . Tel n'en dit que du mal , qui n'en eût dit que du bien s'il avoit mieux connu ceux devant qui il parloit.

Le mal qu'une Femme dit d'une autre Femme , doit être compté pour rien ; ou elle sera plus jeune , ou plus belle , ou plus spirituelle , ou plus riche. Le mal qu'un Homme publie d'une Femme ne doit pas être compté pour davantage . . . Presque toujours il en a été méprisé. C'est l'envie qui fait parler une Femme ; c'est la vengeance qui fait parler un Homme . . . L'envie qui ulcere les Femmes les unes contre les autres , est du même genre

genre que celle qui engendre des haines, des rivalités & des concurrences parmi les hommes , elle n'en diffère que par l'espece.

Rien n'est plus injuste que de reprocher à un homme devenu sage , ses dérèglemens passés . . . Il n'a pas toujours été si sage ! Voilà le correctif ordinaire de tous les éloges qu'on lui donne . . . . Mais les prétendus sages qui parlent ainsi, oseroient-ils se promettre qu'ils le seront toujours , & que s'ils cessent de l'être , ils auront le bonheur de le redevenir ; c'est un acte si héroïque pour un vicieux lorsqu'il devient sincèrement vertueux , qu'on doit en quelque maniere oublier qu'il ne l'a pas toujours été. Ce que nous disons ici des hommes peut s'appliquer également aux Femmes, Ce n'est pas faire un petit éloge de quelqu'un que de dire , qu'il s'est égaré dans le vice , mais qu'il n'y a pas fixé sa demeure.

Il y a des Ecrivains politiques qui prétendent que le bien de la Société & de l'Etat , demande qu'il y ait des Délateurs. Ce qui veut dire à la lettre , que le bien de la Société & celui de l'Etat sont fondés sur une grande misere ! . . Les Délateurs , dit-on , répandent une certaine crainte qui rend le vulgaire prudent , &

*Tome II.*

H

lui fait sentir la nécessité de prendre garde à ses discours & à ses actions. Ce sont des chiens qu'il faut laisser aboyer après tout le monde . . . Ils contribuent à la décence & à l'honneur sans en avoir eux-mêmes . . . Il faut convenir que voilà un affreux paradoxe ! Rien n'est plus contraire au bien de la Société que les Scélérats ; cependant les Scélérats sont nécessaires au bien de la Société . . . Si les Délateurs n'accusoient que les coupables, cela pourroit se concevoir, & l'utilité seroit manifeste ; mais dès-lors qu'on ne peut les supposer honnêtes gens, à quelles sortes de maux ne doit-on pas s'attendre ? Que risquent-ils, puisqu'on les met rarement vis-à-vis de ceux qu'ils accusent, & que leur déposition maudite fait plus d'effet, que tout ce qu'un homme de bien peut dire pour sa défense ? . . . Si cette maxime ne vient pas de Machiavel, elle en doit venir. Tibère, Caligula & Neron avec Domitien, avoient fait encore pis que cela : car ils avoient permis aux Serviteurs & aux Esclaves de se rendre Délateurs contre leurs Maîtres : de sorte que les hommes libres étoient les Esclaves de leurs Esclaves ! Réglement bien imaginé, & qui met dans tout son jour le sinistre carac-

tere des Tyrans ! Ecrafe Séjan, de ton  
venal ; foule sous tes pieds l'ennemi  
César , malheureux Citoyen ; mais fais  
en sorte que ton Esclave te voye , si tu ne  
veux pas qu'il te prenne à la gorge , &  
qu'il te traîne devant le Préteur ! Un Dé-  
lateur pourroit être souffert , si quand il  
accuse faux , on le condamnoit à la roue.

Les calomnies grossieres ne sont rien ,  
en comparaison de celles qui sont assai-  
sonnées de bons mots , & accompagnées  
de circonstances qui ne les rendent ridi-  
cules que pour les faire paroître plus  
croyables. Ce sont des traits qui percent  
& qui empoisonnent la blessure.

Presque tous les bons mots sont mau-  
vais par un côté : ceux qui le sont par  
plus d'un côté , ne sont pas des bons  
mots , mais des impertinences.

Un Auteur compare l'Esprit Causti-  
que & Médisant au Singe , qui ne se  
donne tant de mouvemens pour attraper  
le faite d'un arbre , qu'afin d'y montrer  
son derriere aux Spectateurs , & de les  
faire rire quand il y sera parvenu . . . De  
même l'Esprit Caustique & Médisant ne  
se donne la torture pour fabriquer un li-  
belle , ou assaisonner une calomnie , que  
pour faire une méchanceté qui puisse di-

H ij

## 171 *Les Préjugés du Public*

vertir ceux qui sont aussi méchans que lui.

Boursault dans une certaine Comédie, peint burlesquement un Bayard & un méchant Esprit.

C'est un Mâtin qui toujours mord ou ronge ;

Empêcher des Crapauds de crier , le pourrions-je !

Il y a tels de ces personnages à bons mots , qui en imposent même aux hommes de jugement qui se rencontreront avec eux ; ils en sont éblouis , étourdis ; ils se laissent entraîner au torrent , & applaudissent de bon cœur avec tout le monde . . . Mais lorsque de retour chez eux ils se rappellent ces faillies si heureuses ; ces choses qui , sans être vraies , leur ont paru du moins si bien trouvées ; ils reconnoissent avec étonnement qu'ils n'ont applaudi *qu'à des quolibets* . . Quelques-uns de ces *Impromptuaires* de profession semblent fasciner le jugement & les oreilles des personnes de bon sens qui les écoutent & les admirent . . . On diroit qu'ils posséderoient en quelque façon le secret de *Cornelius Agrippa* , ce fameux Prestigiateur Allemand , qui dans les Hôtelleries où il logeoit , payoit en une monnoye qui paroissoit fort bonne ; mais



qui se changeoit quelques jours après son départ en petits morceaux de bois, en rognures de cuir ou de corne, & telle autre mitraille. Il y a même des Auteurs fameux qui font passer cet enchantement jusque dans leurs écrits; & il faut quelquefois un nombre d'années assez considérable, pour désenforcler beaucoup de monde.

Il arrive tous les jours que des Esprits assez médiocres, viennent à bout, par des médisances assaisonnées, d'effacer des hommes qui valent beaucoup mieux qu'eux pour les talens, mais qui ont trop de probité pour les faire servir à la médisance... Ils ressemblent à ces femmes qui, à force de parures, de brillans, de vermillon & de hardiesse, effacent d'abord les beautés les plus naturelles; mais l'illusion n'est pas durable pour ceux qui ont la vûe bonne. Ils démêlent en peu de temps le faux bel Esprit, & le mal-honnête-homme.

Il y a des gens qui par état sont réputés ce qu'on appelle *mauvaise Compagnie*. Fussent-ils d'ailleurs pleins de probité, on ne peut les voir sans préjudice de la réputation... Aussi ne les voit-on point... Il y en a d'autres qui par état sont réputés *bonne Compagnie*. Quoi qu'ils n'ayent pas

la première teinture de probité , il y a de l'honneur à les voir ; aussi les voit-on , & les recherche-t-on avec empressement. Fait-on bien ? Ce n'est pas-là la question. Mais peut-on faire autrement , si on considère que dans le commerce de la vie , tout dépend *della opinione Regina del mundo* ?

Personne n'ignore que ceux qui sont connus pour de grands menteurs , sont sifflés lors même qu'ils disent vrai . . . . Mais il arrive tout le contraire à ceux qui passent pour fort ingénus ; on croit qu'ils disent vrai lors même qu'ils mentent . . . Ce sont les plus dangereux , quand ils s'éloignent de la justice. Leur médisance est mortelle & incurable . . . Voilà quelle est la force de la réputation . . . Il en est à peu près de même d'une femme qui a la réputation d'être libertine , on croira même le mal qu'elle ne fait pas . . . Pendant que celle qui est en réputation de vertu , passera pour faire le bien quoi qu'elle fasse le mal assez ouvertement.

Certains Esprits se plaisent à donner de la vogue à un oui-dire , & même à le fortifier par des écrits publics pour peu qu'il y aille de leur intérêt . . . On ne doit faire cet honneur à certains bruits qu'en deux cas . . . L'un lorsqu'ils sont au moins

très-vraisemblables , encore cela ne suffira-t-il pas à un Ecrivain d'une exacte probité . . . L'autre cas , c'est quand on en fait voir la fausseté ; rien n'étant plus propre à inspirer de la défiance contre les rapports de la Renommée , que de faire voir à une partie du Public , que l'autre se trompe. Quiconque assure une chose incertaine , passe du moins pour un Esprit léger , & c'est fort approcher du mensonge , que de dire la vérité par hazard.

Ce qui nous paroît actuellement vrai , peut nous paroître faux une autrefois , selon le branle des passions. Nous croyons aujourd'hui tout le mal qu'on nous dit d'un homme , parce que quelqu'un nous a mis dans l'Esprit qu'il en a dit de nous. Si nous venons à découvrir le contraire , nous croirons que tout le mal qu'on nous en a dit est faux. Nous ne mettons point de milieu entre le Rien & le Tout.

*On dit , on tient , on assure . . .* Voilà le style ordinaire ; c'est une espece d'en-can.

Parmi tant de maladies populaires , il n'y en a , ni de plus blâmables , ni de plus fécondes en mauvais effets , que la coutume de donner un libre essor aux soupçons ; c'est un chemin glissant & entouré de précipices . . . On est bientôt éloigné

H iv

du point dont on est parti , on passe facilement du premier soupçon au second ; on ne s'arrête guere même à la possibilité : on court vite à la probabilité , à la plus grande vraisemblance , & bientôt , ce qui ne passoit que pour apparent , est débité comme certain & incontestable ; & en très-peu de temps , cette prétendue certitude se répand dans tous les quartiers d'une grande Ville , & de-là dans les Provinces.

Médecin, ne parlez jamais qu'avec beaucoup de précaution , si vous voulez faire honneur à la Médecine. Ne promettez point trop , & jamais sans condition ! Ceci s'adresse à tout le monde , & principalement à ceux qu'on appelle *oiseaux de Compagnie* . . . Puisque , selon la vieille maxime , il est vraisemblable que plusieurs choses arriveront qui ne sont rien moins que vraisemblables ; il est donc de l'honneur & de la prudence de ne prononcer qu'avec lenteur , & de ne pas rendre tout d'un coup des Arrêts définitifs , sous prétexte qu'on a par devers soi les apparences les plus plausibles.

Certaine nouvelle, d'une impertinence achevée , se confirme quelquefois par l'événement. Tel Fou qui l'avoit débitée à tout hazard , & pour voir seulement si

elle prendroit , s'applaudit de sa sagacité , & en devient plus fou de moitié . . . Les gens sages sont honteux de la bizarrerie des événemens , ils en deviennent encore plus retenus , plus lents à croire , & plus tardifs à prononcer.

Que celui qui a le renom d'exceller dans les Compagnies , & qui s'en fait vanité s'impose un lourd fardeau ! S'il manque une fois à ce qu'on attend de lui , le voilà perdu. Un Poète a dit :

Si sur vos pas s'offre par malencontre ,  
 Quelque Bavard criant avec grand bruit ;  
 Prêt à prouver & le pour & le contre ,  
 Sçachant sur-tout beaucoup plus qu'il n'apprit ;  
 A ce portrair, ajoutez, s'il écrit ;  
 Très-aisément pourrez le reconnoître . . .  
 Dites , c'est-là sans faute un bel Esprit ,  
 Ou quelque Fat qui travaille pour l'être.

On est prévenu contre les Sçavans à cause du Préjugé où on est , qu'ils sont tous pleins d'orgueil . . . La science enfle quelquefois , même les Esprits les plus élevés & les plus solides , *quand ils n'y font pas attention* ; mais il y a un autre talent qui enfle encore plus que la science. Un homme qui brille dans les cercles par les belles façons , par sa manière de

H v

licate de narrer toutes les historiettes du jour, & d'en composer soi-même en cas de besoin, est cent fois plus fier de ce talent que le Philosophe le plus profond. Il voudroit du retour pour se troquer contre Descartes, Leibnitz ou Newton.

On a dit du siècle passé que la fureur du bel-Esprit, *espece de maladie contagieuse*, étoit universellement à la mode, qu'il régnoit dans les cercles une politesse guindée, un air faux, des sentimens romanesques, un assortiment d'expressions bizarres qui ne furent jamais faites pour aller ensemble ; à quoi on ajoute que les femmes, toujours idolâtres des modes impertinentes, avoient encore enchéri sur ce ridicule . . . Moliere fit sa *Comédie des Précieuses* pour corriger ce défaut. Il n'y a plus aujourd'hui de *Précieuses*, comme il y en avoit de son temps ; mais nous en avons d'une autre espece encore pire. *Les Précieuses de Moliere* n'étoient que sottes ; celles d'aujourd'hui sont sottes & méchantes ; nous en pouvons dire autant de nos Précieux.

Qu'est-ce que le ton de la belle Compagnie ? Ne seroit-ce pas à peu près ce qu'on appelle le ton des Ruelles ? Mais qu'est-ce que c'est que le ton des Ruelles ? Le connoit-on sans les avoir

fréquentées ? . . . . A tout hazard ; seroit-ce, par exemple , de n'ouvrir la bouche que pour dire de jolies choses à de jolies femmes ? Seroit - ce d'annoncer avec une afféterie mystérieuse à cette Epousée de trois jours , qu'elle est encore plus belle depuis son mariage ? A cette Veuve de trois semaines , qu'elle a repris son embonpoint ? Seroit-ce de complimenter cette Coquette sur sa coëffure qui est à ravir ; & cette Musicienne sur sa délicatesse à toucher le clavecin qui est divine ? Seroit-ce de ranimer le teint de cette jeune innocente, sortie du Couvent depuis vingt-quatre heures , en se récriant sur la douceur piquante de ses appas naissans , & en jurant qu'un morceau aussi exquis est fait pour les Dieux, dont elle est le chef-d'œuvre ; pendant que personne de la Compagnie n'ignore qu'elle va épouser un Bossu, âgé & valétudinaire ? Seroit-ce d'ouvrir un avis important sur une boucle de cheveux , sur la position avantageuse d'une aigrette , sur le tour gracieux d'une respectueuse ? Seroit-ce de raisonner à fond sur une Broderie , sur le Guilloché d'une Tabatiere ou d'une Montre ? Seroit-ce de prendre à tout moment le change dans la conversation, de ne pouvoir la soutenir qu'en y changeant sans cesse de sujets dif-

H vj

férens , ou en la surchargeant d'une infinité de choses disparates ; d'effleurer cent matieres sans en approfondir une ? Seroit-ce d'applaudir avec des transports extratiques au talent de la nouvelle Actrice , comme à la nouvelle Piece où elle a triomphé avec une gloire infinie ; & tout de suite en déclamer quelques Tirades prises de ces endroits touchans qui ont coûté tant de pleurs au Public ?

Seroit-ce enfin de chanter avec un Faufset tendre & gracieux ,

Tous ces Propos communs de Morale lubrique ,  
Que Lulli réchauffa des sons de sa Musique ?

Est-ce là ce talent si vanté , qui fait tant d'honneur à celui qui en est orné , & qui le rend si chet au beau Monde , qu'on ne le quitte jamais sans regret ? Il y a du plaisir à voir dans la Comédie des *Précieuses* comment deux femmes , après avoir fait l'accueil le plus froid à deux fort honnêtes hommes , reçoivent à bras ouverts & avec les démonstrations de la joie la plus vive ; deux Laquais travestis qui faisoient les galans & les beaux parleurs. Le ton & l'air précieux n'ont changé que pour la



forme , la substance en est toujours la même. Si c'est cela , Rousseau n'avoit pas tour-à-fait tort de dire :

Que Dieu merci , dans ce siècle falot ,  
Nul n'est par-tout si bien venu qu'un Sor . . .

Il y a des gens d'un bon jugement qui se donnent la torture pour tâcher de découvrir à propos de quoi certains mauvais sujets ; qui n'ont quelquefois ni esprit , ni science , ni bon sens , ni honneur , ni figure , sont néanmoins si - bien venus dans de fort honnêtes Compagnies . . . Il y a trop de choses à dire là-dessus ; & en les disant toutes , peut-être ne saisiroit-on pas encore le vrai , ou ne le voudroit-on pas dire.



## CHAPITRE XXV.

*De l'Usage & de la Mode.*

**O**N ne salue plus, on ne marche plus, on ne s'assied plus, on ne se couvre plus, on ne mange plus, on ne parle & on n'écrit plus, & enfin on ne s'habille plus, comme faisoient les autres hommes il n'y a pas encore un siècle... Tout est changé. Si ceux qui étoient les plus galans, les plus polis & les mieux manières du règne de Henri IV. revenoient aujourd'hui, qu'ils paroîtroient mal-adroits ! A peine les croiroit-on faits pour frayer avec d'honnêtes gens ! Sommes-nous mieux qu'eux ? non. Nous sommes autrement & cela nous paroît mieux. Ceux qui viendront dans cinquante ans, seront autrement que nous, & ils se trouveront aussi mieux que nous. Auront-ils plus de raison ? non. Mais ils n'auront pas plus de tort. Seroient-ils sages de se moquer de nous ? pas plus que nous ne le ferions de nous moquer de ceux qui nous ont précédé. Nous nous en moquons pour-

tant tous les jours ! aussi est-ce le comble de la folie . . .

Un vieux Seigneur, ci-devant la meilleure tête de toute une Nation , & encore plein de bon sens quoiqu'âgé de plus d'un siècle , après avoir rendu les plus grands services à son maître , s'étoit retiré de la Cour à sa mort afin de vivre un peu pour lui-même. Il est mandé par le nouveau Prince , qui dans les commencemens de son regne veut le consulter ( *ce qui n'étoit pas penser en enfant* ) ; & il en est reçu avec une sorte de vénération . . . De jeunes Courtisans lui rient au nez parce qu'il n'est pas habillé comme eux , parce qu'il ignore le nouveau cérémonial , parce qu'il n'a ni leur maintien , ni leur démarche , ni leur air évaporé . . . N'avoient-ils pas bien raison ? Et le Prince n'avoit-il pas grand tort étant aussi jeune qu'eux , de ne pas être aussi fou ?

Si nous croyons pouvoir rire des Etrangers parce qu'ils ne sont pas comme nous ; pourquoi ne pourront-ils pas rire de nous parce que nous ne sommes pas comme eux ! Si nous le faisons , & qu'ils ne le fassent pas ; il n'y a rien autre chose à conclure de là , sinon que nous avons plus de fatuité qu'eux.

On ne passera point au plus honnête

homme ces Usages de tous les temps & de tous les pays , uniquement fondés sur la justice , sur l'humanité & le bon sens , s'il n'a pas ce qu'on appelle l'*Usage du monde* , c'est-à-dire celui de la Nation qui ne varie pas moins que les Saisons . . . Un Etranger fameux , aussi grand homme que grand Monarque , arrive chez une Nation spirituelle & polie . . . Les esprits frivoles qui font le gros de cette Nation , s'amuseut à le critiquer sur ses manieres , sur son maintien , sur sa figure & sur son habillement . . . Ils ne voyent en lui rien de plus qu'un Prince étranger & à demi barbare , parce qu'il ignore leurs Coutumes & leurs Usages , & qu'il n'a pas leur maniere de se mettre ! . . . Seroit-ce là une bonne preuve de la politesse & du jugement de cette Nation ? . . .

La renommée d'Agésilas l'avoit précédé en Egypte. Dès qu'on sçut son débarquement , tout le monde courut en foule pour le voir. Le Roi lui-même y alla avec toute sa Cour. On ne sçauroit trop dire quelle idée les Egyptiens s'étoient formée de ce Prince étranger sur le bruit de ses exploits : mais s'ils furent extrêmement étonnés de ne trouver que le quart d'un homme , couché sur l'herbe , n'ayant pour tapis qu'une peau d'ours ; ils le furent en-

être bien davantage , quand il leur fit connoître , quoique mal-vêtu & mal-peigné , qu'il les dédaignoit & les méprisoit malgré toute leur magnificence , à cause de leur impertinente maniere de juger des grands Hommes . . . Leur surprise augmenta encore quand ils virent qu'il abandonna aux Esclaves de sa suite les confitures , les eaux de senteur & les parfums qu'ils lui avoient apportés , & qu'il ne prit pour lui que quelques piéces de bœuf . . . Notre Charles XII. Roi de Suede , n'eût pas manqué d'en faire autant . . . La gloire d'Agésilas ne s'étoit-elle pas assez répandue parmi les Egyptiens & par toute l'Asie ; falloit-il que sa taille , son habillement & la magnificence de son cortége mît le sceau à toutes les grandes choses qu'ils en avoient entendu dire ?

Cette façon de juger des grands Hommes par l'extérieur , n'est pourtant pas nouvelle ni particulière à une Nation ; mais elle n'en est pas plus raisonnable. Thalestris , Reine des Amazones , avoit peine à croire quand elle vit Alexandre que ce fût là ce Héros dont on lui avoit raconté tant de prodiges ; elle comptoit trouver au moins un Hercule ; elle ne changea pourtant rien au motif qui l'avoit

amenée; elle voulut achever de se convaincre qu'il ne faut pas toujours juger des hommes sur la mine . . . Les Ambassadeurs des Scythes ne furent pas moins étonnés quand ils virent ce même Prince ; ils ne pouvoient comprendre qu'un aussi petit corps pût faire tant de ravage dans le monde. Mais ils furent bien plus étonnés quand après avoir mis leur armée en déroute , il les força de se sauver dans les endroits les plus reculés de leurs Forêts , eux qui jusqu'alors s'étoient crus invincibles.

Platôn & Aristote pensent qu'il vaut mieux être petit que grand ; parce , disent-ils , que les gros os & la chair nuisent grandement à l'esprit. Cela n'est pas toujours vrai , sur cet article du moins , parce qu'il y a bien autant de petits fots que de grands fots.

Que les Hommes les plus séparés par les temps & par les lieux se ressemblent bien ! La vanité, la mauvaise façon de penser & d'agir demeurent toujours les mêmes substantiellement ; elles ne diffèrent ou d'un âge ou d'un pays à un autre que par les modifications & les degrés. Tous les Hommes sont vains ; mais les uns plus , les autres moins : ceux-ci pour une chose , ceux-là pour une autre.

Les Historiens Grecs ont-ils voulu faire l'éloge d'Alcibiade quand ils ont écrit, qu'il prenoit naturellement les mœurs des différens peuples chez lesquels il se trouvoit ? Cela ne veut-il pas dire qu'il réunissoit en sa personne toutes les dispositions aux vices, que la Nature a données séparément & par mesure aux différentes Nations ? d'autant plus qu'ils ont eu soin de faire remarquer qu'il étoit yvrogne dans un pays ; & dans un autre, adonné à la luxure, à la fainéantise & au jeu.

Le François semble fait pour contrôler les Usages des Etrangers jusques chez eux ; & il semble que les Etrangers affectent d'entretenir la vanité du François, en venant étudier les belles manieres chez lui. L'Etranger, à ce qu'il dit, ne vient en France qu'à dessein de s'y polir ; le François ne va chez l'Etranger qu'à dessein d'y briller, de contrôler & d'y donner le ton . . . Que de simplicité d'une part ! que de vanité de l'autre ! . . . Cette vanité est ancienne & est apparemment un attribut de la Nation . . . Suger, dans la vie de Louis VI, parlant d'un Prélat étranger qu'il eut occasion de voir à un Concile, dit qu'il étoit si gracieux, si spirituel & si poli qu'on l'auroit pris pour un François . . . Jugez par celles d'aujourd'hui,

quelles belles manieres on pouvoit avoir il y a environ cinq cens ans !

Cette brillante réputation d'élégance , de politesse , de galanterie & de goût , a pourtant eu ses éclipses . . . Qui pourroit s'imaginer , si un de nos Historiens ne le rapportoit , que la négligence dans la façon de se mettre , & le défaut de magnificence & de pompe dans le cortége ayent pu former une haine irréconciliable entre les deux plus puissantes Nations de l'Europe ! Une Entrevûe d'un Roi de France & d'un Roi d'Espagne donna lieu à cette antipathie . . . “ Après que la Cour du Roi  
 » d'Espagne , dit l'Historien , qui s'étoit  
 » mise dans un équipage si magnifique  
 » qu'il ne s'en étoit point vû de semblable ni d'approchant depuis un grand  
 » nombre de siècles , eût apperçu Louis  
 » XI , habillé d'un gros drap de Berry  
 » qui n'étoit pas neuf , & la tête couverte  
 » d'un vieux chapeau qui n'étoit remarquable que par une petite Notre-Dame de plomb qui y étoit cousue , avec  
 » toute sa Cour équipée dans le même  
 » goût , & si mal , que les François dans  
 » cette entrevûe ne parurent que comme  
 » des valets ; en sorte que quelques Seigneurs Castillans proposerent à certains  
 » Seigneurs François des plus mal-vêtus ,



» de mener leurs chevaux à l'abreuvoir ;  
 » ce qui manqua d'occasionner une tue-  
 » rie : les Espagnols concurent tant de  
 » mépris pour les François , qu'ils réso-  
 » lurent de rompre & de leur faire la  
 » guerre la plus rude à la premiere occa-  
 » sion qui s'en offriroit . . . & l'antipa-  
 » thie entre les deux Nations commença  
 » dès-lors pour devenir ensuite comme  
 » immortelle » . . . N'étoit-ce pas là un  
 beau sujet pour rompre la Paix & man-  
 quer à la Justice ? . • Comparez cette En-  
 trevue de Louis XI , avec celle de Louis  
 XIV & de Philippe IV , Roi d'Espagne ,  
 où les François eurent bien leur reven-  
 che , & sur laquelle on a fait cette ins-  
 cription si noble,

*Indocilis quondam potiori cedere Gallo ,  
 Ponit Iber tumidos fastus , & cedere discit,*

Il y a des circonstances où un nom ridi-  
 cule & désagréable produit le même effet  
 qu'un habit mesquin. Les Ambassadeurs  
 de France refuserent pour leur maître la  
 plus belle des deux filles d'Alphonse IX ,  
 Roi d'Espagne , parce qu'elle s'appelloit  
*Urraque* ; & choisirent celle qui se nom-  
 moit *Blanche* quoique laide , disant que  
 ce nom seroit mieux reçu en France que

l'autre. Les deux Précieuses de Moliere disoient que les noms de *Cataut* ou de *Madelon* étoient capables de gâter le plus beau Roman. Et Boileau est un peu de leur avis dans son Art Poétique , où il se moque d'un certain Rimeur qui avoit choisi Childebrand pour le Héros de son Poëme.

Les plus petits Particuliers parmi le Peuple , ont , sur le même article , la même façon de penser à l'égard les uns des autres . . . Ils croient rarement de l'honneur à un homme mal-vêtu , comme les Femmes lui croient difficilement du mérite & de l'esprit. Juvenal se divertit beaucoup à représenter comment des Gens de fortune & de la lie du Peuple , seulement parce qu'ils étoient riches & richement couverts , débusquoient les Chevaliers Romains des meilleures places aux Amphithéâtres . . . Mais que diroit-il aujourd'hui s'il voyoit cette même espece figurer sur nos Théâtres & dans les coulisses avec les Seigneurs , qui devroient , ou ne plus aller là , ou empêcher que ceux-ci n'y aillent . . . C'est encore là une de ces patiences bizarres du Parterre qui crie souvent pour bien moins ! . .

Parce qu'un certain Peuple au jugement de tous les autres , si on veut , aura une certaine grace dans son maintien , dans

sa démarche , dans la façon de se mettre , dans son entretien , dans son Commerce , & enfin , si on le veut encore , dans toute la personne ; est-ce une raison qui doive engager les autres Peuples à venir chez lui pour prendre des façons qui ne sont pas bien essentielles , au risque de s'en retourner deux fois plus vicieux qu'ils ne sont venus ? C'est précisément comme ceux qui vont étudier la plus fine politique dans les pays où elle régne , & qui en reviennent fourbes . . . L'Etranger francisé , à ce qu'on dit , recule bien plus loin que le François les bornes du libertinage & de la débauche ; si tant est qu'on puisse appeler bornes ce qui n'est souvent qu'une nécessité imposée par le défaut d'argent ou de crédit. On assure que l'Etranger petit-maître est encore plus libertin que celui qui est né & a été élevé au milieu de Paris . . . Certaines gens représentent que l'Etranger fait un grand bien au Commerce par ses folles dépenses . . . En ce cas , laissons fouiller le Pourceau , puisqu'il fume la terre.

Le même Juvenal après avoir dit que les jeunes Seigneurs des Cours Etrangères & Tributaires de Rome se rendoient dans cette grande Ville , pour y apprendre les beaux Usages & y étudier les belles

manieres , ajoute que souvent ils s'en retournoient chez eux très - Romains ; & dans le sens qu'il le donne à entendre , il ne fait l'éloge ni des Romains ni des Etrangers. Les jeunes Seigneurs Romains avoient tenu la même conduite auparavant , en allant étudier chez les Grecs la politesse & l'éloquence. Ils n'y ont pas gagné beaucoup , puisque les moindres vices qu'ils en ayent rapportés sont la fainéantise & la mauvaise foi . . . La conquête de la Grece a été la ruine de toutes les vertus Romaines ; c'est de - là qu'on peut dater le luxe , la mollesse , & la corruption de cette République.

Sur quoi étoit fondé ce préjugé des Romains & des Grecs , qui leur faisoit regarder tous les autres Peuples comme barbares , c'est-à-dire à-peu-près comme des Sauvages ? Les Assyriens , les Medes & les Perses n'étoient-ils pas parvenus à la Monarchie universelle avant eux ? Les Romains avoient-ils quelque chose qu'ils ne tinssent des Grecs , & ceux-ci qu'ils ne tinssent des Egyptiens ? Pourquoi donc les méprisoient-ils ? Etoit-ce parce qu'ils ne parloient point leur Langue , qu'ils ne suivoient point leurs Usages , & qu'ils ne s'habilloient point comme eux ? En ce cas-là il y a peu de Nations qui ne soient  
barbares

barbares à l'égard les uns des autres. Les Perses ou les Gaulois étoient tout aussi-bien fondés à traiter les Romains & les Grecs de Barbares. Le François est un peu entiché de ce vice , & c'est ce qui a fait augurer à quelques Auteurs qu'il étoit destiné à la Monarchie universelle . . . Il trouve que tout le monde a l'air étranger à Copenhague , & que les Turcs sont ridiculement habillés à Constantinople. Ils n'ont ni Opéra , ni Comédie , ni même de Concert spirituel ! . . On ne voit que des hommes dans leurs promenades , & les cercles qui font tout l'agrément de Paris y sont totalement inconnus ! Quelle plus grande preuve d'ignorance & de stupidité que de n'avoir pas changé de Modes depuis tant de siècles ! Un Tailleur qui dans ce pays-là sçait une fois son métier , qui n'est pas bien subtil , en a pour sa vie ; au lieu que chez nous ( ce qui marque la fécondité inventive du génie de la Nation ) il faut qu'un Tailleur , un Perruquier , un Cordonnier , rapprennent leurs métiers tous les semestres , sans jamais pouvoir parvenir à attraper un point fixe.

Tout ce qui est opposé à la Raison ou qui s'en écarte par quelques vices , n'appartient point à l'Humanité ; & c'est en

*Tome II,* I

ce sens qu'on trouveroit peut-être autant de Sauvages & de Barbares en Europe qu'en Amérique. La plupart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la Raison par leur mollesse, leur luxe, leur ambition & leur avarice. Celles de l'Amérique par leur grossièreté, leur ignorance & leur abrutissement . . . Dans les unes & dans les autres on ne reconnoît point des hommes . . . Les Européens sont au-delà de leur condition ; les Américains sont au-dessous ; ainsi les Européens & les Américains sont de vrais Barbares par rapport au point dans lequel ils devroient se ressembler pour être véritablement des hommes.

Qu'est-ce que la Mode & qui peut la définir ? Voyez-vous comment ce nuage, depuis un moment que vous le considérez, a déjà changé cinq ou six fois de figure ? c'étoit un arbre ! à présent c'est un cheval ; c'est un Aigle ; c'est un moulin à vent ; c'est un vaisseau avec tous ses agrès ; c'est une Baleine . . . Ce n'est plus rien ! voilà à-peu-près ce que c'est que la Mode.

On dit que les Favoris & les Grands peuvent créer des Goûts, des Usages & des Modes ; & cela ne sera pas difficile à croire pour ceux qui n'ignorent pas qu'autrefois Mécène, Favori d'Auguste,

& , dans ces derniers temps , le puissant Chancelier du Prat , mirent la longe d'Asne au rang des morceaux exquis . . . La Flaterie fait d'abord renoncer à la disposition naturelle de leurs palais ceux qui approchent les Princes ou les Favoris ; & comme les Courtisans ont aussi des Flatteurs , & ceux-ci pareillement ; un mauvais goût en fort peu de temps se répand comme une contagion ; de sorte qu'un Grand , un Favori , ou un Homme en place , sont extrêmement propres à mettre à la Mode , non-seulement les habillemens qui leur plaisent , mais encore les ragoûts les plus détestables . . . Et ce qu'il faut bien observer , c'est qu'ils sont tout aussi flattés de voir donner leurs noms à une Mode , à un Salmis , à une Remoulade , ou à un Ramequin ; qu'ils le sont quelquefois de les voir donner par des Astronomes & des Navigateurs , à des Etoiles ou à des Terres nouvellement découvertes . . . C'est ainsi que l'Empereur Adrien , quoiqu'il ait fait de belles & grandes choses , n'a pas laissé de mettre toute sa Cour dans le goût de peindre des Citrouilles , parce qu'il prenoit lui-même un plaisir fort délicat à bien rendre cette merveille de la Nature . . . La Fontaine parle des jeux de Prince ; mais il

auroit dû parler aussi des goûts de Princes ; car ils en ont quelquefois d'assez originaux.

La Nation Française est , dit-on , la première du monde pour les Modes . . . Voilà ce qu'on entend tous les jours . . . Mais prétend-t-on par-là faire l'éloge de sa gravité & de la solidité de son esprit ? Dans la Comédie du Bourgeois Gentilhomme , Moliere fait dire à un maître Tailleur que parmi ses Garçons il en a un entr'autres qui est le Héros du siècle pour assembler un pourpoint . . . C'est un éloge à-peu-près dans le même goût.

Nos Peres étoient-les mêmes chez eux qu'en public . . . Aujourd'hui tel homme qui en public a l'air Européen , a chez lui l'air d'un Mandarin, d'un Marabou, d'un Chiaou . . . Plus il sera mis ridiculement , plus il ressemblera à une Pagode , & plus on le trouvera de bon goût . . .

Nos Peres portoient peut-être ( car cela n'est pas bien sûr ) des Etoffes plus légères l'Été que l'Hiver , mais d'une couleur décidée. Ce n'est plus cela aujourd'hui. Les habits semblent des Centons composés d'une infinité de morceaux de différentes couleurs , & de toutes les nuances qui se voyent dans le Clavecin d'optique. Ce privilège sembloit être acquis aux



femmes exclusivement ; les hommes empiètent tous les jours sur leurs droits . . . Dans un certain éloignement on ne distingue les hommes d'avec les femmes que par les jambes. La plupart des têtes sont précisément les mêmes, de près comme de loin.

Mais pourquoi , répondra quelqu'un , le François n'aura-t-il pas la liberté , sans se rendre ridicule , de rechercher sa commodité dans la façon de s'habiller ? Cette commodité , peut-on répondre , est apparemment aussi difficile à trouver que la quadrature du cercle , puisque depuis la fondation de la Monarchie , on cherche cette importante commodité , sans avoir pu encore la trouver. Oseroit-on se vanter de l'avoir enfin rencontrée aujourd'hui ? La douce commodité que d'être sanglé & garoté en vingt endroits comme une marchandise d'emballage ! La tête avoit été exempte de cette contrainte parmi les hommes , depuis la création ; son tour est venu , & tellement que ce sera un grand bonheur si ce retrécissement de crâne ne contribue pas à nous rendre encore moins sensés . . . Quelle commodité pour les filles , que d'être enfermées dans une caisse qui n'est jamais mieux proportionnée qu'autant qu'elle les estropie , qu'elle leur laisse à peine la faculté de respirer , & un

espace suffisant pour mettre dans leur estomac oppressé, une petite partie de la nourriture qui leur est nécessaire ! Que les hommes se gênent pour se donner ce qu'ils appellent *un air honnête*, qui souvent n'est que celui d'un efféminé ou d'un esprit peu sage ! . . . Mais sur-tout qu'il en coûte aux femmes pour ne pas paroître ce qu'elles devroient être ! décentes & modestes.

L'Espagnol Ant. Perez dit, qu'il en est des Dames à leur toilette avec leurs pommades, leurs huiles & leurs pâtes, comme des Cuisiniers parmi les viandes qu'ils apprêtent. Les uns & les autres font mal au cœur.

La Bruyere reproche aux femmes de faire un métier de leurs corps. Et les hommes effectivement entrent assez dans leurs vûes. Entendez un Luxurieux discourir des attraits de sa Maîtresse ; on diroit qu'il est question d'une poularde ou d'un quartier de veau de riviere. Eloge bien délicat & bien flatteur pour une femme ! Il y en a peu cependant qui ne le préférassent à un panégyrique où on n'exalteroit que leur modestie. C'est ce dont aucune ne conviendra.

Est-ce un sacrifice dans le goût de ceux du Paganisme ? Est-ce une évocation ma-

gique qui se prépare dans le cabinet d'*Araminthe* ? Que de boîtes ! que de cérats ! que d'onguens ! on diroit une Pharmacie ! Que d'ustensiles ! que de vases différens ! on diroit un Laboratoire de Chymiste ! Débouchez tous ces flacons ; vous croirez être dans la boutique d'un Parfumeur ! Entrez dans la Garde-robe ; c'est le magasin d'un Fripiér. Revenez à la personne ratatinée dans sa taille chinoise ; considérez attentivement toutes les grimaces qu'elle fait , rapidement succéder les unes aux autres , pendant qu'avec les doigts ou avec le fer chaud , une espece de Questionnaire donne la torture à ce qui lui reste de cheveux depuis sa dernière maladie . . . Tantôt elle crie qu'on lui arrache la peau ; tantôt qu'on la brûle jusqu'au vif , & tantôt qu'on lui rompt le cou . . . Elle grince les dents ; elle frappe du pied ; elle roule les yeux , elle se les renverse , elle les ouvre , elle les ferme successivement & vingt fois en une minute , d'une maniere aussi hideuse qu'un Énergumene ou un Epileptique ! Vous croiriez être du moins dans la Chambre Criminelle du Châtelet , où par la violence d'une question douloureuse , on veut forcer un accusé de prononcer lui-même sa Sentence. A cette différence

près , que celui-ci est bourrelé contre son gré ; celle-là volontairement ; celui-ci pour sauver sa vie ou son honneur ; & celle-là pour ne retirer le plus souvent de ce long & pénible supplice , que le chagrin mortel de déplaire dans toutes les maisons où elle ira , pour ne revenir chez elle qu'avec le dépit & la rage dans le cœur.

Juvenal nous fait une peinture assez semblable d'une Dame Romaine , qui faisoit supplicier sa femme de chambre qui la coëffoit ( car il n'y avoit pas encore de Coëffeurs ) parce qu'une boucle étoit mal tournée , ou plutôt parce qu'un Nez excédent qui s'allongeoit du milieu de sa face , la choquoit & la mettoit en fureur. Est-ce la faute de cette pauvre fille , si votre nez vous déplaît ? Voilà l'amusement journalier des plus honnêtes femmes , comme de celles qui ne le font pas. Voilà l'exercice auquel on accoutume de fort bonne-heure les jeunes personnes.

Cela se conçoit néanmoins dans les femmes : la nature semble ne les avoir produites que pour le frivole. Mais dans les hommes , pour le croire il faut le voir. Quelques-uns ont leur Toilette avec le même attirail ; un grand miroir devant eux ;

un plus petit dans une main, & un masque de l'autre ; un peignoir sur les épaules, & qui leur couvre le corps d'une manière à les faire prendre pour des femmes, s'ils ne juroient pas énergiquement, lorsqu'après avoir subi les mêmes tortures que les femmes, ils ont la douleur de voir un toupet mal relevé ou une boucle qui rentre mal, & qui dément toute l'économie. Quelques-uns poussent l'abus jusqu'à la céruse & au vermillon ; mais nous ne les distinguons pas des femmes.

Les femmes & les hommes qui leur ressemblent, c'est-à-dire, la plupart de ceux d'aujourd'hui, doivent être mis au rang de ces Choses dont Plaute a dit : qu'après les avoir ornées avec toute l'attention imaginable, on trouve toujours qu'il leur en manque une.

A propos de Fard, un Auteur donne ce conseil aux femmes, jeunes ou vieilles. . Ne vous fardez pas, *Clarice* ! Vous êtes trop jeune, & cela vous donneroit un air de service qui ne tourneroit pas à votre gloire. Fardez-vous si vous voulez, *Faustine* ! Vous êtes vieille, & il faut autant que vous pourrez biffer vos certificats de service . . . Mais qu'y gagnerez-vous ? Personne n'est dupe d'une peinture.

I v



re ; on sçait bien qu'il n'y a dessous que du canevas ou du bois !

Une femme se désespéreroit : ( & elle auroit raison , ) si elle fut venue au monde avec un visage raucoué & historié tel qu'elle se le donne à la toilette. Elle cherche pourtant , dit-on , à imiter la belle nature ; mais dans quel pays la belle nature produisit-elle jamais des visages aussi terriblement beaux ?

Que l'Espèce humaine est bien née pour le travail , puisque le plus souvent elle ne peut même faire une sottise sans des peines infinies !

Si c'étoit un devoir de Religion ou d'honneur , que de se faire percer les oreilles , & qu'il n'y eût d'autre agrément à en retirer , que de s'être acquitté d'une obligation essentielle ; qu'il faudroit prendre de détours pour résoudre une jeune personne à souffrir cette opération douloureuse dans un sexe naturellement si délicat ! Mais la fureur de plaire dont ce sexe est tyrannisé avant même qu'il sçache ce que c'est , exempte de cette peine . . . Une jeune fille encore enfant , se présente avec la plus vive impatience . . . Elle souffre l'opération avec une constance qui seroit admirable ,

son objet étoit plus nécessaire . . . Quelle va se croire belle quand elle aura aux oreilles des boucles de mille écus ou de douze francs ! car voilà toute la différence qui se trouve dans cette circonstance entre les filles de bonne maison , & celles du Peuple ; la vanité est exactement là même. Que les Historiens viennent présentement nous vanter le courage des enfans de Sparte ou de Lacédémone , qui se laissoient déchirer à coups de fouet , sans jeter un soupir , pour faire montre de leur constance !

Que la mollesse ou l'afféterie des femmes, en général, est ancienne ! Moïse parle de quelques femmes Israélites , si délicates qu'elles pouvoient à peine se soutenir sur leurs pieds.

Les hommes , c'est-à-dire , quelques-uns , ne sont pas exempts de cette vanité qui n'est encore tout au plus excusable que dans les femmes. Depuis que *Lycormas* porte des anneaux à ses oreilles , comme les Esclaves en porroient autrefois par un privilège exclusif , il s'en croit beaucoup plus de mérite. Voilà ce qu'il a gagné . . . Avec ses larges épaules & sa taille renforcée , avec son visage bazané , rustre & grossier ; qu'il se mette en sur-tout gris , & tout le monde le prendra

pour un Maréchal ou un Taillandier . .

Colliers , Carcans , Brasselets ; Boucles d'oreilles , Bagues ; symboles d'un Esclavage un peu annobli. Les Femmes sont comme certains Rois capris qui avoient encore la vanité de demander des chaînes & des entraves d'or enrichies de diamans , & qui pour cela s'en croyoient moins Esclaves.

On dit que nous avons porté les Arts beaucoup plus loin que ne l'auroient cru ceux qui nous ont précédés ; c'est encore une fois ce que nous ne déciderons pas , à moins que ce ne soit en fait de bagatelles ; car ce qu'il y a de bien certain , c'est que nos Peres ne se feroient jamais imaginé que le fer dût un jour remplacer les cheveux , & servir d'ornement à la tête ! Et nous-même l'aurions-nous crû il n'y a pas encore bien long-temps ?

Un Marchand , sans blâser ni son honneur , ni sa conscience , vend aujourd'hui cette étoffe , rebut de sa boutique depuis dix ans , deux fois plus qu'il ne l'auroit vendue il y a seulement deux jours , parce que depuis vingt-quatre heures elle est devenue à la mode . . . Les hommes ne sont-ils pas assez à plaindre d'être foux ! Faut-il encore qu'ils payent si chèrement leurs folies !



Je vois ce qui vous embarrasse ! Ne croyez-vous pas avoir vû cette jeune Dame quelque part , & même depuis peu ? Vous ne vous trompez pas ! C'est *Lucile* que vous avez vûe hier , & ici même , avec une Mante qui lui descendoit jusqu'aux genoux , qui lui cachoit toute la taille , & qui lui enveloppant la tête d'un espee de capuchon , lui donnoit l'air de ces femmes qui pratiquent l'Art secret , avec une vingtaine d'années de plus. Vous voyez aujourd'hui toute la délicatesse de sa taille , toute la dignité de son maintien , toute l'élégance de ses cheveux si adroitement économisés , toute la blancheur de l'albâtre de ses bras , & de ce cou qu'elle porte avec noblesse sur deux épaules bien effacées ; toutes les graces de son visage , & toute la fleur de la jeunesse se découvrent aujourd'hui , & semblent briller d'un nouvel éclat , comme l'Etoile qui sort du Nuage . . . Hier vous l'avez vûe comme une *Crysalide* sans figure & sans mouvement ; aujourd'hui c'est un *Papillon* vif & semillant , qui court , qui va , qui vient , qui tourne de tous côtés , & fait mille évolutions différentes , en battant des aîles. C'est là cette métamorphose qui vous étonne , & qui met en défaut votre mémoire & vos

yeux . . . Vous ne gagnez pourtant rien , ou peu de chose à ce changement ! Car ce qui étoit caché hier , & qui flate si fort les yeux des sensuels , est encore plus qu'à demi caché aujourd'hui par un nouvel ornement , qui portoit il n'y a pas deux jours le nom mesquin *de mouchoir* , qui en a exactement la forme , & qui n'en diffère que parce qu'il s'appelle *une Respectueuse* , ou *une Scrupuleuse* ; terme nouveau qu'il ne faut pas plus prendre à la rigueur qu'une infinité d'autres qui ne tiennent pas la moitié de ce qu'ils promettent.

L'ostentation la plus fine & la plus efficace , n'est pas d'étaler grossièrement toutes ses richesses. Il y en a une qui consiste à ne pas étaler ou à ne laisser qu'entrevoir une partie de son opulence , pour faire croire que ce que l'on ne montre pas est d'une toute autre importance.

C'est un secret de l'Art parmi les femmes que d'affecter quelquefois de paroître en désordre , & dans un négligé assez indécent , pour frapper ensuite de plus grands coups , quand on les verra sortir ajustées & brillantes de leurs Toilettes. Elles jugent du goût des hommes par leur vanité ; mais sur ces articles elles se mécomptent assez souvent ; les hommes

n'aiment pas tant les parures qu'elles se l'imaginent communément.

Si un homme dans un cercle d'honnêtes femmes, au moins par état, s'avisait de montrer à nud, sa poitrine & ses bras, cela passeroit l'impertinence; & cependant au fond, il n'y auroit pas grand risque. Les Femmes du meilleur ton sont pourtant assez tranquillement cette montre dans une compagnie d'hommes très-corrompus pour la plupart, & elles n'y trouvent point d'indécence. Voilà encore un de ces prodiges de l'Usage ou de la Mode qui va jusqu'à changer l'essence des actions!

Il en est de même de certains vases, dont nous ne disons pas le nom, mais qui servent aux purifications. Ils ont d'abord extrêmement choqué la pudeur des femmes mêmes qui n'en avoient guère; aujourd'hui ils font partie de la toilette des filles & des femmes les plus vertueuses, comme une Cuvette ou une Eguière; on ne se donne pas même la peine de les soustraire aux yeux.

Ce sont, dit-on, les Marchands & les Ouvriers d'un certain genre qui dirigent les Modes, & il y en a qui tous les jours s'enrichissent à en inventer d'aussi gênantes que ridicules... Qu'importe? Elles

ne laissent pas d'avoir un certain cours ; quitte à en inventer d'autres , si celles-là ne prennent pas . . . Quelques-uns prétendent au contraire que ce ne sont pas tant les Marchands & les Ouvriers qui inventent & qui font courir une Mode , que certains hommes & certaines Femmes d'une réputation peu équivoque . . . Les personnes d'honneur de l'un & de l'autre sexe méprisent d'abord ces Modes ; ensuite elles s'y conforment pour ne pas se deshonorar dans le monde. On se deshonore quand on les suit trop tôt , & on se deshonore quand on les prend trop tard. Voilà quel est l'Empire ou plutôt la tyrannie de la Mode. Mais que l'on n'oublie pas que c'est presque toujours l'infamie qui donne le ton à l'honneur , & qui lui prescrit l'enveloppe sous laquelle il doit se montrer . . . La plus honnête Fille doit souvent au goût inventif d'une Prostituée , son Art de plaire par les ajustemens , comme par la manière de les porter. A l'égard des hommes ils se reglent le plus souvent sur le goût de certains efféminés qui sont encore au dessous des femmes perdues.

Quel insolent paradoxe ! dira quelqu'un , que celui qui prétend établir qu'une Mode suivie ou négligée , prise

trop tôt ou abandonnée trop tard , influe sur l'honneur ! Qui ne voit pas que ce n'est là qu'une hyperbole outrée & fans sel ! . . . Mais veut-on bien réfléchir un moment que ce n'est pas de l'honneur , proprement dit , dont il est ici question. Rien ne seroit ni plus faux , ni plus déraisonnable , & il y auroit du ridicule à s'y méprendre. Ce n'est , encore un coup , ni de l'homme , ni de la femme de bien dont il s'agit ; c'est de l'homme & de la femme de mise . . . Or , qui ne sçait que selon le Préjugé vulgaire , homme de mise & homme d'honneur sont termes synonymes . . . Un homme ou une femme de mise sont aussi scrupuleux sur les Modes , qu'un homme & une femme de bien le sont sur les devoirs de leur Etat & de la Religion . . . Conséquemment une Mode suivie ou négligée , prise trop tôt , ou quittée trop tard , influe donc sur l'honneur ? Ceux & celles qui ont la conscience timorée sur cet article , connoissent si bien toutes ces règles , qu'ils ne sortiroient pas de chez eux , plutôt que d'y manquer.

*Alcidor & Melphise* ont été pris hier au dépourvu ! Ils se sont trouvés les seuls , dans un cercle brillant & nombreux , qui ne fussent pas mis dans le nouveau goût ,

inventé du jour d'au paravant , tant pour hommes que pour femmes . . . Ils en ont rougi... Ils ont parlé peu , & n'ont point cherché à s'emparer du tapis selon leur coutume . . . Ils ont paru un moment , ce qu'ils devroient toujours être ; retenus & modestes . . . Ils n'ont pas assez d'esprit ni l'un ni l'autre pour être si décisifs , & s'ils en avoient davantage , ils le feroient encore moins . . . Demain avec la Mode ils reprendront leur mauvaise habitude , & par les impertinences qu'ils diront , ils se dédommageront bien de celles qu'ils n'ont pas dites. Voilà pourtant ce que c'est que d'être en règle ou de n'y pas être ! . . . Selon les principes de l'honneur sage , ces deux especes de créatures ont tort ; selon les principes de l'honneur fou , elles ont raison. Or , s'il est facile de décider en quoi ces deux honneurs consistent , il ne sera pas plus difficile de connoître par les regles du quel des deux , le Public prononce ses jugemens.

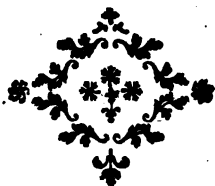
La fureur de la Mode est beaucoup plus la maladie du Citoyen ou du Bourgeois , que des gens de Cour. Ceux-ci ont des usages & un cérémonial qui ne changent point brusquement & par sauts. Il faut quelquefois bien des années pour y re-

marquer de l'innovation. Les Dames de Cour d'aujourd'hui ressemblent beaucoup pour les manieres , le ton & la façon de se mettre à celles qui existoient il y a soixante ans. Généralement parlant , & pour ce qui regarde certains dehors , il y a plus de naturel , plus de simplicité & plus de constance dans le goût de la Cour que dans celui de la Ville. Les gens de ce pays-là ne s'occupent pas ordinairement beaucoup de ce que le Peuple invente ; ils se laissent habiller par leur monde , & souvent ils sont à la Mode qu'ils n'en sçavent rien : ils aiment à être modeles , & non pas copies.

A l'égard de la Ville , pour entretenir une certaine uniformité décente parmi le beau monde , on devrait établir de petites affiches qui seroient portées dans les honnêtes maisons tous les matins pour annoncer la Mode du jour suivant , comme on en a établies qui instruisent de ce qui s'est passé dans les différens quartiers le jour précédent . . . Ou plutôt habiller deux Marmousers , l'un en homme & l'autre en femme , qui serviroient de modeles ; comme on en envoie dans les Pays Etrangers pour apprendre une nouvelle mode , qui souvent est déjà vieille quand ils y arrivent.

La bizarrerie du François est telle , qu'il n'y a pas seulement une Mode pour chaque jour , mais que cette bizarrerie s'étend même jusqu'au moral : en sorte qu'il y a non-seulement l'Esprit du jour , mais encore l'expression , le sentiment & l'opinion du jour , &c.

On se plaint en tous lieux de la dureté des temps , des miseres de la condition Humaine & de la brieveté de la vie. Il n'est pas possible que ce soit bien sincèrement ; car quand nous aurions mille ans à vivre dans l'opulence & avec une santé parfaite , pourrions-nous faire un emploi plus frivole de la plus grande partie de notre temps ?





CHAPITRE XXVI.

*De l'Honnêteté & des Causes de sa diminution.*

**I**L n'y a personne qui ne parle de la pudeur & qui ne lui donne des éloges. Les Mères la prêchent à leurs Filles par de beaux discours que leur conduite dément le plus souvent. Les Gouvernantes en entretiennent continuellement leurs Elèves; mais elles feroient quelquefois mieux de ne pas tant insister sur cet article, parce qu'il n'est guere possible de la faire bien connoître, sans exciter la curiosité naturelle que nous avons tous, & sans le secours des préceptes, de connoître aussi ce qui lui est le plus opposé. On dit communément qu'il faut user de beaucoup de circonspection pour faire l'éloge de la pudeur, sans l'offenser.

Un Moraliste fait observer que ce n'est pas toujours par pudeur que les plus honnêtes femmes s'offensent, quand on emploie des expressions licencieuses en leur compagnie; mais que c'est aussi fort souvent parce qu'elles les regardent comme

une impolitesse & un manque de respect envers leurs personnes , & que d'ailleurs elles ne pourroient souffrir cette liberté sans compromettre leur réputation. Et la preuve que cet Auteur en apporte , c'est que les Dames rient assez volontiers des propos les plus libres, quand ils sont finement gazés. Ainsi, ajoute-t-il, on confond trop souvent la vanité avec la pudeur. En sorte que, selon lui; la pudeur dans la plûpart des femmes consiste à ne pouvoir entendre parler sans horreur, de ces mêmes choses auxquelles il est rare qu'elles puissent penser sans plaisir.

Nous allons l'examiner selon les regles du siecle, c'est à-dire selon l'objet qu'on lui donne communément; nous parlerons en même temps de la Décence, autre vertu qui en doit être inséparable; mais nous ne les considérerons l'une & l'autre qu'autant que le préjugé les regarde comme des perfections particulièrement affectées aux femmes, & qu'elles influent sur l'honneur de réputation dont elles sont presque aujourd'hui toute l'essence, par le nom plutôt que par la chose.

Ce seroit mal-à-propos que quelqu'un entreprendroit d'établir que l'Honnêteté est ennemie de toute volupté en général, c'est-à-dire considérée dans les unions li-

êtes ou illicites. Le préjugé & le sentiment qui sont plutôt la règle de l'Homme dans son état actuel, que la justice & la raison ; semblent au contraire ne l'avoir mise en crédit que pour faire le principal assaisonnement de la volupté & pour irriter la passion. La pudeur, ne fût-elle que postiche, entre les mains d'une Femme habile, lui donne de merveilleux avantages sur le cœur d'un homme . . . La coquetterie rebute à la longue, & fait naître la haine & le mépris . . . L'effronterie lascive ressemble à la débauche & donne du dégoût.

Les premiers Fondateurs des Sociétés, tels que les Lycurgues, les Dracons & autres, ont fait valoir avec une prudence extrême, mais toute humaine, puisque son objet étoit moins la vertu que le bien physique des Sociétés, ce préjugé de la pudeur . . . Ils ont senti l'inconvénient qui se rencontreroit infailliblement, s'ils rendoient libres, communs & indifférens, des plaisirs d'ailleurs si puissans pour la force & la prospérité des États. Ils ont connu le cœur de l'Homme par le leur, & ils ont compris que son ardeur pour ce qu'il regarde comme la plus piquante de toutes les voluptés, ne manqueroit pas de se ralentir & enfin de s'éteindre, s'il lui étoit aussi

permis de la prendre en tous lieux & en toute occasion que de boire ou de manger . . . La dépravation originelle , entre des milliers d'autres erreurs , a mis principalement celle-ci dans l'Humanité ; que ce qui est défendu , ou ce qui n'est permis qu'avec bien des restrictions , est préférable.

Les Fondateurs profanes des premières Sociétés ont donc compris que si les deux sexes pouvoient s'unir aussi librement qu'ils se parlent ; que s'ils se voyoient aussi communément ce que la Nature a destiné à la propagation , qu'ils se voyent le visage & les mains ; le goût pour l'union venant à s'émousser , les Etats les plus nombreux & les plus florissans seroient bientôt dépeuplés & déserts . . . Ils ont parfaitement compris cette finesse du Proverbe Italien : *quanto men se monstra , tanto e piu bella*. Et c'est un trait particulier de la Providence , la justice n'ayant plus lieu parmi les Hommes , que de faire servir leur cupidité même à entretenir du moins cet ordre extérieur qui doit distinguer les Sociétés humaines d'avec celles des Bêtes. Car il seroit absurde de prétendre que les Législateurs payens , n'ayant pas connu le Souverain Etre , ils aient pu connoître la Vertu proprement dite ,  
c'est-à-dire

c'est-à-dire cette justice primordiale qui tire de lui son origine, son autorité & la réalité.

Une idée de préférence de la part de la personne aimée, les formalités requises pour en obtenir la possession exclusive, font presque tout le mérite & le charme de l'union même licite, chez le commun des Hommes. . . . Mais la cupidité renverse encore cet ordre. Un plaisir légitime & qu'il est permis de prendre quand on veut, n'a que peu ou point d'aiguillon. . . . Il languit; & si par hazard il reprend de la vivacité, il en doit la plus grande partie au besoin. . . . Voilà l'ouvrage de la cupidité. Mais elle n'a pu encore parvenir à pousser ses attentats assez loin pour détruire l'ordre apparent des Sociétés. Son propre intérêt qui est la délicatesse du plaisir, & cet autre préjugé qui consiste de même dans l'idée d'un certain honneur, la forcent de garder les dehors.

L'union légitime n'a pas long-temps des charmes; & l'indifférence, souvent même le mépris & le dégoût succèdent bien vite aux premières ardeurs, lesquelles souvent ne doivent-elles mêmes toute leur force qu'à la nouveauté, si le mari ne retrouve pas sa maîtresse dans sa femme, si celle-ci ne retrouve pas un amant

## 218 *Les Préjugés du Public*

dans son mari . . . Il faut que l'Hymen pour être agréable mette la cupidité de la partie. Il faut que quittant sa sécheresse & sa gravité impérienne, il prenne le bandeau, le carquois & la pétulance de l'amour illégitime; sans quoi rien n'est plus triste ni plus mesquin.

- St l'on vous donne à moi, je vous rends à vous-même ;  
Et comme c'est vous seule & non pas moi que j'aime ,  
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux ,  
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.

Beaux sentimens peu imités ! De-là ces enfans imbéciles & foibles; de - là ces guerres intestines qui, après avoir fait l'entretien & le scandale du Public, ne finissent ordinairement que par la mort de l'un des deux époux. De-là cette altération marquée dans les charmes d'une Dame & cette langueur qui la conduiroit insensiblement au tombeau, si quelques amours étrangères ou la viduité ne venoient à propos à son secours . . . De-là enfin cet air morne qui regne presque toujours sur le front d'un mari, qu'il ne quitte qu'en sortant de chez lui, pour le reprendre à son retour. Aussi le Législateur de Lacédémone avoit-il ordonné, pour prévenir ces inconvénions, que chaque

Citoyen enleveroit la fille qu'il voudroit épouser ; qu'il ne pourroit la voir que furtivement ; & cela sous des peines. Par où il est aisé de voir que nous n'avons rien avancé que de vrai, quand nous avons dit que tous les Législateurs, purement humains ne s'étoient proposé pour objet que la cupidité, & par elle le bien physique des Sociétés, plutôt que la vraie justice qu'ils ne pouvoient pas connoître. On ne fait pas l'éloge d'un mari & d'une femme quand on dit qu'ils se haïssent & qu'ils vivent mal ensemble ; on croit le faire à coup sûr, quand on dit au contraire qu'ils vivent ensemble comme un Amant & une Maîtresse ; cela ne vaut rien, si on l'appécie selon la règle de la vraie justice qui consulte toujours moins ce qui plaît que ce qui doit être. Tout mariage qui n'a pour lui que la cupidité, est appuyé sur un fondement ruineux. La justice veut que vous aimiez votre femme, non pas à cause qu'elle vous plaît ; mais parce qu'elle est votre femme. Les Payens ont entrevû cette vérité. Juvenal parlant d'un de ces maris Amans, dit que ce n'étoit pas sa femme qu'il aimoit, mais la beauté de sa femme. Une femme ne doit faire aucun fond & ne doit pas être flatée d'un amour de cette espèce que le pre-

K ij

mier accident lui enleva ou qui se consumera de lui-même. Mais il en est peu qui aient assez de délicatesse & de jugement pour faire cette distinction ; elles confondent la brutalité avec l'amour ; & l'amour, avec un attachement sincère fondé sur la justice.

Les faveurs d'une Courtisane ne flattent guère ; parce qu'on ne les doit ni à la préférence du mérite ni à l'inclination. C'est un Marchand qui livre un effet pour la somme convenue . . . De même (le deshonneur à part) il regne dans le mariage une certaine liberté d'intempérance, qui tôt ou tard dégoûte les époux qui se piquent plus de délicatesse que de probité & de justice . . . Par où il est évident qu'il n'y a à le bien prendre que les plaisirs illégitimes, & entre ceux-ci, ceux qu'on n'obtient qu'avec des formalités qui aient cette pointe que la cupidité aiguise, & que le préjugé entretient. Economie fautive & prête à se démentir dans tous les instans ; comme il ne sera pas difficile de le démontrer.

On répondra qu'il est impossible qu'aucune économie dans les Sociétés ait un autre fondement que la cupidité. Il ne faut pas dire que cela est impossible ; mais qu'on ne pourra trouver aucune économie



qui-vaille, si elle n'est appuyée sur la justice. L'homme ne peut empêcher que la cupidité ne se mêle dans ses devoirs ; ce n'est pas cela qui le rend coupable d'injustice ; c'est d'en faire son principal objet en consultant ses sens plutôt que sa raison. La justice doit être le point d'appui de toute économie morale ; autrement le vice & la vertu seront à l'arbitrage des hommes & dépendront de leurs passions. Ce qui est un système faux & insoutenable dans toutes ses parties par les conséquences absurdes qui en résultent. On répondra encore qu'il n'y a pourtant pas d'autre économie dans toutes les Sociétés. Aussi est-ce là l'origine de tous les désordres qui troublent & détruisent les Sociétés . . . Mais c'est trop avancer que de dire qu'il n'y a point d'autre économie.

La décence est toute dans les actions, comme la pudeur ou l'Honnêteté sont toutes dans les sentimens. Elle est le signe ou l'expression des sentimens. Sa nécessité est telle pour une femme qui veut être respectée, que la moindre distraction sur cet article n'est pas excusable ; parce qu'on observe que cette distraction vient ordinairement de deux causes & même de trois, dont aucune n'est susceptible d'u-

## 222 *Les Préjugés du Public*

ne interprétation favorable à l'honneur de réputation.

Premièrement, d'une longue habitude au vice, qui fait que pour nous être trop familiarisés avec lui, nous ne trouvons plus rien d'indécemment ni de honteux. Ce mal est sans remède. Telles sont les Courtisanes.

Cette habitude peut encore venir d'une autre cause que de la prostitution ou des commerces illégitimes . . . Il y a un certain état dans la Société civile ( & c'est le mariage ) où une femme s'apprivoise quelquefois promptement & excessivement avec certains objets. La communication fréquente & licencieuse qu'elle a avec eux dans le particulier, influe ordinairement, si elle n'y fait attention, jusque sur la façon d'agir qu'elle a en public. Cela se remarque assez souvent au bout de quinze jours de mariage & quelquefois dès le lendemain, dans une jeune femme. Elle croit que le Sacrement la dispense de la modestie; & c'est tout le contraire. Cette retenue qui peu de jours auparavant lui faisoit tant d'honneur, ne lui paroît plus qu'un meuble assez inutile. Elle se croit autorisée, parce qu'elle est femme, à rire de ces propos indécens qui l'auroient fait rougir étant fille. Quel-

ques unes ont été observées dans ce point de vûe ; leur contenance , leurs discours , leur pétulance & leurs agaceries continuelles à leurs époux , sembloient vouloir apprendre que toute leur personne étoit comme une ville au pillage. Un certain Auteur compare le mariage à la Guerre , qui rend légitimes les vols & les meurtres ; comme le mariage autorise des libertés dont la moindre est un crime hors de-là.

Le privilege de pouvoir sans crainte user de certaines licences ne doit pas dispenser une femme de la pudeur ; comment la dispenseroit-il de la décence ? Tout le monde doit sçavoir les nouveaux droits qu'elle vient d'acquérir ; mais il lui convient peu d'affecter de faire voir qu'elle les connoît trop bien.

Les femmes se méprennent trop souvent & trop grossièrement sur ce qu'elles appellent des *Graces*. Les façons ou les discours peu mesurés ; les attitudes libres ; l'affectation d'une espece de nudité que la convoitise des hommes d'une part , & la vanité des femmes de l'autre , ont mise à la mode , ne furent jamais des *Graces* ; ou du moins la pointe en est émoussée & ne sçauroit faire que des blessures aussi criminelles que peu glorieuses. Il y a plus

K iv

## 224 *Les Préjugés du Public*

à perdre qu'à gagner pour elles , du côté de l'honneur & de l'agrément.

Si ce qu'une femme étale à des yeux étrangers est difforme , elle donne du dégoût & du mépris ; l'un va rarement sans l'autre . . . S'il a de quoi plaire & donner de l'amour , c'est comme un bijou qu'elle semble vouloir exposer à la cupidité de celui des Spectateurs qui fera le plus hardi ou le plus habile . . . Ce n'est pas tout. Elle en rabaisse infiniment la valeur auprès de celui que le droit en rend le propriétaire ; & de-là viennent souvent les soupçons , les altercations & les ruptures.

Une belle femme qui fait montre de ses appas , ne ressemble pas mal à un beau jardin où le Public peut aller recréer ses yeux. Il plaît à tout le monde ; & cependant personne ne s'y intéresse ; chacun en particulier aime mieux le sien , quelque simple qu'il soit ; & la raison s'en fait sentir . . . Cette conduite doit être renvoyée aux Courtisanes , parce que comme les Marchands , il leur faut une montre sur la boutique qui attire le chaland.

Le Législateur de Lacédémone permettoit & ordonnoit même aux filles , certaines nudités , afin par-là d'attirer les garçons à les épouser. Cela ne paroît pas

bien pensé, parce qu'il est rare qu'un motif de convoitise fasse d'heureux mariages, & que c'est apprendre aux filles à faire un vilain métier. Mais nous avons vu comment il s'étoit appliqué à prévenir les inconvéniens; outre que si on fait attention aux temps & à la religion du Législateur, on conviendra qu'il raisonneoit conséquemment pour le bien physique des Sociétés. Nous imitons exactement les intentions de ce Législateur dans les motifs de sensualité que nous nous proposons, & que nous donnons à nos filles dans la manière dont nous voulons qu'elles se mettent; mais nous n'imitons pas la conduite jusqu'au bout, quoique nous vivions dans un siècle & dans une Religion bien différente. Les Lacédémoniennes une fois mariées renonçoient aux nudités... Chez nous il n'y a point de temps pour cela. Avant, après le mariage, dans la viduité, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans un âge avancé; tout est égal, pour les circonstances & les lieux. Bien plus, celles de nos filles qui sont élevées austèrement (car il y en a) attendent même le mariage pour s'affranchir de toute contrainte sur un article qui gêne leur vanité. Au reste, quoique Lycurgue eût eu une espèce de raison à l'égard des filles

K v

de la République, & quoiqu'il se fût étudié à parer aux inconvéniens, il ne put cependant garantir ses Lacédémoniennes d'une assez mauvaise réputation . . . De même que chez nous, malgré toute l'autorité de la mode, nos filles en général n'en ont pas une fort bonne. On a beaucoup plus de passion pour leur beauté, que de confiance en leur vertu.

La distraction dans une femme sur l'article de la Décence peut être encore occasionnée par le peu d'expérience & la simplicité. Une Dame vertueuse & fort simple y est plus sujette qu'aucune autre . . . Cette distraction n'est pas à beaucoup près si criminelle que celle qui vient de l'habitude du désordre; mais elle n'est ni moins dangereuse, ni moins avilissante. Elle est dangereuse en ce qu'elle provoque l'impudence. Montrer de l'argent à des filoux, c'est chercher à se faire voler . . . Elle est avilissante, en ce qu'il importe peu à un mari délicat que ce soit par simplicité ou à dessein qu'une chose qu'il n'estime que parce que le spectacle lui en doit être réservé exclusivement, ait été apperçue par des yeux étrangers; dès lors qu'on ne voit pas de deux façons. Il y a des maris peu traitables là dessus . . . Ce Prince qu'on appelloit le *Démon du Midi*, étoit un de

ceux-là, puisqu'il disoit galamment à la Reine sa femme, qui se récrioit de honte sur ce qu'une Dame de sa Suite étoit tombée indécemment de cheval, que si le même accident lui fût arrivé, il lui auroit sur la place même cassé la tête d'un coup de pistolet. Cela s'appelle n'être ni humain, ni juste, ni amateur de la Décence; mais Algérien, Tunissien ou Marroquin. Quoique peut-être il n'ait dit cela que pour faire sentir combien il estimoit la Décence; mais c'est s'y prendre un peu brutalement.

Il n'y a rien qui fasse plus d'honneur à une femme que la délicatesse d'un homme; il prouve mieux par-là que par tout ce qu'il pourroit dire ou faire, combien son objet lui est précieux. Les femmes qui n'ont ni vertu ni délicatesse appellent cela *la jalousie fâcheuse & vanité de la part d'un mari*. Souvent elles ne se trompent pas. Mais celles à qui la Décence & l'honneur sont chers, laissent à la délicatesse son véritable nom, & aiment mieux même confondre la jalousie fâcheuse avec elle... On en sçait la raison. Les unes craignent d'être observées; les autres le desirer.

La simplicité est aimable par elle-même; mais quand elle ignore trop les formalités elle se fait mépriser. Il seroit quel-

K vj

- quefois à souhaiter qu'on pût sans risque apprendre certaines particularités à une jeune personne ; c'est-à-dire qu'on pût lui expliquer pourquoi il y a de l'indécence
- dans telle expression , dans telle attitude , dans telle façon de se mettre . . . Le trop d'ignorance , comme le trop de science sur cette matière sont deux extrémités souvent & également contraires à la Décence & à l'Honnêteté. Une femme qui joint des sentimens d'honneur avec beaucoup d'esprit , peut du moins ne pas ignorer plusieurs choses ; parce qu'autre qu'elle se donnera bien de garde de laisser appercevoir qu'elle ne les ignore pas , c'est qu'elle ne fera ou ne dira jamais rien sans consulter la vertu. De même qu'un honnête homme qui auroit toute l'adresse nécessaire pour être un subtil voleur , n'en feroit usage que pour se garantir d'être volé.

La Décence est quelquefois la moindre des excellentes qualités que possède une femme ; mais c'est elle qui donne du lustre aux autres. Une femme peut se faire estimer par les sentimens ; mais elle ne plaira pas long temps si la Décence lui manque ; & on est du moins fort tenté de se défier du cœur d'une femme dont la façon d'agir ressemble au vice. La vertu dans un



trop grand négligé ne paroît rien moins que ce qu'elle est. Il faut être trop connoisseur pour ne pas s'y méprendre, & avoir l'esprit trop bien tourné pour ne pas soupçonner du désordre moral dans cette négligence physique. . . Selon la règle du préjugé, il vaut mieux pour la réputation d'une femme qu'elle ait tous les vices avec l'extérieur de la chasteté, que non pas toutes les vertus avec l'extérieur du libertinage. La Décence est de toutes les vertus extérieures la plus sévère, & en général celle qui coûte le plus à acquérir aux femmes même vertueuses. Car ce n'est pas assez pour être femme d'honneur d'avoir des intentions honnêtes; il ne faut pas que l'imprudence en occasionne qui ne le soient pas. On a dit d'une grande Princesse : il n'y a point de louanges à lui donner sur ses précautions; car elle ne fauvoit pas même les apparences. Tout ce qui lui restoit, est qu'on pouvoit dire qu'au fond elle conservoit le réel de la chasteté, & livroit les dehors aux soupçons & aux jugemens du Public, se contentant de garder le corps de la Place.

Il y a telles femmes qui ont, à ce qu'elles disent, un sincère éloignement pour certaines façons de se mettre qui cho-

quent visiblement l'Honnêteté ; mais elles se retranchent , si elles sont engagées , sur la complaisance qu'elles doivent à leurs maris ; ou , si elles sont filles , à l'obéissance qu'elles doivent à leurs parens qui exigent cela d'elles. L'obéissance est assurément une fort belle chose ; mais il est singulier que les femmes & les filles ne s'en piquent presque jamais que sur des choses peu essentielles & toujours conformes à leurs passions , à leurs caprices , à leurs goûts & à leur vanité. Ne diroit-on pas que les femmes mariées ne montrent leur gorge qu'en présence de leurs maris , & les filles de même , qu'en présence de leurs Parens ? Qui ne voit le contraire ? D'ailleurs leur sera-t-il aisé de faire croire qu'il se trouve des Maris ou des Parens assez mal-avisés pour fomenter & entretenir eux-mêmes une vanité qui pourroit leur devenir une matiere de chagrins aux uns & aux autres . . . Il y a bien de l'apparence au contraire que les uns & les autres ne font que tolérer ce qu'ils ne pourroient empêcher sans en venir à des voyes de rigueur toujours désagréables , & sans se rendre ridicules à cause de l'ascendant d'une mode généralement suivie. Juvenal trouve à redire

qu'une grande Dame Romaine osât paroître même devant son mari la gorge découverte.

Où les Payens avoient-ils pris l'idée d'une décence que les Chrétiens ont assez de peine à observer , & que la plupart ne connoissent presque pas ?

Le même Poëte se moque de certaines Dames Romaines qui apprenoient l'escrime , & qui faisoient montre de leur adresse à percer un Sanglier à coup d'Espieu . . . Elles ne s'étoient pas encore avisées de se botter , de s'enfoncer fièrement un chapeau dans la tête , & de s'habiller en homme pour travailler des chevaux dans un manège , & se montrer audacieusement à la tête d'une partie de chasse . . . Si c'est faire l'éloge d'une femme , que de dire d'elle qu'elle a les inclinations mâles. On peut bien appeller celles-ci *verè Viragines* , sans y apporter trop de restrictions.

Il y a des Esprits auxquels on ne viendra jamais à bout de faire comprendre , qu'il ne soit pas contraire à l'honnêteté & à la prudence , qu'une femme se fasse servir à sa toilette par un Valet ; rien n'étant plus aisé à imaginer que les suites d'un pareil déraisonnement. Qu'on n'apporte pas , pour justifier une telle condui-

te , l'exemple des femmes du premier rang. Il ne tire point à conséquence , & la raison en est simple. Premièrement , outre que le caractère de la Grandeur & de la Dignité en impose aux plus hardis , c'est qu'elles ont un monde autour d'elles. Et il y a bien moins de risque qu'une Fille , par exemple , se fasse habiller par dix Laquais que par un seul. Le nombre les tient en respect , & il fait qu'elle se tient elle-même sur ses gardes. L'unité & la solitude opère souvent un effet opposé. Une femme qui s'habille tous les jours devant un Valet , & qui s'en fait servir , ne s'en fait pas long-temps respecter ; elle s'y accoutume tellement que les attitudes quelquefois les plus indécentes , & les nudités les plus frappantes lui paroissent fort simples ; elle en vient même souvent jusqu'à oublier qu'elle est seule , ou qu'elle n'est pas avec sa pareille. Un Valet de son côté s'accoutume aussi à toutes ces choses ; s'il vient à manquer à la Dame , en prenant toutes ces figures-là pour des especes d'avances ou de déclarations pantomimes , & *per non parer troppo coglionne* , comme dit l'Italien , & qu'elle s'en plaigne , que méritera-t-elle ? Et que fera-t-elle si elle le dissimule , & qu'elle ne s'en plaigne pas ? On ne parle pas de la

honte naturelle que doit avoir toute femme bien née & un peu fière, de servir à meubler & à éveiller l'imagination d'un Maraut... Si on veut sçavoir les idées qu'une femme, quelquefois très-vertueuse, fait naître dans l'esprit d'un Valet, par ses petites distractions sur la décence, on le verra dans la cent cinquième Epigramme de Martial Liv. xi, vers. 13 & 14, au sujet d'Andromaque, femme d'Hector, qui n'étoit rien moins qu'une Princesse sans vertu. On répondra que la corruption n'est pas si générale parmi les hommes; cela peut être; mais une honnête femme la doit croire très-générale, & n'y mettre même aucune exception.

Il y a encore une chose qui étonne beaucoup ces mêmes Observateurs dont nous parlons; c'est que jusqu'à présent la Mode ne soit pas encore venue, que les hommes se fassent friser ou habiller à leurs toilettes par des femmes.... Si c'est pour des raisons de bienséance; les femmes sont cause qu'on ne les sent pas, ou du moins imagine-t-on qu'elles doivent être aussi fortes d'une part que de l'autre... On entend toujours parler des Valets de chambre de Madame, & jamais des Femmes de chambre de Monsieur... Les Turcs donnent pourtant des

Valets de chambre à leurs femmes ; mais ils font bien voir par les précautions qu'ils prennent , qu'ils ne comptent pas infiniment sur la vertu ou sur la fierté de leurs Dames , qui souvent aimeroient mieux n'avoir qu'un seul Valet-de-chambre de l'espece des nôtres , qu'un millier de ceux-là . . . On répondra que c'est l'usage , la mode , le bon ton. Mais ce ne sera jamais une raison à l'égard de ceux qui ne sçauroient se persuader que l'indécence & le défaut de pudeur puissent jamais devenir des modes , des usages & un bon ton pour d'honnêtes femmes. Il est au moins probable , s'il n'est prouvé , qu'une femme qui connoît toute l'étendue des obligations de la pudeur & de la décence , ne doit jamais dans toutes les occasions où la vie n'est point en péril , se laisser toucher par des mains étrangères. Nous examinerons cet article plus loin.

Les femmes mariées , généralement parlant, non-seulement interpretent mal , mais encore poussent trop loin les prérogatives que leur donne le Sacrement. Ce n'est pas ainsi que Saint Paul l'entendoit lorsqu'il enseignoit que nous ne devons pas en user comme les Payens. Quoique le mariage soit en lui-même respectable & saint , la dépravation naturelle est trop

générale, & trop grande pour que les privilèges particuliers qu'il donne puissent attirer le respect, si on les met trop en évidence... L'honnêteté ne veut pas qu'une femme mariée traite si indifféremment la propagation... Ces petits maintiens aisés & si fort sans façon d'une femme dans un certain état, peuvent bien flater les sens des voluptueux; mais il n'attireront jamais ni leur estime, ni leur respect. Un Pere de l'Eglise désapprouvoit que des Filles se trouvassent avec des femmes enceintes, & il vouloit même que les Meres, dans cet état, usassent avec elles d'une extrême précaution. *Quia tumentibus uteris fœditatem præ se ferunt*, dit ce Pere.

Quelque Critique bien fondée qu'on puisse faire de la corruption du siècle, on ne verra pourtant pas dans aucune Histoire moderne, que les Femmes se soient jamais portées à cet excès d'impudence, qui s'empara autrefois de toutes les Dames Romaines, lesquelles étoient pourtant en grande réputation de chasteté sur tout en ce temps-là. Le goût de la Débauche, comme une maladie épidémique, se répandit parmi les femmes du premier rang. Les Temples furent ou-

## 236 *Les Préjugés du Public*

verts jour & nuit comme dans un temps de peste, ou comme si Pyrrhus ou Por-senna eussent été encore aux portes . . . . On redoubla les anciens Sacrifices, & on en inventa de nouveaux pour fléchir la Déesse Venus : ce qui étoit un raisonnement bien conséquent à l'égard d'une Déesse prostituée, & protectrice de la Débauche, que de la croire propre à l'éloigner ! On lui bâtit même un Temple, & on le lui dédia, sous le titre de Venus, *Tourne Cœur*, parce que le but de toutes ces superstitions étoit d'engager la Déesse à tourner le cœur des Dames du côté de la chasteté & de la décence, dont elles s'étoient étrangement fourvoyées . . . Sur quoi on ne sçauroit assez s'étonner que le Sénat & les Nobles de Rome qui étoient si fiers de leur naissance, n'aient pas fait biffer dans leurs Fastes un événement qui devoit la rendre au moins bien suspecte.

Quelques Auteurs prétendent que les Dames Romaines, qui depuis la fondation de la Ville, avoient toujours été graves & décentes de siècle en siècle, s'étant avisées tout d'un coup de se montrer plus enjouées, plus galantes & moins réservées que de coutume, les maris crièrent beaucoup pour une chose dont



ils ne se sont pas si fort alarmés depuis, & à laquelle on ne fait pas même attention aujourd'hui. Nous laissons cette question à débrouiller aux Scholastes,



## C H A P I T R E XXVII.

*Suite des Observations sur l'Honnêteté, & sur les Causes de sa diminution.*

Nous ne voyons pas sur quoi fondés, quelques Ecrivains modernes prétendent que les Stoïciens ont regardé le *Cynisme* sans exception, comme la plus courte voie pour parvenir à la vertu. Il faudroit pour cela donner à l'Homme & à la Vertu une autre nature. Nous voyons au contraire que les Stoïciens regardoient l'Honnêteté comme la couronne de toutes les vertus, pendant que Diogène & ses Disciples vouloient la faire passer pour un préjugé très-incommode.

Nous n'ignorons pas que certains Stoïques se moquoient de la distinction des mots, & qu'ils soutenoient qu'il n'y en avoit aucuns de malhonnêtes, .. On peut voir là-dessus ce que dit Cicéron dans sa vingtième Epître familière, Liv. 9. Mais ils n'ont jamais transporté cette li-

cence , des paroles , aux actions ; outre qu'ils n'ont prouvé leur prétention que par de mauvais sophismes.

On fait bien qu'en beaucoup de choses les préceptes de Diogène étoient fort bons relativement au bien physique des Sociétés , plutôt que par rapport à la vertu dont ni lui ni les Stoïciens n'ont connu le principe ni l'objet. Mais sur l'article de l'Honnêteté & de la Décence il avoit les principes les plus faux par les conséquences , en égard à la nature de l'homme & au bien physique des Sociétés.

Diogène ne ressembloit pas mal à ces sales Débauchés qui se disent & se croient de fort honnêtes gens parce qu'ils ne sont ni voleurs ni assassins . . . C'étoit un Maraud qui ne manquoit pas d'esprit ; un Gueux superbe , caustique & méchant ; & c'est tout. Le sage projet que de vouloir introduire parmi les hommes la conduite des chiens , pendant que toutes les Nations du monde ont constamment regardé la Pudeur comme un article essentiel au bien des Sociétés ! . . Il auroit donc fallu aussi que les hommes , comme les chiens , se fussent entre-déchirés dans les carrefours pour une femelle ? Cela arrive quelquefois ; mais deux ou trois brutes ne font pas le genre humain ; outre qu'il

s'en faut encore de beaucoup qu'ils imitent l'obscénité des chiens, du moins en public.

La Décence oblige le vice de se cacher, & par-là de rendre du moins un hommage extérieur à l'Honnêteté. Manquer secrètement à l'Honnêteté ; c'est en retenir du moins la théorie. Mais ceux qui violent sans honte la Décence & l'Honnêteté ( s'il y en a ), n'en reconnoissent ni la théorie ni la pratique.

C'est inutilement qu'on voudra persuader qu'il y a des Nations entières, dont les idées sont absolument effacées par rapport à la Pudeur, tandis qu'on n'aura d'autres preuves à en fournir que quelques Relations. . . Et quand même ce que quelques Voyageurs débitent seroit vrai ; nous ne voyons pas que les Lapons, les Hurons, les anciens Irlandois ou les anciens Bretons doivent faire notre règle . . . Ils ne possédoient pas apparemment la Raison au même degré que les Nations décentes ; il se trouveroit bien encore aujourd'hui parmi nous des stupides ou des forcenés qui imiteroient exactement les animaux, si on le souffroit. Une chose dont il faut encore convenir, c'est que la plupart de ces Faiseurs de relations sont un peu dans le goût & dans le caractère d'un

d'un certain *Jacques Sadeur*, qui, sans être jamais sorti de son trou, avoit parcouru toute la Terre, & avoit vû les Hommes les plus extraordinaires, comme les Usages les plus étranges.

Ce n'est point un mal que de manger, disoit Diogène; au contraire, c'est un bien. Donc manger dans les rues n'est point un mal, mais un bien... Sur ce principe il buvoit & mangeoit par-tout où on lui en donnoit; car il n'avoit pas d'autre industrie que celle de gueuser & d'aboyer après tout le monde comme les chiens... Jusques-là néanmoins cela se conçoit... Voilà ce qui ne se conçoit pas; c'est qu'il prétendoit que son principe devoit s'étendre sur toutes les fonctions naturelles & sur tous les besoins, parce que rien de tout cela n'est un mal; de sorte que, selon lui, un homme pouvoit voir une femme, la sienne ou une autre qui fût de bonne volonté, même en pleine rue. C'étoit, dit un Auteur, appeller le sophisme au secours de la brutalité... Mais il est facile de lui rétorquer son argument qu'on peut bien appeller un *argument de chiens*, puisqu'il défend leur Cause, & qu'il veut mettre l'homme à leur niveau.

Un mari ne fait point mal de voir sa femme en secret, & n'en feroit point

quand il la verroit en public ; c'est-à-dire que le légitime de son action ne pourroit pas devenir illégitime. Ce qui lui est permis ne sçauroit lui être défendu. Relativement à lui-même ; rien n'est plus vrai. Relativement aux autres ; rien n'est plus faux. Car selon cette dernière distinction , il lui est exactement défendu , en usant publiquement de ses droits , de faire naître des desirs illégitimes dans le cœur de ceux qui seroient témoins de son action ; parce que de ces desirs illégitimes naîtront des passions brutales ; & de ces passions , des combats ; qui d'une troupe d'hommes en feront une troupe de chiens.

Il auroit fallu que Diogène, avant que d'établir son principe, eût commencé par démontrer que la Nature, c'est-à-dire, son Auteur , n'a pas prétendu distinguer l'homme d'avec la brute ; & en lui accordant la négative, il n'y gagnera guere , puisqu'il lui sera impossible de dire pourquoi la Nature n'ayant pas produit l'homme avec plus d'intention que les autres animaux , il est cependant le seul entre tous qui ait des notions conséquentes & réfléchies de la Pudeur , de l'Honnêteté & de la Décence. Ce ne sera pas par des sophismes qu'on donnera la solution de pareils phénomènes.

Un Philosophe moderne, tout au contraire de Diogène, trouve impertinent & formellement opposé à l'Honnêteté, l'action par lequel les hommes entretiennent leur Espece; en ce que cette sujétion, dit-il, les rapproche trop du genre animal. Mais cette action que notre Philosophe taxe ici d'impertinence, n'en a pas plus, considérée en elle-même, que l'action de manger; & nous ne ressemblons pas moins aux bêtes par celle-ci que par celle-là.

La convoitise & la cupidité ont mis le crime par-tout où il n'étoit pas, où il n'est pas & où il ne doit pas être. Un homme doit manger pour soutenir son corps; c'est une loi qui lui est imposée par la Nature. . . Mais premierement cette loi ne dit pas qu'il doit vivre de vol & de rapine; & que comme le Brochet dans les rivières ou le Vautour dans les airs, il doit manger les plus petits & les plus foibles, s'il se trouve le plus gros ou le plus fort. Ce n'est pas encore tout. La Gourmandise partant de ce principe, sans y apporter aucune restriction ni distinction, a réduit en Code & en Digeste l'action la plus simple & celle qui demande le moins d'art. . . De sorte qu'il n'y a pas de cabinet de *Physique expérimentale* qui con-

tienne plus d'instrumens, qu'une cuisine avec tous ses agrès. Il y a des volumes sur la maniere de faire un ragoût. Tous ces raffinemens ne seroient que ridicules, si pour qu'un seul homme fit bonne chere, il ne falloit pas que des milliers d'autres hommes, souvent plus utiles que lui, mourussent de faim... Ils seroient plus supportables, si, pour y survenir, on n'employoit pas tous les moyens que l'injustice & l'inhumanité peuvent fournir... Il faut aux uns ce que la Mer & la Terre produisent de plus exquis, pendant que les autres ont à peine de mauvais pain; il faut que ceux-ci mangent & boivent dans l'or, le crystal & l'émail, pendant que ceux-là ont à peine des plats de terre ou de bois... Voilà le crime que la cupidité a mis dans l'action la plus naturelle & la plus indispensable.

De même, le corps de l'homme est extrêmement délicat, & le froid & le chaud lui font successivement des impressions douloureuses & nuisibles; il faut donc le couvrir... La vanité partant de ce principe raisonnable, a inventé les modes, les dorures, les pierreries, les lambris dorés & azurés, avec les cinq ordres d'Architecture... Il lui faut de l'or & de l'argent filé ou battu; il lui faut des dia-



mans pour se garantir du froid & du chaud ! Il lui faut des marbres, des sculptures, & des bâtimens à corniches pour se loger ! Qu'y a-t-il de plus fou ?

De même encore, il faut que l'espece se perpétue par la génération, c'est-à-dire, par la multiplication des individus . . . C'est une loi de la Nature, imposée aux animaux comme aux végétaux . . . La lubricité, la sensualité & la mollesse, partant de ce principe, font croire au Voluptueux & au Débauché que l'objet principal de cet acte n'est autre que le plaisir des sens : de sorte qu'il ne fait attention dans une femme qu'à sa beauté, & qu'il ne l'aime & ne la considère qu'à proportion du plaisir animal qu'elle lui procure. La multiplication des individus qui est l'unique objet de la nature, est si peu celui du Voluptueux, qu'il le perd de vue, & que bien-loin de chercher à le rapprocher, il n'y a pas de méchans moyens qu'il ne mette en Usage pour le faire entièrement disparaître, & lui faire abandonner la place à la cupidité ; ou s'il ne l'évite pas, c'est qu'il aura des richesses à laisser à un héritier qui en fera un aussi mauvais usage que lui, ou des Charges dont il s'acquittera aussi mal : l'utilité publique n'y entrera pour rien qu'acci-

dentellement , & relativement à lui-même. C'est - là ce que notre Médecin devoit trouver impertinent , & non pas le moyen naturel par lequel l'homme se reproduit , puisqu'il est infiniment plus noble que celui qu'il voudroit lui substituer , *telles que sont les Marcottes , les Boutures , les Greffes , les Graines , &c.*

La Providence , comme nous l'avons tant de fois observé , se sert même de la cupidité de l'homme , pour parvenir à sa fin , qui est la multiplication continuée de l'Espece ; mais cela n'empêche pas que l'homme qui se propose d'autres fins , ne se rende coupable en voulant rapporter tout à lui-même exclusivement. L'acte de l'homme & celui de la brute se ressemblent exactement , mais leurs vues sont bien différentes ... La Bête est déterminée par une impulsion aveugle , dont elle ne voit pas les conséquences ; elle se porte à la multiplication de son Espece , par une sorte de besoin , tel que celui de la nourriture ; au lieu que l'homme s'y peut déterminer de lui-même avec une entière connoissance de Cause , qui est la multiplication des Etres raisonnables , & le bien de la société. On dira que le nombre est petit de ceux qui ont cet objet , & qui n'en ont point d'autres ;

mais ne pût-on produire qu'un seul homme pour exemple , ce sera une démonstration suffisante & sans réplique , de la différence infinie que l'Auteur de la nature a prétendu mettre entre la Brute & l'Homme , & qui prouvera en même temps que l'impertinence relevée par notre Médecin en l'acte de la génération , vient de l'Homme & non pas de la nature. Depuis que les animaux existent , on ne trouvera rien de semblable ou d'approchant parmi eux.

Il faut avoir une prodigieuse envie de critiquer la Providence , & de la donner pour une cause irraisonnable & stupide , que de vouloir établir que la manière dont les arbres & tous les végétaux se multiplient , anoblirait bien davantage notre Espece ! Par où la Nature , dirigée par une cause intelligente , pouvoit-elle mieux intéresser l'Homme à la conservation de son semblable , qu'en le faisant sortir de lui-même , comme un autre lui-même ! . . . . Les animaux sont déterminés dans la sorte de tendresse qu'ils ont pour leurs productions , par une Cause Physique qu'ils sentent & qu'ils ne connoissent point. L'Homme peut s'y déterminer lui-même par un motif de justice, qu'il sent & qu'il connoît.

L iv

Il faudroit donc , selon l'hypothèse , qu'en nous coupant un doigt , ou quelque autre partie du corps , & l'insérant dans la nature stupide de la terre , il en vint un homme , dont le premier venu prendroit soin , s'il le jugeoit à propos... Oh ! que l'Inventeur d'un système aussi merveilleux est bien fondé à se croire plus sage & plus intelligent que Dieu même !

Notre Philosophe Médecin aura beau rebattre qu'il n'y a rien de plus fou , rien de plus indigne de la gravité d'un homme sage , rien qui nous couvre plus de honte , ni qui altère davantage la noblesse de l'ame que cet acte de la génération . . . Cela ne sera vrai qu'autant que l'homme sera supposé s'y porter comme le Cheval & le Mulet qui n'ont point d'entendement ; & c'est ce que sa Raison lui défend expressément. Le Paganisme a démêlé quelque chose des vues de l'homme de bien dans la propagation. Quel plus grand service peut-on rendre à la Patrie , que de lui donner un bon & vaillant Citoyen ! dit notre Juvenal.

La plaisante idée que de vouloir qu'il soit plus noble & plus digne de l'homme de planter des laitues & des choux , que de produire son semblable par la voie de la

Génération , parce que cet acte altere la noblesse de l'ame ! Mais l'acte de boire & de manger que notre Médecin ne blâme nullement , ne produit - il pas le même effet ? Un homme a-t il beaucoup d'élevation dans l'esprit , lorsqu'il sort d'un grand repas , l'estomac bien plein & la tête offuquée ? D'ailleurs n'est-ce pas une occupation bien relevée , que de remuer les mâchoires , que de broyer & de faire l'office d'un Moulin à moutarde ! Quand on pose un Principe , il faudroit toujours long-temps auparavant penser aux conséquences , & c'est toujours ce qu'on fait le dernier.

Il n'y a pas au fond ni plus de perfection , ni plus d'imperfection dans une Fonction naturelle que dans une autre. Et si l'intelligence de l'homme y en trouve , ce sera uniquement dans le motif & non dans la fonction. Et pour lors ce sera la convoitise qui sera impertinente , & non pas la nature . . . Mais de cette convoitise même , la Providence sçait tirer un bien pour les sociétés : car il est hors de doute que si les Femmes devenoient inutiles aux hommes , & qu'ils n'eussent plus pour leurs charmes que de l'insensibilité , elles ne jouiroient guere

L v

d'une condition plus heureuse que celle des Nègres dans nos Colonies ; puisque malgré le plaisir que les hommes trouvent dans leur commerce , il y en a dix mille qui servent , pour une qui commande ; il y en a dix mille de battues & de maltraitées , pour une qui sera prévenue d'attentions , de soins & de complaisance . . . .

- Tellement que chez certaine Nation assez brutale , on ne croit pas communément qu'elles aient une ame , & qu'elles fassent partie de l'Espece Humaine. Quand il s'agira de juger de la condition des femmes , & d'en apprécier les agrémens , il faudra mettre les Grands & les Riches de côté , pour ne faire attention qu'à la partie la plus nombreuse & la plus malheureuse de l'Erat qui est le Peuple. C'est là où les femmes ne sont pas idolâtrées , ou du moins ne le sont pas pour longtemps !

Nous observerons cependant , crainte de l'oublier , que quantité de Médecins ont avancé que le sexe féminin est un défaut dans la nature , laquelle , disent-ils , tend toujours à produire des mâles. Mais en vérité de tels Docteurs ne donnent pas une grande preuve de leur jugement : car comment pouvoient-ils regarder le

ſexe féminin comme un défaut dans la nature , puisſque ſans ſon ſecours , elle ne pourroit elle - même produire aucun mâle , ni perpétuer l'eſpece Humaine ? Quelle chimere , que la néceſſité eſſentielle d'un Défaut !



## CHAPITRE XXVIII.

*Suite des Observations sur l'Honnêteté & sur les Causes de sa diminution.*

**O**N dit que c'est Caton qui a inventé, chez les Romains, l'usage des baisers, du moins entre Parents & Parentes. Lui ou un autre, peu importe, mais on va voir que ce n'étoit point la galanterie qui avoit introduit cet usage.

Comme il a été long-temps défendu aux Dames Romaines de boire du vin, on institua les baisers de civilité entre Parents & Parentes, afin de les mettre dans le cas de n'oser en boire secrètement. Mais l'abus se fourrant toujours par-tout ; ce privilège s'est insensiblement étendu jusqu'à un degré de Parenté si éloigné, qu'il se trouvoit peu d'Etrangers dans une Compagnie qui n'eussent la permission de s'approcher civilement d'une Femme ou d'une Fille, pour vérifier sur sa bouche si elle ne sentoit point le vin. De sorte que pour une légère apparence



de bien , qu'un Règlement aussi original pouvoit produire , il occasionnoit réellement une infinité de maux. Car il ne faut être ni grand Naturaliste , ni grand Moraliste , pour sçavoir que la contagion de la Luxure se communique aussi promptement par les baisers que par tout autre moyen. Tout établissement, qui , avec de petits avantages *dûs au hazard* , ne sçauroit manquer de produire visiblement de grands maux , doit être abrogé pour l'Honneur & l'utilité publique.

Entre plusieurs vilaines coutumes , il en a regré une long-temps parmi nous , qui enfin a été renvoyée au bas Peuple , & *aux lieux mal famés*. C'est que le premier venu , pour peu qu'il fût du même état ou approchant , avoit le privilège de faire subir ses baisers à autant de femmes & de filles qu'il s'en rencontroit dans les maisons sujettes à ses visites , ou dans lesquelles le hazard , au défaut d'affaires , pouvoit le conduire. Il n'étoit pas même nécessaire qu'il fût connu bien particulièrement . . . Et il y avoit alors autant d'incivilité à refuser cette contiguité de visages , qu'il y en auroit encore aujourd'hui pour une Femme ou pour une Fille bien née , à refuser , dans un Bal , de danfer avec le premier venu , c'est-à-

## 254 *Les Préjugés du Public*

dire, de faire avec lui les évolutions les plus folles, & les contorsions les moins honnêtes.

Ce privilège de baisers donnés & reçus ne s'étend plus qu'aux parens, & c'est encore trop ; parce que si les freres mêmes sont si dangereux pour les sœurs, & celles-ci pour les freres, au jugement des Observateurs les plus sages ; que sera-ce d'un Cousin, d'un petit Cousin, ou du Beau-Frere d'une Belle-Sœur ?

Une femme dans un *Faïtum* a prétendu justifier par nos mœurs, de fréquens baisers, donnés & rendus dans un long tête-à-tête avec un homme qu'elle voyoit tous les jours . . . . Quelles peuvent donc être nos mœurs, à son compte, si de telles privautés sont sans conséquence & ne doivent être réputées qu'une politesse ? dit un Avocat dans sa Réponse.

Trois raisons devroient achever d'abolir entièrement cet usage. La premiere est la Décence ; la seconde est la Prudence. Les femmes s'attirent souvent dans le particulier de fâcheux complimens de la part de leurs maris, quand elles se laissent embrasser si volontiers à propos d'une absence de vingt-quatre heures, c'est-à-dire, à propos de rien . . . Et qu'elles ne s'y fient pas trop, quoique leurs maris pa-

roissent en public n'y pas faire la moindre attention ! Il n'y a souvent que la crainte de passer pour ridicules qui les retient. Il en sera de même d'un Prétendant un peu délicat ; il n'aimera pas à voir celle qu'il recherche , si apprivoisée avec les Cousins , les petits Cousins , les Beaux-Freres , ni même trop avec les Freres , & encore moins avec les Oncles qui peuvent bien être Amans , puisqu'ils peuvent bien devenir maris ; parce qu'enfin toutes ces marques d'attachement données avec trop d'affectation & trop d'empressement , comme sans nécessité , prennent au moins les apparences de la lasciveté dans une femme , & lui font contracter une habitude de familiarité & de hardiesse qui pourra souvent être mal interprétée. Les Hommes embrassent rarement une belle personne à bonne intention ; & les plus Graves ne sont pas curieux de baiser une Laide . . . Nous ne sommes plus dans ces temps où on avoit l'esprit si bien fait ! on conte trop d'histoires , & il en arrive trop. Outre que parmi ces Prétendans dont nous parlons , il s'en rencontre quelquefois d'un caractère si original , qu'ils ne se soucient jamais moins d'acquérir le privilège exclusif de baiser une femme , que quand ils la voyent prendre d'avance

le privilège inclusif de baiser tout le monde. Voilà donc deux raisons morales qui devroient achever de ruiner cet usage de la vieille Cour.

Voici une troisième raison qui est physique, qui pour cela même devroit faire plus d'impression aux femmes & aux filles, & qui peut-être ne leur en fera pas davantage que les deux autres. Certains hommes ( & le nombre n'en est pas si petit ) croient n'être que galans lorsqu'ils sont débauchés ; & en conséquence ils se font un jeu des suites ordinaires du libertinage. Qu'elles soient un jeu pour eux, à la bonne-heure ; il leur importe de le faire croire : mais il ne s'ensuit point du tout de là qu'elles doivent être aussi regardées comme un jeu par des personnes qui n'ont pas le même intérêt à accréditer cette opinion ; & il n'est guere possible, à moins qu'on ne pense & qu'on ne vive comme eux, de ne pas regarder cette contagion, comme d'autant plus sérieuse, qu'elle est très-communicable. Ceci soit dit en passant & par forme d'avertissement, sans prétendre imposer plus de nécessité sur cet article que sur tout autre. Observons seulement qu'il ne paroît guere que ce soit là ce que les femmes craignent le plus dans leurs engagements

avec les hommes , parce que c'est apparemment ce qu'elles connoissent le moins . . . Nous ne parlons aussi que de celles qui ignorent réellement le fond de la question ; car pour les autres , elles n'ont uniquement à se défier que de ce trop de confiance toujours occasionné par la vanité ou la passion . . . Les plus beaux fruits sont quelquefois les plus dangereux ; & c'est mal raisonner que de conclure qu'ils sont bons parce qu'ils sont beaux ; il n'y a aucune liaison entre ces deux qualités.

*Ce Romain* qui , au rapport de Valere-Maxime , tua sa fille parce qu'elle s'étoit laissé prendre un baiser par un Esclave , étoit un Barbare. Il a eu beau prétexter qu'il vaut mieux qu'une fille de bon lieu meure honnêtement que de se marier honteusement : cette raison ne vaut rien ; & on est fondé à dire qu'il ne connoissoit ni le vrai honneur , ni l'honneur d'opinion . . . Car comment pouvoit-il appeler la mort de sa fille une mort honnête , puisqu'il venoit de la tuer pour une privauté avec un homme servile ? c'est ce que personne ne pouvoit ignorer , n'étant guere possible qu'un pere fasse une aussi horrible exécution chez lui sur sa propre fille & sur un Valet , sans un éclat con-

sidérable qui en fait encore plus soupçonner que peut-être il n'y en a. C'étoit la condition basse & méprisable de l'homme qui choquoit son orgueil ; c'étoit la forme plutôt que le fond de la chose . . . Si un jeune homme de race patricienne , eût embrassé sa fille , il se seroit bien donné de garde de la tuer ; mais quelle ressource y a-t-il avec un Laquais ! . . . Comme tout change ! . . . Les Affranchis des Romains ont fait depuis cet événement bien une autre fortune ; ils ont quelquefois partagé le lit des Impératrices & gouverné l'Empire & l'Empereur lui-même. *Les Narcisses , les Pallas , les Pâris ,* & tant d'autres , ont outragé l'honneur des Césars & avili leur dignité. •

Nous ne sommes ni aussi barbares ni tout-à-fait aussi orgueilleux que ce Romain qui tua sa fille pour un baiser reçu , & peut-être rendu. Mais nous sommes coupables d'une lâcheté deshonorante , si dans une circonstance aussi grave , nous ne substituons pas à la peine de mort qui n'est plus à l'arbitrage des Particuliers , les remontrances du moins les plus fortes & les corrections les plus sévères , les plus dures & les plus longues ; le Valet préalablement chassé sans éclat & châtié à petit bruit , sans avoir l'imprudence de

lui alléguer cette faute dont il ne manqueroit pas de tirer vanité. La Loi a sagement , mais assez inutilement , pourvu aux attentats des Valets sur l'honneur des filles de leurs Maîtres ; car quels Maîtres voudroient faire confirmer leur infamie par un Jugement public ? Cette Loi ressemble un peu à celle des duels , qui deshonore ceux qui l'observent , & flétrit ceux qui ne l'observent pas. Mais ce n'est pas tant la faute de la Loi que celle des préjugés , qui ne reconnoissent point de Loi. Mais que peut-on penser quand une mere aime mieux mettre sa fille au Couvent que de châtier ou de chasser un Valet ? Cela n'est pas sans exemple ; & n'y en eût-il qu'un , il seroit de trop.

Communément nos filles s'élèvent avec le Domestique de l'un & de l'autre sexe. Qu'arrive-t-il de là ? le Domestique s'accoutume avec nos filles , & nos filles s'accoutument avec le Domestique. Quand elles sont devenues grandes , l'habitude est formée , & elles ne vont pas s'imaginer qu'elles doivent être plus fieres à quinze ans qu'à sept.

*Caton* étoit trop sévère , lorsqu'étant Censeur , il chassa du Sénat un *Manilius* pour avoir embrassé sa propre femme devant sa fille. Eût-il mieux aimé que la

mere eût été bien battue & accablée de paroles outrageantes devant sa fille, comme il arrive quelquefois parmi les honnêtes gens, & tous les jours parmi le peuple ? . . . Mais en supposant que le Censeur n'avoit que quelques raisons particulières d'inimitié contre *Manilius* ; quel pouvoit être son but ? Que pouvoit apprendre à la jeune fille cette caresse de son pere faite à sa mere en sa présence ? sinon que lorsqu'elle auroit un mari, il auroit le même privilège de l'embrasser ; & voilà tout . . . Que diroit donc aujourd'hui ce rigide Censeur s'il voyoit des meres se laisser embrasser en présence de leurs filles par des Etrangers ? Que diroit-il s'il voyoit un pere caresser indécemment une autre femme que la sienne en présence de sa fille ; & cette même fille se laisser luter & harceler de privautés, par certains hommes qui ne passent que pour badins, & qui sont des insolens ? Il est moins étonnant que cela arrive, qu'il ne l'est de voir des peres & des meres se contenter d'en rire.

La sévérité de *Caton* ne peut être justifiée sur l'excès, qu'autant qu'on supposera qu'il connoissoit la fille de *Manilius*, & que *Manilius* la connoissoit lui-même pour être un peu de l'humeur de *Myrrha*,



qui envioit à sa mere les caresses que *Cyniras* son pere lui faisoit en sa présence. Mais à moins de cette certitude , *Caton* avoit tort , & *Manilius* ne méritoit qu'un simple avertissement d'ami , auquel il n'est pas difficile de faire comprendre que ce qui est le plus permis , est aussi très-défendu en certaines circonstances . . . Dès-lors qu'il a été possible qu'une fille ait pensé aussi criminellement que *Myrrha* , des milliers d'autres peuvent penser comme elle . . . D'ailleurs les yeux les plus sains deviennent malades à force d'en regarder qui le sont. Les marques extérieures d'amour peuvent en faire naître dans ceux qui en sont les témoins ; & l'Amour est un mauvais Généalogiste qui ne se pique pas de connoître les degrés de parenté ; c'est toujours un assez foible obstacle à lui opposer quand on lui laisse acquérir de certaines forces : outre qu'il est dans l'ordre & que les parens y sont intéressés eux-mêmes , qu'une fille n'apprenne rien de la théorie ou de la pratique de l'amour conjugal , que par contrat comme sa mere.

*Ovide* , dans le récit qu'il fait de l'amour incestueux de *Myrrha* pour son pere , souhaite deux choses . . . Ou de n'être point cru , ou du moins qu'on croye que la punition a fuiyi de près le crime...

Tout cela est fort bien. Mais il eût encore mieux fait de ne pas employer tout son génie à faire une description touchante & séduisante de cet amour abominable ; d'autant plus qu'il félicite la ville de Rome de n'avoir point produit de tels monstres. C'est bien là ce qu'on peut appeler de *l'eau-bénite de Cour* pour Auguste !

L'Ecriture-Sainte semble désapprouver les caresses des peres à leurs filles. N'affectez pas , dit-elle aux peres, d'avoir des manieres trop gracieuses avec vos filles. Ce précepte regarde aussi sans doute les caresses des meres à leurs garçons.

Que *Caton* auroit eu d'ouvrage , s'il se fût mis en tête de réformer sur l'article de l'Honnêteté & de la Décence le bas peuple de Rome , qui , comme celui de notre siècle , croyoit que ce qui est permis ne sçautoit jamais être un mal ! . . Les Pauvres ne sont pas Logiciens , ils prennent pour un très-bon argument ce mauvais sophisme de Diogène , que nous avons rapporté plus haut ; outre qu'ils prétendent qu'ils n'ont pas le moyen d'être décens. Il y a chez les Grands & chez les Riches , des chambres , des anti-chambres , des cabinets , des garde-robes , des lits bien enfermés dans des alco-

ves avec des doubles contours de rideaux pour Monsieur & pour Madame ; de sorte qu'il ne tient qu'à eux d'être décens ; & quelquefois ne le sont-ils pas trop. Mais dans les Fauxbourgs des Villes & dans les Campagnes , les Pauvres vivent comme dans les premiers temps , où les Peres de familles , les Femmes , les Enfans & le Bétail étoient renfermés dans la même enceinte qui n'étoit pas d'une grande étendue , ni distribuée en appartemens. Tirons le rideau sur des objets aussi offensans , & ne remuons pas une Sentinelle qu'il n'est guere possible de purger.

*Horace* croyoit être fondé à pouvoir dire dans un écrit très-public , que la corruption parmi les filles des meilleures Maisons de Rome , commençoit ordinairement par l'inceste & finissoit par l'adultere.

Une fille dans son enfance ne distingue presque pas son frere d'avec sa sœur. Elle en reçoit & lui rend caresses pour caresses , sans y faire plus d'attention . . . Mais ce temps d'ignorance & d'insensibilité passe promptement. Tous les Naturalistes , ou Physiologistes ou Médecins , s'accordent à établir que la maturité des femmes devance de plusieurs années celle des hommes. Conséquemment elle ne

tarde donc pas à s'appercevoir de la très-grande différence que sa complexion lui fait trouver entre les caresses d'un frere & celles d'une sœur ; & comme on ne lui a jamais fait scrupule de cette tendresse ; sa cupidité se trouve à l'aise , & elle ne lui donne d'autres bornes que celles de la crainte secrète qu'elle a que son frere ne l'entende pas , ou ne veuille pas l'entendre . . . *Ovide* dépeint au naturel tous les progrès de cet amour incestueux , dans l'aventure de *Biblis* , qui devînt éprise de son frere dès son enfance , à la faveur de la même licence , & en passant par les mêmes degrés que nous venons de marquer. Si malheureusement les dispositions naturelles se trouvent en raison réciproque , il en arrivera infailliblement ce qui n'eut pas manqué d'arriver , si *Biblis* eût trouvé son frere aussi épris d'elle qu'elle l'étoit de lui.

*Il y a tels Fils de bonnes Maisons*, qui, sans être déguisés en fille comme *Achille*, ne laissent pas de vivre dans le sein de leurs familles , à peu près comme il vivoit à la Cour du Roi *Lycomedes* ; mais plus criminellement que lui , parce que *Déidamie* n'étoit point sa sœur.

*Clodius* , jeune Seigneur Romain , étant déjà grand , faisoit le peureux , afin qu'on le

le mit coucher dans la chambre de sa sœur. C'est le reproche que *Cicéron* fait à cette Dame en pleine Audience dans son Plaidoyer pour *Cælius*, parce que quoi qu'elle fut plus âgée que son frere, elle ne laissoit pas d'être d'intelligence avec lui pour ce petit commerce nocturne, parce qu'elle avoit peur aussi . . . Et voilà pourquoi notre Orateur disoit ironiquement qu'il se trompoit toujours en parlant d'eux ; parce qu'au lieu de les appeler frere & sœur, il les prenoit toujours pour mari & femme.

Les Parens accoutumés à voir jouer ensemble leurs enfans de l'un & de l'autre sexe dès leurs plus tendres années, n'y font pas plus d'attention dans un temps que dans l'autre ; & ils ne sçavent pas qu'il n'y a point de temps où on puisse se dispenser d'y faire attention... Ils les croient aussi enfans à douze ans qu'à six. Ils n'en feront que d'autant plus aisément trompés, s'ils n'ont pas eu eux-mêmes de pareilles aventures dans leur enfance, ou s'ils n'en ont pas entendu parler . . Il faut que le frere & la sœur ne gardent plus aucunes mesures, lorsqu'ils s'aperçoivent du désordre ; & presque toujours il n'est plus temps . . Ils ignorent pour l'ordinaire ce qui se passe dans leurs mai-

sons ; & les voisins s'en divertissent par des chansons & des railleries , que les Parens n'en sçavent pas encore un mot. C'est Saint Jérôme qui le dit. Et les filles assez légères de langue sur tout autre article , sont toujours extrêmement discrètes sur celui-ci.

Les Parens , dans cette circonstance , ne ressemblent pas mal à ces gens sans défiance & sans précaution , dont on vole l'argent tous les jours en détail , sans qu'ils le remarquent , & qui ne s'en apperçoivent enfin que par hazard , ou par une diminution assez considérable sur la quantité. . . Alors ils ferment exactement leurs coffres , & s'accusent de négligence. C'est toujours là le premier défaut qu'ils cachent à celui qui recherche leur fille ; & tant pis pour lui , si lorsqu'elle sera devenue sa femme , il est assez habile pour découvrir la supercherie. Cette découverte qu'il regardera comme bien importante , ne lui sera pas moins inutile qu'elle l'aura été auparavant au Pere & à la Mere ; mais elle lui sera plus douloureuse , parce que ce sont de ces griefs dont il est plus aisé de s'appercevoir que de les prouver . . . L'Acheteur n'est plus reçu à se plaindre de la marchandise après l'empierre & l'enlèvement ; & ce qui

rend la supercherie inévitable dans cette circonstance , c'est que la marchandise se livre bien empaquetée. *Gatta in sacco* , dit l'Italien.

On dira peut-être qu'il semble que nous affectons de ne montrer l'Humanité que du côté du vice & de l'infamie , & on aura raison ; mais pour cela , l'ouvrage n'en sera pas plus condamnable que tous les Ecrits des Médecins , qui ne présentent l'homme que du côté des maladies. Plût à Dieu que nous fussions menteurs ! dit Juvenal dans une pareille circonstance.

*Le même Cicéron* dans ses Plaidoyers spirituels , éloquents , pathétiques & facétieux contre *Verrès* , qui remplissoit si exactement la signification latine de son nom , reproche à ce Gouverneur de Province , de n'avoir rapporté de toutes les Expéditions militaires qu'il disoit avoir faites , non sans beaucoup de risques dans son Gouvernement , que des égratignures & des morsures de femmes , dont il étoit ( ajoute l'Orateur ) aussi glorieux parmi les gens de son Espèce , que les Guerriers le sont de leurs blessures & de leurs cicatrices parmi les vaillans Hommes.

*Lyfimachus* montrant aux Ambassa-  
M ij

deurs de *Démétrius* les morsures d'un Lion contre lequel il s'étoit battu ; ils lui répondirent en riant , que leur Maître en avoit aussi sur le cou qui lui plaisoient infiniment , quoiqu'elles ne fussent pas si glorieuses. Ils parloient des coups de dents de la Courtisane *Lamie* , maîtresse de ce Prince , laquelle , comme dit *Branzome* , étoit très - grande *Clergesse* dans son métier. Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est ; dit *Mascarille*, dans la *Comédie des Précieuses*. A quoi on peut répondre , comme *Catault* ; Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

Que des hommes aussi fortement vains , & aussi brutalement débauchés que *Verrès* , tirent vanité de ces marques singulières de tendresse que les animaux les plus lourds , tels que les Chevaux & les Anes se prodiguent entr'eux ; il n'y a pas de quoi s'en étonner. La Luxure a cela de propre qu'elle abrutit l'Humanité , & la rend exactement semblable à l'Espece animale qui ne connoît ni honneur , ni décence , ni honnêteté . . . Outre que les hommes en général , par un privilège glorieux attaché à leur sexe , sont dispensés de honte & de pudeur : du moins le croient-ils ainsi , & agissent-ils la plu-



part en conséquence ? Fondés apparemment sur ce faux Préjugé, que l'honnêteté & l'honneur n'ont aucune liaison , & qu'ils peuvent aller l'un sans l'autre.

Mais que, des femmes dans lesquelles il semble que la nature ait cherché à se dédommager du peu de disposition que les hommes en général ont à la pudeur , par celle qu'elle inspire à leur sexe , s'endurcissent néanmoins sur un article aussi essentiel à l'honneur , & s'accoutument tellement à la turpitude , qu'elles se fassent gloire d'être égratignées , mordues & battues , & que par une ostentation misérable , elles affectent de ne pas le laisser ignorer ; c'est-là ce qui est un peu plus étonnant.

Quoi qu'il en soit , si les hommes regardent ces *stigmates* comme des preuves peu équivoques , d'une tendresse aussi vive que sincère de la part de leurs femmes ; il ne tient qu'à eux de se convaincre , s'ils l'ignorent , que la plus fameuse Prostituée de Rome , comme la plus effrontée , n'étoit pas avare de ces preuves manifestes de reconnoissance à ceux qui lui apportoit leur argent ; & entr'autres au Grand Pompée.

Si les femmes de leur côté regardent ces mêmes *stigmates* comme des indices

M iij

évidents d'estime & d'amour . . . Sans qu'elles se donnent la peine de consulter l'Histoire , il y a des milliers de femmes perdues d'honneur , par état & par conduite , qui pourront aisément leur prouver que ce n'est ni à l'estime , ni à un amour de préférence qu'elles doivent être attribuées , mais uniquement à la fureur d'une passion animale. Un Auteur satyrique, mais véridique, du Regne précédent, parle d'une Dame qui montrait avec vanité les coups de canne que la jalousie ( à ce qu'elle disoit ) lui avoit attirés sur les bras ; cela ressemble bien moins à la jalousie qu'à un mépris parfait . . . Des caractères tournés de cette façon seroient bons en *Russie* , où les femmes , dit-on , ne se croient tendrement aimées de leurs maris qu'autant qu'elles en sont libéralement battues.

C'est bien-là ce qui s'appelle être nées pour la servitude !

La description que fait *le Poëte Lucrece* de ces emportemens de Luxure , convient mieux à des Brutes qu'à des Créatures intelligentes qui sont faites pour s'aimer , par une estime réciproque , plutôt que par un instinct destitué de connoissance , & plus semblable à la frénésie qu'à la tendresse . . . Il sembleroit que le

*Philtre* , dont on dit que ce Poète a été potionné par sa femme , lui auroit inspiré cette description énergique , non moins digne de pitié , que propre à être remarquée , pour se convaincre que rien n'est plus méprisable que ce qu'il affecte de relever si poétiquement . . .

Un Pere de l'Eglise ( Saint Basile ) dit que cette fureur d'*Anthropophages* , est particuliere aux *Eunuques* & aux *Impuissans* ; & il en apporte des raisons physiques , qui ne sont pas difficiles à deviner . . . . De sorte que ces *Fructus Belli* , dont on fait trophée quelquefois jusques dans le mariage , ne sont rien de plus que des preuves honteuses de brutalité , ou des aveux ridicules de foiblesse . . . . Tenir son Désordre secret , c'est pécher seul ; l'afficher , c'est faire pécher les autres . . . Il y a un grand crime de moins d'un côté ; & de l'autre un grand crime de plus , & une impudence achevée.



CHAPITRE XXIX.

*Suite des Observations sur l'Honnêteté, & sur les Causes de sa diminution.*

**H**ORACE attribue les calamités qui rendirent fameux les commencemens du Regne d'Auguste, à *l'infamie des mariages*, & il rejette celle-là sur ce que les Grecs avoient mis les Romains dans le goût de corrompre leurs filles par la Danse, laquelle sous le spécieux prétexte de leur donner des graces & du maintien, les rendoit lascives, indécentes & effrontées.

Un Historien ne fait pas difficulté de mettre entre les Causes de l'ébranlement de l'Empire Romain, l'introduction de la Danse des *Pantomimes*... La mollesse la plus infâme, dit-il, s'empara de tous les Romains, & ils ont toujours été en déclinant.

Si on veut sçavoir l'effet que ces évolutions ne manquoient jamais de produire sur les Dames Romaines & sur leurs

filles , lorsque *Bathylle & Pylade dansoient* , on le trouvera dans la sixième Satyre de Juvenal. Cela ne peut se rendre honnêtement d'aucune façon en notre langue ; & le latin même n'est pas supportable.

Et si tout d'un temps on veut sçavoir l'effet que produisoit sur les hommes , la Danse de certaines Actrices ; on le trouvera dans la onzième Satyre , où il parle de leurs mouvemens plus que lascifs.

La description de cette Danse & de ses effets ne peut également , en aucune manière , se rendre honnêtement en françois , & ne peut se lire que des yeux , en latin . Les Dames Romaines n'y sont pas encore oubliées. Etoit-il fait pour un Payen de trouver de l'infamie dans une Danse !

Ce seroit mal juger de notre These , si on s'imaginoit que nous avons le dessein ridicule de décrier la Danse , précisément comme une adresse de bien porter ses pieds . . . Nous ne la considérons que par les endroits qui peuvent gâter le cœur , & diminuer la Décence & l'Honnêteté.

On auroit pourtant assez de peine à démontrer en quoi les Révérences usitées parmi les femmes , & ignorées de toute

M v

l'antiquité, sont plus respectueuses & plus décentes que les inclinations de tête. Il y a bien de l'apparence que cette mode géométriquement indécente, vient encore de la danse, dont le principal objet est la manœuvre de la partie inférieure du corps.

Il y a un principe incontestable que les plus grands Partisans de la Danse ne peuvent nier. C'est qu'il ne faut apprendre à une jeune personne que ce qui peut l'affermir dans le sentiment de la vertu, & lui faire naître l'idée de la décence. Or il s'agit de sçavoir si la Danse est propre à entretenir le sentiment de la vertu, & à faire naître l'idée de la Décence. Les amateurs de ce bel Art prenant l'affirmative, vont jouer le rôle du Maître de Danse & du Maître de Musique de M. Jourdain dans la Comédie du *Bourgeois Gentilhomme*, l'un desquels démonstroît que tous les malheurs, sans en excepter même ceux des Etats, ne proviennent que de ne pas s'accorder; ce qui n'arriveroit point, si on sçavoit la Musique; & l'autre, qu'une fille ne fait de faux pas dans la route de l'honneur que pour n'avoir pas appris à danser...

On croit toujours avoir fourni une

raison sans réplique , quand on a répondu d'un ton dogmatique , qu'il n'y a point de honteux inconvéniens à craindre de la Danse parmi d'honnêtes gens. D'abord c'est poser pour principe ce qui est en question , ou du moins il faudroit donc expliquer ce qu'on veut faire entendre par honnêtes-gens. Honnêtes-gens tant qu'il vous plaira . . . On n'ignore point du tout que les Honnêtes-gens sont fort communs parmi le beau monde ; mais on n'ignore pas davantage que malgré ce grand nombre d'Honnêtes - gens , la probité n'en est pas moins rare . . . Et d'ailleurs depuis quand les Honnêtes-gens regardent-ils la séduction , ou la subornation en cas de besoin , comme une tache à leur honneur & à leur probité ? Il est vrai qu'ils ne regarderoient pas celui qui se montreroit scrupuleux sur cet article , comme un mal - honnête homme ; mais à coup sûr comme un Benêt.

Quelqu'un a dit , que plusieurs mauvais Catholiques ne furent autrefois détournés de se ranger à la Communion des Protestans , que parce que cette Secte condamnoit la Danse & les Spectacles , & punissoit de mort l'Adultere . . . On rap-

M vj

porte là-dessus le discours singulier de quelques Courtisans qui déclarerent sans façon que quand il n'y auroit que ces articles , ils ne se feroient jamais Huguenots... Sur quoi on peut dire par réflexion , qu'avec des dispositions aussi vicieuses , le Calvinisme n'eût pas fait une grande acquisition , ni l'Eglise Catholique une grande perte.

Voilà ce que dit en vieux François , mais assez énergique , un Auteur en parlant de la Danse :

« Si la seule rencontre de l'homme &  
 » de la femme peut bien avoir cette force  
 » par le regard des yeux , de donner le  
 » feu aux convoitises ; si les seuls entre-  
 » tiens libres ou chansons folles ; si le sim-  
 » ple toucher , comme nous n'en avons  
 » que trop d'exemples , peut encore plus  
 » efficacement produire le même effet ;  
 » quels inconvéniens ne doit-on pas at-  
 » tendre lorsque toutes ces choses con-  
 » courent ensemble , en même lieu , en  
 » mêmes personnes ; & encore les gens  
 » ne se rendant là que pour donner & re-  
 » cevoir du plaisir. Or tout cela se trou-  
 » ve dans la Danse tout à la fois.

Cela n'est pas toujours vrai. Un Danseur préféré à un autre par une fille ou



une femme, a souvent causé de tragiques catastrophes. C'est par-là qu'une femme devient bientôt une *Famose*, c'est-à-dire, la matière des conversations de toute une grande Ville !

» On peut dire, ajoute le même Auteur,  
» que la Danse est un appas fait aux yeux,  
» aux oreilles & à tous les sens, afin de les  
» séduire, & comme par une commune  
» conspiration les faire ensemble tomber  
» dans le crime . . . Les yeux de chacun  
» des Danseurs peuvent choisir jusqu'en-  
» tre les bras des maris & des meres, cel-  
» les que bon leur semble, c'est-à-dire,  
» celles où les adressent plus particuliere-  
» ment leurs convoitises ; & celles que  
» les yeux ont choisies, les mains s'en  
» saisissent . . . C'en est déjà assez pour  
» faire craindre à une fille ou femme,  
» ayant son honneur en recommanda-  
» tion, de s'être trouvée dans un état qui  
» ait fait naître quelque idée peu sage en  
» celui-là qui l'enleve d'entre les autres..  
» Et puis cette fille est là en place, se  
» tournant puis çà, puis là, d'un front  
» haut, sans voile ni marque aucune de  
» vergogne, comme pour faire montre  
» de soi à chacun de la troupe . . . Et  
» les inconvéniens ne seront pas seule-

» ment pour ceux qui dansent , mais  
 » encore pour les autres qui seront pré-  
 » sents ».

Nous abrégeons & nous passons une infinité de termes , qu'on trouveroit aujourd'hui trop libres , & qui n'expriment pourtant que ce qui se fait tous les jours dans une Danse . . . Nous aurions pu citer un très-grand nombre d'Ecrivains Catholiques , tant anciens que modernes , qui ont écrit en termes encore plus forts contre la Danse , & ont démontré qu'il n'y a rien qui inspire un goût plus décidé pour le libertinage. Louis Vivès , Ecrivain Catholique , ne met pas de différence entre les Académies où on apprend à danser , & les mauvais lieux. Mais les partisans de cet usage regardant les Docteurs Catholiques comme suspects d'une Morale trop rigide , pourroient bien n'en pas faire grand cas . . . Ils seront beaucoup moins étonnés & moins frappés si on leur cite un Saint Jérôme ou un Saint François-de-Sales , que si on leur cite un Prédicant de Hollande. Le Comte de Buffi-Rabutin qu'on ne soupçonnera pas de rigorisme , a condamné formellement l'usage du Bal , comme une chose très-dangereuse. Il en pouvoit parler sçavamment,

ayant pardevers lui un long & fréquent usage.

Au reste, on ne prétend pas prendre ici le ton de Missionnaire ou de Casuiste ; on n'y traite cette matière que par le rapport qu'elle a nécessairement avec l'Honnêteté & la Décence, & que celles-ci ont avec l'honneur. Tous les maris sont fort aises que leurs femmes soient chastes & fidèles. Tous les pères & toutes les mères ne desirent rien tant que de voir leurs filles pleines de pudeur & de modestie, sinon par amour pour la vertu, au moins par des vûes de réputation & d'intérêt . . . Or si les uns & les autres veulent sçavoir si la Danse est un bon moyen pour faire naître & entretenir dans les femmes le sentiment de l'honneur & de la Décence ; qu'ils examinent, les uns leurs femmes, les autres leurs filles dans un Bal, ou telle autre Assemblée de Danse ; qu'ils les examinent au retour ; qu'ils les étudient encore le lendemain, & quelques-uns des jours suivans ; elles ne s'occuperont & ne parleront d'autre chose . . . M. tel sera un très-grand Danseur ; M. celui-ci un très-beau Danseur ; celui-là sera d'une politesse exquise ; cet autre aura des façons à ravir ; l'un aura une belle chevelure ; l'autre de belles dents ; l'autre une jolie

main ; & tel autre qui n'aura rien de tous ces avantages sera fait à peindre sous le masque . . . Voilà leur style. Dites-leur de choisir , & qu'elles soient sinceres ; elles les prendront tous. Ce ne sont point ici des jeux d'imagination ; personne n'ignore ce que c'est qu'un Bal , ni ce que c'est que le Retour du Bal , qui vaut souvent mieux que le Bal même , comme dit un Proverbe très-connu & qui ne s'est pas accrédité en l'air.

Un Ecrivain célèbre dit que le Bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les Amans & les Maris , soit qu'ils soient aimés ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours ; qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à celui qu'elle aime ; qu'elles en sont entièrement occupées ; que le soin de se parer est pour tout le monde ; que lorsqu'elles sont au Bal , elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent ; que quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont le Mari ou l'Amant n'ont pas la plus grande partie. . . Il ajoute , que quand un homme n'est point aimé , il souffre encore davantage de voir une femme qu'il aime dans une Assemblée ; que plus elle

est admirée du Public , plus il se trouve malheureux de n'en être point aimé ; outre qu'il craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien . . . Enfin il trouve qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir une femme que l'on aime , au Bal , si ce n'est de sçavoir qu'elle y est , & de n'y être pas.

Il faudroit opter , ou être moins rigides sur l'article de l'honneur , de la Décence & de l'Honnêteté , ou ne pas donner lieu soi-même aux vices que l'on condamne , & qui conduisent insensiblement les femmes à être moins touchées de l'honneur que de la vanité & du plaisir ; non pas du vrai honneur , ce seroit trop demander , mais de celui qui consiste dans la réputation & qui fait la règle suprême de ce qu'on appelle *le beau monde , le grand monde , & les honnêtes gens dans tous les états*. Quoi qu'il soit le plus facile à acquérir , puisqu'il ne s'agit que de sauver certains dehors ; les femmes qui s'accoutument à donner dans un certain goût de licence , trouvent que cette gêne est encore de trop. Outre qu'on ne se voit jamais si parfaitement soi-même que les autres nous voyent. Ou nous sommes aveugles , ou nous sommes peu sincères

## 282 *Les Préjugés du Public*

sur nos défauts . . . Telle femme qui se croit très-décente , ne paroît souvent qu'une effrontée aux yeux mêmes des dissolus.

Que les parens examinent avec attention si leurs filles devenues un peu grandes , se portent avec la même ardeur à apprendre des choses utiles & vraiment honnêtes , qu'elles se portent à apprendre la Danse , la Musique & les Modes.

Si les évolutions de la Danse ne paroissent guere propres à élever une jeune fille dans les idées & dans l'habitude de la décence & de la modestie ; les termes de l'exercice qu'un Maître lui fait faire , ont quelque chose qui n'est pas moins choquant. *Approchez vers moi , reculez , avancez , écartez , serrez , regardez votre Danseur !* . . . Quelque impérieux que soit l'usage , il ne pourra jamais ôter ni même diminuer l'impertinence d'un pareil manège . . . On répondra qu'il n'est pas possible de montrer autrement. On n'en peut rien conclure sinon qu'une chose est bien ridicule quand elle ne peut se montrer que ridiculement ; outre qu'il ne s'ensuit point du tout de-là que cette même science , si on la croit si nécessaire pour donner des graces & du maintien à une jeune personne , ne puisse lui être ensei-

gnée par une femme. On trouveroit fort indécemment qu'une Maîtresse de Danse allât donner des leçons dans les lieux destinés à élever les jeunes gens ; pourquoi ne trouve-t-on pas encore plus indécemment que des Maîtres de Danse , & des Danseurs publics , dont le caractère propre est l'immodestie & la hardiesse , aillent ouvertement & avec autorité donner des leçons de décence & de bonne grace à de jeunes filles jusque dans les lieux destinés à leur former le cœur pour la Pudeur , pour l'Honnêteté , & pour la Religion ? On ne persuadera pas qu'une femme ne sçache mieux comment une personne de son sexe doit danser , & ne soit aussi plus propre à l'enseigner qu'un homme. Et quand il y auroit *du moins* dans cette partie , ne le regagneroit-on pas suffisamment du côté de l'Honnêteté ? Doit-on compter cela pour rien ? Un mari aimera toujours beaucoup mieux que sa femme ne sçache pas si bien faire des Entre-chats , pourvu qu'elle sçache parfaitement être chaste & honnête. Ceux qui sont d'un goût différent trouveront ce qu'ils demandent au Magasin. Si l'utilité publique ne gagne rien à de pareils usages ; par où démontrera-t-on que l'Honnêteté publique y gagne quelque chose ?

L'Amour honnête, dit Milton, ne se trouva jamais, dans le souris perfide & mercenaire d'une Courtisane dont les faveurs sont remplies de trouble & de crainte; non plus que dans le tumulte des Danses lascives. Il ne se cache point sous les bizarres déguisemens du masque. Le Bal, ce rendez-vous du crime, est un lieu qu'il ignore. Il ferme l'oreille à ces symphonies nocturnes que le scandale accompagne & que suit le mépris.

Combien de propos, ou dissolus, ou indécens, ou offensans, une femme, n'a-t-elle pas à essuyer dans un lieu où la licence tient ses assises, & où l'on croit tout permis ?

On observe que ce sont ordinairement les meres qui donnent les premières leçons d'afféterie & de coquetterie à leurs filles; au moins indirectement... Elles apprennent d'abord à une fille à lever la tête & les yeux, & à se tenir droite pour mieux faire remarquer la délicatesse & les proportions de sa taille... C'est elle qui lui montre à saluer avec grace & à répondre avec esprit aux galanteries. C'est elle qui lui montre à s'arranger & à se mettre avec goût & intelligence; c'est-à-dire, à cacher avec adresse ce qu'il faut pourtant



qu'on entrevoie , de façon que la vanité puisse regagner d'un côté ce que la modestie lui fait perdre de l'autre . . . Elle ne lui dit pas crûment que c'est pour plaire aux hommes & pour trouver plus aisément & plus promptement un mari ; mais elle lui fait assez entendre que ce n'est pas non plus pour plaire aux femmes . . . Une mere pleure de joie quand un homme du bel air lui dit que sa fille deviendra presque aussi aimable qu'elle , & qu'elle l'est déjà plus qu'une infinité d'autres ; quand il la félicite sur les charmes de sa voix , sur sa grace angélique à toucher le clavecin , sur la légèreté piquante de ses mouvemens quand elle danse. Qu'un homme sage parle avec éloge à cette même mere , de la modestie de cette même fille , si par hazard il lui en trouve ; elle lui répondra d'un air sérieux & distrait, *qu'elle est encore bien enfant !* Il n'est pas possible , dit Juvenal , qu'une mere puisse donner à sa fille plus de vertu & plus de décence qu'elle n'en a elle-même.

Milton , parlant de la beauté & des perfections des premières femmes avant le Déluge , dit : Elles se trouvent seulement accomplies & formées pour la volupté & la débauche . . . Elles ont appris

uniquement à chanter , à danser , à se parer , & à tendre des filets dans l'arrangement de leurs paroles & le manège de leurs regards.

Si *Orphée* , par les accens de sa belle voix & les accords harmonieux de sa Lyre , a bien pu adoucir les Tigres & attendrir les Rochers ; que ne pourra pas se promettre un habile Maître de Musique , avantaé de ces deux talens qui ont mis *Orphée* au rang des Demi-dieux ? Quels progrès rapides ne fera-t-il pas sur le cœur d'une jeune Eleve qui n'ayant ni la férocité d'un Tigre , ni la dureté d'un Rocher , sera encore possédée de la fureur de plaire ? .. Voyez dans Juvenal combien les Dames Romaines de la plus haute volée étoient folles d'un Chanteur & d'un Joueur d'instrumens. Et pour le moderne , voyez dans Buchanan , jusqu'à quel point le Savoyard *David Rix* s'étoit rendu maître des volontés d'une Grande Princesse , uniquement parce qu'il chançoit bien. Un Auteur judicieux & qui connoît le plus grand monde , a fait cette observation sur un fameux Musicien. Il n'avoit point, dit-il, l'air Petit-Maître, de ces Musiciens qui vont aux toilettes des Dames. *Timothee* , ce fameux Joueur de flûte

de la Cour d'Alexandre inspiroit à ce Prince toutes les passions qu'il vouloit. A son commandement , pour ainsi dire , il sautoit sur sa lance , demandoit à combattre , & ne respiroit que la guerre & le carnage. Une autre fois il l'enflamma tellement pour la Courtisane *Thaïs* , qu'à la persuasion de cette folle qui étoit yvre , il quitta la table & courut avec tous les Seigneurs Macédoniens, mettre le feu au superbe & ancien Palais des Rois de Perse...

On raconte des prodiges de la Musique ; mais son effet le plus ordinaire est d'inspirer de l'amour. Que contiennent les Recueils où les jeunes personnes prennent leurs leçons ? Des airs à boire propres à leur donner du goût pour le vin ; ou des situations d'amoureux , propres à leur inspirer du goût pour la galanterie. Il sembleroit que le caractère de la Musique soit naturellement profane , & uniquement propre à diviniser les vices ; ce qui est aussi peu vrai d'elle que de la Peinture & de la Poésie : mais il faut dire que les Hommes tournent plus volontiers leurs talens du côté du vice que du côté de la vertu. Ils veulent plaire à leurs semblables , c'est-à-dire , à des hommes aussi vicieux qu'eux ; & ils prennent le chemin le plus court & le plus sûr.

Passionnez-moi cet endroit-là , dit un Maître à sa jeune Eleve ; prononcez tendrement & lentement ce mot , *je vous aime* ; appuyez ! Que votre bouche , vos regards , vos gestes , votre maintien , tous vos mouvemens , & toute votre personne peigne les transports de votre ame dans cette description touchante des effets de l'amour . . . Fort bien ! . . . Si le Maître ne fait rien pour lui , il travaille du moins bien efficacement pour d'autres . . . Heureux moment pour le Cavalier qui arrivera au sortir de la leçon , & pendant que le cœur est en haleine !

Une Fille qu'on veut accoutumer à être Actrice en chantant , & à laquelle on en fait un rare mérite ; acquiert tout au moins de merveilleuses dispositions à le devenir dans d'autres circonstances. On n'imite guere à demi d'aussi excellens modeles.

Une Fille qui danse ou qui chante modestement & les yeux baissés , passe pour une Provinciale. Celle qui entre bien dans la passion par les regards , les gestes & les attitudes , donnera plus de plaisir , que de confiance dans sa vertu . . . Il faut choisir.

Mais , dira quelqu'un , il est ridicule de vouloir persuader qu'une Fille ne puisse  
se

Se danſer ou chanter , ſans donner dans l'une de ces deux extrémités vicieuſes !.. Il n'eſt pas facile de les éviter. Nous avons quelques exemples du chant , dans ſa plus grande perfection : nous n'en avons point de la Danſe au même degré. *Salluſte* a dit de *Sempronie* , Dame Romaine du premier rang , qu'elle danſoit mieux qu'il ne convenoit à une femme d'honneur ; auſſi n'en avoit-elle guere. Il ſembleroit par les termes de l'Hiftorien , qu'une femme ne ſçauroit être vertueuſe & bien danſer. Et *Cicéron* prétend qu'il n'y a qu'un homme yvre qui puiſſe danſer.

Quoi qu'il en ſoit , voilà ce qu'on a écrit d'une Fille qui chantoit bien ; & avec toute la décence imaginable , quoi qu'Italienne ; & c'eſt dire beaucoup.

» Elle a le jugement exquis , pour  
 » diſcerner la bonne Muſique . . . Elle  
 » le l'entend parfaitement , & même  
 » elle y compoſe ; ce qui fait qu'elle  
 » poſſède abſolument ce qu'elle chante ,  
 » & qu'elle prononce & exprime le ſens  
 » des paroles . . . Elle eſt belle , mais  
 » vous allez voir qu'elle n'eſt pas coquer-  
 » te . . . Elle chante avec une pudeur af-  
 » ſurée , avec une généreuſe modéſtie &  
 » une douce gravité . . . Sa voix eſt d'une

*Tom. II.*

N

„ haute étendue , juste , sonore , & har-  
 „ monieuse , l'adoucissant & la poussant  
 „ avec facilité . . . Ses élans & ses sou-  
 „ pirs ne sont point lascifs , ses regards  
 „ n'ont rien d'impudique , & ses gestes  
 „ ont toute la bienséance d'une honnête  
 „ Fille . . . Ceux qui ont le plaisir de l'en-  
 „ tendre , sont dans un tel ravissement ,  
 „ qu'oubliant leur condition mortelle ,  
 „ ils se croient transportés au ciel , jouis-  
 „ sant d'une partie de la Félicité des  
 „ Bienheureux . »

Et avec tous ces rares avantages , il est  
 impossible qu'une femme ait l'air chaste ,  
 en chantant des paroles qui ne le sont  
 pas. Celle-là apparemment n'en chantoit  
 point.

„ Mentor , dit l'Auteur du Télémaque ,  
 „ prit une Lyre , & en joua avec tant  
 „ d'art , que dans le moment même il  
 „ enleva l'ame de tous les assistans. A pei-  
 „ ne osoit-on respirer , de peur de trou-  
 „ bler le silence , & de perdre quelque  
 „ chose de ce chant divin ; on craignoit  
 „ toujours qu'il ne finît trop tôt . . . Sa  
 „ voix n'avoit aucune douceur effémi-  
 „ née , mais elle étoit flexible , forte ,  
 „ & elle passionnoit jusqu'aux moindres  
 „ choses . . . Il chanta d'abord les louan-  
 „ ges de Jupiter , Pere & Roi des Dieux

» & des hommes , qui d'un signe de sa  
» tête ébranle l'Univers. Puis il repré-  
» senta Minerve qui sort de sa tête , c'est-  
» à-dire , la sagesse que ce Dieu forme  
» au-dedans de lui-même , & qui sort  
» de lui pour instruire les hommes do-  
» ciles. . . Mentor chanta ces vérités d'un  
» ton si religieux & si sublime , que tou-  
» te l'Assemblée crût être transportée au  
» plus haut de l'Olympe à la face de Ju-  
» piter , dont les regards sont plus per-  
» çans que son Tonnerre. »

*Cet exemple regarde les hommes.*

Il y a peu de femmes qui n'aiment , avec une passion démesurée , le chant & les instrumens. Or , quand on est si fort épris d'un art , on ne tarde guere à l'être de ceux qui y excellent . . . Juvenal note quelques Dames Romaines qui offroient des sacrifices pour que certains Chanteurs qu'elles avoient pris de goût , pussent remporter la palme au concours ; & il en note quelques autres qui baisoient jusqu'à l'archet des Joueurs de violon . . . Nous avons vu telle Fille de qualité trouver assez de mérite à un homme , parce qu'il touchoit bien le Clavecin , pour vouloir en faire son mari.

Dans le portrait que Salluste nous a laissé de la fameuse *Sempronie* , il met

N ij

dans les causes de son dérangement , le chant & la danse , qui lui furent , dit-il , toujours plus chers que son honneur ,

*Que ce Pere* est content ! Il est enfin venu à bout de congédier de chez lui ce jeune Libertin que sa Fille aimoit , & qu'il étoit bien résolu de ne point lui donner ! . . . Elle ne voit plus personne , dit-il , & son temps est partagé entre son Maître de Musique & son Maître de Danse. Mais il ne seroit ni si content , ni si tranquille , s'il sçavoit que le Cavalier voit régulièrement tous les jours , & le Maître à chanter & le Maître à danser. On dit qu'il y en a d'officieux parmi ces sortes de Maîtres. On suppose qu'ils n'y sont pour rien personnellement ; ce qui pourtant ne seroit point du tout sans exemples. Ce n'est pas trop des yeux d'une mere quand on donne des leçons à sa fille ; encore les yeux de toutes les meres n'y feroient-ils pas propres. Que pensera-t-on de celles qui font tirer leurs filles , c'est-à-dire , qui les font examiner par un homme , des jours & des semaines entières jusque dans le fond de l'ame , & assez souvent sans témoins.

Un Auteur Italien dit , qu'il n'est guere possible qu'une fille ne trouve pas aimable , un Peintre qui la rend adorable &



qu'elle veuille lui cacher ce que sa vanité demande qu'il voye afin de l'immortaliser avec le reste.

Nous faisons garder nos femmes en Europe par d'autres femmes, dont nous sommes sûrs comme de nous mêmes. Les Orientaux les font garder par des Eunuques, dont il n'y a rien à craindre. On croit être bien fin de part & d'autre ! Comme si les Eunuques, les Gouvernantes & les Femmes de chambre n'étoient pas susceptibles d'avarice, de gourmandise ou de malignité !

Il est aussi faux que les Spectacles soient condamnables, quand ils ne tendent qu'à inspirer le mépris du vice & l'amour de la vertu, qu'il est faux que la Danse soit condamnable, quand elle n'a pour objet que l'adresse de marcher & de se bien tenir . . . Mais lorsque l'une de ces deux choses, ou toutes les deux à la fois, ne sont employées qu'à faire naître & à nourrir les passions, il est indubitable qu'elles doivent être condamnées.

On sçait assez que les personnes de jugement & d'esprit ne regardent les Pièces de Théâtre que comme des Satyres ou des Allégories ingénieuses qui se proposent plutôt pour but de détourner du vice, en le rendant ridicule, que d'y

N iij

porter. *Harpagon* ne met pas assurément l'Avarice dans un plus beau jour , que le *Tartuffe* n'y met l'Hypocrisie . . . On en peut dire autant du Genre Dramatique , qui n'a que l'Héroïque pour objet.

Cependant les Apologistes de la Comédie auroient assez de peine à prouver , qu'en cette partie , nos Spectacles ne sont pas en quelque maniere aussi dangereux que ceux des Anciens . . . Que reproche-t-on à ceux-là ? Trop de licence sur l'article de l'Honnêteté , des Peintures trop flatées de l'amour . . . Que reproche-t-on aux nôtres ? *L'Amphytrion* n'est-il pas bien propre à donner de l'horreur de l'adultère ? Et plusieurs autres Pièces , en ne faisant que badiner légèrement sur l'infidélité & la coquetterie des Femmes , ne sont-elles pas bien capables de leur en inspirer de l'aversion ? Presque tous nos Opéra paroissent-ils plutôt avoir été faits pour rendre odieux aux jeunes gens tout amour illégitime , que pour le leur présenter sous les faces les plus riantes & les plus touchantes , s'il y est sur-tout question d'Amans infortunés ?

Valere Maxime ne vouloit pas que les femmes assistassent à la représentation des Pièces Galantes.

• Cependant les Adversaires du Théâ-

tre ne se rejettent pas encore tant sur la licence des sujets , que sur les risques ordinairement inévitables dans toutes les Assemblées mêlées . . . Les Femmes , disent-ils , ne vont là que pour y faire assaut de beauté , & les hommes que pour y faire assaut de hardiesse . . . Les yeux sont-là distribués comme une Escopetterie , qui fait un feu continu de toutes parts , & en raison réciproque.

Ce qu'ils disent - là est vrai ; mais ce grief ne fait pas tant pour leur cause qu'ils se l'imaginent : car il faut de nécessité que le même inconvénient se rencontre dans toutes les Assemblées qu'ils appellent mêlées : & le Concert-Spirituel n'en sera pas plus exempt que la Comédie ou l'Opéra . . . Par-tout où les Hommes & les Femmes se rencontreront , il y aura toujours entr'eux , par une raison fort naturelle , mais non pas innocente , des Escarmouches d'œillades. Une Femme bien mise , qui se croit jolie , & qui ne veut absolument pas perdre quatre ou cinq heures de Toilette , est fort aise que les Hommes la regardent ; & ceux-ci de même ne sont pas fâchés que les Femmes remarquent leur bonne mine , ou à son défaut leurs dorures , leurs broderies & leurs velours cizelés de toutes cou-

N iv

leurs . . . Et ce qu'il faut encore observer , & non pas approuver , c'est que les Hommes & les Femmes ne se parent pas avec moins de vanité , pour une Assemblée de Religion que pour le Spectacle... Il ne faut pas croire que les Femmes , en général , ne gardent leurs pierreries , leur rouge , leurs mouches & leur coquetterie ; & les Hommes leur somptuosité & leur hardiesse , que pour la Comédie & l'Opera . . . On a tout lieu d'être convaincu du contraire , & d'en être mal édifié . . . Ainsi ce grief porte à faux.

D'autres Adversaires du Théâtre se rejettent sur les Acteurs & les Actrices , qu'ils trouvent dangereux , disent-ils , pour les Spectateurs & les Spectatrices.. Cette raison ne vaut que pour la moitié.. Les Hommes ont toujours été , & seront vraisemblablement toujours dans le goût des filles de Théâtre . . . Mais depuis les *Messalines* de l'autre siècle , qui avoient mis les *Patriciennes* en mauvaise réputation sur cet article , & qui peut-être avoient encore accrédité ce goût deshonorant parmi les Femmes du second ordre , il n'est plus question chez celles qui sont honnêtes du moins par état , ni de *Roscius* qui entre sur la Scène de bonne grace avec des jambes bien tournées , ni

de *Bathylle* , ni du fauteur *Cobus* , ni de *Dracon* le joueur de flûte , ni même de *Bronte* le Questionnaire , comme dit la Bruyere. Ces sortes de gens , qui autrefois pour les meres étoient des hommes privés , ne sont plus pour leurs filles que des hommes publics , qu'elles payent publiquement & mincement , pour les amuser comme tout le monde.

Quelques Epilogueurs observent cependant que lorsqu'il n'y a que des Actrices sur la Scene , les femmes qui sont dans les Loges sont plus distraites , & prennent ce temps pour promener leurs regards sur les hommes , ou pour parler entre elles.

Si certains Critiques outrés disent qu'elles les remplacent par d'autres , qui peut-être ne valent guere mieux ; ce ne sont pas au moins des hommes publics , & l'affiche n'est pas à beaucoup près si frappante. Il est de l'honneur de nier ce qui n'est pas manifeste , & il est de la probité de l'ignorer. On observe que jusqu'à présent les femmes ne se sont pas encore avisées de remplacer *Bathylle* par *Quintilien* , & cela depuis deux mille ans : car c'est Juvenal qui fait cette plainte des Dames de son siecle , éprises les unes d'un Gladiateur , les autres d'un Chanteur ,

N v

ou joueur d'instrumens ; celles-ci d'un Sauteur, celles-là d'un Athlète ; & pas une d'un Philosophe ou d'un Sçavant ? Est-ce une perte ou un gain pour les Sçavans & les Philosophes ? A l'égard des filles de Théâtres , pour qui les hommes ont un goût décidé depuis qu'il y a des Théâtres , & qui les courent , tant qu'il y aura des Théâtres , parce qu'ils ne les aiment qu'à cause qu'elles montent sur le Théâtre ; on pourroit dire que cela seroit assez bien , si cet honneur , qui consiste dans la vertu , y gaignoit du côté des femmes , d'autant que selon le conseil de Caton , à ce que dit Horace , c'est une pâture qu'il faut laisser à la Débauche , afin de la distraire des femmes & des filles , de bon lieu.

Mais pour revenir à nos Spectacles , il faut , sur le pied qu'ils sont aujourd'hui , les haïr naturellement , ou être de mauvaise humeur , pour y trouver de l'indécence . . . . Il peut y en avoir pour le cœur ; mais il n'y en a plus ni pour les yeux , ni pour les oreilles , & c'est déjà un grand point , qui les distingue infiniment de ceux des Anciens , que l'obscénité souvent la plus brutale rendoit infâmes aux yeux , aux oreilles & au cœur.

Quel éloge pour la modestie sévère de

**Caton**, que des Acteurs n'ayent pas osé jouer devant lui la dernière Scène des Jeux Floraux , la plus intéressante pour le Peuple , & pour tout ce qui pense en peuple , parce qu'elle étoit la plus indécente & la plus deshonnête ! . . . Quel éloge pour lui que les applaudissemens du Peuple , lorsqu'il eut la prudence de se retirer ! . . . Cependant les uns lui ont fait un crime d'être sorti de la Salle du Spectacle , puisque la gravité de son sourcil intimidait l'impudence des Acteurs . . . Martial dit qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il y entrât , s'il avoit dessein d'en sortir . . . Ils ne pénétrèrent peut-être ni les uns , ni les autres dans les vûes de Caton . . . La représentation des Jeux Floraux étoit de son temps une ancienne Coutume , une Fondation , & en quelque manière un acte de Religion convenable au Paganisme : cérémonie que notre Censeur désapprouvoit sans doute , mais qui pourtant étoit autorisée par la Loi , la prescription & la superstition . . . Tout Censeur qu'il étoit , il ne lui auroit peut-être pas été possible , ni sûr , d'entreprendre de l'abolir , parce que toute superstition qui met le libertinage & la débauche dans ses intérêts , n'est rien moins qu'aisée à détruire. Comme il connois-

N vj

soit le Peuple , il n'ignoroit certainement pas qu'une politique prudente veut qu'on tolere ou qu'on dissimule certains abus , quand on risque de donner lieu à de plus grands maux , en cherchant à les réformer. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui on tolere & on dissimule certaines mascarades & Fêtes triviales . . . . Mais à propos de quoi , demande - t - on , étoit-il entré dans la salle du Spectacle , s'il avoit d'avance formé le dessein d'en sortir ? A propos de quoi ? Il étoit un des premiers Magistrats de Rome : les Loix , sages ou folles , peu importe dans cette circonstance , autorisoient l'institution de cette Fête ; conséquemment sa présence y étoit nécessaire : quand ce n'eût été que pour réprimer le tumulte ; mais il a cru sans doute que si le dû de sa charge , demandoit qu'il assistât à la représentation de la Piece , il ne l'obligeoit pas à en voir le dénouement. Des gens fort modestes peuvent se trouver au Festin d'un Mariage , sans se croire obligés pour cela de rester à la cérémonie indécente du Deshabillé & du Couché de la Mariée. . . Outre que peut-être Caton ne seroit pas sorti de la salle du Spectacle , s'il ne se fut aperçu que sa présence gênoit ; il étoit homme à regarder le dénouement de la



Piece, du même œil stoïque, dont il avoit vu le commencement & le milieu . . . Il y a beaucoup de choses indécentes qu'un homme sage peut voir sans risque , parce que l'indécence des objets passe rarement jusqu'à lui ; moralement parlant.

Ce n'étoit pas la coutume chez les Grecs ( & vous allez voir qu'ils n'avoient pas tort ) , que les femmes & les filles assistassent aux festins des Hommes. On eut à la Cour de Macédoine la complaisance pour les Ambassadeurs du Roi de Perse , de faire entrer les Dames à la fin d'un grand repas , peut-être pour la première fois depuis plusieurs siècles . . . Ce ne furent d'abord que politesses & galantries respectueuses . . . Mais les Ambassadeurs de ce Roi superbe , qui tenoient beaucoup de son orgueil , & qui croyoient apparemment que les regles n'étoient pas faites pour eux , s'échauffant de plus en plus par le vin & par la présence des objets , poussèrent insensiblement les libertés si loin , & garderent enfin si peu de mesures , que les Seigneurs Macédoniens se crurent obligés de leur rappeler le respect qu'ils devoient à leurs femmes , à leurs filles & à eux-mêmes , à coups de poignards & à coups d'épées. Il auroit mieux valu faire une impolitesse à ces

Ambassadeurs , & laisser les femmes où elles étoient.

Quelque polis , gracieux & retenus ; quelque modestes & honnêtes que soient même encore aujourd'hui nos festins ; il est rare qu'ils le soient assez , pour que des filles qu'on veut bien élever puissent y assister , sans en remporter quelques notions de plus , sur certains articles. Les équivoques , les gravelures gazées , les bons mots ; & s'il n'y a rien de tout cela , les lorgneries & les petits soins affectés prennent peu à peu le dessus ; la conversation s'échauffe , on ne se gêne plus tant . . . Les femmes , par de grands éclats de rire , témoignent qu'elles sont au fait de l'histoire ; & les filles , par leur rougeur & leur maintien embarrassé , disent presque qu'elles s'en doutent. Outre que ce n'est pas toujours des yeux & des mains qu'on se parle à une table , ces signes sont trop manifestes. Les pieds ont une éloquence qui leur est particulière , & qui donne d'autant plus de hardiesse aux femmes , que quoiqu'elles l'entendent clairement , il ne tient qu'à elles de paroître l'ignorer parfaitement. On peut voir dans les *Elégies galantes d'Ovide* , comment deux pieds , lorsqu'ils sont d'intelligence , peuvent avoir ensemble & impunément à

une table de vingt personnes , une conversation suivie , qui n'est que pour eux.

Quel plaisir de pouvoir se dire impunément qu'on s'aime , en présence de mille gens qui ignorent même si nous nous connoissons ! écrivoit une Dame de ce temps à son Chevalier.

*La Bruyere* a taxé singulièrement , à son ordinaire , la curiosité des femmes pour les nudités originales analogues à leur sexe , lorsque parlant d'une certaine promenade que les Dames de son temps avoient coutume de faire sur le bord de l'eau , & précisément à un endroit d'où on voyoit de fort près les Nageurs faire cent tours de souplesse , comme les Tritons lorsqu'ils suivent le char de Thétis ou de Neptune ; il dit de ces mêmes Dames *qu'avant l'Été elles n'y alloient pas ; & qu'après l'Été elles n'y alloient plus.* Cette observation critique & mordante a eu tout son effet ; car les Dames n'y ont pas été depuis en aucune saison . . . Elles ont abandonné cet infame amusement aux filles du Peuple qui s'y arrêtent constamment des heures entières , même sur les parapets des ponts à la vûe de tout le monde ; & qui , si elles étoient assez riches , imiteroient cette Dame Romaine , la fameuse *Clodia* , à laquelle *Cicéron* re-

proche , que pour se procurer le plaisir innocent de voir les Nageurs de plus près , elle avoit fait bâtir une maison & aligner un jardin sur le bord du Tibre.

Les femmes n'auroient peut-être jamais pensé à faire montre de leurs bras , de leurs épaules & de leur gorge ; & elles auroient fort bien pu en ignorer les attraits , sans la luxure & les conseils des hommes ; de sorte que si ceux-ci avoient eu plus de retenue , celles-là ne se seroient peut-être jamais imaginé qu'elles fussent capables de faire commettre tant de sottises & tant de crimes.

Les filles qu'on élève le plus austèrement cachent par honte & par pudeur aux honnêtes gens , ce qu'elles découvrent sans pudeur & sans nécessité aux derniers des hommes. Elles répondent toujours , & toujours mal , que ces sortes d'hommes sont sans conséquence pour elles ; mais elles devroient prouver auparavant qu'elles sont elles-mêmes sans conséquence pour ces sortes d'hommes... Quoi qu'il en soit on annonce à la jeune & sage *Emilie* , l'arrivée de son Tailleur . . . Elle quitte à l'instant toute la Compagnie , Cavaliers & autres . . . Elle pénètre jusqu'à un appartement reculé , avec la femme-de-chambre qui va & qui vient ; &

là se dépouillant aux yeux de cet homme de la lie du peuple, elle se met dans l'équipage ou à peu près d'une de ces créatures qu'on passe par les verges à la tête d'une Garnison, à moitié nues. Même cérémonie pour prendre les mesures; même cérémonie pour essayer; & même cérémonie quand l'ouvrage est achevé & que l'Ouvrier le rapporte. Jugez si un homme de cette espèce ( mais qui est un homme après tout ) n'est pas à portée de savoir par cœur une fille de bon lieu, qui, pour se conserver la taille se faisant faire souvent des corps, subit conséquemment trois fois la même cérémonie pour chacun. N'oublions pas d'observer en passant, que la mode est venue que les Maîtres de Danse sont appelés & président à l'opération du Tailleur quand il prend la mesure du corps, ou quand il l'essaye, pour qu'ils jugent si les basques ou le buste n'incommoderont pas la Danseuse dans les évolutions de la Danse : le buste préalablement découvert & exactement parcouru des yeux & des mains, pour mieux voir le contour & la coupe du plastron.

Voudroit-on faire croire que la femme ou la fille de cet Artisan ne pourroient pas faire ce qu'il fait, du moins dans les opérations où la Décence est compromise;



& le peu qu'on pourroit y perdre du côté de la façon ne feroit-il pas bien regagné du côté de l'Honnêteté? Encore n'est-ce qu'une supposition ; car les femmes font tous les jours des ornemens & des habillemens , où il y a cent fois plus d'art qu'à ce plastron . . . Autant vaudroit-il dire qu'une femme ne sçauroit être bien coëffée que de la main d'un Friseur ! . . Ce sont encore une fois les femmes de mauvaise vie qui ont mis à la mode ce goût peu décent ; & les honnêtes femmes en voulant imiter leur maniere de se mettre , ont imité du moins une partie de leur impudence. Il est facile d'imaginer que de pareils usages ne sçauroient plaire infiniment à des hommes délicats ou un peu jaloux ; & la jalousie n'est pas inutile dans le monde , puisqu'il est aisé de remarquer qu'elle ne contribue pas peu à entretenir , du moins quelques dehors d'Honnêteté parmi les femmes ; & le seul extérieur de cette vertu a tant de charmes dans le sexe , que si par hazard on en entrevoit quelque apparence , dans les lieux mêmes où elle ne doit pas être , ce sera pour cette apparence que les plus débauchés se décideront.

Le Virgile de l'Italie moderne ( c'est-à-dire le *Tasse* ) n'a pas eu honte de débi-

ter que la chasteté & la décence ne doivent avoir lieu que dans les femmes du commun, mais qu'elles ne doivent point gêner les femmes du premier Ordre . . . C'est ainsi que Machiavel, compatriote du Tasse, a renvoyé la probité, la justice & l'honneur aux Sujets, & en a affranchi les Souverains . . . Mais ces deux Italiens sont aussi fous & aussi corrompus dans leurs idées l'un que l'autre. L'Honnêteté publique se joint à celle des Particuliers contre cette infame morale du Tasse que les Payens même ont désapprouvée . . . Que n'ont pas dit leurs Historiens & généralement tous leurs Ecrivains, de la conduite licencieuse des Fulvies, des Sémpronies, des Cléopatres, des Julies, des Messalines, des Faustines, &c. *Jules-César* pensoit bien différemment, car il croyoit qu'une femme d'un rang élevé ne doit pas même être soupçonnée . . . *Juvenal* dit que plus on est élevé, & plus l'infamie est frappante & dangereuse par la contagion du mauvais exemple. Pourquoi une petite mortelle rougira-t-elle d'imiter une Déesse ? . . . Ce qu'il y a cependant de remarquable dans la Religion payenne, c'est que toute femme qui auroit tenu sur la terre la conduite que *Vénus* tenoit au Ciel, selon les Poëtes, n'au-

roit certainement pas été regardée comme l'honneur de son sexe.

Un de nos Historiens parlant de la dernière Duchesse Souveraine de Bourgogne, dit qu'elle aimait mieux mourir d'une blessure qu'elle s'étoit faite en tombant de cheval, que de l'exposer à un Chirurgien. Si c'est une faute que de porter la honte naturelle jusqu'à cet excès, n'est-elle pas du moins d'une telle nature que les femmes qui la commettent, méritent plus notre admiration que celles qui ne la commettent pas ? C'est pousser l'héroïsme en pudeur jusqu'où il peut aller, puisqu'il n'est pas possible de lui sacrifier rien de plus précieux que la vie, dans une circonstance où il s'agit moins de l'honneur que de la modestie.

C'est un crime que de préférer la vie à l'honneur. Quelques femmes ont cru que la décence & l'honneur étoient la même chose pour elles. Mais il y a plus de deux cents ans que cet exemple d'une modestie sévère, qui n'est pas rare parmi les femmes des Bucherons, des Vignerons & des Laboureurs, a été donné par une femme d'un rang suprême. Elle ne connoissoit pas la morale du Tasse.

Il faut convenir que la honte n'est pas moins sujette que les autres usages aux



caprices de la Mode , . . Il y a eu un temps où une femme riche, ou distinguée par son état , seroit plutôt morte que de se faire assister dans son travail par un homme. Il n'étoit admis que lorsque la connoissance n'avoit plus lieu . . . Aujourd'hui elle mourroit plutôt que de ne s'en pas servir dans les occasions même les moins périlleuses. C'est être du grand ton que de n'avoir plus cette honte qui a été renvoyée aux femmes des Pauvres & aux Villageoises . . . Notre siècle est bien autrement supérieur aux préjugés que les précédens ! Il paroît par un Journal de Leip-sick , que cette Mode seroit particulière à notre Nation (a).

Que l'usage qui s'est introduit insensiblement parmi nos femmes de se servir d'Accoucheurs soit d'une nécessité indispensable , c'est ce qu'on pourroit nier par la pratique constante de tous les siècles qui ont précédé le nôtre . . . Cependant on l'accorde. Mais si c'est-là l'unique raison pour laquelle cet usage a pris tout d'un coup un si grand empire ; comment a-t-il pu se faire que quelques autres usages plus décens & aussi utiles n'aient pu se maintenir ? . . . Qu'on établisse une Aca-

---

(a) *Ador. Erudit.* Leip-sick, Tom. 2. Sect. 10,

démie de femmes destinées à ces sortes d'opérations; cela est possible; & l'utilité comme l'honnêteté de ce projet, peuvent bien se démontrer aussi invinciblement que la nécessité d'un Magasin pour former des Danseuses & des Chanteuses... Tout supôt de la Chirurgie, pourvû qu'il soit supérieur dans son Art & exactement désintéressé, conviendra sans peine qu'il est tout aussi possible qu'une femme soit sçavante & entendue dans cette opération, qu'un homme. L'expérience que les femmes ont par-dessus elles pour avoir subi le même travail, fait qu'elles se connoissent mieux les unes les autres que les hommes ne peuvent les connoître. Nous avons des exemples de l'extrême habileté d'un grand nombre; qui empêche qu'on n'en ait davantage?... Et d'ailleurs comment a-t-on fait dans tous les siècles? Comment font presque toutes les Nations? Les enfans de nos campagnes sont-ils plus mal conformés que ceux de Paris? Les femmes y meurent-elles en plus grand nombre? N'y a-t-il que celles des Pauvres qui périssent?... Qui ne voit le contraire, ou que tout au moins la partie est bien égale? Et ainsi à propos de quoi avoir introduit un usage inoui à tous les siècles &

à toutes les Nations, hors les cas bien extraordinaires, si-tôt que ce qu'on perd du côté de l'Honnêteté on ne le regagne pas du côté de l'utilité ? Il n'y a que notre Langue qui connoisse le nom d'*Accoucheur*. On ne le trouvera pas du moins dans la Langue Grecque, Latine ou Hébraïque.

Les femmes ne peuvent pas avoir toujours le même Accoucheur . . . Les Morts, les changemens de domiciles, de lieux, de pays, ou d'autres raisons obligent d'en prendre d'autres; & de cette façon il pourroit arriver qu'une fort honnête femme ne fût pas un pays inconnu à une vingtainé d'hommes. Ce n'est pas notre observation qui fera cesser l'usage; il ira toujours son train. Nous voulons seulement faire remarquer qu'il n'étoit guere possible d'en imaginer un plus choquant pour la délicatesse, du moins de certains maris, à qui il n'est pas naturel qu'il puisse plaire . . . Outre qu'il est encore très-facile de prévoir qu'une femme qu'on accoutume souvent très-jeune, aux explorations (pour ne rien dire de plus) d'un autre homme, & à s'entretenir privément avec lui, avant & après, de ce qu'il y a de plus secret comme de plus indécent dans les mysteres de l'Hymen, acquiert du

## § 12 *Les Préjugés du Public*

moins beaucoup de disposition à renvoyer la pudeur aux petites filles ; car elle ne se gênera pas même devant les grandes pour faire un récit très-circonstancié de son travail , en exalant l'habileté de son Libérateur.

Il ne peut y avoir que les Maris Parisiens , *Gens de douce nature & maris bons Chrétiens* , comme dit Despréaux , qui aient pu introduire cette coutume dans la Capitale , dont les autres Villes sont toujours les singes. Cette complaisance est inconcevable dans ceux qui sont délicats ; hors les accidens périlleux.

A peine un mari oseroit-il entrer dans le cabinet où sa femme s'est enfermée avec son Accoucheur , souvent quinze jours ou un mois avant le terme , de crainte de le troubler dans ses fonctions.  
*O seclum insipiens & inficetum !*

Il faut observer aussi que les femmes du bel air en général , ont une aversion naturelle pour le service des femmes , qui n'a pas peu contribué à leur faire réprover la vicille mode. Elles ne se sont pas contentées d'intriguer les Hommes dans leurs garde-robes & dans leurs Toilettes , elles ont encore insensiblement trouvé le moyen de leur faire tomber cette étrange fonction que les Turcs ne donnent pas même

même à leurs Eunuques . . . Elles ne se trouvent bien que de la main des Hommes. Il est encore aisé de voir par quelles sortes de femmes, cette Mode dont il est ici question & qui n'est pas ancienne, a pû commencer, pour être ensuite la règle des plus vertueuses.

Au reste, on a donné en notre langue aux femmes qui nous introduisent parmi les vivans, l'Épithète de *sages*, pour désigner par-là ce qu'elles doivent être, graves, prudentes, décentes & discrètes. Mais cela n'empêche pas que cette même obligation ne regarde pour le moins d'aussi près les hommes qui se mêlent de leur métier, & qu'ils ne soient tenus de mériter à la rigueur la même Epithète. *Dieu le veuille !* Il y auroit bien d'autres observations à faire là-dessus, que nous laissons au Lecteur. Notre langue est aussi austère que nos mœurs sont licencieuses . . .

Passons à d'autres objets, non moins importants & qui nous gêneront encore beaucoup ; mais la nécessité de les exposer est indispensable, puisqu'ils sont également asservis à la tyrannie des Préjugés, les plus faux, les plus criminels, les plus indécens & les plus ridicules.

## C H A P I T R E   X X X .

*Du Mariage , de ses Motifs & de  
ses Abus .*

„ N'ADMIREZ-vous pas , dit un  
„ Seigneur spirituel & galant dans  
„ une de ses Lettres ; *le Comte de Buffi*  
„ *Rabutin*. N'admirez - vous pas quelle  
„ force a l'usage ! Avec trois mots latins  
„ qu'un homme dit , il vous met ensem-  
„ ble un Garçon & une Fille , à la vue &  
„ du consentement de tout le monde ! „

Cette plaisanterie porte à faux ; & il y en a plus d'une dans les Ecrits de cet Homme du grand monde , qui ne sont pas d'un goût plus relevé , & qui ne soutiennent pas le second coup d'œil. Tant il est difficile de plaisanter d'habitude , sans être de fois à autres insipide & in-conséquent !

Ce n'est premièrement ni par usage , ni par mode qu'on se marie ; c'est par une nécessité fondée sur la Loi de la Nature , & sur le bien des sociétés. Aussi n'est-ce pas tout-à-fait là-dessus que tombe la plaisanterie du Seigneur , c'est sur

les formalités. Mais ces formalités sont encore fondées sur la Loi de la nature intelligente & libre, qui est celle de l'homme : car on ne met pas ensemble deux personnes de différent sexe sans leur consentement ; & le Sacrement que notre Sâtyrique met chrétiennement au rang des usages & des modes, n'auroit aucune validité sans cette condition : de sorte que c'est le consentement qui donne lieu au Sacrement, & non pas le Sacrement qui donne lieu au consentement. Le Sacrement n'est établi que pour sanctifier le consentement.

Si cette cérémonie se fait au vû & au sçû de tout le monde, nous ne voyons encore rien là-dedans qui soit susceptible de plaisanterie . . . On a voulu distinguer une union autorisée par les Loix Divines & Humaines d'avec la Fornication, l'Inceste & l'Adultere où on ne prend pas de Témoins. Un acte légitime & honnête ne sçauroit être trop manifeste. Notre Critique auroit mieux aimé apparemment que les deux sexes, sans être déterminés par d'autres motifs, ni par d'autre autorité que leur goût naturellement réciproque, se fussent à l'insçu de tout le monde, furtivement unis comme les Bêtes fauves dans les forêts . . . Il ne fait

O ij

pas attention , ou il oublie que la publicité de cette alliance , étoit même une condition en quelque façon essentielle dans le Paganisme. Les Epoux alloient au Temple se jurer au pied des Autels de leurs Dieux une fidélité mutuelle, pour le temps du moins qu'ils demeureroient ensemble . . . Parce que , comme nous venons de l'observer , on a voulu dans tout les temps , & chez toutes les Nations policées , distinguer l'union légale d'un homme & d'une femme , d'avec l'union illégitime des Fornicateurs , des Incestueux & des Adultères . . . Si notre Auteur Courtisan avoit en vue l'indécence & impertinente coutume de mettre au lit , en présence de tout le monde , les nouveaux Epoux avec des discours assortis à cette formalité ; il n'avoit pas tort de plaisanter sur un usage aussi ridicule & aussi contraire à l'honnêteté , par les idées dont il ne manque pas de salir l'imagination des assistans, au risque d'exciter en eux une cupidité criminelle & illégitime. Mais encore une fois, sa plaisanterie ne devoit pas tomber sur la cérémonie publique d'une alliance autorisée par les Loix Divines & Humaines pour le bien des sociétés ; & encore moins sur les paroles sacramentelles qui



sont l'énoncé de la loi divine. Il n'y a que trop d'abus à reprendre dans les motifs qui déterminent la plupart des hommes au mariage, sans l'attaquer par des endroits, qui en le distinguant excellemment de l'union stupide des bêtes & de l'union criminelle des Débauchés, le rendent l'honneur de l'Humanité, & le plus grand bien des sociétés.

On ne scauroit convenir que les Mariages sont établis pour le bien des sociétés, qu'on ne convienne en même temps, que tout commerce illicite leur est entièrement opposé.

A considérer le Mariage du côté de l'abus, il est un voile dont les Loix exigent que les hommes couvrent du moins leur avatice, ou leur vanité, ou leur passion. On dit depuis long-temps, qu'il est l'asile de l'honneur; mais vante qu'on ne spécifie pas de quel honneur, c'est qu'on n'apporte aucune restriction à cette maxime; & elle en mérite pourtant bien quelques-unes... Quoi qu'il en soit, le Mariage, selon cette maxime, ne scauroit être, à proprement parler, que l'asile de l'honneur des Filles, & il n'a cet avantage qu'en ce qu'il les garantit de se deshonorier comme Filles; mais il ne leur sauve pas les

O iij

risque de se deshonorar comme Femmes. Il est vrai que les Parens, leurs Filles une fois mariées, sont plus tranquilles sur ce dernier article, qu'ils regardent assez comme l'affaire des Maris.

Autrefois les Filles se marioient par une espece de curiosité ridicule, que l'exemple & certains entretiens de celles de leurs compagnes qui avoient subi le joug, excitoient dans leur esprit. Ce motif néanmoins étoit soigneusement caché. La soumission aveugle à la volonté des peres & des meres se mettoit au-devant; & croyoit cela qui vouloit.

Aujourd'hui c'est une inclination réfléchie & décidée pour la liberté qui porte la plûpart de nos filles au Mariage. Ce terme est vague; car la liberté est un genre qui a sous lui bien des especes... Est-ce pour vivre dans une sorte de libertinage avec un homme qui plaît, ou pour s'affranchir du joug de l'obéissance que les enfans doivent à leurs Parens, & qu'ils ne leur rendent assez souvent qu'à regret?... Que ce soit l'un ou l'autre, ce motif est encore soigneusement caché. La soumission à la volonté des Peres & des Meres, un grand fond d'estime pour le prétendu mérite de l'Epoux, ou tel autre l'hypocrisie surannée, cou-

vre le jeu , & n'en laisse voir que ce qui peut faire honneur.

Quelqu'un a dit que les filles qui rient quand on leur parle de Mariage , rient comme des effrontées si elles sont au fait , & comme des niaises si elles n'y sont pas. Il y a pourtant une remarque à faire , c'est que la plupart de celles qui sont au fait , affectent des dehors qui mettent en défaut les plus fins connoisseurs.

Cicéron dit d'une Demoiselle Romaine de son temps , qu'elle s'étoit donnée publiquement , c'est-à-dire par le Mariage , à un seul homme , pour avoir le privilège assuré de se donner en particulier , c'est-à-dire , par l'adultère à plusieurs. Ce seroit avoir l'esprit trop mal fait que de supposer une pareille intention à toutes celles qui se marient. Il y en a beaucoup au contraire qui ne pensent à un privilège de cette nature , qu'avec une ferme résolution de n'en jamais faire usage ; mais il y en a peu , même parmi celles qui ont la meilleure volonté , qui ne souffrissent avec peine qu'on les mit dans le cas de n'en pouvoir faire usage. Car comme dit Juvenal , ceux mêmes qui ne veulent tuer personne , sont bien aise qu'on leur laisse la liberté de pouvoir le faire. On assu-

O iv

re qu'il y a des filles qui remettent au temps de leur Mariage, à favoriser certains amans qu'elles voudroient bien , mais qu'elles ne peuvent épouser. Le conte du Tapis, dans la Fontaine, est une preuve que cette idée n'est ni nouvelle, ni particulière.

Et, selon ce principe, quelques Observateurs comparent le Mariage, à le prendre dans ses abus, à certaines feuilles de papier noir que les Maîtres d'écriture donnent à leurs Eleves pour leur délier la main; ils y tracent un million de lettres sans qu'il y paroisse, parce que les caracteres tracés se confondent incontinent avec le fond, & ne donnent pas moins le temps nécessaire pour qu'on puisse juger de leur exactitude ou de leurs défauts. Le Mari, dit un Auteur Italien, est comme *le Faquin*, contre lequel les Tireurs d'armes s'escriment sans courir aucun risque; les indices manifestes & deshonorans des fautes secretes n'ayant point lieu d'autant que, selon l'Aphorisme du Droit reçu, tout est sur le compte du Mari.

Les Préjugés sur l'honneur des Mariages, font des arrangemens singuliers... Un homme fameux par son libertinage, ne deshonore point la plus honnête fille

en l'épousant ; & ce même homme se deshonorera plus en épousant une fille qui n'aura manqué qu'une fois à son honneur , qu'il ne s'est deshonoré lui-même , depuis vingt-cinq ans qu'il y manque. On se trouve le code de ces Loix aussi originales ?

Une fille qui a de la vanité & de l'avarice , ne sçaurôit se persuader que ce ne soit pas un bonheur & un honneur pour elle d'épouser un homme fort riche ; ne fut-il que cela , comme il arrive souvent. Mais ce premier éblouissement causé par les richesses , n'est pas plutôt passé que ses yeux s'ouvrent , & qu'elle ne veut plus juger son mari que sur le pied du mérite . . . Or , comme elle ne lui en trouve aucun , elle se retourne vers ceux qui lui paroissent en avoir.

Un homme très-amoureux d'une belle femme & qui veut l'épouser , ne la juge que sur le pied de la beauté , lorsqu'elle est sans moyens. Mais sa passion n'est pas plutôt tranquilisée , qu'il veut la juger sur le pied des moyens , & voilà l'injustice. C'est ainsi qu'un Seigneur de haute volée , après avoir épousé une Roturière pour réparer ses affaires délabrées , n'a pas plutôt acquitté la meilleure partie de ses dettes , qu'il veut juger sur le pied de

O v

la naissance , celle qu'il n'a épousée que sur le pied des richesses , & se croit bien fondé , à cause de ce défaut , à la négliger & à la mépriser. L'injustice d'un voleur de grand chemin est moins odieuse & moins criminelle.

Un homme se marie ou par vanité , ou par amour , ou par intérêt , & il n'en fait pas trop mystère. Une veuve n'ose dire souvent pourquoi elle se remarie . . Une fille seroit quelquefois bien embarrassée de dire pourquoi elle se marie. La nature , dit-on , a bien pourvû à la propagation de l'espece Humaine par la forte inclination qu'elle a donnée aux deux sexes l'un pour l'autre ! Abus que cela ! Une fille mettroit volontiers dans son Contrat qu'elle n'aura que peu d'enfans : car elle a la curiosité & la vanité de vouloir être mere . . . Un homme y feroit aussi très-volontiers insérer cette clause , qu'il ne fera plus tenu à sa femme quand il ne la trouvera plus à son goût. Nous ne parlons que des honnêtes gens ; car la Canaille va son train comme un Tournebroche une fois monté . . . Sa brutalité sensuelle lui dérobe la suite nécessaire des peines que le grand nombre d'enfans lui prépare. C'est-là où la nature gagne & se dédommage amplement des pertes qu'elle

fait sur les honnêtes gens . . . C'est être des hommes bien grossiers, disent les honnêtes gens, que de remplir sa maison d'une fourmilière d'enfans ! Mais, peut-on leur répondre, si vous vous livrez bien à la même passion que le Vigneron & l'Artisan, pourquoi ne voulez-vous pas les imiter dans le bien qui en résulte pour la société publique ? Vous n'avez pas moins de brutalité qu'eux, mais plus de perversité. Voilà toute la différence qui se trouve souvent entre les honnêtes gens & les derniers des hommes.

Il y a des prétendans qui ne s'informent que d'une chose lorsqu'ils veulent se marier ; si celle qu'ils recherchent a du bien, ou si elle a des espérances fondées d'en avoir un jour beaucoup, & si ce terme sera long. Ils sont en petit ce que l'Empereur Sévère étoit en grand. Il ne s'informa pas, lorsqu'il voulut épouser *Julie*, si elle avoit de l'honneur & de la vertu . . . Il ne fit attention qu'à son Horoscope qui lui promettoit qu'elle seroit femme d'un Empereur . . . Son ambition fut satisfaite, il parvint à l'Empire par ce mariage, il regna avec éclat ; mais sa femme n'eut ni honneur ni vertu.

Henri IV demandoit sept conditions  
O vj

### 324 *Les Préjugés du Public*

dans une femme ; beauté , fidélité , complaisance , habileté , fécondité , noblesse & richesse ; mais il disoit que cette femme n'étoit pas encore née , ni prête à naître. Une femme ne demande souvent que la complaisance & la fidélité. Les trouve-t-elle ?

Il y a des Jurisconsultes un peu plaisans qui établissent que le Mariage étant une acquisition , & une espece de conquête ou d'achat , la justice sembleroit exiger que l'Acquéreur fût informé des défauts latents de l'effet. Mais pourquoi l'Acquéreur tout seul ? L'Acquéreuse ne court-elle pas au moins autant de risques , & n'y est-elle pas trompée du moins aussi souvent ? La justice n'est pas exactement distribuée. Il y en a peu parmi les hommes qu'on appelle disgraciés de la nature & mal sains , qui eussent autant de conscience que le Philosophe Cratés qui confessa ingénument tous ses défauts naturels , qui n'étoient petits ni par le nombre , ni par l'espece , à la belle fille qui vouloit l'épouser , & qui l'épousa. Un Auteur Italien se récrie sur l'énorme différence qui se trouve entre toutes les autres emplettes & celle d'une femme . . . Si on achete une maison , dit-il , on s'en fait montrer tous les coins &



recoïns depuis la cave jusqu'au grenier ; & cependant , ajoute-t il , on ne s'assujettit pas à y demeurer toute sa vie , on peut la revendre , on peut la donner à louage , si elle n'acommode pas ; il en va de même à peu près de toute autre marchandise. Pendant que celle dont on ne peut se défaire quand on en a fait une fois l'acquisition , est précisément celle dont on conclut le marché sans l'avoir examinée.

Encore une fois notre Italien , un peu Pantalon sur cet article , a tort de ne pas étendre le droit d'examen jusqu'aux femmes ; ne dit-on pas qu'elles sont faites pour être trompées sans conséquence ? Mais quand ce droit seroit égal , il n'en arriveroit pas pour cela autant de bien qu'il se l'imagine. Car si nous voulons raisonner en conséquence de sa bouffonnerie qui ne lui est pas particuliere , puisqu'on entend communément tenir le même discours : combien de Filles & de Garçons resteroient ! Et ainsi autant de perdu pour le bien public & pour le Souverain , qui , à parler exactement , ne demandent guere ni l'un ni l'autre d'autres perfections dans un Mariage qu'une grande fécondité. D'ailleurs , combien de curieux impertinents iroient marchan-

chander & n'acheteroient point ! Outre qu'avec les précautions les mieux prises , & toute la perspicacité imaginable , on ne seroit guere plus sûr de part & d'autre de n'être pas trompé : car combien d'effets vereux & de marchandises fardées ne trouve-t-on pas moyen de se défaire tous les jours & cherement ! Les plus fins & les plus mâtés connoisseurs ne sont-ils pas dupes d'une infinité d'effets ! Ils le sont même plus souvent que d'autres , parce que se fiant sur leurs propres lumieres , ils ne veulent consulter personne. Combien d'autres consultent tout le monde , & ne tombent guere mieux ! Qu'arriveroit-il encore de ce réglément plus que ridicule , & tirant sur le cynique ? C'est que si on employe aujourd'hui bien des ruses pour frélater la marchandise dont nous parlons , on en emploieroit bien davantage ; on redoubleroit de supercherie , & il arriveroit enfin de compte que les choses reviendroient au même , & qu'on seroit encore privé de la douceur de se plaindre , dans la crainte de passer pour mauvais connoisseur . . . L'Aphorisme du Médecin a lieu ici... Ne guerissez pas le mal qui est bien placé.

Les Garçons & les Filles commencent

ordinairement & avant toutes choses par se choisir , ceux-la des Femmes , & celles-ci des Maris ; ensuite ils veulent forcer leurs parens de souscrire à leurs projets . . . Un Poëte du siècle précédent écrivoit :

C'est aux courages bas, c'est aux ames vulgaires ;

A faire agir pour eux l'autorité des Peres.

La figure détermine les jeunes filles ; la beauté, les garçons ; l'argent, les peres & meres. Donnez une pleine autorité aux uns ou aux autres, ils feront souvent les mêmes bévues.

Combien de Saltimbanques à la lueur d'un titre escroqué, & d'un équipage emprunté, dupent la vanité des parens & de leurs filles, comme ils dupent l'avidité des Marchands & des Prêteurs d'argent ! Une fille croit épouser un Comte ou un Marquis, & elle n'a rien de plus qu'un Aventurier, dont le nom en *gnic* ou en *gnac* fait toute la noblesse, & une périlleuse industrie tout le mérite.

Quand une femme se coëffe d'un homme, il n'a jamais de défauts ni de corps, ni d'esprit ; cela n'empêche pas qu'il n'en soit tout plein ; mais elles ne les voit,

### 328 *Les Préjugés du Public*

pas comme ils sont. Les yeux d'une femme éprise ressemblent au Cylindre qui a la propriété de récomposer les figures estropiées qu'on lui présente. Telle personnage aussi bossu , & non moins difforme que le Philosophe Cratés , mais plus mal partagé que lui des dons de l'esprit & du cœur , s'est vu recherché de quatre filles aussi belles que riches , qu'il a exactement épousées , & consécutivement enterrées... On ne parle ici que de ses Mariages ; ses bonnes fortunes pourroient faire un article à part , dans le détail duquel il n'est pas nécessaire que nous cherchions d'autres preuves du goût plus que singulier de certaines filles... La chance de cet homme est une espèce de Parodie burlesque de la bonne fortune de Felix , ce Gouverneur des Juifs pour les Romains , qui épousa trois Reines consécutivement ; mais l'histoire ne dit pas qu'il fut ni laid , ni bossu , ni fat.

Nous apportons beaucoup plus de soins pour empêcher que l'espèce de nos chevaux & de nos chiens ne soit altérée par de mauvais mélanges , que nous n'en apportons à conserver la beauté de la nôtre... Le Public gagne , dit-on , sur la quantité ; y gagne-t-il sur la qualité ? La Bruyère dit quelque part que c'est le comble de la

débauche dans une jolie femme que d'aimer un homme difforme . . . Nous ne dirons pas cela ; mais nous croyons pouvoir avancer que celle qui prend un tel mari , fait au moins douter qu'elle ait dessein de faire son devoir avec lui ; rien sur-tout n'étant plus commun que de voir des femmes se comporter fort mal avec des maris fort beaux. La Bruyère ajoute encore ce qu'on peut lui contester sur ce même article , sçavoir qu'une femme ne peut aimer un laid homme , sans y être déterminée par quelque chose de plus fort que l'amour . . . Il veut dire apparemment par la brutalité. Mais a-t-il cru que la brutalité fût une passion plus forte que l'amour ? Monsieur Pellisson , duquel Madame de Sevigné a dit qu'il abusoit du privilège que les hommes ont d'être laids , pouvoit cependant lui prouver qu'un homme peut être fort aimable malgré sa difformité. N'avoit-il pas dit lui-même dans un autre endroit de son livre que la laideur d'un homme spirituel ne fait pas d'impression . . . On demandera pourquoi il arrive si souvent que de très-jolies femmes se prennent de passion pour des hommes qui , avec une extrême laideur , n'ont aucun esprit ? C'est-là où on peut répondre avec la Bruyère , que ce ne peut être

que par un excès de brutalité. Il auroit dû mettre cette restriction, & ne pas rendre sa maxime si générale. Il y a eu de très-grands Hommes qui étoient assez laids ; Monsieur de Turenne n'étoit rien moins que beau. Auroit-on pu dire avec la Bruyere qu'une femme ne l'auroit pû aimer que par un excès de débauche ? puisqu'au contraire on a observé que les femmes débauchées ne l'aimoient point. Au reste il n'y a que les femmes qui puissent sçavoir pourquoi elles se prennent de goût pour certains hommes haïssables & déplaisans ; comme il n'y a que les hommes qui puissent sçavoir pourquoi ils préfèrent des monstres à de très-aimables femmes. Quoique peut-être y auroit-il bien de l'embarras de part & d'autre à en fournir quelque bonne raison ; car rend-t-on raison d'un mauvais goût ?

Presque tous les hommes commettent la même faute, en ce qu'ils veulent juger du goût des femmes par le leur. C'est sur cette regle qu'ils les condamnent ou qu'ils les approuvent. Dès-lors qu'un homme déplaît à leurs yeux, il doit déplaire à toutes les femmes, excepté à celles qui sont abruties de débauche. Mais rien n'est moins raisonnable. Qui peut connoître la force secrete des rapports

qui se trouvent naturellement entre les personnes ? Les femmes se trompent également quand elles veulent juger les hommes par la même règle . . . Le visage d'une femme qui sera tourné d'une certaine façon choque leurs yeux ; donc il doit choquer ceux de tous les hommes. Belle conséquence ! . . . Disons une chose plus vraie ; c'est que l'arrangement différent des organes , en occasionnant des sensations différentes , constitue la différence des idées & des aspects . . . Voilà ce qui diversifie à l'infini parmi les hommes & les femmes , l'union des âmes avec les corps. Et voilà pourquoi la Nature n'a rien fait d'inutile. Tant pis pour ceux qui n'en sont pas contents.

Malgré tout ce qu'on pourra dire ou écrire contre le Mariage , la mode n'en sera jamais interrompue. Sa perpétuité est fondée sur la cupidité , & celle-ci est fondée sur la durée des hommes ; qu'on juge par-là si son interruption est à craindre. Un grand Docteur de l'Eglise a pris à tâche d'en dégoûter dans cet endroit où il dit que celui qui a épousé une belle femme , ne trouve rien de pire que de l'avoir ; & de même celui qui en a épousé une laide. Tout ce raisonnement , sauf le respect qui est dû à un si grand Saint , ne

prouve pas tant combien les femmes sont mauvaises, qu'il prouve combien les hommes sont foux & injustes. Car les femmes sont tout au moins aussi bien fondées à en dire autant des hommes . . . Et ainsi dès-lors que les deux sexes ont quelque chose en eux qui les porte à vouloir bien courir tous les risques d'un pareil engagement, il n'y a plus rien à répliquer.

Les Esséniens chez les Juifs ne croyoient aucune femme fidelle; & pour cette même raison ils s'interdisoient le Mariage... Il est étonnant, que des hommes aussi parfaits n'aient pas senti que par un préjugé aussi violent ils diffamoient leurs parens, & ne se faisoient pas infiniment d'honneur à eux-mêmes.

Quel que soit l'empire de l'amour, il succombe enfin sous celui de l'honneur, c'est-à dire, de cet honneur qui n'existe que dans l'opinion d'autrui. Les filles nous en fournissent assez d'exemples. Leur sensibilité pour l'amour ne diminue en rien leur attachement à l'honneur; & quoiqu'elles succombent elles ne le perdent jamais de vue . . . Elles ont toujours devant les yeux l'un ou l'autre de ces quatre objets . . . Premièrement, elles se flattent toutes que leur complaisance n'aura pas de



suites deshonorantes; &, sur cet article, elles s'en rapportent à la probité de leurs corrupteurs. Secondement, qu'en cas de suites fâcheuses, l'industrie de ces mêmes gens y trouvera du remede; & Dieu sçait comment quelquefois! En troisieme lieu, qu'elles pourront sans bruit & sans éclat dérober à la connoissance au moins du Public, l'indice toujours trop manifeste & trop éloquent de leur petit commerce secret. Et le quatrieme objet, qui est la planche après le naufrage, le *Ratio ultima*, & celui qui encourage le premier à faire toutes les autres sottises, c'est que celui qui leur a ôté l'honneur, se prêtera de toute son ame à le leur rendre par un bon Mariage; sauf à l'y contraindre par la voie de Justice, s'il vient à changer de disposition, comme il arrive presque toujours, pour deux raisons, l'une & l'autre fort simples. La premiere, c'est qu'un homme se soucie assez peu de se charger d'une femme dont il n'a plus rien de nouveau à espérer, & qui ne peut tomber que dans la répétition avec lui; car on voit bientôt le bout des plaisirs de l'amour. La seconde, c'est que notre homme se croit bien fondé à se défier d'une femme, & à craindre qu'ayant été si peu scrupuleuse sur le chapitre de l'honneur

avant le Mariage, elle ne le devienne encore moins après le Mariage . . . Dans cette situation, on voit d'une part la témérité excessive d'une fille, & de l'autre l'injustice & la mauvaise foi d'un homme; car il commence toujours par le serment & finit par le parjure. Quoi qu'il en soit tout ceci prouve que l'amour n'est jamais plus fort que l'honneur; ou que s'il paroît prendre le dessus, il laisse toujours son adversaire dans la possession de ses droits, dont le point d'appui est presque toujours le motif du Mariage . . . Car il est presque démontré que sur cent filles qui manquent à leur honneur, il n'y en aura quelquefois pas quatre qui n'espèrent le réparer par cette voie . . . L'amour travaille souvent pour l'Hymen lorsqu'il ne croit travailler que pour son compte; & l'Hymen souvent se trouve aussi dans le même cas. On diroit qu'il y auroit un défi entr'eux à qui se fera le plus de piéces.

Il n'y a point de filles, qui dans une certaine circonstance, n'aiment mieux se faire donner un mari par Arrêt, que de demeurer exposées aux plaisanteries du Public. . . Elles ont fort lieu de croire que ce Mariage n'aura pas beaucoup d'agrément pour elles; & qu'elles n'épou-

Seront jamais qu'un malhonnête homme ; mais peu leur importe pourvû qu'en devenant femmes , elles rattrapent un honneur qui leur a échappé étant filles . . . Il n'y en a point qui se piquent là-dessus de délicatesse . . . Tant il est vrai que ce que les filles appellent *honneur*, n'est autre que la vanité ; de sorte que généralement parlant elles ont bien moins de honte du crime que des bruits déshonorans qu'il occasionne . . . Une fille qui dans cette circonstance ne se soucieroit pas de sa réputation , pourvû qu'elle puisse complaire à celui qu'elle aime , seroit possédée d'un furieux amour ; ou il faudroit qu'elle eût une prodigieuse stupidité , ou une prodigieuse force d'esprit , laquelle , quoique fautive , la mette bien au-dessus des préjugés de l'honneur . . . C'étoit-là cette force d'esprit dont se piquoit la spirituelle & sçavante Héloïse , lorsqu'elle s'opposoit généreusement au dessein qu'avoit Abélard comme un honnête homme , de réparer son honneur en l'épousant. La raison la plus spécieuse qu'elle apporte de son opposition , c'est qu'elle ne veut pas , dit elle , dérober à la Philosophie un Génie aussi subtil , & à l'Eglise un Théologien aussi profond. Les autres raisons , elle les puise dans la sensualité d'un liber-

### 336 *Les Préjugés du Public*

tinage également opposé à la Religion, à l'honneur & à la décence.

Il y a des filles qui, plus par vanité ou par avarice, que par amour, ne sont pas fâchées de porter des marques extérieures peu équivoques d'un commerce déshonorant; mais elles espèrent bien en dédommager leur prétendu honneur, en contraignant par les Loix, l'Auteur du délit, de réparer le tort qu'il a fait à leur réputation, & lequel peut-être elles n'auroient jamais épousé sans ce bel expédient. Voilà ce qui s'appelle *tirer parti adroitement de l'infamie*, en la faisant même servir de degré pour parvenir à l'honneur. Mais quel honneur!

On observe que cette vanité des filles qui a pour objet le Contrat & le Sacrement, n'envisage dans l'un & dans l'autre que le privilège étendu qu'ils leur accordent, & qui consiste principalement dans une ample liberté de faire publiquement avec honneur, ce qu'une infinité de leurs semblables ne font qu'avec crainte & déshonneur dans le secret. Voilà ce qui fait qu'aucunes filles n'aiment les Mariages clandestins, parce qu'ils exigent la même retenue extérieure, & qu'ils gênent presque autant cette vanité qu'elles appellent *leur honneur & leur réputation*,  
que.

que s'il n'y avoit ni Contrat , ni Sacrement. Elles sont pour la plûpart assez fâchées d'être filles quand elles le sont , sans être encore obligées de le paroître quand elles ne le sont plus , & qu'elles ont droit de ne plus le paroître. Elles aiment à avoir là-dessus leurs coudées franches.

Ces sortes de Mariages sont bien plus dans le goût & dans le caractère de cette vanité qui est propre aux hommes . . . Le titre d'Amant a bien plus de charmes que celui de Mari , parce que l'un suppose le mérite , que l'autre semble exclure ; & qu'on se persuade toujours qu'il ne faut point de mérite pour devenir Mari. Tous les Dieux ambitionnoient d'avoir Vénus pour femme ; ils s'en rapportèrent d'un commun accord à l'arbitrage de l'Hymen , & Vulcain se vit préféré. Ajoutez que la liberté de quitter quand on voudra l'objet qu'on aime le plus , a de grands charmes pour les hommes ; & qu'il ne manqueroit rien à leur satisfaction , s'ils pouvoient ôter à leurs Maîtresses la même liberté. Une fille , dit-on , prend un mari à peu près comme il se trouve , au lieu qu'elle choisit un Amant & qu'elle lui est attachée par la seule tendresse du cœur plutôt que par la nécessité du devoir ; cela flatte la va-

nité des hommes . . . Outre que leur passion pour être entretenue , ne demande que des entrevûes rares , quelquefois difficiles , & des plaisirs qui aient plus de rapport au libertinage qu'à la liberté.

C'est ce que le Chevalier d'Her\*\*\* , ou plutôt l'Auteur spirituel , enjoué & un peu malin , qui s'est caché sous ce nom , tâche d'insinuer si ingénieusement à une jeune fille qui étoit bien aise de paroître femme quand elle le seroit devenue , & que le mystère d'un Mariage secret alarmoit extrêmement. Il commence par la railler de ce qu'elle voudroit qu'il y eût trois bans de publiés haut & clair , & ensuite des fiançailles dans les formes , & puis des noces où tous les parens vinssent dire des sorises à l'ordinaire , sans préjudice de celles des Estrangers. Il s'étudie avec artifice à chercher tout ce qui peut dédommager la vanité d'une jeune femme qui veut absolument user de ses droits , dans toute leur étendue , en lui faisant voir que tout ce qu'elle perdra du côté de la vanité de femme , elle le regagnera avec usure du côté de la vanité de fille . . . Mais toute cette Rhétorique qui n'est qu'une ironie des plus fines , sert pourtant à faire voir combien les femmes ont d'éloignement pour le mys-

tere, quand elles ne le croient plus propre à rien . . .

« Vous ferez encore, lui écrit le Che-  
« valier, de l'aimable troupe des filles  
« qui paroîtront vos pareilles, & le se-  
« ront peut-être . . . Vous pourrez ne pas  
« entendre certaines choses que des in-  
« discrets disent quelquefois, & il vous  
« sera permis d'en rougir; au lieu que si  
« votre Mariage étoit déclaré, il fau-  
« droit que vous prissiez un air moins  
« innocent & plus capable . . . Enfin,  
« vous vous conserverez toutes les mi-  
« nauderies de fille; cela sera délicieux  
« pour vous: car naturellement la pudeur  
« aime beaucoup les petites façons; &  
« comment ne les aimeroit-elle pas? on  
« dit qu'elle leur doit souvent tout ce  
« qu'elle est . . . Vous pourrez les mettre  
« en usage à l'égard de votre mari lui-  
« même . . . Vous ferez une demi - fille  
« pour lui, & tant que vous ne porterez  
« pas son nom, il vous restera quelque  
« sorte de droit d'être un peu plus com-  
« posée & plus réservée à son égard » . . .

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est arrivé plus d'une fois, & qu'il arrive encore tous les jours que quelques filles innocentes ne se déterminent au Mariage, qu'à cause d'une belle noce qu'on leur

P ij

promet . . . D'autres regardent la cérémonie publique comme un triomphe où elles bravent fierement leurs égales qui bientôt ne le seront plus, du moins avec la même liberté . . . Un Mariage sans noce, en un mot, est pour la plupart des filles, ce qu'un grand repas sans vin est pour la plupart des hommes.

Et puisque nous sommes sur cet article, nous observerons en passant que les noces du Peuple sont d'une indécence à révolter ceux pour qui l'honnêteté & la modestie ont encore quelque valeur . . . On n'y entend le plus souvent que des saletés, ou quelque chose qui ne vaut pas mieux. C'est là où les jeunes gens, naturellement portés à l'impudence, sont à leur aise. C'est-là où les jeunes filles perdent quelquefois en moins d'un jour le fruit des leçons qui leur ont été faites pendant dix années, sur la décence & sur la pudeur. Pendant que les parens content leurs vieilles histoires, les enfans en composent de nouvelles . . . Outre que ce qui est l'objet principal de la Fête, & qui n'est plus un mystère pour aucun âge, n'inspire pas des idées bien nettes par lui-même . . . Mais qu'y faire ? Une fille manquera-t-elle d'aller à la noce de sa sœur, de sa tante, de sa cousine, de



son cousin , d'une bonne amie ? sur-tout lorsqu'elle est avec sa mere qui est une si brave femme !

Saint Cyprien ne vouloit pas que les filles se trouvassent aux noces , parce , disoit il , qu'elles n'en remportoient qu'une virginité estropiée , à cause des propos licentieux qu'elles y entendent. Notre Michel de Montagne pensoit comme lui. Un célèbre Auteur de notre temps, *Bayle* qui n'étoit pas un saint non plus que Montagne , appelle les noces des *écoles d'impureté*.

Mais pour revenir aux Mariages qu'on tient secrets , il s'y rencontre un inconvénient presque inévitable ; c'est que si les Valets sont dans la confidence , le mystere cesse bientôt d'en être un. S'ils n'y sont pas ; la fréquentation des époux quelque bien ménagée qu'elle soit , & les suites naturelles qui en résulteront , venant un jour ou l'autre à la connoissance des Domestiques , ils deshonoront la prétendue fille dans l'esprit d'autant de gens à qui ils feront part de la découverte , c'est-à-dire , dans l'esprit presque de tout le monde ; de sorte que par honneur on sera forcé de découvrir un Mariage qu'on tenoit caché par intérêt.

P iij

Car on ne le cache guere qu'à ceux dont on craint d'être deshérité.

Tel homme , résolu de se marier , raisonne ainsi , & croit bien raisonner . . . On va le voir . . . Je ne veux pas pour mon repos , dit-il , prendre une belle femme . . . Il se pourra bien faire qu'elle me soit fidelle . . . Mais suis-je bien assuré , de l'humeur sur-tout dont je me connois , de ne pas entrer dans des défiances , en m'apercevant qu'elle plaira à tout le monde , & que tout le monde cherchera à lui plaire ? Pourra-t-il bien se faire que dans toute cette multitude d'hommes à qui elle plaira , il ne s'en trouvera pas un seul qui lui plaise ? C'est une confidence que je pourrois bien dès à présent jurer , qu'elle ne me fera pas . . . Peut-être ma jalousie sera-t-elle mal fondée . . . Je le veux , quoique je n'aye pour toute assurance qu'un *Peut-être* . . . Mais elle ne me fera pas moins un supplice cruel & insupportable . . . Peu m'importe qu'elle soit fausse , dès-lors qu'elle produira un effet réel . . . Le plus sûr est donc de ne pas m'exposer à cet inconvénient , & d'épouser une laide . Où celle-là trouveroit-elle des complices , quand même elle formeroit des desseins contre

mon honneur ? Ah ! *Corydon ! Corydon !* Vous n'êtes pas un *Cicéron* ! Voici comme un Auteur argumente contre vous , & détruit toutes vos raisons . . . Si vous supposez , dit-il , la belle & la laide également chastes , vous avez tort de ne pas prendre la belle. La nature perversie ne remplit jamais mieux ses obligations à l'égard de la Loi , que quand la cupidité y trouve son agrément. Si vous supposez au contraire ces deux femmes également infidèles à leur devoir ; vous aurez encore très - grand tort de ne pas prendre la belle , & voici pourquoi. Deshonneur pour deshonneur , il y a du moins quelque dédommagement avec une jolie femme , ne fut-ce que pour vos yeux. Mais , répondez vous , une belle me donnera nécessairement des soupçons qu'une laide ne me donnera pas ! Mauvais raisonnement , vous dit-on ! Prenez la belle . . . Sçavez - vous bien la différence qui se trouve ordinairement entre une belle & une laide , lorsqu'elles ne sont chastes ni l'une ni l'autre ? C'est que l'une vous donnera pour rivaux , des gens , qui , à certains égards , vaudront peut-être mieux que vous , & que l'autre vous associera les derniers des hommes . . . Ce n'est pas en-

P iv

core tout ; une belle ne deshonne son mari qu'aux dépens d'autrui , & une laide à ses propres dépens ; si la belle ne reçoit pas , du moins elle ne donne pas ; elle s'aviliroit & se mettroit au rang des laides en donnant ; elle seroit comme un Souverain qui payeroit la capitation . . . Mais il faut nécessairement que la laide donne ; & il est bien dur pour un mari d'acheter si cher un deshonneur , ou tout au moins un ridicule.

Un homme qui entretient une Concubine , diffère & remet à l'épouser tant qu'il lui est possible , parce qu'il se persuade qu'elle sera plus fidelle & plus complaisante , pendant qu'elle pourra se flatter elle-même de parvenir à la qualité de femme légitime , & qu'il craint qu'y étant parvenue elle ne fasse éclater sa fierté , sa mauvaise humeur & son libertinage , comme la plupart des autres filles. Il trouve donc plus à propos de lui tenir la bride haute , & de l'entretenir dans la docilité , par l'illusion de l'espérance. Mais au milieu de ce beau projet , notre Prudhomme tombe malade . . . Le voilà sans espoir de guérison. Il renonce aussi-tôt à tous ces ménagemens , & il l'épouse , parce qu'il n'a plus besoin ni de sa com-

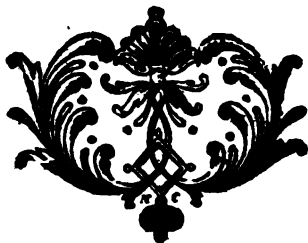
plaisance , ni de sa fidélité , & que la Religion lui donne des sujets de crainte , s'il ne le fait pas . . . Est - ce là un trait d'honnête homme ? On voit bien qu'il y a de la prudence dans cette conduite ; mais où y trouvera-t-on de la probité ? Aussi n'y en a-t-il point ; & en voici la preuve ; c'est que s'il eut vécu encore dix années , il auroit renvoyé cette femme , devenue trop vieille pour lui , & ne l'auroit jamais épousée . . . C'est par amour propre qu'on méprise la probité en certaines circonstances ; & c'est par amour propre qu'on s'en pique dans d'autres . . . Assez inutilement : car on n'est pas plus honnête - homme dans un temps qu'en dans l'autre.

Il y a de vieux Garçons qui n'ont jamais voulu se marier pour deux raisons très-pertinentes. La première , c'étoit pour conserver leur honneur. La seconde , c'étoit pour l'ôter impunément , & sans craindre les represailles , à tous les maris possesseurs de jolies femmes. *Corrumpit sine talione Cælebs* , dit Martial. Il n'y a , dit-on , que ceux - là qui sont bien sûrs de ne pas être deshonorés ! Mais peut - il y avoir de l'honneur à deshonorer les autres uniquement , parce qu'on ne craint point de l'être ? . On

P v

### 346 *Les Préjugés du Public*

ne peut guere imaginer une plus grande lâcheté. Regarderoit-on comme un fort brave homme, un Dueliste qui se battoit cuirassé contre un Ennemi qui seroit presque nud ?



CHAPITRE XXXI.

*Des Causes de l'Infidélité & du Divorce.*

**P**AR la Loi de Romulus , la punition du crime des femmes , c'est-à-dire , *de l'Infidélité* , étoit laissée à la discrétion des maris. Cette Loi étoit violente & d'une terrible conséquence pour le Public ; aussi n'a-t-elle pu subsister , & les Romains se sont bien vite tellement humanisés , qu'il n'étoit pas rare parmi les plus relevés , d'entendre une femme dire à son mari , je vous défends , je veux , je prétends & entends que mes volontés soient suivies sans réplique. *Sic volo , sic jubeo , sit pro ratione voluntas*. Cela est un peu hyperbolique. Sur quoi il faut cependant observer que dans les commencemens de la République où la justice étoit le plus en vigueur , il n'y a jamais eu de Règlement qui ait soumis les hommes aux femmes pour le même crime . . . Il est vrai que dans tous les temps les hommes auroient eu beaucoup moins à craindre des femmes pour la punition de l'Infidélité.

Pvj

lité, puisqu'il n'y a pas de faute qu'elles leur pardonnent plus volontiers pour peu qu'ils reviennent vers elles ; au lieu que la plupart des maris sont inexorables envers leurs femmes pour cette même faute, & que s'ils ne les tuent pas en gros, parce qu'ils n'osent, ils les tuent en détail . . . Il n'est pas même nécessaire pour cela qu'elles soient infidelles, il suffit souvent qu'elles leur déplaisent.

Les Connoisseurs & les Experts disent, que la qualité de maîtresse est beaucoup plus douce & plus agréable à un homme que celle d'Epouse. Il est aisé de voir par là pourquoi pendant plus de cinq cens ans on n'a point entendu parler de répudiation parmi les Romains ; c'est que ce privilège s'étendoit aux deux sexes . . . Et voilà ce qui empêche de comprendre l'article de cette Loi qui donnoit aux maris une entière autorité sur la vie de leurs femmes pour cause d'infidélité, du moins dans les premiers temps . . . Parce qu'une femme pouvoit fort bien dire à son mari, quand elle se voyoit convaincue, qu'elle ne vouloit plus demeurer avec lui . . . Mais peut-être aussi étoit-ce parce qu'elle avoit cette liberté, qu'elle auroit dû commencer par faire cette signification, & qu'elle étoit inexcusable



lorsqu'elle tomboit en faute avant que de l'avoir faite. Sur ce pied-là, nos femmes n'ayant pas la même liberté, sont plus excusables que les Dames Romaines. Un mari Romain faisoit l'amour à sa femme, sur-tout si elle étoit riche, pendant vingt & trente années, & celle-ci dans le même cas lui rendoit la pareille. Il y avoit même des maris qui souffroient patiemment les galanteries de leurs femmes lorsqu'elles étoient riches, dans la crainte qu'elles ne se séparassent d'eux. C'est Juvenal qui le dit. De sorte que ce n'étoit pas tant la fidélité conjugale & la tendresse réciproque qui jouoit ce personnage, que l'avarice.

Il y a des maris qui redeviendroient amoureux de leurs femmes, s'ils les voyoient seulement pendant quinze jours à d'autres... Il y en a chez qui une jalousie bien fondée produit le même effet. La découverte d'une intrigue leur fait supposer aussi-tôt dans leurs femmes un mérite qu'ils n'y avoient pas vu, sur-tout si le galant est un peu passable; ils en ont plus d'amour pour elles, & moins d'amitié... Car la jalousie a cela de propre, qu'elle augmente la haine à proportion de l'amour. C'est Catulle qui le

dit. Il n'appartient qu'à l'amour d'allier des ridicules aussi opposés.

Quelques maris parmi nous ne feroient pas fâchés de voir établir cette Loi autrefois particulière à certains Peuples, par laquelle il leur étoit permis de se prêter réciproquement leurs femmes, & de les reprendre, si telle étoit la convention du marché... Mais d'autres frémissent quand ils lisent que le sage Caton, ce Censeur si austère, s'est mis tellement au dessus des préjugés vulgaires qu'il n'a pas fait difficulté de prêter sa femme à Hortensius son ami, qui n'avoit point d'enfans, & qui vouloit en avoir de la vertueuse *Martia* femme de Caton... Le prêt mutuel de femmes vertueuses entre les honnêtes gens, disoit Hortensius à Caton, répand la vertu parmi un plus grand nombre de familles, & forme un plus grand nombre d'alliances dans l'Etat... Vous avez des enfans, & moi je n'en ai point. Caton sentit la justice de sa demande, dit l'Historien, & lui céda sa femme de son consentement & de celui de son pere... Sur quoi nous ne saurions assez nous étonner que Tertullien, à propos de cet accommodement, ait cru pouvoir donner à l'homme le plus

sage de la République Romaine, le plus honteux & le plus décrié des noms, en l'appellant encore quelque chose de pis que le maquignon de sa femme...

Outre qu'il auroit été ridicule à Tertullien de prétendre juger Caton sur le pied de la Religion Chrétienne; c'est qu'il ne devoit pas ignorer que par la loi du divorce, il étoit permis aux Romains de renvoyer leurs femmes & d'en épouser d'autres, & de les reprendre ensuite; comme il étoit permis à celles-ci de quitter leurs maris & d'en épouser d'autres, & de retourner avec eux, s'il se faisoit un raccommodement. Ainsi les choses ne revenoient-elles pas au même? Et la convention de Caton avec Hortensius doit-elle être réputée un mauvais trafic, puisqu'elle s'étoit faite à l'amiable? Mais ce qu'on auroit peine à démontrer, c'est que les motifs de Caton & d'Hortensius, considérés en eux-mêmes, n'aient pas été préférables aux motifs de nos époux d'aujourd'hui qui, après s'être quittés pour des raisons scandaleuses, se reprennent quelquefois pour d'autres motifs encore plus scandaleux. Si au contraire Caton n'a cédé sa femme à Hortensius (comme quelques uns de ses ennemis le veulent), que parce qu'il est

péroit que celui-ci venant à mourir, il laisseroit de grands biens à *Martia*, dont il profiteroit en la reprenant ; notre Censeur, outre le nom infame que Tertulien lui donne, en mérite encore un autre d'autant plus convenable, que Caton auroit travaillé lui-même à se l'attirer, & qui n'est pas plus honnête en quelque façon selon le préjugé populaire, quoique souvent tout ce qu'il a de honteux & de ridicule, devroit moins retomber sur le mari que sur la femme, puisqu'il vient uniquement de son crû, & qu'il n'y a qu'elle qui puisse en donner l'investiture ; mais cette mode n'est pas encore venue.

Paroît il vraisemblable qu'on ait osé alléguer dans un Procès en cassation de Mariage, la laideur d'une femme pour cause de sa stérilité ; comme si le visage étoit un article essentiel à la propagation ? Cela est pourtant vrai . . . C'étoit une femme d'un rang supérieur ; il n'y en a guere d'autres que celles-là qui soient stériles quand elles sont laides. Louis XII. nous en fournit encore un exemple. Il alléguoit deux moyens qui se détruisoient l'un par l'autre ; car tantôt il alléguoit la stérilité de la Reine sa femme ; tantôt il affuroit que son Mariage n'avoit jamais

été consommé ; & le vrai de tout cela , c'est qu'elle étoit fort laide , & qu'il avoit de longue main une extrême envie d'épouser la Duchesse de Bretagne qui étoit fort belle. Quoi qu'il en soit , un pareil moyen de défense n'est , ni d'un bon Physicien , ni d'un bon Praticien ; car parmi les gens de qualité sur-tout , il n'y a guere d'autres liaisons entre la laideur & la stérilité , que celles que la malignité d'un mari trop délicat , ou qui aime ailleurs , sçait y mettre. Ce seroit un principe très-pernicieux au bien des Etats , que celui qui voudroit établir qu'il n'y a qu'une belle femme qui puisse avoir des enfans . . . Que la cupidité est ridicule ! Ne voit-on pas tous les jours que ce sont les laides qui en ont le plus , & souvent les plus beaux ; comme il arrive aussi souvent que les belles n'en ont point , ou n'en ont que de difformes . . . Junon n'est-elle pas mère de Vulcain ? Vénus , du vilain dieu de Lampsaque ? Minerve , d'Erichon qui avoit une queue de serpent ? Et les Nymphes qui étoient si belles , ont-elles eu d'autres enfans que des monstres , tels qu'étoient les Satyres , les Faunes , les Sylvains , les Egiptiens , &c. Ce sont des contes ! qui en doute ? Mais on a voulu du moins infi-

nuer par ces contes-là , que ce ne sont pas toujours les plus belles femmes qui ont les plus beaux enfans & qui en ont le plus. Il y a des raisons physiques pour que les laides en aient plus que les belles ; & pour que celles ci en aient moins que les laides. Nous les renvoyons aux Médecins.

Il y a une vérité d'expérience que celles qui se marient devroient sçavoir ; c'est que les hommes les plus épris de la beauté , s'y accoutument comme à toute autre chose , & même jusqu'à l'indifférence. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite , & l'amour sans crainte & sans desirs , est sans ame. On trouve bientôt la fin d'un sentiment dès qu'on se permet tout. Le sentiment dans les femmes s'use aussi par le fréquent exercice ; mais il faut plus de temps. Il y a une autre vérité qui vaut bien celle-là , c'est que les hommes ne s'accoutument jamais à la beauté que par la faute des femmes , qui apparemment ne peuvent se contraindre , & qui se montrent encore plus éprises de la rusticité des charmes des hommes , que ceux-ci ne le paroissent de la délicatesse des attraits des femmes. Cela peut venir encore d'une autre cause . . . Les femmes , comme la plûpart des hommes

se persuadent que le Mariage est uniquement établi pour assouvir la cupidité; en conséquence de cette prévention, les filles, souvent les plus honnêtes & les plus sages, croient de bonne foi qu'il y va de leur honneur & de leur conscience de ne pas demeurer en teste avec leurs maris.

Qu'on voye ce que dit Martial Liv. xi. Epigr. 105. sur la pudicité de Pénélope, femme d'Ulysse, si renommée pour sa chasteté, qu'elle est passée en proverbe. Qu'on ne prenne pas cette Epigramme au sérieux, car elle n'est qu'une Satyre depuis le commencement jusqu'à la fin. Il est aisé de le voir par le style & le ton railleur . . . Elle prouve assez que les Payens ne croyoient pas que tout fut permis dans le Mariage.

Les femmes craignent de n'en jamais faire assez pour bien convaincre un mari de leur excessive tendresse; & elles en font toujours trop. Elles ne savent pas que l'habitude non-seulement ne fait point de passions, mais même qu'elle les détruit. Ce n'est pas encore tout. Une jeune femme dont le tempéramment s'annonce avec éclat, & qui prend feu comme un baril de poudre, ne donne pas à son mari une grande confiance dans sa

vertu , du moins pour l'avenir , en supposant que le passé lui paroisse hors de soupçon . . . Il voit à peu près ce que pourroit lui produire une absence ou une indisposition un peu longue. Il vaut beaucoup mieux pour l'honneur & la tranquillité d'une femme & pour le repos d'un mari , qu'elle paroisse trop insensible que trop sensible . . . Il vaut mieux qu'il ait un peu moins de passion pour elle , & un peu plus d'estime & de confiance . . . Mais il est fâcheux que la nature mette presque toujours la prudence en défaut. Juvenal dit que c'est dans cette circonstance que les femmes paroissent ce qu'elles sont. *Tunc Fœmina simplex*. La libéralité des Dames , dit Montagne , est d'abord trop profuse au Mariage , & émousse la pointe de l'affection & du desir. Les refus de la chasteté, ajoute-t-il, ne déplaisent jamais. Outre les soupçons que les femmes font naître naturellement dans l'esprit de leurs maris par leur trop de pétulance & de vivacité , ce dont elles ne manquent pas de s'appercevoir , dès la première brouillerie sérieuse ; c'est qu'elles doivent convenir elles-mêmes que ce n'est pas sçavoir trop bien faire les honneurs de chez soi , que de forcer un convive à en prendre jusqu'à s'in-



commoder. . . On redoute cette courtoisie outrée, & rien n'engage moins à retourner dans une maison . . . L'amour des maris dépend de deux causes que les femmes doivent prudemment ménager. L'une est morale, l'autre physique. La première devrait influencer sur l'autre; & c'est tout le contraire; elle n'a de force qu'autant que celle-ci en a elle-même. . . Est-elle à bout? L'autre suffit à peine à entretenir dans le ménage une concorde stérile & une union insipide. Tout roule en ce monde sur la cupidité; ce n'est qu'autant qu'elle est ménagée avec prudence, qu'elle produit l'extérieur de l'ordre: c'est tout ce qu'on doit attendre d'elle.

Les hommes se dégoutent parce qu'ils n'ont plus rien à recevoir; & les femmes ont du chagrin de n'avoir plus rien à donner.

Les maris voluptueux commettent une autre faute, c'est qu'ils sont presque toujours cause de l'incontinence de leurs femmes, & conséquemment des suites qui en résultent, & qui leur rejaillissent sur le Front. Brantôme ne fait pas difficulté de mettre sur le compte des maris, la mauvaise inclination de la plupart des femmes; & Seneque qui le valoit bien

en matiere de morale , dit que c'est être le corrupteur de sa femme , que de l'aimer avec intempérance.

Il n'est pas question de décider si les choses sont décentes ou indécentes , & s'il est possible de pratiquer le mariage autrement ; il nous suffit de démontrer que les maris , pour la plûpart , sont les premieres causes du délâstre dont ils se plaignent . . . . Un sage Empereur avoit coutume de dire que *le titre de femme étoit un titre de dignité , & non pas de volupté* . . . Il n'y a pas quelquefois encore vingt - quatre heures qu'un homme est en possession d'une fille , que souvent il n'a épousée préférablement à d'autres , qu'à cause qu'elle lui a paru sage ; & il lui a déjà fait réduire en pratique toute la théorie *del divino Armino* , comme disent les Italiens , qui à notre imitation donnent assez volontiers *le Divin* à des Auteurs qui ne méritent pas même l'*Humain*. Cette premiere sottise faite , les maris en font une seconde pire que la premiere , & moins digne d'excuse auprès des femmes . . . Ils imitent les incendiaires qui après avoir mis le feu dans une maison , se retirent à l'écart. Ils négligent leurs femmes pour s'attacher à d'autres , & ils les abandonnent à un tem-

péramment dont ils sont les promoteurs ; bien assurés qu'elles auront trop d'honneur & trop de vertu pour se manquer à elles-mêmes ; comme trop de respect pour eux , pour qu'elles osent leur infliger la moindre note. C'est-là ce qui s'appelle des assurances bien fondées !

Les hommes ne connoissent pas leurs intérêts quand ils cherchent à gâter l'esprit & le cœur de leurs femmes. . . Il y a un plaisir plus durable & plus touchant que la liaison des sens , . . Faites comprendre cela à la plûpart de nos maris.

On dit communément que le Mariage , selon la maxime même de l'Apôtre , peut-être considéré comme un remède à l'incontinence . . . Il faut que ce remède ne soit pas bien efficace , ou que la cupidité humaine soit bien bizarre , puisque l'infidélité est si commune . . . Les maris se plaignent des femmes ; les femmes se plaignent des maris ; de qui donc le Mariage tempère-t-il l'incontinence ?

Les maris quand ils sont injustes , ( & il n'y en a guere qui ne le soient ) ont cet agrément. C'est que s'il leur arrive de ne plus trouver leurs femmes aimables , à cause de quelque infirmité , ou pour quelque autre raison que ce soit , ils cherchent mieux , & ils le trouvent , ou croient

le trouver ; cela revient au même... Leurs femmes sont abandonnées alors comme ces maisons où regnent le mauvais air.

Louis XI nous en fournit une preuve. Philippe de Comines fait observer, que Charlotte de Savoye sa femme, n'étoit point de celles où un mari pût prendre un grand plaisir ; mais qu'au demeurant elle étoit fort bonne Dame.

Les femmes n'ont pas , à beaucoup près , le même agrément . . . Tant pis pour elles si elles tombent malades ! Les maris vous disent ingénument qu'ils en sont bien fâchés ; mais que ce n'est pas leur faute , & qu'ils ne peuvent se dispenser de vaquer à leurs affaires. Elles ont des Gardes pour les soigner ; que faut-il davantage ? D'ailleurs cela les guérira-t-il quand ils tomberont malades eux-mêmes, dans une position sur-tout où ils ont tant besoin de leur santé ! Ils s'en informent le matin en courant ; & les voilà partis... Contractent-ils quelques incommodités eux-mêmes, qui les clouent sur un lit , ou qui les forcent du moins à la résidence ; ils font un point d'honneur à leurs femmes , & voire même un cas de conscience des plus sérieux , de la moindre apparence de dégoût . . . C'est précisément dans cette circonstance où la  
plus

plus misérable mercenaire ne les appro-  
cheroit qu'avec peine , qu'ils exigent de  
leurs femmes les plus vifs témoignages  
de tendresse. . . Malheur à celles qui sont  
trop foibles d'estomac ! Ils leur en font  
un crime atroce ! . . . On connoît de ces  
maris dont le commerce est évidemment  
contagieux , & auxquels cependant de  
très-malheureuses femmes sont obligées  
de faire plus de caresses que *Venus* n'en  
fit jamais à *Adonis* , *l'Aurore* à *Céphale*  
& *Diane* à *Endymion* . . . Il ne faut pas  
les quitter d'un moment ! Tout seroit  
perdu ! La Maîtresse du logis est la pre-  
miere garde & la premiere servante . . .  
C'est elle qui fait les Tisanes & qui passe  
les bouillons : on ne veut rien prendre  
que de sa main ! Et pour mettre le com-  
ble aux maux de ces malheureuses Escla-  
ves , c'est que leurs Maîtres sont toujours  
de mauvaise humeur, toujours rechignés,  
hargneux & tracassiers ! Ils ont toujours  
peur que leurs femmes n'ayent intérieure-  
ment pour eux toute l'aversion & tout  
le dégoût qu'ils méritent :

Il est bien singulier qu'une femme soit  
tenue d'expier par sa patience à suppor-  
ter les infirmités & les mauvais traite-  
mens de son mari , la faute qu'elle a faite

*Tome II.*

Q

en l'épousant ! c'est Pline qui dit cela.

Quand ce ne seroit que de courir les risques d'un aussi profond avilissement, n'y a-t-il pas là de quoi détourner efficacement une femme libre de l'envie de se marier ! Il n'y a qu'une vertu plus qu'humaine, ou une stupidité animale qui puissent fournir à une femme ce qu'il lui faut de patience dans des extrémités aussi tristes . . . La plupart des femmes frissonnent au seul mot d'Embarquement par la peur qu'elles auroient, disent-elles, d'être prises par les Turcs . . . Hé ! Que pourroit-il leur arriver de pis ! Il y a telles de ces femmes qui pouvoient *parangonner la Princesse Grizelide, d'incroyable patience & d'incroyable douceur à l'endroit du Prince son Époux*. Une femme qui chercheroit à s'affranchir d'une aussi cruelle servitude, ne mériteroit-elle pas bien autant de pitié qu'un Captif de Maroc qui tâche d'engager, par ses larmes, un Mathurin à le racheter ! Voici ce qu'on lit dans un Factum.

» Mépris continuels, diffamations publiques & caractérisées, sévices jusqu'alors inouïes, procédés inhumains, refus obstiné des choses les plus nécessaires à la vie. Voilà l'Esquisse du ta-

» bleau des malheurs de cette femme ;  
» malheurs qu'elle a dévorés jusqu'au  
» terme le plus long , où il soit possible  
» à l'Humanité de les endurer.

» Il faut mettre dans le rang des fouet-  
» tés & des marqués les maris qui sont  
» les premiers à diffamer l'honneur de  
» leurs femmes , & à les donner au Pu-  
» blic pour des Prostituées , pendant  
» qu'ils sont eux mêmes les plus infâmes  
» des hommes par la conduite qu'ils  
» tiennent envers elles. C'est la déci-  
» sion d'un grand Jurisconsulte. »

Il faut convenir qu'il y a beaucoup de maris qui agissent assez à l'orientale avec leurs femmes ; ce qui veut dire que leurs galanteries sont un peu Turques. Ils exigent une complaisance outrée sur tous les points . . . Quelques-uns souffriroient à merveille quand il fait chaud , que leurs femmes prissent soin de les éventer , de les émoucher & de leur porter le Parasol comme à des petits Bachas . . . On en connoît que leurs femmes sont obligées d'endormir , en s'épômonant par des lectures qu'elles n'osent même interrompre pendant qu'ils ronflent . . . Il est vrai que ce sont des originaux si impertinents qu'il n'y a que des Esclaves qui puissent les servir. Et cependant il leur semble

Q ij

toujours fort extraordinaire qu'avec toutes ces façons Maroquines , leurs femmes puissent trouver plus à leur goût , certains hommes pleins de respects , d'attentions , de politesses & de prévenances pour elles ! Rien n'est pourtant plus facile à comprendre. Un chien qui seroit battu dans un endroit , & caressé dans un autre en fourniroit la preuve. Notre Ennemi , c'est notre Maître , dit la Fontaine . . . Les femmes suivent cette règle à la lettre. La plus honnête femme a tout au moins de violentes tentations d'infidélité ; & ceux qui consultent s'ils doivent se révolter , sont déjà rebelles , dit la Maxime.

Les hommes allèguent faussement que ce n'est pas tant par jalousie , ni seulement à cause du ridicule deshonorant auquel l'infidélité d'une femme les expose , qu'ils font tant de bruit , que parce qu'il est contre la justice de laisser mettre des intrus dans une honnête famille. Mais si cette fraude & cette supercherie leur paroissent si criminelles & si punissables , pourquoi sont-ils eux-mêmes si glorieux & si contents quand ils peuvent avoir quelque certitude physique qu'un mari indignement trompé , élève & nourrit un ou plusieurs de leurs bâtards ? D'ailleurs n'y a-



t-il pas des circonstances où ils n'auroient pas cet inconvénient à craindre en ce qui regarde les intrus insérés dans leurs familles ? Ce n'est donc pas la justice ni l'honneur qui font leur règle ; mais une jalousie purement animale , un honneur d'opinion & une vanité tyrannique.

La sensibilité d'un mari pour l'infidélité de sa femme , ne doit donc pas toujours être rapportée à ce préjugé qui lui fait craindre le mépris des honnêtes gens ; il arrive aussi , & plus souvent peut-être qu'on ne croit , que ce préjugé n'est pour rien , ou que pour assez peu de chose dans la sensibilité. Il n'est pas difficile de remarquer que plus un homme est enclin à la luxure , & plus il est brutalement jaloux. C'est une sorte de gourmand qui ne sçauroit souffrir qu'on touche au mets qui lui est destiné , mais qui se jette volontiers sur celui des autres ; ou bien c'est un Précieux qui se dégoûte aisément d'autrui , ou un homme vain qui appréhende de ne pas gagner au parallèle que sa femme pourroit faire de lui avec un second. Il y en a même qui sont ridiculement jaloux des femmes qui ne leur appartiennent en aucune façon , & qui regardent comme un larcin fait à leur mérite , la tendresse qu'elles témoignent

Q iiij

à leurs maris , si par hazard ils se trouvent présens . . . Moliere a saisi cette derniere espece de jalousie impertinente , dans sa Comédie du *Festin de Pierre* , où il fait dire à Dom Juan , que la délicatesse de son cœur avoit été sensiblement choquée des caresses qu'une nouvelle Mariée avoit eu la hardiesse de faire à son sot Epoux en sa présence , & que c'étoit pour venger l'injure que cette petite femme lui avoit faite , qu'il avoit formé le généreux dessein de l'enlever . . . N'étoit-ce pas là un acte de justice bien fondé , & d'une espèce bien singulière ?

Il n'y a pas d'homme qui se plaigne plus amèrement , & avec moins de précaution de l'infidélité de sa femme , qui y soit plus sensible , & qui soit moins disposé à lui pardonner que le Bourgeois généralement parlant . . . Il se croit aussi deshonoré par ce faux bond , que s'il avoit été attaché au Carcan pendant trois marchés consécutifs . . . Il n'y a encore que deux personnes & lui qui sçachent son aventure , mais laissez-le se désoler , tempêter , jurer , casser les meubles , s'arracher les cheveux s'il en a , ou tourner cent fois sa perruque sur son infortuné Front ; il va si bien faire par ses clabauderies , que tout le quartier en sera in-

formé, & s'en divertira le lendemain en le montrant avec deux doigts. Un grand malheur pour un mari dans cette circonstance, c'est de n'avoir pas un peu fréquenté le beau monde, ou du moins de n'avoir pas un peu de lecture... Il verroit, en ouvrant le premier Historien, combien d'Empereurs, de Rois, de Princes, de Seigneurs, de grands Généraux d'armées, de grands Ministres, de grands Magistrats, Gens qui le valaient bien, ont eussé le même échec dans leur honneur, & n'ont pas tant crié que lui... Qu'il regarde les Rivaux des Dieux, comme dit notre Juvenal; qu'il s'arrête surtout à César, le modèle des Héros comme des Maris prudens! Il étoit convaincu, à n'en pouvoir douter, du petit commerce secret & peu honnête de sa femme avec *Clodius*, si fameux à Rome en ce temps-là. C'est Juvenal qui le dit, & qui ajoute même que sa réputation sur ce chapitre s'étoit répandue jusques dans l'Ethiopie & dans les Indes... Un Rival aussi redoutable rend un Epoux bien petit, & l'avilit étrangement dans l'esprit d'une femme.

Les hommes de l'espece de *Clodius*, quand ils sont affichés, perdent de répu-

Q iv

tation toute femme qui s'y attache , fût-ce même par Contrat.

Cependant *César* n'a point fait assassiner *Clodius* , & quoi qu'il fut une des bonnes Epées du temps , il ne lui a point donné de *Rendez-vous* derriere les Remparts de Rome , il n'a poignardé , ni empoisonné sa femme , il n'a tué ni blessé personne . . . Il ne manquoit pourtant ni de puissance , ni de bravoure , quoiqu'il ne fut pas encore aussi grand Seigneur qu'il l'est devenu depuis . . . Il fit mieux que tout cela pour son propre honneur , pour celui de sa femme & pour la décence convenable à sa Dignité . . Il commença par soutenir *Mordicus* que cette aventure n'étoit qu'une pure supposition , quoiqu'elle se fut passée dans la maison de sa mere , devant une multitude de Témoins , & quoiqu'elle fût la nouvelle de la Ville & des Fauxbourgs. Ce ne fut pas tout ; comme il pensoit dès-lors à ses petites affaires , qui par la suite sont devenues si grandes , il ménagea *Clodius* , Tribun du Peuple , dont il avoit un extrême besoin pour s'élever aux premières charges , & sur-tout au commandement des Armées qui étoit son fort. *Clodius* le servit là - dedans en homme

qui est amoureux de la femme de celui qui recherche son crédit, & qui étoit bien-aïse d'effacer dans son esprit de fâcheuses impressions ; c'est-à-dire, qu'il fit tout ce qu'il voulut. Quand notre *César* eut à peu près ce qu'il souhaitoit, comme sa jeune Epouse étoit trop belle, & qu'il étoit de son côté trop fier pour qu'il pût lui pardonner sa trahison, il la remercia de ses bons services lorsqu'elle s'y attendoit le moins, c'est-à-dire, qu'il la répudia, alléguant pour ses raisons, qu'il ne convenoit pas à la femme d'un homme de sa naissance & de son rang, d'être même soupçonnée d'avoir manqué à son honneur. Par-là il trouva le moyen de ne pas la deshonorcr brutalement, ni lui non plus ; & il fit adroitement la leçon à celle qui devoit la remplacer & qui ne l'imita pas ; du moins l'histoire n'en dit elle rien.

Un Auteur rapporte que *Diomède* ayant découvert l'infidélité de sa femme, dit qu'il ne l'avoit jamais regardé que comme un miroir de chasteté, & qu'elle n'avoit pû se porter au mal que par l'effet de quelque sortilège.

Cette politique vaut bien celle de *César*. Ces raisons (après le silence) sont

Q v

les meilleures qu'un mari puisse fournir ; mais les croira qui voudra.

*Hippias* depuis six années vivoit heureux avec une chere Epouse qui avoit toute sa confiance . . . Elle alloit, venoit, tantôt chez une parente , tantôt chez une amie , tantôt à la Ville , tantôt aux champs , recevoit du monde , donnoit à manger , à jouer , alloit aux spectacles , aux promenades publiques & particulieres. Tout ce qu'elle faisoit étoit bien. Un ancien ami d'*Hippias* , un autre lui-même , donnoit la main à la Dame , étoit son complaisant d'office , & rendoit un compte fidele de sa conduite au mari , dont l'honneur lui étoit aussi cher que le sien . . . Tout alloit bien jusque-là. Lorsqu'une ancienne servante maltraitée , & qui en avoit trop vû , ayant été chassée par *Hippias* lui même, sans que sa femme s'y opposât , parce qu'elle ne la croyoit pas si sçavante , en laissa échapper au moment de sa sortie , beaucoup plus qu'il n'en falloit. *Hippias* l'ayant fort bien entendue , quoiqu'elle parlât entre ses dents , crut qu'en son petit particulier il devoit faire son profit de cette Alerie , sans en rien dire , quoique très persuadé de la méchanceté de la coquine. Ce-

pendant à tout hazard & par forme d'amusement dans un temps où il n'avoit pas beaucoup d'affaires, il tendit ses toiles, & sous peu de jours il eut le plaisir de voir son gibier tomber dedans, & la consolation d'être bien convaincu de la déloyauté de sa chère Epouse. Digne salaire d'une curiosité impertinente ! On dir impertinente, parce que tous les maris s'avisent presque toujours d'être curieux, ou quand il n'est pas encore temps, ou quand il n'est plus temps.

Maris ! Tenez-vous bien sur vos gardes ! Prenez des mesures si justes, mettez tant de surveillans en campagne, que les infidèles ne puissent vous échapper ; mais soyez bien assurés d'une chose ; c'est que si vous laissez entrevoir quelques soupçons, votre jalousie, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne fera jamais d'une aussi grande étendue dans ses inventions, que le libertinage de vos femmes. Gardez les portes, elles s'envolent par les fenêtres. Gardez les fenêtres ; elles s'échappent par la cheminée. Et quand même vous parviendriez à les surprendre comme autrefois *Vulcain surprit Vénus*, vous n'y gagnerez pour le prix de votre victoire que le ridicule honneur d'être couronnés comme lui d'un laurier burlesque de la

Q vj

main de *Momus* , & d'être préconisé par des huées comme un habile sor. Voici ce qu'une femme gênée dans ses amours écrit à son Galant.

*Les contraintes & les manéges ont leurs charmes , & depuis huit jours que je vous vois dans des lieux où à peine on ose se regarder , j'ai passé des momens que je ne changerois pas pour ceux qu'on croit les plus sensibles. C'est là à peu près ce qu'un mari doit attendre de la contrainte où il tiendra sa femme.*

*Il y a dix ans , ajoute-t-elle , qu'on travaille à m'empêcher de vous voir , & il n'y a que deux jours que nous nous jurions une fidélité éternelle.*

Maris ! Emmenez vos femmes avec vous en campagne ! La liberté & l'absence d'un mari sont deux furieuses tentations. Ne laissez point vos femmes seules ; emmenez-les avec vous. Bon expédient dont Hercule lui-même manqua de ne se pas bien trouver par l'industrie de *Faunus* , & la perfidie de *Nessus* ! Personne n'ignore , ou du moins tout le monde est à même de sçavoir ce que dit *Brantome* des Dames que leurs maris , pour plus de précaution , emmenerent avec eux aux Croizades. Qui auroit pû jamais s'imaginer que d'honnêtes femmes , &



qui plus est, chrétiennes, se fussent avisées de tromper des maris chrétiens & honnêtes gens, pour lier des intrigues, & avoir des entrevues secrètes avec des Sarasins & des Turcs ! Cela est vrai pourtant, & ce n'est pas *Brantome* seul qui le dit... Maris ! Emmenez vos femmes ! Ne les emmenez pas ; absentez - vous , ne vous absentez pas ; vous n'avez rien à perdre , si elles ont de l'honneur , ni rien à gagner si elles n'en ont pas.

Il n'y a pas de maris plus inexorables que ceux qui, après avoir donné une entière liberté à leurs femmes, viennent à découvrir, par hazard, qu'ils sont trahis. Ce sont pourtant ceux qui devoient pardonner le plus volontiers : car enfin il n'y a rien qui soit plus propre à donner l'idée de voler à ceux - mêmes qui n'y pensent pas, qu'une trop grande sécurité & une trop grande négligence : on se persuaderoit presque que les gens ont envie d'être volés.

Il y a des maris qui perdent toute confiance & toute estime pour leurs femmes, quand elles se sont trouvées en péril d'être deshonorées... L'incertitude ne les rassure point... Ils se persuadent, comme dit *Brantome*, que la beauté ne porte aucune regle ni sauve-garde avec soi. Au

partir de-là , ajoute ce Critique malin , les femmes croient en être quitte pour jurer que leur modestie & leur sévérité ont fait perdre toute hardiesse à ceux qui auroient voulu leur manquer de respect.

Elles voudroient faire croire à leurs maris qu'elles n'ont rencontré que des Scélérats vertueux ; comme dit Boileau. Et il est pourtant vrai qu'une femme à qui ce malheur seroit arrivé , n'en doit jamais convenir. Un pareil aveu ne feroit qu'augmenter sa peine , & ne diminueroit point sa honte.

Des hommes fiers épousent tous les jours des femmes qui ont été à plusieurs maris , & cependant ne voudroient épouser ni une fille , ni une femme qui auroient été violées seulement une fois. Ce préjugé vient en partie de la jalousie animale , & en partie de l'honneur d'opinion , qui ordinairement n'est choqué que du défaut de formalité. Ce n'est pas le crime qui leur donne de l'aversion , puisqu'il ne peut se rencontrer là où se trouve la violence. Cependant il se présente là-dessus une réflexion fort naturelle. Si un mari croit être bien fondé en droit , en raison & en religion pour renoncer au commerce de sa femme qui

aura subi la violence ; pourquoi une femme ne se croira-t-elle pas toute aussi bien fondée à renoncer au commerce d'un mari qui lui a fait mille infidélités volontaires ? C'est l'ame qui pèche & non pas le corps , disoit *Collatinus* à *Lucrece* la femme qui avoit subi la violence. Il y a deux sortes d'honneur , l'un physique qui ne regarde que le corps , & l'autre moral qui ne regarde que l'ame. Les hommes sont charmés de trouver ces deux honneurs dans leurs femmes , mais ils préféreront toujours le physique au moral. A proprement parler , ils ne connoissent guere que celui-là dans leurs femmes. Ils ne se comptent point du tout deshonorés quand la puissance de leurs femmes n'a pas été réduite en acte , c'est-à-dire , quand elles n'ont eu que l'intention , & que par leurs bons soins ils les ont empêchées de procéder à l'exécution. Pour eux , ils croient qu'il est de leur dignité de ne reconnoître relativement à leurs personnes sur cet article , ni l'honneur physique ni moral . . . C'est un des grands privilèges de leur sexe de ne pouvoir être violenté par les femmes ; il seroit à souhaiter qu'il s'étendit encore plus loin.

Si la stupidité est quelquefois un grand

bien, comme quelques-uns le prétendent, ce doit être sur-tout dans la circonstance où un mari n'a en partage qu'une femme libertine. Il vaut cent fois mieux être hébété sur cet article, lorsqu'il n'est pas possible d'y remédier, que de pousser souvent, comme quelques jaloux, la finesse & l'esprit jusqu'à découvrir même ce qui n'existe pas... La satisfaction que la vengeance d'un mari jaloux ressent en cette occasion, n'est qu'un bien chimérique en comparaison des maux réels, des chagrins, des douleurs & des amertumes qui le dévorent tout vivant. Son orgueil veut conserver ce prétendu honneur qui dépend des jugemens du public, en paroissant outré de la conduite de sa femme, & en découvrant sa turpitude sans aucun ménagement; mais il n'y gagne rien, ou peu de chose... Pour deux ou trois qui ne font que semblant de le plaindre, quoiqu'ils soient fort de ses amis, des milliers s'en divertissent ouvertement, & le montrent au doigt... On ne lui tient aucun compte de sa juste indignation contre le désordre de sa femme; au contraire, cela ne sert qu'à rendre la chose plus plaisante... Veut-il plaider & prouver par-là qu'il n'est aucunement complice de son

deshonneur ? Que de mauvaises plaisanteries n'a-t-il pas à essuyer dans les Fac-rums des Avocats, qui, après s'être divertis les premiers de son affliction, en font rire ensuite le Public. On a toujours supposé, & on supposera apparemment jusqu'à la fin des siècles qu'un mari n'est deshonoré que par sa bêtise, ou par son peu de mérite & de capacité, ou par les traitemens indignes qu'il fait à sa femme, ou par la lèzine mesquine & fordide avec laquelle il la fait vivre, comme ces peres qui rendent leurs fils voleurs en ne leur donnant point d'argent. Il n'y a rien de tout cela ! Peut-être bien ! Mais on le croit.

La peine la plus juste qui puisse être infligée aux hommes, surpris en adultere par un mari, n'est pas celle qu'un Romain fit autrefois souffrir à celui qu'il trouva avec sa femme, & dont *Martial*, dans une de ses Epigrammes, se moque avec assez de raison, puisqu'il n'en avoit fait, dit-il, qu'un *Déiphobe au lieu d'un Atyr*. Cela n'a pas besoin d'autre explication... Mais il y a une considération & même deux à faire là-dessus... Premièrement seroit-il juste qu'un mari vengeât sa querelle particuliere au préjudice du bien public ? Le mari ne manquera pas

de répondre qu'il est juste que le coupable qui le deshonne, soit mis dans un état à n'en pouvoir plus deshonnorer d'autres . . . Ce zèle pour l'honneur d'autrui, après avoir perdu le sien, est bien louable : mais il est aisé de répliquer à ce mari, que ni ce coupable-là, ni les autres, ne font aucun tort à l'Etat ; mais qu'il lui en feroit un très-notable en se vengeant par une *résection* ou par un meurtre . . Il faut qu'un Souverain ait des Sujets ; c'est aux Particuliers à voir qu'ils soient bien légitimes . . . Le Prince ne peut avoir qu'une providence générale sur les Mariages ; il s'en repose pour le détail sur les Parties intéressées . . . Il peut être aussi bien servi par des bâtards que par des légitimes . . . Plusieurs grands hommes en font foi. La chose dont on s'inquiere le moins dans une Armée, c'est de sçavoir si tous les Soldats sont nés en bon & légitime mariage. Si les Bâtards peuvent être aussi braves que les légitimes, ils peuvent pareillement être aussi honnêtes gens . . . La faute de leurs Auteurs ne les regarde personnellement en aucune façon. Ainsi les Souverains ont agi prudemment en défendant aux maris *grévés* par l'infidélité de leurs femmes, de se faire justice eux-mêmes en ôtant la vie,

ou en rendant inhabiles à la société des hommes, qui pour avoir de mauvaises mœurs, n'en sont pas moins propres à augmenter le nombre des bons sujets. Outre que les précautions qu'un mari peut prendre pour prévenir ces sortes d'insultes, auront toujours bien moins de difficultés que les procédures réglées qu'il lui faudroit faire en Justice, & lesquelles bien loin de rétablir en pareil cas l'honneur d'un mari, mettent le sceau à son deshonneur, en le faisant, pour ainsi dire, crier dans les rues & les carrefours. D'ailleurs en supposant que la justice personnelle & privée put avoir lieu, il faudroit que le mari, après l'exécution, fût tenu de prouver qu'il a lui-même la conscience bien nette sur cet article, & qu'il n'y eût contre lui ni plaintes, ni preuves de la part de ses confreres & de celle de sa femme; ou autrement qu'il fût condamné à subir la même peine.

L'Empereur Marc-Antonin ne vouloit pas qu'on reçut en Justice les plaintes d'infidélité qu'un mari formoit contre sa femme; lorsqu'il étoit lui-même coupable du même crime.

Or, il y auroit peu de maris qui voulussent s'embarquer dans un procès d'une discussion aussi délicate & aussi pé-

rilleuse. Car il n'est pas de l'exacte justice qu'un homme en fasse périr un autre pour la faute dont il est lui-même coupable.

Le mari d'ailleurs auroit toujours tort, & seroit dans l'impossibilité morale de se venger, soit que le Délit se commette chez lui, soit qu'il se commette ailleurs. Si dans sa maison, outre qu'il peut à la rigueur être soupçonné de n'avoir pris le prétexte de son deshonneur, que pour se défaire d'un homme qu'il lui importoit de ne pas laisser vivre, par des vues étrangères à la chose, (& comment prouverait-il le contraire) c'est qu'il est à présumer que le Délinquant ne s'est rendu dans sa maison que du consentement de sa femme. Or selon l'Aphorisme *volenti non fit injuria*; le consentement exclut la violence. . . Si ailleurs que chez lui, il est aisé de prouver que sa femme n'y a pas été apportée de force, mais qu'elle y est venue, le voulant & le sachant; ainsi il n'y a pas encore là de violence. Ajoutez qu'ailleurs il se rendroit infiniment plus coupable, & se mettroit encore moins en état de fournir des preuves de son bon droit.

Que faut-il donc qu'un mari fasse, demandera-t-on? Qu'il se pourvoie en Justice? Mais il faut des témoins, & les



Coupables n'en prennent guere pour ces sortes d'aventures : ce n'est pas tout , il ne peut gagner sa cause qu'en faisant confirmer son deshonneur par Arrêt ; & autant vaudroit-il être pilorié : cela est triste pour un honnête - homme. Qu'il se repose en repos , & qu'il prenne d'autres mesures pour remettre sa femme en règle. Il faut , dit Juvenal , fermer sa porte quand il survient quelque malheur domestique qui n'est pas fait pour être divulgué. Les femmes dans ces sortes d'affaires doivent porter seules la peine du délit , parce qu'elles ont à craindre des suites plus dures & plus deshonorantes que les hommes . . . Pendant qu'elles pleurent & qu'elles s'arrachent les cheveux , leurs séducteurs ne font souvent qu'en rire avec gens de la même farine . . . Cette considération en retient quelques-unes , elle devroit les retenir toutes . . . Auroient-elles encore plus de peine au libertinage que les hommes ? Mais n'y a-t-il que le libertinage qui leur fasse oublier les inconvéniens auxquels elles s'exposent ? Sont-elles inaccessibles à l'avarice & à la vanité ? *Procris* dans la Mythologie aimoit rendrement & uniquement son mari *Céphale* ; elle n'auroit certainement pas

voulu le changer contre un autre ; un collier & une paire de girandoles alloient pourtant le lui faire trahir du côté de la fidélité conjugale , aussi parfaitement que si elle l'eut détesté. Ce n'est pas être bon Logicien que d'argumenter de l'amour d'une femme à sa fidélité.

Rien n'étoit ni plus étrange , ni plus équivoque que la maniere dont les femmes d'un rang suprême , telles que les Reines , les Impératrices ou d'autres grandes Dames prouvoient autrefois leur fidélité à leurs maris , quand elles étoient accusées ou violemment soupçonnées d'y avoir forfait . . . Elles marchaient pieds nus sur des charbons ardens , ou sur des plaques de fer rougies au feu ; elles se plongeient les mains dans l'huile bouillante ou dans le plomb fondu. S'il ne leur en arrivoit aucun mal , le procès étoit gagné ; elles étoient réputées la vertu même & leurs accusateurs , qui souvent étoient bien sûrs de ce qu'ils avoient vû , étoient écorchés vifs ou brûlés à petit feu. Cela étoit bien singulier ; mais il l'étoit encore davantage que quelques-unes de celles qui avoient été justifiées par des prodiges aussi frapans ayent été pourtant par la suite prises en flagrant délit , & convaincues d'Adultere par des preuves de

**fait...** La confiance aveugle que leur auroit donnée le prodige opéré en leur faveur , leur auroit-elle persuadé qu'elles avoient beau champ pour tromper , parce qu'en cas d'une nouvelle accusation , outre que personne n'en auroit voulu rien croire , c'est que qui que ce soit n'auroit voulu s'exposer à subir le supplice destiné aux accusateurs dénués de preuves , & qui ne pourroient manquer de se trouver dans le cas , toutes les fois que les prodiges déposeroient contre eux. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois qu'un Fripon redouble de friponneries , de mauvaise foi & de prévarication , lorsqu'il a eu le secret de se faire blanchir par un Arrêt , des griefs dont on l'avoit chargé. Si ces femmes dont nous parlons étoient coupables , lorsqu'elles ont fait ces preuves d'innocence , auroient-elles été assistées par quelques Naturalistes aussi sçavans que charitables ou mercenaires ? Ou bien le *Diable particulier* qui présidoit aux tromperies conjugales en ces temps-là , & qui sans doute étoit le même que celui qui opéroit des prodiges semblables dans le Paganisme en pareilles circonstances , auroit-il cessé d'avoir le même privilège , puisqu'aucunes femmes nobles ou roturieres , depuis plusieurs sie-

cles, quoique quelquefois bien assurées de leur innocence, ont mêtis aimé recourir à la Rhétorique ou à d'autres stratagèmes; car il n'est pas raisonnable de croire que Dieu eût voulu par des prodiges, autoriser & faciliter l'inceste & l'Adultère. Nous laissons au Lecteur à éplucher à fond cet article de même que plusieurs autres.

Si un jeune homme ne peut éviter les mauvais propos & les railleries sanglantes, lorsqu'il plaide contre sa femme pour cause d'infidélité, à quoi doit s'attendre un Vieillard, qui représente souvent un grand-Pere qui plaide contre sa petite-fille?

On est tout aussi embarrassé à donner un bon conseil au mari convaincu de l'infidélité de sa femme & qui veut se venger, qu'au Gentilhomme qui a reçu un soufflet.

L'infidélité d'une femme a souvent été souhaitée par forme d'imprécation, & même a été quelquefois donnée pour châtiment dans l'Écriture. Ce malheur ne devrait arriver qu'à ceux qui ont corrompu les femmes des autres selon la Loi du *Talion*; mais il semble au contraire que les femmes de ceux-ci se fassent un malin plaisir d'être chastes & fidelles, comme

comme pour faire dépit aux autres femmes.

La Religion & l'Honneur ont toujours fourni de spécieux prétextes aux femmes qui ont traîné leurs maris à l'Audience pour cause d'incapacité ; mais la Religion a plus toléré ces poursuites qu'elle ne les a autorisées ; & l'honneur qu'elles ont exposé aux examens les plus ignominieux, ne leur a pas tenu plus de compte de leur prétendu zèle pour lui, que si elles l'avoient effectivement foulé sous les pieds.

Une femme qui après s'être fait séparer de son mari, pour cause d'incapacité, en épouse un autre, peut au moins être soupçonnée de n'avoir pas tant plaidé pour la Religion & pour l'Honneur, que pour acquérir le privilège de pouvoir dans l'occasion manquer impunément à l'un & à l'autre.

Les femmes qui veulent se séparer de leurs maris pour cause d'incapacité, croient apparemment que l'union animale des corps, plutôt que l'union fidelle & intelligente des cœurs, constitue l'essence du mariage. Elles prennent pour l'esprit du Mariage ce qui n'en est que le matériel ; car il est bien au moins aussi probable qu'il peut subsister sans l'union animale des corps, que sans l'union spiri-

*Tome II.*

R

rielle des cœurs ; & c'est de la Religion même qu'elles allèguent pour prétexte , que nous tenons cette doctrine qui n'a pas été désavouée des sages du Paganisme. Cependant nos femmes mécontentes nient le premier point , & conviennent du second. Conséquemment. les procès honteux qu'elles intentent à leurs maris , sont ou des preuves d'incontinence qui leur fait aimer la chose & non pas l'homme , ou sont l'effet de quelques mauvais conseils qui peut-être secondent leur tempérament.

Le Mariage , selon les idées de presque toutes les femmes , est arrangé de façon dans leur esprit , que le dernier des trois attributs de cet engagement , passe pour le principal , & en est la différence spécifique. De sorte qu'elles ne se croiront jamais bien & duement mariées , sans une Ratification très-physique. Cependant c'est une chose assez remarquable que leurs lumières sur cet article , puisqu'elles ne doivent apprendre que de leurs maris en quoi consiste cet article si essentiel ! Par où , il est bien évident que celles qui traînent leurs maris en Justice pour cause d'incapacité , possèdent tout au moins la théorie du Mariage avant que de le contracter. Ce qui n'est ni beau , ni hon-

nête pour une fille , sur-tout quand elle n'en fait pas mystere.

On trouveroit peu de femmes comme *Isabelle de Gonzague* , qui resta vingt années avec un mari qui ne l'étoit que d nom , quoiqu'elle fût jeune & belle , & qu'elle vît finir en lui la ligne directe d'une maison Souveraine . . . Il y a plus , c'est qu'elle ne voulut jamais convenir que la stérilité de son mariage vint de la part de son mari ; à quoi il faut encore ajouter qu'après sa mort elle ne voulut jamais se remarier , quoique recherchée de plusieurs Souverains jusqu'à l'importunité. En sorte qu'elle est morte fille après vingt ans de Mariage. Cet exemple est admirable sans doute ; mais est-il imitable ? C'est-à-dire , a-t-il jamais été imité ?

Il ne s'agit point de ce qu'une femme ignore ou n'ignore pas , pour répondre à cette question. On demande si une femme qui ayant cherché un remède à son incontinence dans le Mariage , ne l'y trouve pas , se deshonne dans le Public en le faisant casser pour en contracter un autre ? On pourroit répondre qu'elle ne se deshonne pas , mais qu'elle se donne une réputation qui approche beaucoup du deshonneur. La Religion n'a pas fait

R ij

un crime de ce procédé , mais elle a fait une vertu de la conduite opposée.

Quelles railleries sanglantes n'ont pas à essuyer les malheureux maris , soit que leurs femmes veuillent se séparer d'eux , ou qu'ils veuillent se séparer d'elles , surtout si c'est pour cause d'infidélité. Personne ne les plaint , on fait feu sur eux de toutes parts , pendant que leurs femmes , coupables comme innocentes , ont tout le monde pour elles. Quelle riche matière pour un Avocat un peu malin , lorsqu'il a à plaider , ou à produire un *Factum* contre un mari mécontent ! Les *Épigrammes* ne tarissent point.

Il est vrai aussi que l'impuissant qui se marie avec connoissance de cause , frise le coquin de bien près , s'il ne l'est pas.

Que c'est un personnage difficile à soutenir , que celui d'un Epoux qui est convaincu de ne pas ignorer l'infidélité de sa femme ! La patience ou l'impatience en font un objet de risée. On n'a pas encore trouvé un juste milieu entre la dureté & la débonaireté . . . Le premier homme , se livrant aveuglément à sa passion , a quitté Dieu pour sa femme , & c'est aussi par la femme que l'homme éprouve les plus grandes peines d'esprit. Il veut rapporter tout à lui seul , & Dieu l'aban-



donne aussi à lui seul. Il ne trouve nul support, & ceux mêmes qui le consolent, vont, en sortant de chez lui, s'en divertir ailleurs ! C'est la seule affliction qui n'excite pas la pitié. Pourquoi cela ? Ne la regarderoit-on que comme un mal d'opinion ? Les hommes ne sont pas là-dessus d'accord avec eux-mêmes ; sur quoi le sont-ils ?

C'est prudence à un mari de dissimuler des infidélités qui ne sont connues que de lui seul, ou d'un petit nombre de personnes ; mais une femme qui expose elle-même ses désordres au Public, laisse-t-elle à un mari la liberté de dissimuler ? Ne le met-elle pas elle-même dans la dure nécessité de se plaindre & d'agir, s'il ne veut pas être au moins soupçonné de lâcheté & de connivence ?

Un mari qui s'afflige outre mesure d'une disgrâce de ménage, ne fait pleurer personne avec lui ; au contraire, sur le pied où sont aujourd'hui les choses, il divertit beaucoup . . . Il passe même pour un petit esprit, & se fait regarder comme quelqu'un qui n'a à peu près que ce qu'il mérite. Il y a d'autres maris qui, à l'imitation de certains *Bossus*, *Borgnes* & *Boiteux*, commencent par se tourner eux-mêmes en ridicule, afin que les *Gogues*

*nards* leur fassent meilleure composition. Ils n'y gagnent rien non plus , on les regarde comme des gens sans âme , & faits pareillement pour être ce qu'ils sont . . . Que faut-il donc qu'un mari dise ou fasse ? Rien . . . Qu'il éloigne même adroitement la conversation lorsqu'elle paroît vouloir tourner de ce côté-là , ou s'il ne peut résister au torrent des *Bavards* ; qu'il représente tout doucement que c'est un mal qui peut arriver à tout le monde , & qu'il ne convient pas plus à aucun homme de s'en moquer , que de la Pierre , de la Paralytie ou de la Goutte ; ajoutant s'il veut :

Qu'à ce commun Filet les Railleurs mêmes pris,  
Ont été très-souvent de commodés Maris.

Et avec toutes ces précautions , cela ne fera jamais un Rôle brillant pour l'Acteur , parce qu'il n'y a jamais rien à gagner contre les Préjugés. On feroit meilleur parti à un Fripon. Voilà pourtant de ces positions cruelles où se trouvent les maris , & que les femmes envisagent de sens-froid , ne pouvant comprendre que les hommes soient assez foux pour traiter sérieusement ce qu'elles regardent comme un jeu !

*Vénus* chez Virgile a bien encore l'effronterie, après avoir été prise en flagrant-délit par son Epoux, de lui proposer de forger des armes pour Enée son bâtard ? Et cela lui réussit : il faut voir même avec quelle ardeur Vulcain s'y porte, & quelle éloge il fait d'Enée à ses Cyclopes !

Il y a eu plus d'un exemple de cette débonnairété dans les maris & dans les états les plus distingués & les plus relevés, tant anciens que modernes.

Il n'y a pas de maris moins complaisans envers leurs femmes, qu'eux qui devroient s'appliquer à le paroître en toutes choses. Un homme usé qui a une femme de mérite, est ordinairement brutal & d'une jalousie furieuse... Il ne prêche à sa femme que la fidélité & l'honneur qu'il a traités sans aucun ménagement quand il étoit en santé, & qui se venge aujourd'hui de ses outrages, en ajoutant à ses autres maux celui qui n'est pas le moindre ; la crainte du *Talion* de la part de sa femme. Quel mari doit être plus humble & plus soumis que l'incapable ? Il craint l'affront d'une séparation, & cependant il l'accélère par une dureté & une tyrannie qu'une femme détesteroit même dans un mari, dont

R iv

elle auroit vingt enfans. C'est un Débiteur d'autant plus enragé contre son Créancier, qu'il ne voit pas jour à acquitter la moindre partie de ce qu'il lui doit . . . Or , on conviendra dans tous pays , qu'un homme qui n'ayant pas de quoi s'acquitter , maltraite encore , est un indigne homme.

Ce ne sont pas seulement les femmes du Peuple & celles du second ordre qui ont à souffrir avec ces hommes manqués, ce sont aussi les Rivaux des Déeses, les Princesses, les Reines. Quelle noirceur fût jamais comparable à celle d'Alphonse VI Roi de Portugal à l'égard de la Reine son Epouse, si on peut lui donner ce titre ( *Mademoiselle de Nemours.* ) Quelle complication de malheurs pour une jeune Princesse ! être mariée & fille tout à la fois ! Avoir un mari cruel & impuissant tout ensemble ! Craindre ses complots, n'oser se plaindre & se défier de tout le monde !

Certains maris, pour colorer leur indifférence, leur mépris & leur froideur dans le mariage, ont bien la hardiesse de prétexter le respect qui est dû à un Etat aussi sérieux & aussi saint . . . Mais les femmes ne goûtent point ces raisons, parce qu'elles ne voyent point le rapport

qu'il peut y avoir entre cet état & leur personne. Elles ne seroient pas tâchées que le respect se portât un peu plus du côté du Sacrement , & un peu moins du côté de leurs personnes . . . Elles se persuadent enfin ( & elles n'ont pas tort ) que si leurs maris avoient un respect bien sincere pour le Sacrement , ils auroient aussi pour elles un amour si sincere, qu'ils ne leur préféreroient pas souvent la premiere venue.

Un homme qui a vécu sagement , sera toujours plus épris de sa femme qu'un libertin . . . Il y en a une raison morale assez forte ; mais il y en aussi une physique qui vaut bien celle-là.

Il n'est point de devoir qui ne gêne à la longue , quelque facile qu'en soit la pratique. Il devient haïssable , pour cela seul qu'il est un devoir. On se voit trop souvent , quand on se voit toujours . . . les faveurs ne sont plus estimées quand elles sont dues , & qu'elles ne coûtent tout au plus qu'à demander.

On vante beaucoup la fidélité des amoureux de Roman ; mais chacun peut comprendre que cette vie agitée & quelquefois prisonniere , est souvent l'unique raison qui empêche le Héros de changer de maîtresse , & l'Héroïne d'amant. L'in-

R v

fidélité est une suite presque inévitable d'une possession tranquille & assurée. Voulez-vous que deux personnes s'aiment constamment ? Traversez-les... Il en est de même ou à peu près de ces mariages auxquels manquent certaines formalités que des ennemis pourroient faire valoir en cas de besoin. Tant que cette crainte aura lieu, soyez assuré que les deux conjoints s'aimeront avec constance. Chacun y met du sien alors, & agit dans cette circonstance, comme il devroit agir dans tous les temps. Le repos & la sécurité sont la source de beaucoup de maux ! *Otium Reges, simul & liberas perdidit urbes.* Pourquoi ne seroient-ils pas contraires à la félicité des Mariages. Tant que l'homme desire, il n'est pas heureux ; quand il cesse de désirer, il ne l'est plus... Le bonheur est comme un point indivisible entre ces deux extrêmes.

Il y a beaucoup de femmes qui ne voudroient pas changer leurs amans contre leurs maris. Nous l'avons déjà observé ; mais nous ajoutons que cela prouve qu'un mari, quoiqu'aimé sincèrement & tendrement, n'en est pas moins exposé à être trompé que celui qui effectivement est haï. Il ne doit avoir de confiance dans la vertu de la femme, qu'autant qu'elle

lui donnera l'Honneur pour Rival , & qu'elle sera disposée dans tous les temps à sacrifier son mari lui-même à cette idée d'excellence & de devoir.

L'Histoire nous a conservé le nom de cette Reine , femme d'Edouart premier , Roi d'Angleterre , & nous en a laissé en même - temps le caractère , en disant qu'elle étoit impérieuse , galante & jalouse , jusqu'à la fureur , d'un mari qu'elle trahissoit.

Les femmes en général sont sujettes à avoir des goûts , des envies , des fantaisies , des caprices qui , d'un moment à l'autre , les rendent très - différentes d'elles - mêmes. Le cœur tient bon. Mais la partie animale n'attend pour succomber que certaines combinaisons dans les circonstances. Les femmes ressemblent exactement aux hommes. Tel particulier se leve honnête homme qui se couchera fripon. Il en est de même des femmes.

Il y a des maris , & ce sont sur-tout les nouveaux initiés , qui ne peuvent se taire sur les qualités brillantes de leurs Epouses , sur les charmes de leurs traits ; sur l'extrême blancheur de leur peau , sur l'élégance & la délicatesse de leurs proportions , sur les graces & la douceur de leur commerce ; ils répètent cela si sou-

R vj

vent , & le disent à tant de gens , que dans le nombre il se trouve toujours quelque curieux qui essaye de s'ériger en Vérificateur. Ces sortes de maris sont de vrais *Candaules* ; aussi ne manquent-ils guere de trouver des *Gygès* . . . Ils feroient beaucoup plus sagement & plus décemment de se taire , & de suivre le conseil de la Fontaine , que quiconque a du bon , par devers soi le garde sans rien dire : ou le précepte qu'Horace donne à l'occasion du Corbeau auquel il tombe une bonne proie , & qui , s'il pouvoit se taire & ne pas avertir les autres par ses criailleries continuelles , auroit bien meilleure part , & ne seroit pas le plus souvent obligé de disputer pour avoir une petite portion de ce qui lui appartient légitimement par le droit de premier occupant. Un mari doit garder un profond silence sur les perfections physiques de sa femme , ne fut-ce que par la crainte de rencontrer quelqu'un dans la multitude qui les connoisse avant lui , & que cette confidence divertiroit.

Selon ce principe , les gens du bel air trouvent qu'il est du mauvais ton qu'un mari accompagne sa femme au Spectacle ou aux Promenades , sur-tout si elle est belle. Ils jugent que c'est offenser



grossièrement ceux qui n'ont point de femmes , ou qui n'en ont que de laides , que de venir ainsi soi-même étaler sa félicité aux yeux du Public. Il est vrai que cela réussit mal à quelques maris pour les raisons que nous venons de dire.

Plutarque dit originalement que les Adulteres ne procèdent que de la curiosité naturelle qu'ont tous les hommes de connoître les plaisirs les uns des autres. Ainsi n'allons point chercher les curieux , ils viendront assez d'eux-mêmes.

Vous rendrez votre femme fidelle & attachée à son honneur , si vous lui persuadez que vous la croyez telle : car plusieurs maris les ont rendues infidelles , en les soupçonnant mal à propos de l'être ; c'est Sénèque qui dit cela . . . Mais qu'on a de peine à trouver de bonnes regles ! Puisque la même conduite qui , quelquefois est avantageuse , est quelquefois aussi très-pernicieuse.

Il y a des regles presque infailibles pour une infinité de choses assez peu essentielles ; on en invente même tous les jours qui enchérissent sur les anciennes... Quelque Génie heureusement né pour la tranquillité des ménages , n'en trouverait-il jamais qui puissent rendre les femmes

comme les maris les souhaitent , & les maris comme les femmes les desirent. Il n'y a que Dieu seul qui le puisse ; mais il a condamné le Genre Humain à tous les maux , & particulièrement à celui-ci , parce qu'il est la première source de tous les autres.

Il y a des maris ( en petit nombre il est vrai ; ) mais il y en a , qui aimeroient mieux que leurs femmes fussent galantes & soumises , que d'être chastes & impérieuses . . . Louis XII n'étoit pas de cette humeur - là. Il disoit qu'il falloit passer beaucoup de choses à une femme qui aimoit l'honneur. Il parloit d'Anne de Bretagne la femme qui étoit chaste & assez altière. On dit qu'une femme infidelle , ayant toujours des sujets de crainte , se montre ordinairement , pour distraire les soupçons de son mari , plus complaisante & plus soumise que celle qui est chaste ; cela est rarement vrai. Cependant les maris en général tranchent plus nettement la question ; car ils ne veulent absolument ni galanterie ni hauteur , & avec toutes ces belles & louables dispositions , ils ne laissent pas de rencontrer assez souvent l'une & l'autre. Il ne faut pas qu'un homme dise si aisé-

ment son goût sur cet article, parce qu'on est toujours curieux de sçavoir s'il a trouvé ce qu'il cherchoit.

Point de défaut dont une femme doit se défier davantage, que de sa mauvaise humeur. Elle cause souvent par-là dans sa maison plus de trouble qu'une femme sans honneur ; dit un Orateur de la Chaire.

Juvenal dit qu'il préférera toujours la plus petite Bourgeoise de Venouse à la première Dame Romaine.

Il y a un assez bon nombre de ces fortes de femmes qui sont cause du dérangement de leurs maris, qui trouvant ailleurs plus de douceur & plus d'attention, ne se plaisent que là. Et rien n'est plus naturel.

Presque tous les maris voudroient rencontrer des femmes qui ressemblassent à cette Romaine qui habita vingt ans avec un mari sans sçavoir qu'il fut *Punais*, parce qu'elle s'imaginoit que tous les hommes avoient naturellement cette infâme odeur . . . La simplicité de la Dame faisoit assez d'honneur à sa chasteté, mais elle n'en faisoit guere aux hommes: Si les *Punais* sont mortifiés de passer pour tels ; que fera-ce de ceux qui ne le sont pas ? Nos femmes, généralement parlant,

ſçavent fort bien diſtinguer les bonnes & les mauvaiſes odeurs quelque part où elles ſe faiſſent ſentir ; mais il ne ſ'enſuit pas de-là que ce ſoient toujours les bonnes qui les déterminent. Il y a des maris qui ſont d'une grande précaution ; ce ſont ceux qui ne laiſſent approcher de leurs femmes pour la promenade , le jeu & les entretiens , que ces hommes qu'on appelle ſans conſéquence , c'eſt-à-dire , qu'on ſuppoſe n'être pas aſſez ſpirituels pour ſéduire , ni aſſez beaux pour tenter. Mais nous avons déjà obſervé que les hommes ſe tromperont toujours , tant qu'ils voudront donner aux femmes leur tour d'imagination & leurs yeux . . . Il y a beaucoup de femmes , de même que beaucoup d'hommes qui ne ſe déterminent que par le ſentiment animal , lequel ne diſtingue ni laideur , ni beauté , ni mérite , ni indignité . . . Ce n'eſt pas même toujours le mérite le plus brillant qui fait le plus d'impreſſion aux femmes qui ne manquent ni de jugement , ni d'eſprit ; elles n'aiment pas toujours tout ce qu'elles admirent. Un baril de poudre ſ'échauffera aux rayons du ſoleil ; mais il ne ſ'enflammera point ; le dernier Marmiton avec la plus petite étincelle d'un feu groſſier , le fera partir ſur le

champ , & sauter trente pieds en l'air. L'Apathie n'a lieu que faute d'Analogie , ou d'une Analogie suffisante. L'Analogie & son opposé font tout le mystère de la Nature physique ou matérielle , qui fait elle-même la règle ordinaire de l'Humanité.

Le sort des femmes du Peuple est à peu près celui des Esclaves Nègres dans les Colonies. Les Maîtres n'ont pas le droit de les tuer en gros & avec appareil ; mais ils les expédient en détail à force de coups ; c'est un droit qu'on ne leur conteste guère plus que celui d'assommer leurs chevaux , ou de noyer leurs chiens.

Un Avocat a dit dans un Factum , que c'est un principe consacré dans notre Jurisprudence , que quoique les mauvais traitemens ne mettent pas une femme en péril de la vie , il suffit qu'ils soient considérables eu égard à la qualité des personnes ; d'où il résulte , ajoute-t-il , que ce qui ne sera pas une cause de séparation entre des gens de basse naissance , pourra l'être entre des personnes plus relevées. Et il en apporte des raisons fondées sur la différence des éducations . . . C'est ce qui prouve combien les femmes du peuple sont malheureuses , quoique souvent el-

les ne soient pas inférieures aux femmes de qualité pour l'honneur & les sentimens.

Les maris de tous les états ont encore cet avantage pardevers eux ( si c'en est un ) c'est qu'ils peuvent rendre la vie extrêmement dure à leurs femmes pour des raisons à eux connues, sans être obligés d'en rendre compte ; parce qu'il en est qu'un mari ne pourroit dire avec bienséance... Mais comme il n'y a guere qu'un cas où ils puissent tenir secretes les raisons de leur mécontentement, il arrive qu'en voulant faire les mystérieux, ils tombent dans l'inconvénient qu'ils craignent, quand même ce seroit toute autre chose. Il est impossible qu'un mari puisse se comporter tyranniquement dans son ménage, sans donner de violens soupçons au Public sur son honneur & sur celui de sa femme . . . Cela s'attribue toujours à quelque découverte.

On met en problème, s'il vaut mieux pour un mari que sa femme soit fidelle, lui le sçachant, mais que dans le Public elle ne passe pas pour l'être ; que d'en avoir une qui soit vicieuse, lui le sçachant, mais qui passe pour sage & vertueuse. Ceux des maris qui regardent l'infidélité d'une femme comme un mal im-

ginaire, & le deshonneur d'opinion comme un mal réel, tiendront pour le dernier . . . Ceux qui sont fort amoureux de leurs femmes, tiendront pour le premier. Et dans cette disposition différente, les uns & les autres ne s'envifageront qu'eux-mêmes.

On dit que le miroir *Almukézi* de Roger Bacon, avoit cette propriété, qu'il faisoit connoître les choses les plus secretes; on s'imagine peut-être qu'un pareil miroir feroit d'une grande utilité à un mari jaloux. Il ne lui serviroit peut-être guere qu'à le convaincre en une minute, de ce dont il ne fait que se douter depuis dix ans. Ce miroir d'ailleurs ne faisoit connoître que les choses qui étoient faites, & non celles qui étoient à faire; ce qui, à dire vrai, n'est pas une grande avance.

La Mythologie a voulu nous donner dans Céphale, le prototype de tous les maris follement curieux. Ayant obtenu d'une certaine Divinité le pouvoir de changer son visage, il s'avisa, pour première épreuve, d'aller tenter sa femme avec des pierreries. Il découvrit par ce moyen, non pas ce qu'elle avoit fait, mais (ce qui ne vaut guere mieux) ce qu'elle étoit capable de faire. Elle se dé-

fendit fort bien d'abord; mais il lui montra de si belles choses & en si grande quantité, & lui en promit tant d'autres, qu'elle auroit été, ou plus, ou moins qu'une femme, si elle ne s'y fût pas rendue. Cela fait penser au bon mot de M. de Bautru : *La voilà trouvée; &c. il ne faut plus que de l'argent.*

Comme il y a des maris de qui les femmes sont vertueuses en pure perte, parce que, ou ils n'y font pas attention, ou ils regardent cela comme l'acquit d'une dette; de même il y en a d'autres qui ont une si grande confiance dans la fidélité de leurs femmes, qu'elles peuvent être vicieuses impunément... On chantoit publiquement à Rome les galanteries & les aventures de la femme du Dictateur Sylla, qu'il ne se doutoit pas même qu'elle pût manquer à son honneur; & Sylla n'étoit pourtant rien moins qu'un idiot, mais il avoit des affaires plus importantes à penser... L'esprit jaloux & tracassier est ordinairement celui des fainéans & des hommes sans talens.

Il n'est pas aisé de concevoir ce qu'une fille qui ne l'est plus que de nom, se propose, en se donnant à un mari duquel plusieurs années passées dans le liberti-



rage & la débauche , ont fait un Expert. Cette témérité pour être excessive n'en est pas moins commune , & pour être très-commune n'en est pas plus concevable . . . On s'étonne de voir le trouble & la division dans le ménage dès le lendemain des noces , ou peu de jours après . . . Rien n'est pourtant plus simple . . . Il est vrai aussi que l'incrédulité sur cet article est devenue une espèce de mode , laquelle ne s'est accréditée en partie , que parce que l'habitude aux vices les plus crapuleux dans la plûpart des hommes , leur rend équivoque & louche la vertu même.

Par quelles couleurs pourroit-on justifier la fatuité d'un mari qui étant bien-aise d'avoir rencontré une fille chaste & fidèle , lui donne à peine le temps de devenir sa femme , pour l'entretenir de ses intrigues & de ses aventures galantes avec Madame & Mademoiselle telles , qui passent pour des vestales & qu'on propose comme des modèles ! Quelles suites peut-il espérer d'une pareille confiance ? Est-il de vanité plus périlleuse que celle d'un mari qui pour se faire valoir dans l'esprit d'une épousee de deux jours , la rassure par le mauvais exemple de quelques femmes en réputation de vertu , & l'en-

courage par le sien propre à le tromper lui-même !

Le droit est égal dans le physique du Mariage entre le mari & la femme. Le corps du mari, dit Saint Paul, est sous la puissance de la femme, comme celui de la femme est sous la puissance du mari . . . Saint Paul enseignoit la Morale chrétienne à des Chrétiens dociles ; mais aujourd'hui ce précepte succombe sous le préjugé, ou n'est adopté que pour la théorie parmi les gens du monde. Car un mari demande hardiment & avec bienséance à sa femme, ce que celle-ci ne peut guere demander sans choquer la modestie, & sans faire naître dans son esprit d'étranges soupçons sur la solidité de sa vertu, ni même sans se deshonorcr dans le Public, si on vient à apprendre qu'elle veut résolument user de ses droits . . . Qu'on se rappelle le ridicule que Rousseau, dans une Epigramme assez facétieuse, jette sur cette bonne femme, qui, accompagnée de son mari, maigre, blême & défait, vint consulter l'Opérateur Barry, sur le Régime qu'ils avoient à tenir l'un & l'autre . . . Elle étoit fort aise que son mari se portât bien ; mais elle ne vouloit pas mourir, Celle,

là ne fait pourtant pas règle ; car c'est une preuve de l'expérience la plus commune , que les hommes pour la plupart sont bien moins consciencieux & moins humains envers leurs femmes dans le cas où ils s'agit de leur vie ou de leur santé, que celles-ci ne le sont envers leurs maris. Il est vrai aussi que les femmes , surtout parmi le peuple , se prêtent volontiers aux vûes de leurs maris , & se font même un devoir de Religion sur cet article , de mourir , comme on dit , dans le lit d'honneur... Si ce n'est de leur bon gré , ce sera par d'autres voyes. Les femmes peuvent être violentées , non pas les hommes ; & c'est ce qui rend leur sexe fort supérieur à celui des femmes , mais en même-temps plus injuste & moins humain. D'ailleurs ce droit également réciproque des deux Epoux , peut se concevoir entre gens assortis par l'âge ; mais quelle peut-être l'autorité d'une fille de douze à quinze ans sur un homme de quarante , de cinquante , de soixante , qu'elle regarde & qu'elle craint comme son maître d'Ecole ?

Le principe du droit réciproque est bientôt posé ; tout le monde le pose , & les filles qu'on destine & qu'on prépare au mariage en ont les oreilles rebattues ,

& se marient dans cette idée. Mais il en dérive des divisions, des subdivisions, des exceptions & des conséquences pour les femmes à l'égard des maris, dont il n'est pas si facile de se débarrasser. Le principe du droit réciproque est fondé sur la Religion, sur la Raison & sur la Nature ; mais il ne peut avoir lieu qu'autant que les maris ne prendront pour règle, ni leurs passions, ni leur supériorité ; mais la Religion, la Raison & le Droit naturel. Le Préjugé d'ailleurs n'a pas attaché de ridicule aux prétentions des maris, mais il en a attaché un très-grand à celles des femmes. La décision de tous les Canonistes, quoique raisonnable & favorable aux femmes, leur est d'une parfaite inutilité quant à la pratique . . . Les maris sçauront bien faire en sorte que leurs femmes s'acquittent de leur devoir ; cela n'est pas douteux ; mais qui leur fera faire le leur ?

Y auroit-il quelqu'un d'assez simple pour croire que c'est par amour pour la vertu que les maris sont si flatés de trouver une fille innocente sur la pratique & sur la théorie du Mariage ? On se tromperoit bien ; c'est uniquement pour eux-mêmes ; c'est par une vanité sotte & une sensualité animale . . . La plupart des  
**Parents**

Parens ne veillent même avec tant de précautions sur ce qu'ils appellent l'honneur de leurs filles, que pour ne pas s'attirer de mauvais complimens de la part d'un Gendre sensuel & vain. Il est rare que Dieu & la vertu y soient pour quelque chose, tant d'un côté que de l'autre.

Pour trouver une grande innocence à l'égard de la pratique & de la théorie du Mariage, il faudroit, selon le Préjugé, la prendre au sortir du Berceau. Cette hyperbole ne signifie rien. On auroit plutôt fait de dire qu'il faut la prendre bien élevée, & née d'honnêtes gens; mais il faut s'y connoître, & pour cela il est nécessaire qu'un homme ait été bien élevé lui-même, & qu'il ne soit touché ni de la beauté, ni des richesses. Un Avare & un Voluptueux ne peuvent guere posséder cette connoissance.

Il regne une assez mauvaise coutume dans les familles, soit qu'on ne puisse l'empêcher, soit qu'une secrète providence sçache tirer de ce mal, le bien temporel des sociétés... C'est qu'à peine les garçons & les filles ont atteint le sentiment réfléchi de leur existence, qu'on ne parle à ceux-ci que de femmes & de maîtresses, & à celles-là que de maris & de galands. Les promesses & les

menaces roulent ordinairement sur cet article . . . Les Servantes vont même plus loin ; elles leur expliquent à peu près ce que cela veut dire ; mille occasions de s'en éclaircir se présentent naturellement . . . Il se fait de temps en temps des noces ; les enfans sont curieux d'aller voir la cérémonie , & voilà une ample matière à conversation pour endoctriner les Novices. Les entretiens sur cet article sont sur-tout d'usage entre les préliminaires des Fiançailles & le jour des Noces . . . Par ce moyen il est très-concevable que la rhéorie du Mariage puisse fort bien être connue des filles dans un âge où elles n'ont pas encore pour ainsi dire de sexe.

Mais posons le cas , ajoute le même Auteur , qu'on puisse mettre à couvert une fille de toutes ces conversations licencieuses où les Servantes président . . . Posons le cas qu'une fille soit donnée à son mari aussi ignorante dans la rhéorie que dans la pratique. Ne regne-t-il pas encore une autre vilaine coutume partout ? Ne fait-on pas cent questions impudentes aux nouvelles mariées le jour ou le lendemain de leurs Noces ? Si les meres par honte , ou souvent par d'autres motifs qui leur font moins d'hon-

neur, s'abstiennent de questionner leurs filles nouvellement initiées; n'employent-elles pas le ministère d'autres femmes qui ne valent pas mieux . . . Les Tantes, les Cousines, les bonnes amies de la maison, peuvent-elles s'empêcher de leur faire subir une espece d'interrogatoire? Que de mauvaises plaisanteries de la part des hommes! Que de propos choquants de toutes parts! Joignez à cela l'intempérance animale, & l'indiscrétion d'un mari, & vous verrez si vous avez lieu de vous étonner qu'une jeune mariée soit si-tôt aguerrie.

Il est facile d'observer la joye qui éclate sur le visage des peres & des meres, quand on leur dit que leurs garçons deviennent des hommes, & leurs filles des femmes. Cela est ancien. Le Pere de S. Augustin étoit dans cette disposition . . . La Mere pensoit différemment; elle craignoit que son fils ne commençât à se livrer à la débauche; & sa crainte s'est trouvée bien fondée.

Les Romains, dans les premiers temps de leur République, élevoient leurs filles austèrement, elles n'assistoient à aucune assemblée; elles ne quittoient point leurs meres; mais ils avoient une autre détes-

S ij

table coutume , c'est qu'ils les corrompoient dès le premier jour de leur mariage , par les propos les plus obscènes , & les cérémonies les plus impudentes ; témoin l'hommage qu'ils leur faisoient rendre à la Statue infâme de Priape. Leurs idées sur la décence sont indéfinissables.

Ils tenoient une conduite aussi imprudente à l'égard de leurs femmes , desquelles ils exigeoient une extrême chasteté , pendant qu'ils les laissoient chaque année à un jour marqué , se corrompre les unes les autres , de la manière la plus abominable , aux mystères qu'ils appelloient de la bonne Déesse . . . Ce fut-là où *Clodius* se glissa , déguisé en chanteur , pour abuser de la femme de César , & pour y examiner curieusement ce qui s'y passoit . . . Le secret n'étoit-il pas en de bonnes mains ? Est-il bien étonnant que toutes ces abominations mystérieuses aient été divulguées ; mais la déposition d'un homme aussi perdu de vices que l'étoit *Clodius* , pouvoit-elle être de quelque poids ?

Il y a des femmes qui ne se remarient , & des filles qui ne se marient que pour faire dépit à leurs amans refroidis pour



elles, & rallumer leurs flâmes par la jalousie. C'est Sénèque qui le dit. Heureux le mari auquel il tombe une femme qui apporte d'aussi belles dispositions à lui être fidelle !

Quelques maris laissent leurs femmes parfaitement maîtresses de leur conduite ; ils ne les aiment ni ne les haïssent ; ils ne les estiment ni ne les méprisent. Elles leur sont indifférentes , ils ne s'en occupent point , ils n'y pensent point. . Peut-être ne seroient-ils pas fâchés qu'elles trouvassent à s'amuser pour en être encore moins importunés. Et cela ne feroit pas sans exemple , même parmi les plus Grands . . . Il y a à parier que ces femmes-là ne sont ni belles , ni jeunes , & que les maris aiment ailleurs. L'exemple d'un Grand Prince , que des circonstances malheureuses contraignirent jadis d'épouser une femme qu'il n'aimoit point , nous en fourniroit la preuve au besoin. Il y a des maris débauchés qui détestent leurs femmes cordialement , & qui néanmoins sont encore très - roides sur l'honneur. Ils ont plus d'orgueil que de justice.

On lit dans un Factum , qu'un homme de qualité se livroit à des emportemens excessifs , lorsque sa femme lui deman-

doit de quoi vivre & s'habiller , & qu'il les pouffoit jusqu'à lui dire , en présence de plusieurs personnes & de ses Domestiques mêmes , qu'elle n'avoit qu'à se faire entretenir.

De cent Factums qui sont mis au jour pour cause de séparation entre maris & femmes , il y en a du moins quatre-vingt où les maris sont le plus odieux personnage.

Une femme est d'abord pleine de reconnaissance & de tendresse envers un Epoux , qui s'habille mesquinement pour avoir le moyen de l'habiller richement elle même , & de lui donner des piergeries. Il arrive de-là deux inconvéniens. Le premier , c'est qu'il se fait moquer... Le second , c'est que sa chère Epouse à force de le voir méprisé de tout le monde , & regardé à peu près comme son Domestique , s'y accoutume si bien elle-même par degrés , qu'il devient de tous les importuns , le plus fâcheux , & le plus ennuyeux pour elle.

On assure que certaines femmes ont le secret de faire payer cherement à leurs maris , ce qu'elles accordent gratis à des hommes qui ne les valent pas. C'est le comble de la débaûche & de l'infamie. Il y a là-dedans une complication de cri-

mes : car on y trouve l'infidélité , la bassesse & la friponnerie.

Les hommes ont de grands avantages sur les femmes dans leurs amours ! C'est que jamais ils ne s'abaissent. *Jupiter* se trouvoit au niveau lui-même avec les *Vachères* qu'il forçoit dans les Campagnes . . . Mais ce n'est pas encore assez pour une femme , de ne point s'abaisser , il faut qu'elle s'élève , si elle veut éviter une certaine réputation avilissante . . . De fort honnêtes maris chez les Romains & les Grecs , se partageoient entre la Cuisinière & la Maîtresse . . . De fort honnêtes gens le font encore aujourd'hui ; mais ils ne sont pas d'honnêtes maris . . . Ce privilège n'a jamais été donné aux femmes ; quelquefois elles l'ont pris ; mais elles se sont avilies & diffamées.

Les maris ne sont-ils pas bien fins ! Si-tôt qu'ils aiment ailleurs , ils deviennent si pointilleux , si tracassiers & si revêches , que leurs femmes seroient aussi peu fines qu'eux , si elles ne devinoient pas ce qu'ils leur cachent si mal adroitement. S'ils croient qu'il est de leur dignité de ne pas se contraindre , pourquoi deviennent-ils si furieux quand il arrive que la mèche est éventée ?

Que les hommes d'un rang inférieur

S iv

risquent infiniment de faire des déclarations à une femme d'un rang supérieur , sans sçavoir s'il ne leur arrivera rien de pis que de n'être pas écoutés ; *Ixion* en est la preuve. *Junon* le fit attacher dans les Enfers à une Roue qui tournoit sans cesse. Une telle vengeance dans une femme fiere & haute , est concevable ; à plus forte raison dans une Reine & dans une Déesse . . . Mais voilà ce qui n'est pas concevable , c'est que *Jupiter* ait eu auparavant l'infâme complaisance de faire descendre jusqu'entre les bras de ce téméraire , un nuage sous la forme de son Epouse . . . S'il n'a pas été ce que nous appellons un mari commode , c'est qu'il étoit encore quelque chose de pis. Un mari qui , parmi nous autres mortels , donneroit le portrait ou la statue de sa femme à un homme qu'il sçauroit être passionné de l'original , seroit mis , sans balancer , dans le calendrier de *Bussi* , & même beaucoup de gens opineroient pour une classe inférieure . . . . . Outre qu'il faut observer que le nuage qui représentoit *Junon* , n'avoit ni la sécheresse d'une peinture , ni l'insensibilité & la dureté d'un marbre : les Centaures en font foi . . . Ainsi le deshonneur de *Jupiter* n'a pas été si chimérique qu'il se l'i-

imagineoit . . . Il vouloit apparemment se divertir de la vanité du personnage ; mais il ne devoit pas le divertir lui-même de sa sottise . . . On sçait assez quels sont les jeux de Prince ; mais celui-ci passe de beaucoup le badinage.

Une femme se deshonne sans ressource, quand elle est convaincue d'en aimer un autre que son mari . . . Il est vrai que cette même règle qui veut que la femme se deshonne par des amours étrangères, veut aussi qu'une partie du deshonneur rejaillisse sur le front du mari, parce que le plus souvent il est au moins la cause occasionnelle du libertinage de la femme . . . Et voilà peut-être le seul article où il y ait compensation . . . Mais aussi c'est tout. Un mari se fait gloire de ses infidélités jusque chez lui ; il préfère la Servante à la Maîtresse, & n'en fait que peu ou point de mystère. Le Poison & le Fer sont à peine suffisans pour punir dans les femmes le soupçon même de l'infidélité, & presque toujours elles sont contraintes de passer sous silence, & quelquefois de paroître approuver la débauche infâme de leurs maris ! C'est ici où la Loi de Marc-Antonin devoit avoir lieu.

S v

Une fille se deshonne fans ressource ; & ne trouve que difficilement un parti , quand elle a fait , avant son mariage , cette sorte de faute qui n'est réparable que devant Dieu ; mais un jeune homme ne passe que pour galant , quand il porte à sa nouvelle Epouse , les restes contagieux de ses amours triviales . . . Encore est-il délicat ! Il faut que la victime n'ait rien d'équivoque , sans quoi le désespoir & la rage joueroient leur rôle. A ne prendre les choses que du côté du préjugé , il y auroit trop d'indulgence à plaindre les hommes. Leur orgueil injuste s'est préparé bien des tortures.

Qu'on n'apporte point le Mariage comme un asile assuré , où l'honneur est à l'abri de toute incursion . . . Nous n'avons que trop de preuves du contraire... Il y a plusieurs filles qui se marient avec une aversion extrême pour ceux que l'autorité des Parens leur fait prendre . . . Or si ceux-là , sans consulter ni l'inclination , ni la raison , ont bien pu disposer du corps de leurs filles , manqueront-elles de gens qui leur feront entendre qu'elles peuvent bien aussi , sans consulter le goût de leurs Parens , disposer de leur cœur. Ce n'est qu'un sophisme ; & il

fera cependant toujours plus d'impression que l'argument opposé, quoiqu'en forme.

Il est vraisemblable que le Mariage est un genre de vie assez incommode pour l'homme d'un génie élevé, ou pour celui dont les fonctions demandent du sérieux & de la dignité... Regardez ce Magistrat, dont les sourcils épais annoncent l'autorité, pendant que son front large & sillonné annonce l'expérience & le jugement ? Quelle gravité ! Quelle austérité quand il siége ! Mais voyez-le de retour chez lui folâtrer avec sa jeune Epouse ! C'est un petit espiègle, ou plutôt il veut le faire ; mais que cela lui sied mal ! C'est un Ours qui joue avec un Chat. Le fameux Mélancton fut bien trouvé un jour bercant ses enfans ! Quelle occupation & quelles fonctions pour un Docteur qui faisoit tant de bruit ! Quelle thèse que celle qui prétend établir qu'il seroit décent que les Ministres de l'Eglise, à l'imitation des *Prédicants*, se partageassent entre leurs fonctions toutes divines, & les criailleries d'une femme & d'une pépinière d'enfans : Pendant que s'il étoit possible, on ne devrait appercevoir en eux, aucune des foiblesses humaines !

S vj

Héloïse voulant détourner Abelard de l'épouser, lui écrivoit . . . Comment supporter au milieu des méditations théologiques & philosophiques, les pleurs des Enfans, les chansons des Nourrices & le tracas d'un ménage ?

Les raisons qu'emploie Alipe, ami de Saint Augustin, pour le détourner du Mariage, sont à peu près les mêmes.

On observe que les incontinens honnêtes de l'un & de l'autre sexe, sont ceux qui ont plus à cœur le Mariage. La raison en est simple. Les autres n'attendent pas après le Sacrement.

Il y a telle femme qui ne voudroit point changer son amant contre son mari. Celui-ci est honnête homme & crédule.. Cet autre est sans probité, & il est fort douteux qu'il eut de la confiance, puisqu'il n'en a déjà pas trop . . . L'estime & l'amour dans les femmes sont deux choses qui comme chez les hommes, n'ont aucune liaison entr'elles.

Telle femme après n'avoir fait aucun scrupule de manquer à son mari, y pensera plus d'une fois pour manquer à son amant ; parce, dit-on, qu'un mari se prend, & qu'un amant se choisit ; que l'un est l'ouvrage d'une femme, & l'autre



celui de ses Parens. C'est-là où la plûpart des femmes ont donné un asile à l'honneur & à la fidélité; mais c'est l'asile de Romulus.

Il y a peu d'hommes qui voulussent faire leurs femmes de leurs maîtresses, quoiqu'ils les aiment mieux que leurs femmes. L'honneur donne du dessous à la cupidité; mais ce n'est pas sans une petite restriction: car il y a peu d'hommes qui n'aimassent mieux voir mourir leurs femmes que leurs maîtresses; & il y en a peu qui n'aimassent mieux épouser leurs maîtresses que de les perdre. . . La cupidité prend sa revanche.

Un homme qui épouserait une fille sous un faux nom, seroit puni comme Fauffaire. . . Mais n'est-ce pas une fausseté que de se donner pour sain lorsqu'on est infecté? N'est-ce pas une fausseté que de se donner pour homme, quand on ne l'est pas? Il devroit y avoir pour ces deux fraudes, la même punition que pour le *Faux*. . . Cependant l'honneur n'en souffre pas la plus légère atteinte. . . La Ladrerie étoit autrefois un empêchement prohibé & *dirimant*; aujourd'hui un mauvais Palliatif a fait abolir ce règlement si utile au bien public. . . M. Jourdain, chez Moliere, vouloit que son Gendre fit preuves de noblesse; il y auroit

## 424 *Les Préjugés du Public*

Capitaines Grecs qui allerent au siege de Troyes , qui ne revinrent chez eux qu'au bout de dix ans , & qui pourtant revinrent encore trop tôt.

Un Seigneur ennuyé de son Exil , écrivoit à Louis XIV.

Nos Maîtresses sont fort honnêtes ;

Mais nous sommes long-temps absens !

Quelqu'un a dit , qu'une femme ou une maîtresse sont des Bénéfices qui obligent à résidence. Et Boileau ajoute :

De retour d'un voyage , en arrivant , croi moi.

Fais toujours du Logis avertir la Maîtresse.

Le bonheur & la tranquillité du ménage ne consistent la plupart du temps que dans la profonde ignorance des défauts réciproques. Oh ! il est bien doux , répond ce mari délicat , d'avoir une entière conviction de la sincérité du cœur d'une femme , en la surprenant dans des circonstances où elle ne vous attend pas ! Quelle satisfaction , par exemple , pour *Collatinus* , mari de Lucrece , d'avoir trouvé cette chaste Epouse occupée à broder au milieu de ses femmes ; pendant que les autres Seigneurs Romains qui avoient parié contre lui , trouverent leurs Dames dans des maisons étrangères, occu-

pées à la bonne chère & à la danse. Encore une fois, *Collatinus* étoit un mal avisé, & il y a bien paru. Oh ! il est bien dur de ne sçavoir avec qui on vit ! Il est souvent plus avantageux de l'ignorer dans son ménage que dans la société publique.

D'autres maris ont regardé comme un expédient qui tranchoit court à tous les accidens & à tous les soupçons, lorsqu'ils étoient obligés de s'éloigner, d'emmener leurs femmes avec eux ; mais que pouvoient-ils raisonnablement se promettre d'un projet où des Souverains ont été échaudés eux-mêmes ? comme nous l'avons déjà observé.

Il y a des femmes qui en aiment mieux leurs maris quand ils se sont absentés quelques jours ou quelques semaines... Elles oublient alors qu'elles ont trouvé plus d'une fois, que rien n'est plus insupportable qu'un homme qu'on a toujours sur ses talons, & qui ne cesse de tracasser dans le logis. Les plus honnêtes femmes ne supportent qu'avec peine les maris qui ne leur laissent pas quelquefois la liberté d'être aimables ; & elles s'offensent quand ils les croient capables de faire un mauvais usage de cette liberté.

Quelques Philosophes établissent qu'on

## 426 *Les Préjugés du Public*

ne doit regarder comme véritablement homme de bien , que celui qui souffriroit sans peine qu'on lui ôtât la liberté de faire le mal. En ce cas là probité dans les hommes , & la chasteté dans les femmes , sont encore plus rares qu'on ne se l'imagine.

Les maris comme les amans ont toujours formé les mêmes souhaits , & n'ont jamais senti combien ils étoient peu sages d'en former de pareils . . . Ils voudroient , disent-ils , connoître à fond ce qui se passe dans le cœur de leurs femmes . . . . Qu'arriveroit-il souvent de-là ? Que tel mari qui vivoit heureux depuis plusieurs années avec sa femme , se verroit tout d'un coup le plus malheureux des hommes . . . Car enfin combien y a-t-il de pensées qui tombent dans l'esprit de la plus honnête femme , lesquelles ne sont rien moins qu'exactly conformes à l'honnêteté comme à la fidélité qu'elle doit à son mari , & dont celui-ci la rendroit néanmoins responsable , si elles venoient à sa connoissance ? Il excusera son valet d'avoir eu l'idée de le voler , si cette idée n'a été qu'involontaire & n'a pas eu de suites ; mais il n'excusera pas sa femme , s'il sçait qu'il lui est tombé dans l'esprit, que M. Tela infiniment plus

de mérite que lui , & est plus digne d'être aimé d'une femme. Une femme pour être vertueuse ne renonce ni à son jugement , ni à ses yeux . . . Elle peut regarder un autre homme plus parfait que le sien , comme les honnêtes gens regardent les richesses qui ne leur appartiennent pas , mais qui pourtant ne seroient pas fâchés d'en avoir autant. . . Un mari jaloux & délicat sur son honneur , ne se payera point de ces raisons , il se croira trahi ou bien près de l'être , & regardera sa femme de très-mauvais œil . . . Il est bon d'ignorer une infinité de choses.

Dans la Comédie du Dépit Amoureux , une Soubrette promet à un Valet que lorsqu'elle sera femme elle lui dira tout ; & celui-ci répond d'un ton goguenard ; ô la fine pratique ! Un mari confident ! La plupart de celles qui ont imité la Princesse de Cleves ont été plus prudentes qu'elle ; mais bien moins sincères. Elles ont sacrifié quelques amans qu'elles haïssoient pour en conserver un seul qu'elles aimoient. Cette finesse est usée ; il est pourtant vrai qu'elle réussit tous les jours.

Sur le pied où est la nature corrompue , l'impénétrabilité des Esprits est le plus grand bien de la société. Un homme.

## 428 *Les Préjugés du Public*

souvent se croiroit heureux , s'il avoit la connoissance de l'avenir , du moins pour ce qui le concerne ; faites lui connoître à des signes infailibles qu'il sera pendu à quatre-vingt ans ; il commencera à s'affliger dès l'âge de trente , & ne voudra plus rien faire. La Fontaine a dit dans une certaine Fable :

Quand le mal est certain ,  
La plainte ni la peur ne changent le destin ;  
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Un Prétendant qui recherche une fille , voudroit ne rien ignorer de toutes ses inclinations & de ses aventures. Cela pourroit bien lui être de quelque utilité avant le mariage ; mais si ce don de pénétration étoit commun à un grand nombre d'autres Prétendans , la société y perdrait infailliblement beaucoup. Le bien public ne demande point qu'une fille n'ait pas eu d'aventures avant son mariage ; mais qu'elle ait beaucoup d'enfans quand elle est mariée. Il faut d'ailleurs que tout passe. Un Marchand n'est pas content , quand on ne lui demande que les Marchandises qui ont du débit ; il est aussi fort aise de se défaire des moindres ; & ce sont ordinairement celles qu'il mon-

tre les premières , & dont il tâche d'af-  
fubler le chaland.

Le Don de pénétration n'est pas possi-  
ble à la nature ; mais quand il pourroit  
devenir possible , il faudroit , pour l'uti-  
lité publique , le proscrire comme le  
secret de faire de l'or , ou de rendre le  
verre malléable. Quelques Médecins ont  
voulu établir des signes infaillibles de la  
virginité : d'autres Médecins ont écrit  
contre eux , les ont réfutés & ont très-  
bien fait. Il n'y avoit qu'à les laisser s'ap-  
plaudir de leur prétendue découverte ,  
ils auroient été par degrés jusqu'à établir  
des signes certains de la fidélité conju-  
gale dans les femmes. Or , il est aisé de  
voir qu'il n'en faudroit pas davantage  
que de telles méthodes pour tout boule-  
verser dans les ménages. Il n'y a déjà que  
trop de gens qui , après s'être fait les  
plus faux systèmes , ne laissent pas de les  
prendre pour la règle de leurs jugemens  
sur les actions particulières des autres . . .  
Il faut dire & tâcher de faire croire aux  
Filles qu'il y a des règles infaillibles  
pour connoître la virginité , & aux fem-  
mes pour connoître la fidélité ; s'il s'en  
trouve d'assez innocentes ; mais il faut  
démontrer aux hommes mariés & à ma-  
rier , qu'il n'y a rien de plus faux , ni de

crime est toujours pour les Epoux qui ne s'accordent pas ; & la bonne œuvre pour ceux qui les ont mis ensemble.

Platon , dans sa République , dit qu'il seroit besoin qu'il y eût des Brasseurs de Mariages , qui sçussent , par Art , connoître les qualités des personnes qui se marieroient , pour donner à chacun la femme qui seroit convenable , & de même un mari à chacune. Cela est fort bien ; mais Platon auroit dû commencer par démontrer que l'existence d'hommes parfaitement désintéressés , & souverainement intelligents , est possible.

Le chef - d'œuvre des Entremetteurs ou Entremetteuses de Mariages , est de faire tomber une riche vieille à un jeune homme indigent. C'est - là sur - tout ce qu'ils appellent une bonne œuvre , c'est - à - dire , utile à ceux qui la font ; comme à celui pour qui elle se fait. Il y a une somme , en cas que la vieille se détermine ; elle est même consignée ; mais de façon pourtant qu'elle doit être prélevée sur les premiers deniers qui sortiront du coffre de la vieille. C'est - là ce qui s'appelle payer les gens qui nous achettent , & ceux qui nous vendent.



## CHAPITRE XXXII.

### *De la Disparité des Mariages.*

**U**N E jeune personne ne peut disposer d'un quartier de terre, ni faire un billet de cinq sols qui soit valable, avant l'âge prescrit . . . Et à peine commence-t-elle à s'appercevoir qu'elle existe, qu'on la croit capable de contracter avec connoissance de cause des obligations aussi étendues & aussi durables que celles du Mariage. Une obligation de cinq sols seroit-elle plus importante qu'un pareil Contrat ? Ou l'abandon d'un corps seroit-il d'une moindre conséquence que la vente d'un quartier de terre ?

Si on prend bien des Lettres de Rescision contre des dettes contractées volontairement en minorité ; pourquoi une jeune personne mariée contre son gré, ou qui n'a consenti à l'être que faute d'expérience & de jugement, ne pourroit-elle pas revenir contre un Mariage mal assorti ? La justice Humaine sembleroit du moins demander cela. Ne se-

*Tome II.*

T

roit-elle pas mieux de ne pas permettre de contracter à celles qui n'ont ni l'intelligence, ni la maturité d'esprit requises pour être habiles à contracter des obligations d'un détail infini. Que de mariages seroient encore à faire, si l'on suivoit un peu plus les loix de la probité & de l'honneur !

Les *Factums* & *Plaidoyers* pour les femmes sont remplis des observations que voici . . . La Dame Comtesse de . . . a été mariée à onze ans, à douze ans, à treize ans. Cet engagement contracté dans un âge où elle étoit incapable d'un consentement réfléchi, a été l'époque de tous ses malheurs . . . Que ne lui est-il permis d'en retracer l'image au Conseil ? Mais, &c.

On lit dans un autre *Factum*, que la jeune Marquise de . . . étoit si peu en état de connoître l'importance & la nature du Mariage, qu'on fut obligé de mettre trois ans d'intervalle entre la célébration & la consommation.

Il est assez ordinaire, sur-tout parmi ceux que la noblesse ou l'opulence élève au-dessus des autres, de voir une fille mariée le matin, être reconduite le soir au Couvent avec sa Gouvernante, pour y garder des interstices de plusieurs an-

nées entre la célébration & la consommation du Mariage qu'elle vient de contracter. De quoi occupe-t-elle son esprit, & de quoi l'entretient-on pendant tout ce temps, dont elle compte les mois, les semaines, les jours & les heures ? Il seroit superflu de demander à quoi s'occupe son mari, & pourquoi il n'a pas, à beaucoup près, la même impatience.

*Hilarion* se croit dispensé d'observer la règle de son état, parce, dit-il, qu'il y a été engagé dans un âge où il ne sçavoit pas même ce que c'étoit qu'un état. . . . C'est de cette prétendue ignorance qu'il s'autorise pour vivre sans aucuns remords. Pourquoi *Lucile* qui a été mariée dans son enfance à son bizayeul, ne pourroit-elle pas alléguer les mêmes raisons pour adoucir l'esclavage où elle est détenue ? Pourquoi paroît-on plus disposé à excuser la transgression de celui-là que de celle-ci ? Pourquoi *Hilarion* se flatte-t-il même de parvenir à faire briser ses entraves, fondé qu'il est sur des exemples ? Les filles mariées enfans, & contre leur gré, doivent-elles être traitées comme les soldats qui sont contraints de servir, quoiqu'enrôlés de force ou par surprise ? Il est aisé d'appercevoir que tout ce que nous venons de dire n'est qu'une ironie qui ne tend

T ij

uniquement qu'à faire connoître de quels spécieux prétextes les jeunes personnes peuvent se servir pour manquer aux obligations d'un état dans lequel on les a engagées avec aussi peu de justice & de prudence d'une part , qu'avec peu d'expérience & de jugement de l'autre.

Dire qu'il importe au bien public qu'on engage de quelque manière que ce soit , les jeunes personnes dans le Mariage . . . C'est répondre à la question ; mais c'est dire en même-temps qu'il importe au bien public que les particuliers fassent de grandes fautes. Les Loix ne les ordonnent point , elles les permettent seulement. Elles n'ont qu'une providence générale ; elles laissent aux Particuliers le soin d'examiner si ce qu'elles leur permettent , peut se concilier avec leurs véritables intérêts ; mais on ne les interprète jamais plus à la rigueur , que quand elles paroissent favoriser l'orgueil , la cupidité ou l'avarice ; on prend alors pour un exprès commandement ce qui n'est qu'une tolérance.

Abuser de la jeunesse & conséquemment de l'ignorance d'une enfant pour lui faire contracter des obligations que des personnes d'un âge mûr , & d'une expérience consommée , ont assez de peine

à remplir selon les regles de la Religion & de l'Honneur ; c'est une espece de subornation. On veut , à quelque prix que ce soit , se débarrasser d'un enfant ; mais que ce projet réussit mal la plupart du temps aux peres & aux meres , qui , pour un , se trouvent embarrassés de quatre , & souvent d'un indigne Gendre brochant sur le tout.

Il y a des raisons physiques qui devroient empêcher les parens de marier trop jeunes les enfans de l'un & de l'autre sexe . . . Si l'homme , disoit un Ancien , ressemble aux Dieux par l'intelligence ; il ressemble exactement aux animaux par le corps . . . Tels peres & telles meres se donneront bien de garde de faire couver des Serins la premiere année. Mais la vanité , l'intérêt ou d'autres mauvais motifs leur font oublier ou passer par-dessus cette regle si conforme à la raison & à la nature, dans le Mariage prématuré de leurs enfans. Ils savent pourtant à merveille qu'un jeune arbre qu'on pousse trop , ne produit que de mauvais fruits & meurt bien vite.

Marier une fille dans son enfance , c'est outrager la nature imprudemment , dit l'Historien Zozime , en parlant des deux filles du fameux *Stilicon* , qui épouserent

successivement l'Empereur *Honorius*, & qui moururent sans pouvoir devenir femmes, à cause de leur trop grande jeunesse.

L'Auteur Espagnol de l'examen des Esprits, dit qu'une fille mariée trop jeune ne peut produire que des enfans de peu d'entendement & moux. Il appelle cela semer le bled dans l'eau.

Il ne faut pas, dit-on, qu'un Garçon voye venir la barbe à son pere. On observe que les garçons qui ne sont guere plus jeunes que leurs peres, n'ont pas ordinairement beaucoup de respect pour eux . . . Un pere de trente-cinq ans, n'a pas acquis par la maturité de l'âge, une autorité suffisante sur un fils qui en aura vingt. Un pere de soixante-dix ans ou plus, commence à la perdre, s'il ne l'a déjà perdue.

Outre les raisons physiques, il y en a de morales qui doivent sur-tout interdire aux parens le Mariage précoce de leurs filles . . . C'est qu'un tel engagement ne donne pas temps à la modestie, à l'honnêteté & à la pudeur de jeter d'assez profondes racines dans l'ame, & de lui en faire une habitude.

Les hommes ne se gênent pas beaucoup dans leurs discours devant les femmes

mariées , quelques jeunes qu'elles puissent être , parce que les regardant comme initiées , ils se persuadent , sans faire attention à l'âge & au peu de jugement , qu'on ne doit leur déguiser aucuns mystères. Et il arrive de-là qu'elles se deshabituent de la pudeur avant même que de la connoître ; elles n'en ont ni les sentimens , ni les dehors. Et cependant l'honnêteté du moins extérieure , influe beaucoup plus qu'on ne s'imagine sur l'honneur & la chasteté . . . Les maris ne tardent ordinairement pas à s'en appercevoir. On diroit que les parens regardent leurs filles comme des marchandises qui se gâtent au magasin... Ils les donneront plutôt au rabais que de ne pas s'en défaire. Ils ne veulent pas , disent-ils , manquer une bonne occasion.

Au reste , nous ne prétendons nullement étendre nos observations sur les Alliances des Souverains & des Grands. La politique qui ne doit être autre que le plus grand bien des Etats les engage souvent à violenter la nature dans les Mariages de leurs enfans de l'un & de l'autre sexe . . . Peu de Lecteurs ignoreront le nom de cette Princesse qui , avant l'âge de dix ans , ayant été mariée à un Prince qui en avoit plus de trente ,

T iv

& étant restée veuve presque aussitôt , fut donnée en secondes noces à l'âge de vingt ans à un autre Prince qui n'en avoit pas douze. De sorte qu'on auroit bien pû lui appliquer , quoique dans un autre sens , l'Épigramme de Martial sur Didon. *Infelix Dido , nulli bene nupta marito.* Une guerre longue & ruineuse à terminer ; des Provinces à recouvrer , sont des raisons décisives qui sont sans répliques.

Les Filles sont d'une très-grande ressource dans les Maisons des Souverains... C'est un point d'appui , dit un Auteur , qui souvent rassemble & unit ce qu'il y a de plus divisé. Elles sont de puissans instrumens dans la main d'un Prince habile.

Voyez dans l'Historien *Comines* comment *Charles* , dernier Duc Souverain de Bourgogne , leurroit tous les Princes ses voisins par l'espérance d'obtenir sa fille ; la promettant à tous , & ne la donnant à aucun. Et crois , dit le même Historien , qu'il ne l'eût jamais mariée tant qu'il eût vécu , mais l'eût toujours gardée pour entretenir les gens & s'en servir.

Anne de France , Fille aînée de Louis XI , étoit extrêmement bien-faite , dit notre Histoire. Mais comme elle avoit ,



sans comparaison , plus d'esprit que le Roi son pere n'auroit voulu qu'elle en eût , il la maria à un Prince de son sang , d'un génie tellement au-dessous du médiocre , que Sa Majesté n'avoit pas à craindre qu'il entrât dans aucune intrigue contre lui . . . Voilà un trait de Politique dont la tranquillité de l'Etat est évidemment l'objet. Mais les Particuliers n'étant tenus à aucuns de ces ménagemens , à propos de quoi ne cherchent-ils pas le convenable ?

Les Trézéniens ayant consulté l'oracle sur ce que leurs enfans étoient extrêmement délicats , & mouroient presque tous ; il leur fut répondu qu'ils mangeoient leurs fruits trop verts. Ce qui ne fut pas difficile à interpréter.

Que dire de ces mariages si disproportionnés pour l'âge, que le maria quelquefois cinquante ans plus que la femme . . . Peut-on ignorer que la compagnie d'un tel homme , pour une enfant , est moins commencement d'amour qu'un principe de crainte , d'aversion , de dégoût & de haine. Ne faut-il pas être d'une prudence bien consommée pour deviner de pareilles suites ?

Un Roi fort cruel que Virgile appelle *Mérence* , se divertissoit à attacher un

T v

corps vivant à un corps mort , & faisoit ainsi périr ses prisonniers. L'allusion est claire , & l'application aisée à faire.

Il y a des filles qu'on a déterminées au Mariage le plus disproportionné , par des Poupées & autres colifichets de la foire. Cicéron dit à peu près la même chose dans son plaidoyer pour *Cluentius*.

C'est ou la vanité , ou l'avarice , ou la convoitise qui font la plupart des Mariages . . . On trouve étonnant qu'il y en ait si peu de bien assortis ! Mais ne seroit-il pas plus étonnant qu'il s'en trouvât beaucoup ?

C'est toujours par vanité qu'une jeune fille épouse un vieillard , comme c'est par convoitise qu'il l'épouse , & comme c'est par avarice que les parens la lui donnent. Un Ecrin de dix mille écus seulement , fait une prodigieuse impression sur l'esprit d'une enfant élevée à aimer la vanité plus que toute autre chose. Il faut qu'un homme soit bien hideux pour ne pas paroître au moins passable quand il fait des présens de cette force , & qu'il en promet bien d'autres. Il n'y en a pas un qui ne lui ôte quelques rides ; ce n'est pas tout . . . Ne doit-on compter pour rien les avantages considérables que les peres & meres se promettent de pouvoir

puiser à discrétion dans la bourse du Vieillard pour avancer les autres enfans ? N'oubliez pas sa fatuité à lui-même qui lui fait croire que son mérite est bien supérieur à celui du jeune Cavalier , auquel son argent le fait préférer , & qui peut-être par la suite n'y perdra rien !

Salluste en faisant le caractère de *Fulvie* ; maîtresse de *Curius* , a fait celui d'une infinité d'honnêtes filles. Il dit de cette *Fulvie* qu'elle ne souffroit *Curius* qu'avec peine parce qu'il n'étoit pas assez riche pour lui faire des présens. Mais , dira-t-on , cette *Fulvie* étoit une Courtisane ! Qu'importe ? Une fort honnête fille qui ne préfère un prétendant à un autre , que parce qu'il est plus riche , en diffère-t-elle infiniment ?

Nous nous récrions quand nous lisons dans l'histoire Orientale que les Géorgiens & les Circassiens n'élevaient leurs filles , qui sont presque toutes belles , que pour les vendre & meubler le sérail des Sultans , des Visirs , des Muphtis ou des Bachas ! Nous ne faisons pourtant le même trafic qu'un peu plus honnêtement. L'abus d'un Sacrement couvre bien des vices criminels , & jette un air de décence & d'honnêteté sur des choses qui n'en ont guère . . . Nos filles ne sont pas

T vj

esclaves , dira-t-on , & l'unité leur donne de grands avantages sur les femmes des Turcs , que le nombre & la captivité rendent nécessairement misérables. Cela est-il bien vrai ?

Un vieux Mari dominé par la cupidité , est ce qu'il y a au monde de plus incommode ; & plus il sera amoureux , plus il sera insupportable . . . Or un vieux mari ne prend jamais une jeune femme que par cupidité ; donc il sera insupportable . . . Un homme de cette espèce ne se paye d'aucune raison. Il veut disposer de sa petite épouse comme d'un Perroquet ou d'un Singe qu'il a achetés & qu'il en cage , ou tient à la chaîne. Une jeune fille se flatte en vain qu'elle jouira avec un Vieillard d'une liberté assez étendue pour se dédommager des désagrémens mortels d'une compagnie aussi ennuyeuse ; cela ne se rencontre pas toujours ; cela est même rare . . . Il y a des hommes en qui l'âge ne fait que fortifier une certaine sagacité maligne , & à qui il est difficile d'en imposer. Leur jalousie est extrêmement surveillante ; & extrêmement à charge . . . . . Ils ne font aucun cas ni des belles paroles , ni des beaux sentimens , ni de la régularité édifiante de la conduite d'une jeune femme ; ils ne s'en

rapportent qu'à leurs yeux qui ont la perspicacité d'un Basilic . . . Ils sçavent qu'ils sont haïssables ; ils en concluent qu'ils sont haïs . . . Ces sortes de Vieillards sont ordinairement ceux qui ont été les plus corrompus & les plus débauchés dans leur jeunesse. Le vieux *Ergaste* se faisoit un malin plaisir de désoler une jeune Epouse à laquelle il sentoît bien qu'il ne pouvoit plaire . . . Il se divertissoit à lui demander pardon tous les jours de ce qu'il tarδοit tant à mourir . . . Ce petit jeu si amusant pour lui , & si déplaisant pour elle , n'a pas laissé de durer une vingtaine d'années ou environ , c'est-à-dire , qu'il n'a fini que quand elle fut devenue vieille elle-même : car la vieillesse commence de bonne heure pour les femmes , & ce qu'elles gagnent du côté de la maturité précoce , elles le perdent du côté de la vieillesse prématurée . . . Cette belle fille a été mariée pour garder vingt ans le chevet d'un vieux malade , usé de débauche autant que d'années ; son salaire a été la contagion ; mais elle est devenue Marquise.

Voilà ce qu'on lit dans un Factum. Rien ne fut assorti dans ce Mariage . . . Aussi le moment de la cohabitation fût-il l'époque de tous les malheurs de la jeune femme. Son enfance ne lui permit pas de faire un

choix réfléchi ... On a moins pensé à lui procurer un établissement, qu'à profiter de la foiblesse de son âge. On consumma le sacrifice en traînant aux pieds des Autels, une enfant, pour y jurer un engagement auquel son cœur ne pouvoit prendre aucune part.

Nos Loix permettent le Mariage à l'un & à l'autre sexe dans un âge fort avancé.. On ne connoît pas trop quel peut être le but de ces sortes de Mariages sur-tout de la part des femmes. Mais comme nous l'avons observé, les Loix en permettant certaines choses, ne garantissent pas pour cela ceux qui les font de ridicule & de blâme. Les anciens Législateurs défendoient le Mariage aux hommes de soixante ans, & aux femmes de cinquante... Quoique Payens, peut-on dire qu'ils eussent tort ?

Pline le jeune dit qu'une Dame Romaine se dishonora en épousant un riche Vieillard ; vû le pitoyable état où les maladies & l'âge l'avoient réduit.

Un Empereur Romain qu'on pressoit de se marier, disoit qu'il ne faisoit pas assez de cas de la vie pour en vouloir faire part à quelqu'un. Presque tous les Vieillards ne s'embarrassent pas au contraire de hâter l'heure de leur mort pourvû qu'ils puissent acquérir le titre de pere. L'Histoire dit d'un vieux Monarque fort

sage , mais qui ne le fut pas en se remariant , & moins encore en épousant une jeune Princesse ; que ce fut un bonheur pour l'Etat qu'il n'ait pas laissé d'héritier , parce que la plus éminente de toutes les Places eût été remplie par un Successeur bien foible à cause de la caducité de son pere. La cupidité persuade à tous les Vieillards une chose dont ils ne reconnoissent la fausseté que lorsqu'ils se sont mis dans une situation où ils ne risquent pas moins à avancer qu'à reculer. L'honneur , c'est-à-dire la vanité , d'une part ; la vie de l'autre.

Je suis vieux , dit *Hermippe*. J'ai besoin d'une compagne qui m'assiste & me serve dans ma caducité . . . N'est ce pas là une belle perspective pour une jeune femme ! . . . Mais ne nous y trompons pas ! . . . *Hermippe* a deux motifs dans la résolution qu'il prend de se marier ou de se remariër ; & de ces deux il ne montre que celui qu'il croit le plus honnête & le moins ridicule : car ce n'est pas tant à cause de sa caducité qu'il lui faut une jeune femme , qu'à cause de quelques étincelles peu chastes qui lui restent encore d'une jeunesse autrefois bien décriée . . . Il faut être femme pour ne pas sentir combien c'est acheter che-

rement la plus basse & la plus misérable de toutes les servitudes.

L'avarice & la vanité font d'abord croire à une jeune personne qu'elle pourra aimer le Vieillard qu'on lui destine, & vivre en honnête femme avec lui, & pour lors elle fait ce raisonnement : un homme d'âge sçait faire un choix avec plus de discernement qu'un jeune étourdi ; est plus respectueux , plus fidèle , plus discret , plus dévoué à l'objet dont il est touché ; revenu de mille bagatelles qui ne sont pas dignes de remplir le cœur , quand il prend un attachement , il le prend pour toujours. Cela n'est pas toujours vrai. Mais l'apparition d'un Cavalier jeune , bienfair & maniéré , dérange chaque fois toutes ces belles dispositions , & fait vivement sentir à la jeune personne que son honneur & son salut sont également en risque si elle épouse le Vieillard. Il faudroit que les filles ne vissent jamais d'autres hommes que ceux qu'elles doivent épouser , ou que du moins elles n'en vissent que d'un mérite inférieur. On auroit quelquefois bien de la peine à leur en montrer.

*Mathurin Géronte* ! Ne consultez point le goût de votre fille ! Elle ne l'a pas en-



core formé ; profitez de son ignorance pour la donner à ce Vieillard opulent ; & quand le goût de votre fille sera formé , laissez au Vieillard à débrouiller la fusée comme il l'entendra ; ce seront plus ses affaires que les vôtres.

Un jeune homme n'épouse jamais une vieille que par avarice ou par vanité . . . Une Roturiere opulente excite l'avarice du Noble , & une Femme titrée pique la vanité du Roturier , qui se flate que cette alliance deshonorante pour sa femme lui fera infiniment d'honneur à lui-même. Sur ce compte ils trouvent l'un & l'autre leurs vieilles encore assez fraîches , & leur promettent bien ce qu'ils croient peut-être pouvoir tenir. Mais quand le Contrat est en forme , des Grisettes se mettent sur les rangs , & font voir à celle-là qu'il n'y a pas de liaison entre l'amour & l'argent ; & à celle-ci , qu'il n'y en a pas davantage entre la noblesse & l'amour.

Une jeune fille qui a épousé un Vieillard & qui lui manque , est plus excusable qu'un jeune homme qui a épousé une vieille & qui la méprise . . . La raison en est simple . . . Le jeune homme s'est marié volontairement & à son gré ; la jeune fille y a presque toujours été

forcée par ses parens. Ce seroit une fort bonne excuse, si la Religion & l'honneur pouvoient s'en payer de quelques-unes.

Comment une vieille femme peut-elle se persuader qu'un jeune homme l'aimera ? Un Vieillard pourroit plutôt s'en flater, si par hazard il lui tombe une innocente ; mais avec cette restriction, qu'il ne jouira de cet avantage que jusqu'à ce qu'un jeune séducteur ait ouvert les yeux de son innocente sur son mérite à elle-même, comme sur ses défauts à lui-même.

Ceux qui abusent de l'enfance & de l'inexpérience d'une fille pour la pousser à un Mariage disproportionné, s'excuseront inutilement sur la vieille maxime qui permet de tromper les malades, les imbéciles & les enfans ; ce ne doit être que pour leur bien, & non pas pour leur faire contracter des engagemens d'où dépend tout le malheur de leur vie. Tout Contractant doit sçavoir ce qu'il fait & connoître toute l'étendue des obligations qu'il s'impose, sans quoi le Contrat ne peut avoir lieu ; & voilà pourquoi ni les imbéciles, ni les enfans, ni les personnes liges ne sont point habiles à contracter ; les uns, faute de jugement ; les autres,

faute de puissance . . . Or on conviendra que de toutes les obligations que l'espèce humaine peut contracter , il n'y en a pas de plus étroites que celles du Mariage ; puisque par-là une fille abandonne la seule chose que la Nature lui ait donné en propre , qui est son corps , pour le livrer à un homme qui souvent ne la dédommage guere , en lui donnant les restes du sien ; avec cette condition encore que ce sera à ses heures de commodité & autant qu'il y trouvera son plaisir . . . On répondra que les peres & meres contractent pour elle . . . Mais ils ont si mal contracté autrefois pour eux mêmes !

Ovide faisant la description d'une jeune victime qu'on présente à l'Autel pour y être immolée , commence par dire , qu'elle est belle , & que c'est cela même qui fait son malheur ; *nam placuisse nocet*. Il dit ensuite qu'elle est ornée de bandelettes de pourpre & de guirlandes. Il ajoute que le Sacrificateur lui mettant les mains sur la tête , prononce des paroles qu'elle entend sans les comprendre. *Auditque , ignara , precantem*.

Ne pourroit-on pas en quelque manière appliquer cette description à une jeune fille sans expérience , qu'on livre par des vûes d'intérêt ou de vanité , à

un Riche ou à un Puissant qui ne l'épouse que par des vûes de cupidité. *Nam placuisse nocet . . .* La Nature sembloit avoir produit *Hébé*, cette jeune merveille de son sexe, pour *Iphis* qui est orné des mêmes graces & des mêmes attraits dans le sien; mais comme il est dénué de certains titres qu'on appelle *noblesse*, & de certains avantages qu'on appelle *richesses*, toutes choses étrangères à sa personne; une fote vanité & un intérêt fordide ont sacrifié *Hébé* à *Lycambe*, qui n'a rang dans l'Humanité que parce qu'il a, on ne sçait trop quelle figure d'homme, & qu'il est revêtu d'on ne sçait trop quels titres, toutes choses étrangères à sa personne; mais jouissant de soixante mille livres de rente bien décidées. Cette dernière raison est sans réplique.

Il y a des filles qu'on marie dans une si grande jeunesse, & avec un jugement si peu formé, qu'elles épouseroient le Laquais de leur mere, si on le leur donnoit, de même qu'elles épousent un fils de bonne maison; c'est leur corps que l'on marie.

*Lyfandre*, vieux garçon & vieux corrupteur, mais opulent, a conçu la passion la plus furieuse pour la jeune *Lucinde*, qui venoit de quitter les manches

pendantes . . . La mere , femme d'expérience , qui s'en est apperçue , a aussitôt éloigné adroitement la petite personne , ou du moins a ôté à Lyfandre toutes les occasions de l'entretenir loin de ses yeux . . . Lyfandre , accoutumé à ne pas desirer impunément , & irrité par cette précaution , a senti que le Contrat étoit nécessaire ; aussi l'a-t-il employé pour parvenir à ses fins ; & la mere à cette condition vient de livrer sa fille à ce vieux Satyre . . . C'est une prostitution que cela , direz-vous ? Non pas. Quelques feuilles de parchemin & l'abus d'un Sacrement en font un Acte très-légitime : *Nominis honestate ; cupiditatis nequitia palliatur* , dit un Ancien. C'est ainsi qu'un voluptueux ne se détermine souvent à épouser une belle fille que parce qu'il n'a pu réussir à la corrompre , les parens faisant bonne garde pour attiser une passion qui ne manque guere de s'accroître par les obstacles , . . Quels motifs d'honneur pourroit-on trouver d'une part ou de l'autre ? La convoitise dans celui-ci ; l'avarice dans ceux-là.

Un jeune homme qui épouse une vieille , a dessein de faire son devoir avec elle , ou il n'en a pas dessein . . . Si c'est son dessein , il se fera passer pour

un homme d'un goût hétéroclite , semblable à celui dont parle Martial qui étoit plus amoureux d'Hécube que d'Andromaque ; puisqu'outre que la Religion ne lui défend pas d'épouser une jeune femme , c'est que la raison & la Nature le lui conseillent. Si au contraire son dessein est d'en agir indignement avec elle , il se fera passer pour un malhonnête homme , parce que tout le monde verra bien qu'il n'a été déterminé que par l'avarice . . . C'est à lui de choisir ; mais il ne peut éviter d'être ridicule ou fripon. Quelqu'un a dit qu'une femme qui est belle , sans être riche , ne donne qu'une sorte de plaisir dont on se lasse quelquefois bien vite ; mais qu'une femme riche , quoique laide , en donne de vingt sortes dont on ne se lasse jamais. Cela mérite bien quelque reconnaissance.

Un jeune homme qui épouse une vieille , ne lui a obligation de tous les avantages qu'elle lui fait , que jusqu'à la signature du Contrat. Cela passé , il se persuade qu'elle lui doit du retour , & que la possession d'un aussi aimable homme qu'il se croit , vaut mieux que toutes les richesses de sa vieille. Peut-être le penseroit-elle comme lui , si elle jouis-

soit effectivement de cette possession qu'il lui fait tant valoir.

Ce n'a été du moins que bien tard qu'il a été permis aux anciens Romains d'épouser leurs cousines . . . Et c'est ce qui a fait que plusieurs Historiens du haut Empire n'ont pu se taire sur le Mariage de l'Empereur Claude Néron avec Agrippine sa niece , qu'ils traitent d'incestueux, & auquel ils attribuent toutes les calamités de l'Etat . . . Ils parlent à peu près là-dessus comme les plus sages Casuistes . . . Ils ne disent pas moins de mal de celui de Domitien avec la fille de Titus son frere . . . Sur quoi pouvoit-être fondé ce scrupule des Payens ? Ils étoient pourtant assez autorisés par l'exemple de leur Jupiter dont Junon étoit la sœur & la femme ! Il est singulier que leur Religion leur ait imposé une espee de nécessité d'être plus honnêtes gens que leurs Dieux ! Une épigramme de Catulle contre un certain *Gellius* qui vivoit criminellement avec sa tante , fait voir que l'horreur des Payens pour ces sortes d'unions n'étoit pas nouvelle dans le temps que les Empereurs Claude & Domitien épousèrent leurs nieces. Voyez dans Valere-Maxime comment Marc-Antoine l'Orateur , prêt de s'embarquer pour son Gou-

vernement de la Sicile , fut obligé de revenir sur ses pas & de se rendre à Rome d'où il ne faisoit que de partir , pour se purger d'une accusation d'inceste.

*Lyfmond* vient d'épouser une jeune femme , lorsqu'il ne lui en faudroit qu'une vieille pour avoir inspection sur la maison. Cependant il est très-content de son choix , & il est prêt de parier qu'il n'y a pas de circonstances où la jeune épouse ne le préférât au Céladon le mieux tourné. Ecoutez-le , & vous conviendrez qu'il n'a pas tort , tant qu'il ne s'agira que de mari . . . J'en suis adoré , dit-il ; mon départ cause toujours de la tristesse ; on me conduit , en m'embrassant , jusque sur l'escalier , & là on me fait promettre que je ne serai pas plus de trois ou quatre heures dehors . . . De retour de la Ville , je trouve en rentrant un Domestique posé comme en sentinelle à la porte pour m'attendre . . . Il court avertir de mon arrivée ; aussi-tôt on vient au devant de moi du plus loin qu'on m'entend , & alors autres caresses aussi vives & aussi sinceres que les premières . . . Je ne gêne point & je m'en trouve fort bien . . . Un sexagénaire ne peut guere prétendre à se faire aimer d'une jeune femme qu'autant qu'il lui laisse une liber-



ré honnête . . . Aussi la mienne n'en abuse-t-elle pas . . . Elle ne voit que peu de monde ; mais tous gens choisis . . . Quelques Dames de son âge avec les Cavaliers qui s'y rencontrent pour leur donner la main . . . Un jeune Magistrat , ami de la famille . . . Quelques parens . . . Un cousin , Mousquetaire ; un Officier de Cavalerie neveu de sa belle-sœur . . . & surtout un petit Abbé de bonne maison extrêmement modeste . . . Voilà toute sa compagnie & tout son amusement ; c'est avec les uns ou avec les autres qu'elle va aux Spectacles & aux Promenades . . . En conscience peut-on se contenter à moins ? Et ne serois-je pas bien ridicule de douter un moment de la sincérité de sa tendresse pour moi !

Il n'est pas dans la nature qu'une jeune femme puisse avoir un attachement personnel pour un mari trois ou quatre fois plus âgé qu'elle . . . Elle peut avoir pour lui de l'attachement comme un Ecolier en a pour un Régent ou un Précepteur, qui ne le gênent en rien sur ses fantaisies , ni sur sa paresse ; toujours prêt à les détester & à les confondre l'un & l'autre avec le Cuistre , s'ils lui parlent fer ne , sur l'obéissance & le devoir. Les pa ens ont beau dire que la nature dans

*Tome II.*

V

le sein même du dégoût, provoque le plaisir ; qu'une jeune femme s'y livre, & s'en fait insensiblement une habitude, cela pourroit effectivement arriver, si une jeune femme n'avoit jamais vû & ne voyoit jamais que son déplaisant mari.

*Poliphonte*, après quinze années de Concubinage & de jalousie, vient enfin de rompre avec sa Maîtresse. Et pour s'en consoler, il s'est choisi pour femme une enfant qu'on a fait sortir du Couvent . . . Il a dit haut & clair que ce n'étoit que pour lui qu'il se marioit, & qu'il ne prenoit une femme si jeune que pour la faire à son badinage . . . Or vous allez voir en quoi ce badinage consiste . . . Premièrement il la traite comme il a traité sa Maîtresse ; mais ne vous y trompez pas ; & n'allez pas croire là-dessus qu'il la traite bien ; car voilà comme il a traité sa Maîtresse, qu'il n'a quittée que parce qu'elle n'a pas voulu se laisser confiner dans un Village . . . La petite jeune femme, assez enfant pour n'avoir que le sentiment de son état, sans en avoir la connoissance, n'a d'abord pour toute perspective, que la figure déplaisante de son vieux mari, & pour tout amusement & toute

Compagnie , que son entretien pédantesque . . . Il est fâcheux pour lui qu'il ne puisse se passer de Laquais ; car il ne trouve pas bon qu'un Domestique lui parle , ni leve les yeux sur elle ; pas même un de ses Fermiers qui lui apporte de l'argent . . . Il ne vient chez lui ni ami , ni ennemi ; car il n'y invite personne , & il refuse tout le monde. Les Spectacles ne sont pas faits pour elle ; le cœur s'y tourne à mal ; aussi ne l'y voit-on point. Fait-elle un pas ? Il craint tellement qu'elle ne lui échappe , qu'il ne s'en rapporte qu'au bras dont il la tient fort & ferme . . . Il ne la mène pas loin , & cependant il lui faudroit des Appariteurs pour faire éloigner les regardans . . . Est-il obligé de s'absenter pour un jour , il lui laisse à manger pour deux , & il l'enferme sous trois clefs dans une chambre haute , dont les fenêtres bien grillées pourroient se trouver à hauteur d'appui , en y montant avec une échelle. Ce récit ne donne-t'il pas un air de vraisemblance au conte de la *Barbe-bleue* , & au traitement que cet Ogre faisoit à ses femmes ? S'il est difficile de dire lequel est le plus malheureux des deux époux ; il ne sera pas

difficile de deviner lequel on plaint le moins & on méprise le plus.

Quoi qu'il en soit, les maux qui sont réellement à craindre dans la position d'un vieux mari, qui a une jeune & belle femme, quelque bien fondés qu'ils paroissent, sont pourtant encore moins difficiles à éviter que les maux imaginaires... C'est-à-dire qu'un vieux mari a encore plus sujet de craindre les chimères de sa jalousie & les jeux de son imagination, que les infidélités de sa femme... Il juge de son sort, plutôt selon ce qu'il croit mériter, que selon le penchant de celle qui est l'infortunée victime de sa tyrannie & de sa brutalité. Que les hommes sont ingénieux à se tourmenter ! Ils se plaignent d'une infinité de maux ; mais le plus grand de tous est celui dont ils se plaignent le moins : *l'amour propre*. Car enfin, comme nous l'avons observé, & comme l'expérience le confirme dans tous les pays & dans toutes les conditions ; ce n'est nullement par zèle pour la justice & pour la vertu, qu'un mari se courrouce de l'infidélité de sa femme & la redoute ; ce n'est ni pour Dieu, ni pour les hommes ; c'est pour lui-même... Se croit-

Il outragé dans son honneur, c'est-à-dire dans sa vanité ? Il voudroit que toute la nature se bouleversât pour venger un forfait aussi affreux . . . Mais toute la Nature se rit de son orgueil, & la vertu même le méprise & dédaigne de le consoler, parce qu'elle ne soutient jamais que ceux qui souffrent pour elle.

Quelques observateurs prétendent que pour faire d'heureux mariages, il faudroit employer les précautions qui sont d'usage dans la science ou art qu'on appelle *Hippiatrique*. » On remarque, disent-ils, que quand les qualités & le naturel d'un cheval sont mal assortis, avec le caractère & la conduite du Cavalier, le cheval, au lieu de se dresser & de se former, se gâte & devient vicieux . . . Selon les connoisseurs en ce genre, on préviendroit la perte de beaucoup de chevaux, par une distribution réfléchie & intelligente, où le naturel des animaux & le caractère des Cavaliers fussent combinés ensemble, & pour ainsi dire, tempérés l'un par l'autre ; de sorte qu'on ne mît pas le feu avec le feu, comme il arrive souvent, en faisant des distributions au hasard & à la fan-

## 462 *Les Préjugés du Public, &c.*

» taïsie des Cavaliers . . . Ainsi on don-  
» nera à un homme sujet à l'humeur,  
» au caprice, & emporté jusqu'à être  
» brutal, un cheval d'un naturel doux  
» & docile. A un homme, jeune &  
» étourdi, un cheval dur & paresseux;  
» à un homme sage, intelligent, paci-  
» fique & sans humeur, un jeune che-  
» val inquiet & ardent; à un homme  
» qui sçait parfaitement gouverner un  
» cheval, des chevaux de Remonte à  
» former ».

Il n'est pas difficile de faire une ap-  
plication assez juste de cette comparai-  
son, qui est bien moins ridicule qu'elle ne  
le paroît.

*Fin du Second Volume.*

63645565









